

The deflexivity, from Latin to Romance languages: a useful concept for the didactics of diachrony; examples in French and Italian

La déflexivité, du latin aux langues romanes : un concept utile pour une didactique de la diachronie ; exemples en français et en italien

Deflexivitate, din latină în limbile romanice: un concept util pentru diacronia didactică; exemple în franceză și italiană

Louis BEGIONI

CAER EA 854, Aix-Marseille Université

E-mail: louis.begioni@gmail.com

Abstract

The concept of deflexivity created by Gustave Guillaume belongs to the evolution of languages. It let us understand in a systemic way not only the different phenomena but also the equilibrium relationships among the various subsystems. This paper proposes a reflection on the contrastive deflexivity in the nominal system and the verbal system from Latin to French and Italian. It focuses on the definite article, verbal person, their relationship to the sphere of belonging and suffixal derivation. By stressing attention on the mechanisms of redistribution (especially anteposition) morphology of Latin, it wants to provide some suggestions for teaching the diachrony of the Romance languages.

Résumé

Le concept de déflexivité créé par Gustave Guillaume s'inscrit dans le cadre de l'évolution des langues. Il permet d'appréhender de manière systémique les différents phénomènes et de comprendre les relations d'équilibre existant entre les différents sous-systèmes. Cet article propose une réflexion contrastive sur la déflexivité dans le cadre du système nominal et du système verbal du latin au français et à l'italien. Celle-ci porte principalement sur l'article défini, la personne verbale, leurs rapports à la sphère d'appartenance et la dérivation suffixale. En focalisant l'attention sur les mécanismes de redistribution (en particulier l'antéposition) de la morphologie d'origine, elle se propose de donner quelques pistes pour une didactique de la diachronie des langues romanes.

Rezumat

Conceptul de deflexivitate creat de Gustave Guillaume se înscrie în cadrul cercetării evoluției limbilor. El ne permite să înțelegem într-o manieră sistematică diferitele fenomene, precum și relațiile de echilibru între diferitele subsisteme. Această lucrare propune o reflecție contrastivă asupra deflexivității în cadrul sistemului nominal și al sistemului verbal, din latină în franceză și italiană. Privilegiem în cercetarea noastră articolul hotărât, persoana verbală, relația lor la sfera de apartenență, dar și derivarea sufixală. Prin concentrarea atenției asupra mecanismelor de redistribuire (în special: antepoziția) proprii morfologiei de origine, cercetarea noastră caută să ofere unele idei pentru didactica în diacronie a limbilor romanice.

Key-words: *general linguistics, typological linguistics, linguistics of Romance languages, historic linguistics, diachrony, comparative linguistics, psychomechanics of language, didactics of languages.*

Mots-clés: *linguistique générale, linguistique typologique, linguistique romane, linguistique historique, diachronie, linguistique comparée, psychomécanique du langage, didactique des langues.*

Cuvintecheie: *lingvistică generală, tipologie lingvistică, lingvistica limbilor romanice, lingvistică istorică, diacronie, lingvistică comparată, psihomecanica limbajului, didactica limbilor.*

Dans cette réflexion, nous nous fonderons sur le concept de déflexivité afin de l'appliquer à l'apprentissage des principaux phénomènes d'évolution linguistiques du latin au français et à l'italien. Nous voulons ainsi donner des points de repères diachroniques simples réutilisables dans le cadre d'une approche didactique de la diachronie. Pour cela, nous nous appuyerons largement sur le numéro 178 de la revue *Langages* consacré à *La déflexivité* dans lequel nous avons avec Alvaro Rocchetti publié un article intitulé « La déflexivité du latin aux langues romanes : quels mécanismes systémiques sous-tendent cette évolution ? » [1].

1. Comment définir la déflexivité ?

Dans l'évolution du latin aux langues romanes un certain nombre de phénomènes linguistiques peuvent être regroupés sous le concept de déflexivité. Traditionnellement, dans les langues romanes, ce terme, créé par Gustave Guillaume, s'applique à des déplacements — généralement des antépositions — de marques morphologiques dans le domaine nominal et le domaine verbal. Dans le cadre de la psychomécanique du langage, Ronald Lowe en donne une définition précise : il s'agit d'un « procès diachronique par lequel un signifié, initialement incorporé à la forme d'un mot, acquiert le statut de mot indépendant dans la langue » (2007 : 557). Pour Gustave Guillaume, ce processus s'accompagne d'une dématérialisation qui aboutit, dans le cas de l'article, à une forme sans matière.

Notre approche veut se situer dans la même perspective. Ainsi, si l'on reprend l'exemple de l'article défini, il s'agit d'un « mot indépendant dans la langue », mais qui reste syntaxiquement dépendant du substantif qu'il actualise. Il constitue bien une forme dématérialisée issue du démonstratif latin, mais cette réduction sémantique n'est pas totale : elle conserve les éléments d'actualisation et de détermination présents dans le démonstratif, rendant ainsi le lien entre l'article et le substantif beaucoup plus fort.

« Notre conception de la déflexivité est à replacer dans le cadre d'une systémique diachronique des langues où les évolutions successives correspondent au passage d'un système à un autre. La langue est en équilibre systémique à une époque T1 ; elle subit des changements linguistiques surtout au niveau de la morphologie et de la syntaxe qui ne sont, dans un premier temps, que des microvariations qui vont s'insérer dans des processus plus fondamentaux. Les variations importantes vont engendrer un déséquilibre du système qui doit resystématiser l'ensemble de ses règles de fonctionnement afin de retrouver un nouvel équilibre à une époque T2. La déflexivité concerne le plan morphologique (puisqu'il s'agit d'une redistribution de la morphologie) et le plan sémantique (puisque la construction de l'article défini repose sur une réduction sémantique) » [2].

2. Les mécanismes de la déflexivité

Considérer que la déflexivité se limite à la création d'un morphème indépendant venant se substituer provisoirement d'abord, puis définitivement, à la désinence, constitue bien sûr une vision réductrice de tels processus d'évolution ; toutefois, dans le cadre d'une approche didactique, elle a

l'avantage de présenter des mécanismes simples et symétriques pour tant pour le système nominal que verbal. « Par exemple, la déflexivité portant sur la disparition des désinences casuelles latines dans les langues romanes, aboutit, certes, à la création de l'article (exprimant le genre et le nombre), mais aussi à bien d'autres formes linguistiques : entre autres, les prépositions, le partitif, le gérondif français, les auxiliaires, les pronoms personnels sujets français, les diminutifs et les augmentatifs » [3].

Les mécanismes de la déflexivité sont plus complexes : ils passent, très souvent, par la constitution d'un mot lié qui, par une opération de saisie anticipée « désémantisante » reçoit une partie des éléments exprimés par la forme grammaticale de la langue d'origine. Ces nouveaux mots liés sont principalement antéposés et prennent en partie la signification des anciens morphèmes. Les autres éléments sont en général répartis sur l'ordre des mots et ce, dans le cadre du nouvel équilibre systémique qui s'est créé dans la langue romane. « La déflexivité se caractérise donc par l'ensemble des opérations de redistribution d'éléments morphologiques liés dans le cadre de nouvelles priorités hiérarchiques dans le système de la langue » [4].

Nous proposons maintenant de donner des exemples en français et en italien relatifs au pronom personnel sujet à l'article défini et aux suffixes pour lesquels l'opération d'antéposition est prédominante. Néanmoins, on peut observer et ce, plus rarement, le phénomène inverse de postposition. C'est le cas de la négation en français ; ainsi, la forme antéposée de l'ancien français *ne* va progressivement aboutir à un redoublement de la négation à l'aide de particules comme *mie*, *guère*, *point*, qui vont toutes privilégier la postposition. En français parlé d'aujourd'hui, avec la disparition du *ne* antéposé, c'est encore un élément postposé — *pas* — qui s'impose. On se rend bien compte ici du rôle fondamental joué par l'ordre des mots dans l'évolution morphologique des formes. Pour des raisons didactiques, nous avons décidé de présenter ensemble la déflexivité de l'article et celle du pronom personnel afin de mieux comprendre les différences de fonctionnement en italien et en français de la référence à la sphère personnelle.

3. Analyse comparative de la déflexivité de l'article et du pronom personnel sujet en français et en italien : perspectives didactiques

L'antéposition de l'article en français et en italien et celle du pronom personnel sujet en français doivent faire l'objet d'une étude comparative pour mieux comprendre les phénomènes de déflexivité et surtout pour mettre en évidence les différences fondamentales de fonctionnement dans les deux langues. Pour l'article, on peut observer que dans les deux langues, il s'agit d'une dématérialisation de l'adjectif démonstratif latin *illum* qui va exprimer les catégories du genre et du nombre de la désinence casuelle latine. Toutefois, ces fonctionnements présentent des différences importantes. L'italien conserve une double morphologie *lacas-a* alors qu'en français (surtout à l'oral), celle-ci tend à être portée par l'article « la maison ». La double morphologie de l'italien semble avoir des conséquences évidentes sur l'ordre des mots qui est bien « souple » dans cette langue. Une autre différence importante concerne la valeur de l'article défini italien.

Par rapport au français d'aujourd'hui, en italien contemporain – en ancien français et en latin classique –, les personnes interlocutives sont incluses dans une large sphère d'appartenance. Lorsque l'une d'elle apparaît, elle entraîne avec elle sa sphère d'appartenance. Le lien entre la sphère d'appartenance et la personne n'empêche cependant pas une distinction entre les deux : il est toujours possible de ne pas tenir compte de cette implication préalable. Ainsi, la phrase italienne *Quando compri una casa?* peut être traduite littéralement en français par « Quand veux-tu acheter une maison ? » parce qu'elle ne présuppose aucun rapport d'appartenance entre la maison et la personne de référence, la deuxième personne dans notre exemple. La maison n'est déterminée d'avance ni par la personne, ni par le contexte. En revanche, la phrase italienne *Quando compri la casa?* — largement plus utilisée que la précédente — présente l'article défini « la » qui montre que la maison est prise en compte dans la sphère d'appartenance de la personne. L'article défini *la* n'indique pas ici la détermination de la maison, comme c'est le cas de « la maison » en français

contemporain : bien au contraire, en italien, la maison reste tout à fait indéterminée. Le rôle de l'article ne porte que sur le lien d'appartenance de l'objet « maison » à la personne de référence. Etant donné que le français d'aujourd'hui, dans son fonctionnement morphosyntaxique, ne fait plus rentrer la maison dans la sphère d'appartenance de la personne, pour traduire, il faut remplacer l'article défini de l'italien par un article indéfini « Quand est-ce que tu achètes **une** maison ? ».

On peut en conclure que la dématérialisation du démonstratif vers l'article a été jusqu'à son terme en français contemporain et a abouti à une répartition complémentaire entre l'article indéfini « un » et l'article défini « le », alors qu'en italien, la valeur démonstrative – certes affaiblie –, est beaucoup plus forte qu'en français contemporain, et le rapport à la sphère de la personne est l'une des caractéristiques fondamentales ? Ce fonctionnement est très certainement à mettre en relation avec celui des démonstratifs. En italien (comme en latin classique), ceux-ci sont liés à la personne *questo* (1^{ère} et 2^{ème} personnes), *quello* (3^{ème} personne), alors qu'en français, l'adjectif démonstratif « ce » a remplacé *cist* (1^{ère} et 2^{ème} personnes) et *cil* (3^{ème} personne) de l'ancien français, et ne peut référer à l'espace et donc à la personne qu'avec l'adjonction postposée des adverbes « -ci » et « -là ». Il s'agit là aussi d'un phénomène évident de déflexivité.

Comment expliquer la disparition, en français contemporain, de la référence de l'article défini à la sphère de la personne ? Sans doute faut-il prendre en considération le fait que la personne soit avant tout liée au syntagme verbal et que le rapport de l'article défini en italien, avec la sphère d'appartenance de la personne, dépende directement de la personne contenue dans le syntagme verbal. En effet, en italien, le pronom personnel sujet n'est pas obligatoire. *Amo* signifie « j'aime », alors que *io amo* est une forme d'insistance qu'il faudrait traduire en français par « moi, j'aime ». Dans l'évolution de l'expression de la personne du latin vers l'italien, on peut observer un renforcement des désinences verbales exprimant la personne, soit par l'utilisation d'un système vocalique cohérent et qui tend à se généraliser à l'ensemble des conjugaisons — *-o* pour la première personne, *-i* pour la deuxième personne, *-a/-e* pour la troisième personne, *-mo -te* et *-no* pour les personnes du pluriel.

En français, la personne intraverbale, est sortie à l'extérieur du verbe : elle se construit en langue à la suite d'un processus de déflexivité parvenu à son terme. Une fois extraite de l'ensemble des constituants « intérieurs » au verbe (lexème verbal, aspect, mode, temps, personne et sa sphère de référence), la personne, représentée par le pronom personnel sujet, n'exprime plus qu'elle-même et ne peut plus avoir de liens anaphoriques avec les êtres et les objets. Seuls êtres et les objets qui contribuent à son identité restent attachés à la personne.

La déflexivité du genre et du nombre de la personne verbale tend à faire disparaître la désinence postverbale sentie comme redondante et ce, surtout au présent de l'indicatif. À l'oral, les trois personnes du singulier et la troisième personne du pluriel ne peuvent être distinguées que par la présence du pronom personnel sujet. Pour la première personne du pluriel, la forme « nous chantons » est de plus en plus remplacée dans la langue parlée par « on chante ». Il s'agit ici d'un double phénomène caractérisé d'abord par le stade « nous, on chante » puis par « on chante ». On peut penser que l'identité formelle de la particule « on » et de la désinence « -on(s) » qu'elle pouvait remplacer par déflexivité, a joué un rôle déterminant dans le choix opéré par la langue française[5]. À la différence des autres personnes, la deuxième personne du pluriel semble résister à la déflexivité totale. Toutefois, dans la langue parlée familière et dans des contextes interlocutifs où une distance « focalisante » est créée par le locuteur, celle-ci peut être remplacée par la troisième personne du singulier (pour la forme de politesse) ou du pluriel. Ainsi, dans les exemples suivants :

Qu'est-ce qu'elle veut acheter la petite dame ?

Qu'est-ce qu'elles veulent acheter les petites dames ?

équivalents de « Que voulez-vous acheter ? », le locuteur (le vendeur) crée une distance interlocutive et donc « focalisante » qui tend à renforcer la dimension familière voire affective et/ou ironique de l'énoncé.

D'après ces quelques exemples, on peut observer que la déflexivité de la personne intraverbale est quasiment arrivée à son terme en français (surtout au présent de l'indicatif dans la langue parlée) alors que l'italien a renforcé son système désinentiel postverbal qui a pour conséquence majeure le maintien du lien à la sphère de la personne entre le système nominal et le système verbal.

4. Dérivation suffixale en français et en italien : une déflexivité asymétrique ?

Lorsque l'on compare la construction des diminutifs et augmentatifs dans les langues romanes, on peut constater que la plupart d'entre elles continuent d'utiliser des suffixes, comme c'était le cas en latin. Ils constituent un système morphologique très riche dans les divers degrés de leur catégorie, avec une combinatoire syntagmatique et sémantique très productive et nuancée. C'est ce que l'on peut observer dans la langue italienne alors que le français, pour des raisons d'évolutions systémiques divergentes, semble contraint d'abandonner ce fonctionnement morphologique et d'avoir recours par déflexivité à une explicitation paratactique.

En italien, à partir du substantif *uomo* (analysable morphologiquement en *uom-o* et en *om-* lorsque la base lexicale est atone), on peut avoir le paradigme suffixal suivant :

un om-on-e (augmentatif : 'un homme grand et fort')
un om-ett-o (diminutif : 'un petit homme')
un om-in-o (diminutif : 'un tout petit homme')
un om-acci-o (péjoratif : 'un sale bonhomme')
unom-iciattol-o ('un petit pauvre type peu recommandable')
un om-icciòl-o ('un petit homme intellectuellement limité')
un om-ucci-o ('un petit homme de peu de valeur')
un om-uncol-o ('un petit homme misérable et intellectuellement limité').

Pour ce substantif, on peut associer sur le plan syntagmatique des suffixes péjoratifs et augmentatifs :

un om-acci-on-e ('un grand méchant homme')
un om-acc(i)-in-o ('un homme petit et trapu')
un om-in-acci-o ('un rustre').

Pour les suffixes diminutifs, on peut rencontrer différents degrés.

Ainsi, le substantif *ragazz-o* ('garçon') peut recevoir une série de suffixes, tous orientés vers la petitesse :

unragazz-ott-o ('un petit garçon' - degré 1)
unragazz-ett-o (" " " " 2, plus petit que le degré 1)
unragazz-in-o (" " " " 3, équivalent à 'un tout petit garçon').

Dans le cas de :

unragazz-on-e ('un garçon robuste')

le suffixe *-on-* précise la corpulence et non la taille.

Pour la modalité appréciative, on aura les deux suffixations suivantes :

unragazz-acci-o ('un mauvais garçon')
unragazz-ucci-o ('un gentil petit garçon').

Avec *un ragazz-ucci-o*, le suffixe *-ucci-* prend une valeur de diminutif positif car *ragazz-o* est déjà, en lui-même, sémantiquement, un diminutif de *uom-o*, alors que dans *om-ucci-o* il prend une valeur de diminutif affectif. C'est donc la combinaison de la signification de la base lexicale avec celle du suffixe qui donne la valeur sémantique finale, sans compter que le contexte explicite ou implicite, ainsi que les focalisations interlocutives, peuvent être déterminantes. Ces exemples en italien, montrent la richesse de variations que permet la suffixation

Le français quant à lui ne dispose plus de ce type de mécanisme. Il est obligé de juxtaposer des éléments antéposés tels qu'adverbes et adjectifs. Il fait, en effet, exception dans les langues romanes : comme son substantif est construit en langue, il ne peut plus recevoir, à sa droite, en discours, de modificateurs morphologiques internes suffixés à la base lexicale. Mais le français a trouvé des solutions appropriées à son nouveau système de fonctionnement et ce, grâce à la déflexivité : il a développé, devant le substantif, un système de places, en nombre relativement limité, qui permet d'exprimer, à l'aide d'adjectifs et d'adverbes les valeurs autrefois exprimées par les suffixes. La syntaxe a donc pris le relais de ces variations suffixales.

Il reste, néanmoins certaines traces de suffixation — *fillette, maisonnette, garçonnet*, etc. —, mais les substantifs concernés appartiennent souvent à un registre de langue soutenu, sauf lorsque la lexicalisation, qui les touche tous, à différents degrés, est allée jusqu'à son terme : *poulet, louveteau, ourson*, etc. Ils s'éloignent ainsi de plus en plus de leurs lexèmes de base.

5. Conclusion

Dans les exemples de déflexivité que nous avons analysés en français et en italien, on peut observer qu'en dehors de l'article dans le cadre du système nominal, l'italien continue de conserver des caractéristiques flexionnelles dominantes encore très semblables à celles de la langue latine. Rien d'étonnant à cela puisque l'italien langue nationale, choisi à l'Unité italienne, est une langue encore très proche du toscan médiéval. En revanche, le français se sert de la déflexivité tant pour le système nominal que verbal et rompt les relations de l'article à la sphère personnelle et tend de plus en plus à construire une morphologie « déliée » en langue. Dans le cadre d'une approche didactique, on opposera donc typologiquement l'italien, langue encore largement flexionnelle au français qui commence à prendre les caractéristiques d'une langue « néo-isolante ».

Références

- [1] Begioni L. & Rocchetti A., « La déflexivité du latin aux langues romanes : quels mécanismes systémiques sous-tendent cette évolution ? » in Begioni L. & Bottineau D. (eds), *La déflexivité in Langages 178*, Paris, Larousse, 2010, pp. 67-87.
- [2] Begioni L. & Rocchetti A., *Ibidem*, p.68.
- [3] Begioni L. & Rocchetti A., *Ibidem*, p.68.
- [4] Begioni L. & Rocchetti A., *Ibidem*, p.69.
- [5] Pour une analyse approfondie de ce phénomène voir Begioni L. & Rocchetti A., *Ibidem*.

Eléments de bibliographie

Begioni, Louis & Bottineau, Didier (eds) : *La déflexivité, Langages 178*, Paris, Larousse, 2010.
Begioni, Louis & Rocchetti, Alvaro : « La déflexivité, du latin aux langues romanes : quels mécanismes systémiques sous-tendent cette évolution ? » in Begioni, Louis & Bottineau, Didier (eds) : *La déflexivité, Langages 178*, Paris, Larousse, 2010, pp. 67-87.

- Boone, A. & Joly, André :*Dictionnaire terminologique de psychomécanique du langage*, Paris, L'Harmattan, 2004².
- Moignet, Gérard :*Grammaire de l'ancien français*, Paris, Klincksieck, 1973.
- Lowe, Ronald :*Introduction à la psychomécanique du langage. I : Psychosystématique du nom*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2007.
- Rocchetti, Alvaro :« De l'indo-européen aux langues romanes : apparition, évolution et conséquence de la subordination verbale » in Araùjo M. H. (ed), *Des universaux aux faits de langue et de discours – Langues romanes – Hommage à Bernard Pottier*, Université de Paris 8, Coll. 'Travaux et Documents 27', 2005, pp. 101-123.

Proposed modelling, transformed modelling: two successive syntaxes for French's unstressed personal pronouns

Modelage proposé, modelage transformé: deux syntaxes successives pour les pronoms atones du français

Modelare propusă, modelare transformată: două sintaxe succesive pentru pronumele personale atone în limba franceză

Pierre BLANCHAUD

Sprachenzentrum der Philosophischen Fakultät
der RWTH Aachen
Eilfschornsteinstrasse 15, D-52056 Aachen
E-Mail: blanchaud@sz.rwth-aachen.de

Abstract

Two palpable changes took place in the syntax of French's unstressed personal pronouns between the thirteenth and the seventeenth century. 1) The first and the second person of the indirect object case, which in old French were placed after the direct object, increasingly occupied antepositions. 2) The direct object case, which up to that point had remained implicit before the third person of the indirect object case, gradually became explicit. The present article argues that these changes constituted a new way of expressing semiologically the opposition between the interlocution's persons (the first and the second) and the universal person (the third). Furthermore, this explanation is confirmed by the alternation of stressed and unstressed pronouns after verbs in the imperative mood in modern French.

Résumé

Entre le 13^{ème} et le 17^{ème} siècle, deux changements sensibles se sont produits dans la syntaxe des pronoms personnels atones du français. 1) Les 1^{ère} et 2^{ème} personnes de régime indirect, qui en ancien français étaient postposées au pronom de régime direct, lui ont été de plus en plus antéposées. 2) Le pronom de régime direct, qui était resté jusque-là implicite devant la troisième personne de régime indirect, est peu à peu devenu explicite. La présente étude avance l'hypothèse que ces changements constituent une nouvelle manière d'exprimer sémiologiquement l'opposition entre les personnes interlocutive (la première et la deuxième) et la personne d'univers (la troisième). Cette explication est d'ailleurs confirmée par l'alternance pronoms toniques/pronoms atones après les verbes à l'impératif en français moderne.

Rezumat

În secolele XIII și XIV în sintaxa pronumelor personale atone ale francezei s-au produs două schimbări sensibile.

1) Prima și a doua persoană cu regim indirect, care în franceza veche erau postpuse pronumelui cu regim direct au fost, din ce în ce mai frecvent, antepuse.

2) Pronumele cu regim direct, care rămăsese până atunci implicit înaintea persoanei a treia cu regim indirect, a devenit, încetul cu încetul, explicit. Studiul nostru avansează ipoteza că aceste schimbări constituie o nouă manieră de a exprima semiologic opoziția între persoane interlocutive (prima și a doua persoană) și «persoana universului» (persoana a treia). Această

explicație este de altfel confirmată de alternanța pronume accentuate/pronume neaccentuate după verbele la imperativ în franceza modernă.

Keywords: *syntax of personal pronouns, persons of interlocution, universal person, glossogeny, homoplasty.*

Mots-clés : *syntaxe des pronoms personnels, personnes interlocutives, personne d'univers, glossogénie, homoplastie.*

Cuvinte cheie : *sintaxa pronumelor personale, persoane interlocutive, «persoana universului », « glosogenie », « homoplastie »*

1.1 Les concepts guillaumiens de *glossogénie* ou construction de la langue, et de *praxéogénie* ou construction du discours s'agencent l'un à l'autre pour rendre compte de la totalité du circuit du langage. Le discours qui est produit quotidiennement en un nombre indéfiniment grand d'actes de langage l'est toujours à partir de l'état de définition historique de la langue, lequel résulte évidemment de la glossogénie. Et inversement, ce sont les mille petits changements que comporte la praxéogénie, les mille petites déviations par rapport aux normes des sous-systèmes dont se recompose la langue (phonologie, morphologie, lexique, syntaxe...) qui font évoluer cette dernière et constituent la glossogénie. Ainsi, depuis qu'existe le langage, la praxéogénie n'a jamais cessé de remodeler les langues. Et la glossogénie n'est en fait rien d'autre que le changement continu résultant de ce remodelage multimillénaire. La raison de cette remise en cause permanente, c'est, nous dit GG (1988, 6-8), que les problèmes qui se posent à l'expression humaine ne sont jamais résolus une fois pour toutes :

« (...) Le problème linguistique, le problème de l'expression de la pensée, est un problème (...) dont nous ne pouvons prendre connaissance qu'à travers les solutions que nous lui avons données. Il ne s'agit pas du tout d'un problème comme les autres : qui serait posé et puis qu'on résoudrait. Il s'agit d'un problème qu'il faut d'abord résoudre n'importe comment pour qu'il soit vraiment posé. (...) C'est à travers la solution expérimentalement essayée que le problème se pose, se définit, s'explicite. Il n'y a pas de solution dans le langage qui ne soit en même temps une position nouvelle du problème qu'elle résout. Et l'on peut dire, sans tomber le moins du monde dans le paradoxe, que le langage n'est, historiquement, qu'une longue suite d'essais. (...) La solution révèle (le problème), le fait voir d'autant mieux qu'elle est elle-même d'une plus haute qualité. Parce qu'il se découvre à travers la solution qu'il a reçue, le problème, quoique résolu, reste posé à l'esprit humain et appelle une solution nouvelle, qui, sitôt acquise, se comportera comme les précédentes : elle *re*-posera le problème à l'esprit humain à travers elle, et le problème ainsi reposé devra de nouveau être résolu. Les choses se continueront ainsi indéfiniment. Telle est, dans ce qu'elle a de plus général, la courbe évolutive du langage. L'immense diversité de structure des langues, l'infinité de leur renouvellement systématique ont là leur cause principale. Du problème linguistique, il convient de dire qu'il est essentiellement un problème *diabatique* : un problème qui « traverse » les solutions qu'il se procure et se (...) pose à nouveau, filtré par elles, de l'autre côté de la solution traversée. En d'autres termes, le problème se maintient à l'état d'*insolution* dans la solution même qu'il se donne. (...) Est-ce à dire que cette *insolution* continuée du problème linguistique signifie qu'en dépit de toutes les tentatives et (...) expériences, il ne s'est opéré, dans l'ordre de la solution, aucun progrès ? Non pas. Le progrès, à un moment donné, devient considérable, merveilleux même. La raison en est que le problème de l'expression de la pensée, parce qu'il est un problème diabatique, traversant les solutions qu'il se donne, est (...) sans cesse filtré par (ces dernières). (...) En conséquence de cette longue filtration, (il) nous parvient sous des formes de mieux en mieux élucidées. »

Ce façonnage permanent par lequel les langues continuent universellement de rechercher des solutions toujours meilleures, GG (*ibidem*, 17) l'appelle *homoplastie* :

« Toutes les langues ayant pour but commun d'écarter de nous, le plus possible et toujours plus, la situation où l'on devrait improviser dans le moment du besoin son langage, il se conçoit que la visée de ce but soit, d'un point de vue tout à fait général, ce qui pousse les langues à se donner leur structure, leur systématisation : en un mot, ce qui les façonne. Ce mobile, qui domine toutes les autres forces agissantes, est universel : toutes les langues sont, dans leur construction, conduites par lui. C'est pourquoi, dans la mesure où l'on réfère la construction des langues à ce mobile commun à toutes, elles apparaissent des *structures homoplastiques*, des structures qui relèvent de la même façon, que la même visée modèle, façonne. »

Et GG (*ibidem*, 18) d'insister sur la portée universelle de ce principe :

« Les langues sont toutes modelées, façonnées, au cours de leur développement historique, par le besoin qu'éprouve la pensée d'avoir pour s'exprimer, quand c'est nécessaire, des moyens déjà construits, qu'il ne faille pas construire – ce à quoi on ne réussirait pas d'une manière suffisante quelle que soit l'ingéniosité déployée – au dernier moment, le moment du besoin. (...) (Il faut) voir dans les langues des structures homoplastiques sans cesse travaillées, modelées intérieurement par le besoin qu'a la pensée de moyens de s'exprimer aussi préparés que possible, aussi dégagés que possible des impuissances du langage improvisé. »

1.2 L'évolution, entre la fin du 13^{ème} et le début du 17^{ème} siècle, de la syntaxe des pronoms personnels atones du français présente un bel exemple de remodelage. Brunot & Bruneau (1937, 376-377) :

« L'ordre des pronoms, en ancien français, est différent de l'ordre moderne : *le pronom complément d'objet précède toujours le complément d'attribution* :

Il *le* *me* dit

Il *le* *te* dit

Jel te di et tu l'entens, Moi, je te le dis, et toi, fais y bien attention. (Aucassin et Nicolette, XV, v. 12)

Aujourd'hui nous avons, à la troisième personne : « il le lui dit », et, au contraire : « il me le dit, il te le dit » à la première et à la deuxième personne. »

C'est en moyen français que l'on est passé, en l'espace de trois siècles, de la première à la seconde *plastie*. Zink (1990, 57) :

« *Ordre des pronoms régimes*. – Dans les suites de deux pronoms aux fonctions différentes, le régime direct *le, la, les* précède, en ancien français, le régime indirect *me, te...* : le destinataire s'énonce en second. Mais sporadiquement au 13^{ème} siècle et très progressivement ensuite, l'ordre s'inverse dans les combinaisons de personnes distinctes : *me, te, nos, vos + le, la, les*. Chez Gréban, les séquences anciennes reviennent encore trois fois sur quatre ; on ne les abandonnera qu'au début du 17^{ème} siècle. *Quelle chouse peut ce estre ? S'il vous plaist, vous me le direz... je lui ay dit et juré que je le vous diroye* (XV J., 7^e Joye, 180, 223). Les explications d'ordre phonétique, rythmique, syntaxique avancées jusqu'à présent pour rendre compte du phénomène demeurent embarrassées, d'autant plus qu'il épargne les séquences *le, la, les + lui, leur, en, y* (protégées peut-être par une prononciation contractée *l'lui (leur)* et l'élision *l'en, l'y*). »

On trouve ainsi chez Gréban, auteur du 15^{ème} siècle, aussi bien la succession moderne *pronom indirect de 1^{ère} ou 2^{ème} personne → pronom direct (me le)* que la succession traditionnelle *pronom direct → pronom indirect de 1^{ère} ou 2^{ème} personne (le vous)*. Selon Zink, c'était encore cette dernière qui prévalait largement à l'époque, ce dont témoignent également les *Cent nouvelles nouvelles*, recueil de courts récits paillards offert en 1462 au duc de Bourgogne (Jourda, 1956, XX). Tirons-en quelques exemples, parmi beaucoup d'autres possibles :

« 32je suis content, affin de plus en plus nourrir amour entre nous deux, vous recoigner vostre devant, et **le vous** rendre en tel et si tresbon estat que par tout le pourrez seurement porter, sans avoir crainte ne doubte que jamais il vous puisse cheoir...

33 Vous n'avez garde, dit la musniere, que j'en sonne jamais ung mot, car aussi **le me** defendit bien monseigneur,

56-57 Vous **le m'**avez fait trop longuement.

63 ...mais hélas ! mon cas est tant estrange, et non pas mains piteux (ne) sur tous requis d'être celé, que jasoit que j'aye eu vouloir de **le vous** dire...

63 Avancez vous et **le me** dictes.

64 ...je **la vous** baille et donne en garde.

80 Pourtant **le vous** dy je, dit le varlet, voulez vous que je lui dye qu'elle les aura ?

84 Et si vous ne **le me** feistes au partir, je ne scay moy penser dont il peut estre venu...

85 Ha ! m'amy, dist il, il ne **le vous** fault ja celer: il luy est tresmal prins.

85 ...puis qu'il a pleu a Dieu **le nous** oster, comme il **le nous** avoit donné, loé en soit il !

424 Les copieux (...) commencèrent à **le vous** railler de bonne sorte. »

Comme le constate Zink, le fait que le phénomène n'ait pas concerné la séquence *pronom direct* → *pronom indirect de 3^{ème} personne*, laquelle perdure telle quelle en français moderne, complique encore le problème. De même qu'on disait au 15^{ème} siècle (Jourda, *ibidem*):

60il la vouldt voir devant et derriere , et de fait prend sa robe et **la luy** osta, et en cotte simple la mect.

429pour **la luy** rendre,

de même on dit aujourd'hui : *il la lui a ôtée, pour la lui rendre...*

Reconnaître, comme le fait Zink, que « les explications demeurent embarrassées » revient à admettre honnêtement qu'on n'a pas encore trouvé de raison satisfaisante à cette évolution, qui a duré trois siècles, de la syntaxe des pronoms atones. La cause de cet échec, à mon avis, c'est qu'on a cherché cette raison du côté de la sémiologie (ou, comme le dit Zink, du côté de la phonétique, du rythme, de la syntaxe...), et non pas du côté du psychisme sous-jacent à la sémiologie. Et c'est précisément ce que je voudrais faire ici : reprendre la question à nouveaux frais en essayant d'y apporter une réponse fondée sur la psychosystématique de la langue, seule méthode permettant de montrer que la sémiologie est en réalité, si l'on y regarde bien, une psychosémiologie (pour formuler la question en termes guillaumiens...). Pour ce faire, je partirai d'une remarque de Foulet (1967, 148), qui considère que le français moderne, avec ses deux ordres de succession, est inconséquent - ou du moins qu'il est en recul par rapport à la systématique plus conséquente de l'ancien et du moyen français :

« (...) L'ancien français place toujours en tête le régime direct. Le français moderne, moins conséquent, dit : je *le lui* donnerai, mais : je *vous le* donnerai. »

Ce jugement de Foulet est intéressant de par le sous-entendu qu'il comporte: la conviction que le devenir historique des langues les mène à des systématisations toujours plus conséquentes. Une conviction que ce grammairien partage avec de nombreux confrères, et qui est aussi la mienne. Les déflexivités nominales et verbales accomplies ou en voie d'accomplissement dans les idiomes indo-européens sont des exemples éclatants de cette tendance à construire des systèmes de plus en plus homogènes (car c'est évidemment en leur homogénéité que consiste leur perfection). Mais alors, si la systématisation-homogénéisation est bien une tendance lourde de la glossogénie, comment se fait-il que cette tendance ait été contrariée en ce qui concerne l'ordre syntaxique des pronoms compléments en français? La question se pose avec d'autant plus d'acuité que l'ancien français était parvenu à une homogénéité presque parfaite, puisque la successivité *pronom de régime direct* → *pronom de régime indirect* allait valoir pour toutes les personnes. La résistance qu'a rencontrée ici la systématisation est donc remarquable. Il ne s'agit pas d'un vestige qui se survivrait à lui-même, comme le sont par exemple les verbes forts ou les pluriels irréguliers (fr. *chevaux*, angl. *men*, *children*) persistant malgré les homogénéisations respectives de la conjugaison ou de la formation des pluriels nominaux. Ces séquelles renvoyant à des morphologies dépassées sont somme toute des faits banals. Elles constituent des îlots résistant *passivement* au courant de la systématisation qui les enveloppe et les contourne. Alors qu'ici, dans le cas qui nous occupe de la syntaxe des pronoms, il y a eu résistance *active*. En passant de la plastie *proposée* (l'ancien et le moyen français) à la plastie *transformée* (le français moderne), on a délaissé apparemment une systématique très conséquente au profit d'une autre qui, comme le constate Foulet, l'est nettement moins. Faut-il y voir un recul, un retour en arrière ? Nous savons que cela n'existe pas en

glossogénie. Quelle que soit la solution que l'esprit apporte à un problème linguistique, il ne l'abandonne jamais pour une autre qui serait de qualité moindre. Pour qu'il passe d'une proposée à une transformée, il faut que la seconde soit supérieure à la première. Il a donc fallu qu'il y ait eu une raison forte et profonde à cette évolution de la syntaxe des pronoms. Une raison assez puissante pour que le français renonce à la belle homogénéité qu'il était sur le point d'atteindre. La question se pose donc de savoir quelle a été la *visée de langue* capable de mettre en échec la tendance, en principe dominante, à l'homogénéisation. Précisons d'emblée, toutefois, que le résultat de l'évolution (les deux successivités différentes que connaissent les pronoms atones en français moderne) n'est pas moins systématique que la solution vers laquelle paraissait s'acheminer le français au sortir du Moyen-Age. Il semble témoigner au contraire, ce résultat, d'une systématique plus riche et plus complexe puisqu'à côté de la tendance à l'homogénéisation, il intègre, comme paramètre supplémentaire, une autre visée de langue.

2.1 Cette visée de langue assez puissante pour que la tendance à l'homogénéisation soit obligée de composer avec elle, un lecteur de GG n'a guère de mal à la découvrir – ou du moins à avancer une explication plausible : *la préséance syntaxique que les pronoms indirect de 1^{ère} et 2^{ème} personnes ont peu à peu conquise sur le pronom de régime direct constituerait une mise en valeur des deux personnes interlocutives par rapport à la 3^{ème} personne, qui est, elle, seulement délocutive*. Et si mon hypothèse est juste, il s'agit en effet d'une raison très forte, la question de la personne étant primordiale dans le langage humain. Comme le rappelle GG (1988, 177) :

« La question de la personne domine de haut, historiquement et systématiquement, l'histoire du langage, l'histoire de sa structure. On la sent présente partout dans la structure qu'a prise la langue aux différents âges de l'humanité. Présente, non seulement dans tel ou tel des systèmes dont se recompose le système global de la langue, mais présente aussi dans ce système global lui-même. »

A la tradition grammaticale dominante, qui se contente de distinguer une personne locutive, une personne allocutive et une personne délocutive, répond une autre tradition qui insiste en plus sur le fait que la personne délocutive se retrouve aussi sous les deux premières personnes, qu'elle leur est pour ainsi dire sous-jacente. C'est à cette seconde tradition que se rattache GG quand il écrit (1991, 114) :

« La distinction (...) d'une personne locutive qui parle, d'une personne allocutive à qui l'on parle, et d'une personne délocutive de qui l'on parle, est, certes, d'une exactitude absolue ; il n'en pourrait, vu la simplicité des faits observés, être autrement. Mais cette distinction, toute exacte qu'elle est, présente les choses d'une manière incomplète. La personne locutive n'est pas seulement la personne qui parle ; elle est, de plus, *celle qui, parlant, parle d'elle*. De même, la personne allocutive n'est pas seulement la personne à qui l'on parle ; elle est, de plus, *la personne à qui l'on parle d'elle*. Seule la troisième personne est vraiment une, n'étant que *la personne de qui l'on parle*. (...) A y regarder de près, (...) la personne délocutive n'est absente d'aucune des trois personnes. Car *il est toujours parlé d'une personne*, laquelle, dans le cas de la personne locutive, est celle-là même qui parle, et dans le cas de la personne allocutive, celle-là même à qui l'on parle. Si je dis à quelqu'un : *Tu as mal fait*, c'est à lui que je parle, mais parlant à lui, je lui parle de lui. Il y a donc dans l'esprit apparition simultanée de la personne allocutive et d'une personne délocutive implicitement conçue. Il en est de même si je dis : *Je crois cela*. C'est moi qui parle, mais dans mes paroles il est parlé de moi. Et ainsi la parole délocutive se trouve implicitement associée à la personne locutive. »

Du point de vue de *l'intension* ou *compréhension*, la 3^{ème} personne est donc moindre que les deux premières, puisque nous avons :

- 1^{ère} personne = locutive + délocutive
- 2^{ème} personne = allocutive + délocutive
- 3^{ème} personne = seulement délocutive

Mais du point de vue de *l'extension*, elle est davantage, non seulement parce qu'elle est sous-jacente aux deux autres, mais aussi parce qu'elle est partout présente dès qu'il est parlé de

quelque chose ou de quelqu'un. Tous les substantifs sont à la 3^{ème} personne. C'est pourquoi GG l'appelle aussi *personne logique* (1982, 52) ou *personne d'univers*. Boone & Joly (1996, 314-315) expriment bien la conception guillaumienne quand ils écrivent :

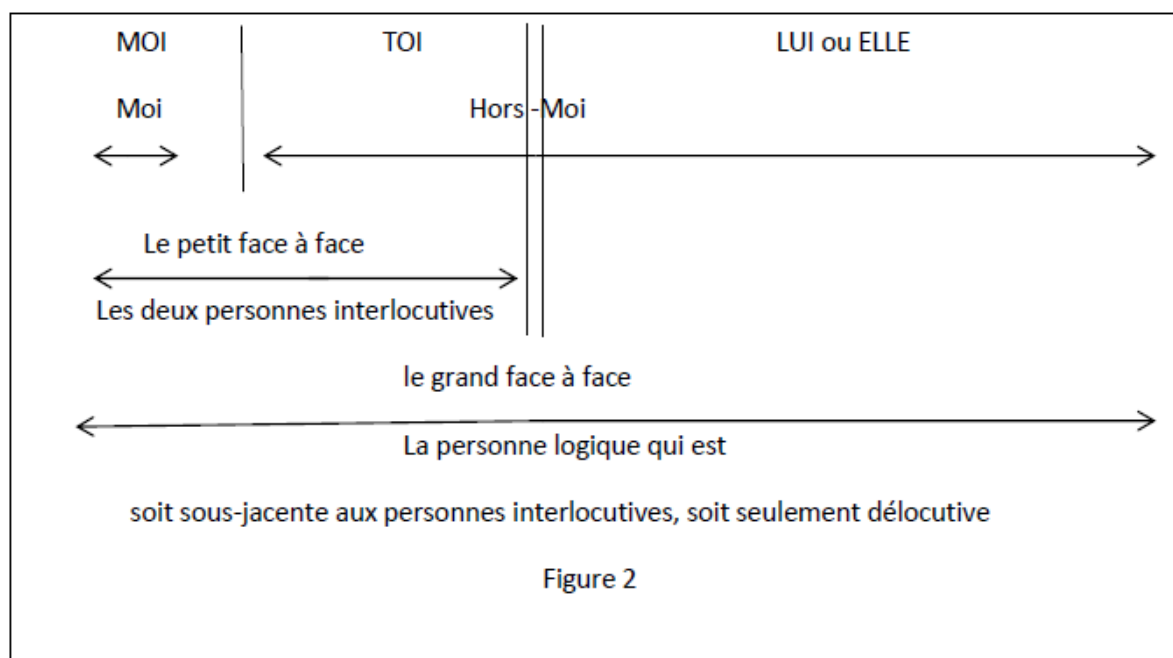
« La troisième personne est par conséquent la personne fondamentale [car elle est] la personne prédiquée. Le rangement ordinal de la personne singulière dans le cadre de l'interlocution (...) est en fait fondé sur le transport du Moi au Hors-Moi. Par « décadence de rang », on passe de la personne *active* (celle qui parle) à la personne *passive* (celle dont il est parlé), via la personne *médio-passive* (celle à qui l'on parle) »

Boone & Joly proposent donc le schéma suivant :

MOI		HORS-MOI	
1	2	3	
„moi“	„toi“	„lui/elle“	
„JE“	„TU“	« IL/ELLE »	

Figure 1

Boone & Joly privilégient ici l'opposition guillaumienne MOI//HORS-MOI, ce qui les amène à placer la personne allocutive dans le Hors-Moi. Cette perspective est bien adaptée, en effet, à l'analyse du système de la conjugaison. Mais GG adopte aussi parfois une autre perspective qui, sans contredire la première, en diffère pourtant quelque peu. De ce second point de vue, la personne allocutive (le toi) est un prolongement de la personne locutive (le moi), ce que n'est pas, en revanche, la personne seulement délocutive (le lui ou elle). Sans *moi*, pas de *toi*, alors que *lui* et *elle* continueraient d'exister. Même si *toi* et *moi* n'étaient pas là pour les voir, le soleil, *lui*, ne cesserait pas de briller et la lune, *elle*, n'en tournerait pas moins autour de la terre. Nous avons donc affaire à une autre répartition des trois personnes, laquelle permet de mettre en évidence les deux *face à face* qui, selon GG, font le langage. Le rapport interlocutif (*je//tu*), constitue *le petit face à face*, celui de l'Homme avec l'Homme. Et le rapport des deux personnes interlocutives avec la personne délocutive (*je + tu//il ou elle*) compose *le grand face à face*, celui de l'Homme et de l'Univers. Tandis que le petit face à face produit le discours (praxéogénie), le grand face à face construit la langue (glossogénie). On peut donc compléter comme suit le schéma de Boone & Joly :



Ainsi, entre les 13^{ème} et 17^{ème} siècles s'est produit dans la syntaxe du français une mise en valeur des personnes interlocutives par rapport à la personne seulement délocutive – une mise en évidence qui fait qu'aujourd'hui nous disons d'une part *me, te, nous, vous* → *le, la, les*, et d'autre part *le, la, les* → *lui, leur*. Dans la langue moderne, les deux personnes différenciées du petit face à face se détachent mieux, par antéposition syntaxique, sur le fond indifférencié de la personne d'univers.

2.2 Mais cela ne signifie pas que le français ait attendu la fin du 13^{ème} siècle pour rencontrer la question du contraste *personnes interlocutives*//*personne d'univers* et pour lui trouver une expression linguistique. La plasticité précédente, celle dont il a commencé à se déprendre à cette époque, proposait déjà une solution à ce problème omniprésent dans l'histoire du langage. C'est le sens de la restriction faite plus haut (cf. note 2) : au sortir du Moyen-Age, l'homogénéisation de la syntaxe des pronoms atones n'était pas parfaite. Quand le régime indirect était de 1^{ère} ou de 2^{ème} personne, on avait *pronom direct* → *pronom indirect* (*le me, le te, le nous, le vous*). Mais quand il était de 3^{ème} personne, le pronom direct restait très souvent implicite, et on avait *0 (zéro)* → *pronom indirect*. Autrement dit : dès l'ancien français, les personnes interlocutives se détachaient sur le fond indifférencié de la personne d'univers, mais d'une autre manière qu'en français moderne. Voyons ce qu'écrit Foulet (1967, 147-148) à ce sujet :

« Si les deux pronoms appartiennent à la troisième personne, *le régime direct précède le régime indirect* :

Il la vengera se Damedex *le li* consant (P., 2824-5)

Li pons de l'espee fu d'or...*la li* a li sires baillies (P., 3124-8)

Celui qui ses armes gardoit quenut e si li comanda s'espee et cil *le li* garda (P., 3144-6)

Armes vont prendre cascuns d'els qui les a et qui nes ot si *les se* porcacha (Aspr., 7678-9)

C'est encore là l'ordre que suit le français moderne. Mais il convient d'ajouter que dans la vieille langue, si l'un des pronoms n'est pas un réfléchi, il est assez exceptionnel de les exprimer ainsi tous les deux ; le plus souvent, on supprime le premier, le régime direct, qui demeure sous-entendu :

Mais certes ja ne m'avenra que le sien en jour de ma vie en porte que je ne *li* die. (= *le li*) (Av., 231-3)

Un riche palefroï avez...mesire vous proie et semont que vous par amors *li* prestez, et que anuit *li* trametez. (= *le li*) (V.P., 778-82)

Prenez mon avoir, que vos la veez, en cele male qui la pent...se ge muir portés la lou roi, si dites que ge *li* envoi. (= *la li*) (M. H. 2, 15-20)

Ses armes vermoilles sont, e si *li* donastes, ce dist. (= *les li*) (P., 2810-11)

Les Longuebars...alerent droit a Barut de nuit, et pristrent la ville sur saut. L'evesque *lor* rendy, come prestre paourous. (= *la lor*) (Phil., II, LXXX)

Dans *Perceval* il n'y a, sauf erreur, que les trois passages ci-dessus rapportés où les deux pronoms soient exprimés. Nous n'en avons pas trouvé un seul exemple dans nos textes du 13^{ème} siècle. Aucun exemple non plus dans *Aucassin et Nicolette* ou Philippe de Novare. En revanche, il y en a trois exemples dans le *Tristan* de Béroul (*la li* 2656, *le lor* 3646, *donez la li* 3960) et au moins quatre dans *Aspremont* (*la li* 7625, 11271, *le lor* 7244, 9905 et peut-être 8873). Ce sont là deux textes écrits dans une langue plutôt populaire. Il semble qu'il ait été élégant d'éviter cette juxtaposition du pronom régime direct et des formes *li* ou *lor*. L'ellipse de *le*, *la*, *les* devant *lui* ou *leur* a disparu de la langue littéraire, mais elle est encore courante dans le langage familier : »Tu *lui* diras s'il te le demande », « Je *lui* donnerai s'il le réclame. »

Ainsi, à l'époque où a commencé l'évolution qui allait mener, à partir du 17^{ème} siècle, à la syntaxe des pronoms atones que nous connaissons aujourd'hui, le discours littéraire, qui est par définition conservateur et témoigne d'un état antérieur de la langue, omettait le pronom direct quand le pronom indirect était de 3^{ème} personne, tandis que le parler populaire, qui partout et toujours apporte le changement, avait tendance à le rendre explicite. Nous sommes donc en présence de deux tendances concomitantes dont nous savons qu'elles vont s'imposer par la suite. Il y a d'une part l'antéposition de plus en plus fréquente des personnes interlocutives de régime indirect devant le complément direct, et d'autre part l'explicitation croissante de ce dernier devant la personne délocutive au régime indirect. Comme le rappelle Foulet, cet usage s'est maintenu d'ailleurs jusque dans la langue moderne quand ce dont on parle est sans équivoque : *Je vois Paul demain et je lui dirai*. Ce maintien dans l'implicite du complément direct avait alors une pertinence systémique, puisque c'était au contraire par la mention explicite, devant elles, de ce pronom accusatif que les personnes interlocutives de régime indirect se différenciaient de la personne logique de même régime. Mais la plasticité proposée présentait l'inconvénient de confiner les personnes interlocutives derrière la personne délocutive de régime direct. Or, devant les yeux de l'esprit, c'est le contraire qui se produit : les deux personnes interlocutives, différenciées, se détachent en saillie sur le fond indifférencié que constitue la personne d'univers. L'antéposition croissante, du 13^{ème} au 17^{ème} siècle, des personnes interlocutives représente donc bien la recherche d'une expression linguistique encore meilleure de l'opposition *personnes interlocutives*//*personne d'univers*.

On peut avancer l'hypothèse que cette recherche d'une nouvelle sémiologie correspondait sur le plan historique au passage d'une société où dominait le grand face à face (sous sa forme théologique : l'Homme face à Dieu) à une société, celle des salons du 16^{ème} et 17^{ème} siècle, où l'interlocution, c'est-à-dire le petit face à face, occupait une place de plus en plus importante. C'est d'ailleurs (je me permets ici une digression) de cet élargissement de la place accordée au petit face à face aux dépens du grand face à face que nous héritons aujourd'hui. Dans la société moderne, le soin du grand face à face a été délégué une fois pour toutes aux sciences exactes. Mais comme ces dernières n'occupent quotidiennement qu'une minorité des esprits (les scientifiques), la majorité des autres se concentre sur le petit face à face, dont le règne de l'argent, le gonflement de la sphère du Moi (cet *ego* qui nous colle à la peau !) ou les divers *show-business* sont des expressions visibles. Notons d'ailleurs (j'ouvre une seconde digression) que cette domination du petit face à face a aussi des conséquences néfastes sur la linguistique. En témoigne le bruit fait aujourd'hui autour de la « communication ». Il existe malheureusement des linguistes pour reprendre à leur compte l'idée trop répandue que la langue serait avant tout, sinon exclusivement, un instrument de communication. Cette idée est fautive dans la mesure où elle se donne pour l'entier de la vérité, alors qu'elle n'en est qu'une petite partie. Car en affirmant cela, on oublie que la langue est aussi, pour l'Homme, un instrument d'intellection de l'Univers. On réduit le langage au discours, en omettant

la langue. On exclut le grand face à face, le rêve collectif de l'Homme contemplant l'Univers, ce rêve qui a peu à peu construit, tout au long des millénaires, la civilisation et le langage humains.

Mais revenons aux deux évolutions concomitantes dégagées plus haut. Elles sont toute deux multi-causales, et mon hypothèse socio-historique concernant l'antéposition des deux premières personnes, même si elle s'avérait, ne saurait épuiser le sujet. Il me reste maintenant à chercher des raisons à l'explicitation progressive du pronom direct devant le pronom indirect de troisième personne. Avançons d'abord une explication très générale relevant de la glossogénie : la tendance des langues à remplacer la sémiologie négative par des sémiologies positives. Alors que dans le système de la plastie proposée, une place restait vide (celle du pronom de régime direct devant le régime indirect de 3^{ème} personne), la plastie transformée ne comporte plus de lacune. En tableau :

	Personne logique de régime indirect	Personnes interlocutives de régime indirect
Plastie proposée (jusqu'à la fin du 13 ^{ème} siècle)	0 → régime indirect	Régime direct → régime indirect
Plastie transformée (à partir du 17 ^{ème} siècle)	Régime direct → régime indirect	Régime indirect → régime direct

On pourrait faire une seconde hypothèse pour expliquer le vide existant dans la plastie proposée. Si la personne délocutive (ou logique, ou d'univers) de régime direct y restait souvent implicite, c'est parce qu'il est évident que le discours parle d'elle en toutes circonstances, et qu'on n'éprouvait donc pas le besoin de la mentionner. Mais pourquoi, alors, son apparition progressive à partir de la fin du 13^{ème} siècle ? Peut-être parce que, les dialogues se complexifiant (en même temps que la vie sociale) et portant sur plusieurs personnes logiques à la fois, il devenait de plus en plus difficile de maintenir dans l'implicite le rappel de ce dont on parlait. Mais je reconnais que cette explication est sujette à caution. Après tout, le discours théologique était très complexe et portait déjà sur beaucoup de choses.

Une chose est sûre en tout cas : si les tendances dégagées plus haut étaient bien complémentaires et concomitantes, c'est parce qu'elles concouraient toutes deux à éviter que n'apparaisse une homogénéisation trop conséquente de la syntaxe des pronoms atones – une homogénéisation qui aurait gommé l'opposition psychique *personnes interlocutives//personne logique*. Cet ordre de succession trop parfait *régime direct → régime indirect pour les trois personnes*, vers lequel le français semblait un moment s'acheminer, c'était lui, justement, dont il s'agissait de conjurer la mise en place.

Répétons-le : l'évolution *plastie proposée → plastie transformée* que je viens d'analyser constitue un exemple remarquable de l'idée guillaumienne selon laquelle tout problème d'expression linguistique est « un problème *diabatique* : un problème qui « traverse » les solutions qu'il se procure et se (...) pose à nouveau, filtré par elles, de l'autre côté de la solution traversée ».

3.1 Après avoir souligné, comme nous l'avons vu, le manque de conséquence du français moderne, Foulet (*ibidem*, 149) poursuit :

« Toutefois, on a conservé l'ordre ancien après l'impératif (...) : donnez-*le-moi*. La langue populaire, plus logique, dit : donne-*moi-le*, comme : il *me le* donne. »

Si, en effet, la langue moderne « a conservé l'ordre ancien après l'impératif », c'est parce qu'elle a trouvé pour ce mode verbal un autre moyen de rendre le contraste *personnes interlocutives//personne logique*. Elle l'exprime par une opposition *pronoms toniques//pronoms atones*. Au régime direct comme au régime indirect, les deux premières personnes sont désignées par des pronoms toniques (régime direct : *coiffe-moi*, *coiffe-toi*, *regarde-moi*, *regarde-toi* ; régime indirect : *dis-le-moi*, *tiens-le-toi pour dit*, *le temps pour faire ce travail*, *donne-le-toi*), alors que la troisième personne l'est par des pronoms atones (régime direct : *coiffe-le*, *coiffe-la*, *regarde-le*,

regarde-la ; régime indirect : *dis-le-lui, le temps pour faire ce travail, donne-le-lui*). Il est évident que le *lui* des derniers exemples est bien le pronom atone de régime indirect (commun au masculin et au féminin), et non pas son homonyme, le pronom tonique masculin de troisième personne (qui, pour sa part, contraste avec le féminin *elle*). La preuve en est que *lui* peut désigner ici aussi bien une femme qu'un homme (on ne dit pas **dis-le-elle, *donne-le-elle*). La permutation singulier/pluriel apporte d'ailleurs un indice supplémentaire de la nature atone de ce *lui* : on dira *donne-le-leur*, et non pas **donne-le-eux* ou **donne-le-elles*. Ce n'est pas un hasard si, après l'impératif, les personnes interlocutives monopolisent les pronoms toniques tandis que la personne d'univers se contente des pronoms atones. On sait depuis GG que les premiers sont des équivalents de substantifs et appartiennent par conséquent au plan nominal, ce qui revient à dire qu'ils sont, dans le psychisme de la langue, rapportés à l'espace. C'est donc dans l'espace qu'ils situent les personnes qu'ils désignent, manière de rendre ces dernières très visibles, presque « frappantes » pour les yeux de l'esprit. En tout cas, ils les rendent beaucoup mieux perceptibles que ne le font les pronoms atones qui, étant de simples appendices du verbe, appartiennent au plan verbal et sont rapportés au temps. Ainsi, l'opposition sémiologique *pronoms toniques/pronoms atones* constitue un autre moyen de mettre en valeur les personnes interlocutives par rapport à la personne logique. On voit donc que le maintien de « l'ordre ancien après l'impératif » n'affaiblit en rien mon explication de l'antéposition, entre les 13^{ème} et 17^{ème} siècles, des pronoms indirects de 1^{ère} et 2^{ème} personnes. Au contraire, il la confirme dans la mesure où il montre que cette antéposition n'était pas un but en soi, mais seulement un moyen possible, parmi d'autres, d'exprimer le contraste fondamental *personnes interlocutives//personne d'univers*. Quand on trouve un autre moyen, comme cela s'est produit après les verbes à l'impératif, l'antéposition devient superflue. En disant *donne-moi-le*, le parler populaire met doublement en saillie le régime indirect : à la fois par l'antéposition et par le pronom tonique. Or, une seule mise en valeur suffit, il n'est pas nécessaire de donner au même fait psychique deux expressions sémiologiques à la fois. C'est sans doute la raison pour laquelle cette syntaxe populaire, même si elle subsiste à côté de la tournure standard, n'a pas réussi à la remplacer. Les locuteurs continuent à la ressentir comme étant négativement marquée sur le plan social.

3.2 Nous venons de voir combien il est aisé de se rendre compte, à l'aide de simples permutations, que le *lui* de *dis-le-lui* n'est pas le pronom tonique masculin de 3^{ème} personne, mais le pronom atone de régime indirect, qui est une synapse de masculin et de féminin. Il est donc consternant de voir Benveniste se fourvoyer sur ce point. Dans l'article que ce linguiste publie en 1965 sur les pronoms toniques, qu'il appelle des *antonymes*, il écrit en effet (1974, 210):

« Etant donné que les antonymes MOI TOI fonctionnent à l'impératif comme pronoms objets : *laisse-MOI ! ~ dis-MOI !* on a pu affecter aussi l'antonyme LUI à la fonction de pronom objet, tout en le restreignant (...) à l'objet indirect : *dis-LUI !*, distinct de l'objet direct : *dis-le !* »

Et aussi (*ibidem*, 211) :

« Ainsi se dégage le principe qui gouverne le double statut grammatical de l'antonyme. Forme disjointe : MOI, *je suis*, ou régie par une préposition : de MOI ; à MOI, il remplit la fonction d'objet à l'impératif, objet indirect : *dis-MOI !* ou direct : *laisse-MOI !*, parallèlement à : LUI, *il est...* (mais fém. ELLE, *elle est...*) ; à LUI ; *dis-LUI !* (indirect seulement). La seule discordance formelle du système se trouve dans le paradigme du pluriel de la 3^{ème} personne. [...] L'antonyme [y] est EUX, distinct du pronom de conjugaison *ils*, distinct aussi du pronom objet direct *les* et du pronom objet indirect, qui est *leur*. »

J'avoue ne pas voir l'intérêt qu'il y aurait à donner aux pronoms toniques un « double statut grammatical », dont le premier volet serait défini par des critères hétéroclites (forme distincte, prépositions), tandis que le second le serait par une fonction syntaxique (celle d'objet après l'impératif). A mon avis, les tirets que comportent : *dis-MOI !* ou : *laisse-MOI !* montrent assez que le pronom reste ici aussi une « forme distincte » : il n'y a donc aucune raison d'opposer cet emploi régime aux emplois en apposition ou après préposition. D'autre part, on sait que la forme unique que le pronom tonique présente à chaque personne peut être utilisée pour toutes les fonctions

syntactiques, contrairement aux formes du pronom atone dont chacune est liée à une fonction. C'est donc manquer de rigueur que de vouloir isoler une fonction syntaxique particulière du pronom tonique pour fonder sur elle le second volet de son prétendu « double statut grammatical ». D'ailleurs, Benveniste n'explique pas pourquoi le pronom tonique *lui* doit être « restreint » au régime indirect, alors que *moi* et *toi* assument également le régime direct. Si l'illustre linguiste en est réduit à ces contorsions, c'est en raison de la bétise qu'il commet en faisant du *lui* de *dis-LUI* ! un pronom tonique. Il est intéressant de constater que Benveniste énumère les trois faits qui auraient pourtant dû le retenir de faire cette erreur : 1. l'objet direct *dis-le* ! est un pronom atone (on ne comprend pas, alors, pourquoi il faudrait le remplacer par un pronom tonique quand on passe du régime direct au régime indirect) ; 2. le pronom tonique de 3^{ème} personne a deux formes : *lui* et *elle* (on se demande pourquoi la forme masculine deviendrait soudain, au régime indirect, la synapse des deux genres) ; 3. mis au pluriel, *dis-lui* donne *dis-leur*, ce qui est sans équivoque une forme atone (là non plus, on ne voit pas par quel miracle une forme tonique au singulier deviendrait atone au pluriel). Mais Benveniste est encore plus têtue que les faits qu'il rappelle lui-même consciencieusement. Il avait décidé de se tromper, et rien ne pouvait l'en empêcher...

Bibliographie:

- Benveniste Emile (1974), *Problèmes de linguistique générale II*, Paris, Gallimard.
- Boone Annie & Joly André (1996), *Dictionnaire terminologique de la systématique du langage*, Paris, l'Harmattan.
- Brunot Ferdinand & Bruneau Charles (1937), *Précis de grammaire historique de la langue française*, Paris, Masson et Cie, éditeurs.
- Foulet Lucien (1967 (1919)), *Petite syntaxe de l'ancien français*, Paris, Honoré Champion.
- Guillaume Gustave (1982), *Leçons de linguistique 3, année 1948-1949, série C*, Québec, Les Presses de l'Université Laval
- Guillaume Gustave (1988), *Leçons de linguistique 8, année 1947-1948, série C*, Québec/Lille, Les Presses de l'Université Laval/Presses Universitaires de Lille.
- Guillaume Gustave (1991), *Leçons de linguistique 10, année 1943-1944, série A*, Québec/Lille, Les Presses de l'Université Laval/Presses Universitaires de Lille.
- Guillaume Gustave (1999), *Leçons de linguistique 16, année 1942-1943, série B*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.
- Guillaume Gustave (2005), *Leçons de linguistique 17, année 1941-1942, série B*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.
- Jourda Pierre (éd.) (1956), *Conteurs français du XVI^e siècle*, Paris, Gallimard, La Pléiade.
- Zink Gaston (1990), *Le Moyen français*, Paris, PUF.

The Genesis of the Work of Art according to Henri Maldiney : The Contribution of Gustave Guillaume's Theory of Language to Pictural Phenomenology

La genèse de l'œuvre d'art selon Henri Maldiney : l'apport de la théorie du langage de Gustave Guillaume à la phénoménologie picturale

Geneza operei de artă, conform cu Henri Maldiney : aportul teoriei limbajului lui Gustave Guillaume la fenomenologia picturală

Catherine CHAUCHE

Université de Reims Champagne Ardenne, France.
catherine.chauche@sfr.fr

Abstract

For Henri Maldiney, authentic art springs from a Gestaltung - or form-in-the-process-of-self-becoming - which has internal incidence. It thus articulates space and time within itself and constitutes its own simplified chronogenesis while unfolding a network of opposite tensions according to a rhythm. Then, commenting on various types of works, Maldiney is led to discern, between the self-genesis of art and the act of language, a relationship that may involve some of the processes belonging to the first and the second glossogenic areas.

Résumé :

Pour Henri Maldiney, l'art authentique naît d'une Gestaltung ou forme-en-voie-d'elle-même qui articule, selon un rythme, l'espace et le temps à l'intérieur de l'œuvre, donc en incidence interne. Ainsi, se constitue une chronogénèse, très simplifiée, qui déploie un réseau de tensions contraires. A partir de là, et selon les différents types d'œuvres qu'il commente, Maldiney entrevoit une parenté entre les processus de l'œuvre-en-devenir et ceux de l'acte de langage selon les aires glossogéniques prime et seconde.

Rezumat:

Pentru Henri Maldiney, arta autentică se naște dintr-un Gestaltung, adică formă pe cale de a fi ea însăși, care articulează, într-un anumit ritm, spațiul și timpul în interiorul operei, deci în incidență internă. Astfel se constituie o cronogeneză, foarte simplificată, care deschide o rețea de tensiuni contrare. Pornind de aici, și în funcție de diferitele tipuri de opere pe care le comentează, Maldiney întrevide o înrudire între procesele 'operei în devenire' și cele ale actului de limbaj în funcție de ariile glosogenice primă și secundă.

Key-words : *Gestaltung*, internal incidence, rhythm, act of language.

Mots-clés : *Gestaltung*, incidence interne, rythme, acte de langage

Cuvinte cheie : ritm, incidență internă, act de limbaj

« Les seuils d'articulation de l'acte de langage que traverse nécessairement l'invention d'un dire aident à situer les moments critiques de la création artistique comme passage discontinu du monde à l'œuvre »¹¹

Le centenaire d'Henri Maldiney², en 2012, a donné lieu à nombre de manifestations en son honneur qui se sont déroulées sous la forme de séminaires et colloques à Paris³, Lyon⁴, et Genève⁵. La vitalité de ce philosophe relativement méconnu tient peut-être à une extraordinaire curiosité intellectuelle qui lui a fait mener tout au long de son existence une triple recherche dans les domaines de la phénoménologie, de la psychiatrie et de l'esthétique. Elève à l'ENS, il est reçu à l'agrégation de philosophie ; ensuite, il enseigne à Gand, puis à Lyon où il occupe la chaire de *Philosophie générale, d'Anthropologie phénoménologique et d'Esthétique*. Parallèlement, il s'intéresse à la maladie mentale et aux arts, ce qui lui vaut de publier de nombreux articles marqués du sceau de la phénoménologie de Heidegger et de Binswanger que viennent compléter de nombreuses incursions dans l'œuvre de Gustave Guillaume. Dans *Penser l'homme et la folie*⁶, recueil d'articles publié en 1991, Maldiney s'appuie déjà sur la chronogénèse du français pour expliciter l'inscription de patients mélancoliques dans une temporalité nostalgique uniquement descendante et définit le présent du mélancolique comme une « monstuosité linguistique : un présent de pure décadence... qui interdit la genèse des trois extases du temps et notamment l'avenir. »⁷

Troisième axe de sa recherche, la réflexion de Maldiney sur les arts s'est nourrie de son amitié avec peintres et poètes tels Jean Bazaine, Pierre Tal Coat, Francis Ponge, André du Bouchet. Dans *Ouvrir le rien l'art nu*⁸ et *Art et existence*, il allie théorie guillaumienne et phénoménologie heideggerienne comme s'il s'agissait d'une évidence, pas forcément perçue par le lecteur qui ne connaît pas la psychomécanique, ni même par celui qui en est plus informé, tant les liaisons et parallèles entre art et grammaire sont audacieuses, même si elles sont parfois succinctement présentées. Nous proposons donc d'examiner la manière dont Maldiney enrichit son approche de l'art à partir de sa lecture de la psychomécanique.

I. Qu'est-ce que l'art selon Maldiney ?

Maldiney spécifie d'abord ce qu'il n'est pas. En premier lieu, l'art ne dépend d'aucun point de vue imposé du dehors et n'admet pas d'œuvres légitimées selon les définitions du beau établies par Kant pour lequel est beau « ce qui plaît universellement sans concept », ou Hegel qui voit le beau dans « la manifestation sensible de l'Idée. »⁹ L'art ne doit pas davantage se soumettre aux évaluations de type historico-social ou se laisser appréhender comme un simple produit. Dans cette perspective, Maldiney est amené à récuser les analyses sémiotiques qui examinent l'œuvre comme un ensemble de signes à interpréter en fonction des paradigmes culturels ambiants : « Ce par où l'art est art ne dépend pas des valeurs ou des contre-valeurs d'une époque ou d'une civilisation. »¹⁰

A partir de ces prémices, Maldiney vise à promouvoir une œuvre d'art qui l'est *originairement* par le geste de l'artiste, instigateur de son essence. Grâce à ce geste, chaque œuvre nous met en présence de la singularité de l'art qui fonde sa dimension universelle. Et si l'on veut

¹ Maldiney, Henri, *Art et existence*, Paris, Klincksieck, 2003, p.43.

² H. Maldiney, né le 4 août 1912, est décédé le 6 décembre 2013.

³ Séminaire Maldiney 2011-2012 à la Société de Psychanalyse Freudienne, Paris et colloque Maldiney à l'ENS, les 13 et 14 octobre 2012.

⁴ Colloque Maldiney, les 13 et 14 novembre 2010, dont les actes ont paru aux éditions de la Transparence en 2011 sous le titre : *Henri Maldiney : penser plus avant...*

⁵ Cycle de conférences en 2011 à la Faculté des Lettres de Genève.

⁶ Maldiney, Henri, *Penser l'homme et la folie*, Grenoble, Editions Millon, 1997.

⁷ Ibid. p. 105.

⁸ Maldiney, Henri, *Ouvrir le rien l'art nu*, Fougères, La Versanne, encre marine, 2000.

⁹ Ibid. p. 16

¹⁰ Ibid. p. 14

saisir l'essence d'une œuvre, on ne pourra le faire qu'à partir d'elle-même, ce qu'exprime parfaitement Heidegger dans la formule restée fameuse, « L'origine d'une œuvre d'art, c'est l'art. »¹¹ Cette formule apparemment tautologique s'éclaire si l'on se souvient que Maldiney, inspiré par l'article de Heidegger sur « L'origine de l'œuvre d'art », met sur un même plan *Y être-au-monde* (*Dasein*) et l'œuvre d'art, sa création, qu'il désigne comme *l'œuvre-en-acte* ou *l'être-œuvre*, en ce sens que tous deux sont tournés vers le monde auquel ils appartiennent. Tout comme *l'être-au-monde* « ex-iste » en se tenant « hors de soi », *l'être-œuvre* jaillit de *l'apeiron*, c'est-à-dire de *l'Ouvert* que constitue l'univers amorphe, en ouvrant le vide de l'espace pour apparaître nu, dépouillé de toute valeur esthétique. Mais *l'apeiron* dont surgit l'œuvre est aussi celui du vertige de l'artiste confronté au chaos du paysage dont Cézanne doit se détacher pour peindre ou à l'abîme de l'univers dans lequel Paul Klee se sent perdu au moment de poser son point gris sur la feuille de papier. Ce fond chaotique est le lieu de la « spatialité primordiale qui ne comprend aucun système de référence, ni coordonnées, ni point d'origine »¹²; c'est « l'ici absolu »¹³ du vertige existentiel à partir duquels'exprime tout artiste, et tout particulièrement Cézanne qui, au moment de peindre l'une de ces Sainte-Victoire, ne voit plus rien « que cette aube de nous-mêmes au dessus du néant. »¹⁴ Cette perte nécessaire de l'artiste, Maldiney l'identifie comme « le premier moment de l'art »¹⁵ dont va surgir l'événement d'un *sentir* qui ne se limite pas à « une communication symbiotique avec les choses », pour reprendre l'expression d'Erwin Straus¹⁶, mais qui implique une ouverture réciproque entre le monde et le moi qui fait partie de ce monde. Aucun faux semblant ne vient court-circuiter le *sentir* qui précède le *percevoir* comme le cri précède le mot et qui nous convainc de la présence étonnante du Réel, cet « il y a » qui constitue le *là* de notre être-au-monde.

Quelles sont les forces profondes qui sous-tendent le geste de l'artiste et ouvrent le passage poétique du monde à l'œuvre ? En d'autres termes, quelles sont les forces qui font d'un signe une forme, d'un espace un lieu, et d'une toile un tableau ? Ce sont celles qui s'affrontent dans ce que Heidegger désigne comme le « combat amoureux » du monde et de la terre : la terre constitue le fond ou la matière de l'étant qui repose dans l'opacité ; seul l'art, et non pas la technique aveugle, peut amener la terre à la lumière en érigeant un monde. En poésie, la terre sera identifiée aux radicaux qui gisent dans la réserve de la langue et qui sont tirés de l'obscurité par les désinences morphologiques pour que s'écrive la syntaxe du poème. Dans l'écriture chinoise, « le trait unique du pinceau ou *trait unaire* est le premier tracé correspondant au geste le plus élémentaire, qui à la fois sépare et lie le ciel et la terre et d'où surgit l'Un. »¹⁷ En architecture, explique Maldiney¹⁸, la colonne relie la terre au ciel dans une double tension qui la fait *ex-ister*. A l'œuvre en tant que procès de rassemblement, Mondrian et Klee donnent le nom de *Gestaltung*, ce que Maldiney traduit le plus souvent par *forme en voie d'elle-même, auto-genèse, formation*, ou encore *organisation formatrice*, et même par *morphogénèse* car, contrairement à l'ouvrage qui porte la marque de *l'être-fait* : « L'être d'une œuvre d'art est à la fois un procès dont elle-même, s'advenant, est le lieu (diathèse de moyen) et le procès de son apparaître dans l'Ouvert (diathèse d'actif). »¹⁹ Ce qui revient à dire que la main de l'artiste est là pour souligner les tensions simultanées qui habitent déjà la matière : dans un bloc de pierre, le sculpteur module une tension ascendante qui correspond à l'émergence de la colonne à partir du sol et une tension descendante qui émane de sa pesanteur. Cette modulation constitue ce que Maldiney appelle le *rythme* qui fait naître des *formes* - celles-ci

¹¹ Heidegger, Martin, « L'origine de l'œuvre d'art », in *Chemins qui ne mènent nulle part*, Paris, Gallimard, 1962, p. 88.

¹² *Penser plus avant...*, p. 4.

¹³ Maldiney, Henri, *Regard, parole, espace*, Paris, éd. du Cerf, 2012, p. 202. Alors que « l'ici absolu » est le paysage indifférencié, la spatialité primordiale dépourvue de repères dans laquelle nous marchons sans but, le « là » est à comprendre comme

¹⁴ *Art et existence*, Klincksieck, pp. 23-24.

¹⁵ *Penser plus avant...* p.5.

¹⁶ Straus, Erwin, (1891-1975), phénoménologue allemand exilé aux Etats-Unis.

¹⁷ Maldiney citant F.Cheng dans *Ouvrir le rien l'art nu*, p.66.

¹⁸ *Art et existence*, p. 11.

¹⁹ Ibid. p. 9.

n'ayant rien à voir avec des signes à interpréter suivant des codes. Le *rythme* est la voie qui articule l'espace et le temps à l'intérieur du tableau pour en faire un « monde », une « monade », une plénitude « irrécupérable » et « imprévisible »²⁰, propre à susciter un étonnement sans cesse renouvelé. C'est donc autour des deux notions de *rythme* et de *forme* que le philosophe fait intervenir de manière très explicite la théorie de Gustave Guillaume, mais tout en s'appuyant sur « la notion de rythme », proposée par Beneveniste dans *Les Problèmes de linguistique générale*.²¹

Dans « L'esthétique des rythmes »²², Maldiney explique que s'il n'y a d'œuvre que « se faisant », le mot *Gestaltung* qui désigne ce procès doit être compris dans le sens d'une coupe opérée en lui afin d'obtenir « une prise de vue instantanée ». Ce qui correspond au sens du grec *ρυθμοξ* d'où vient le mot rythme : « E. Benveniste montre et démontre que, malgré le sens du radical *ρυ* (= couler) sur lequel il a été formé, le mot *ρυθμοξ* ne désigne pas un phénomène d'écoulement, de flux, mais la configuration assumée à chaque instant déterminé par un *mouvant*. »²³ Cette configuration ne peut correspondre à une forme fixe posée comme un objet, mais plutôt, ainsi que l'explique Beneveniste, au « pattern d'un élément fluide, à une lettre arbitrairement modelée, à un peplos qu'on arrange à son gré, à la disposition particulière du caractère et de l'humeur. »²⁴

Une fois posée la notion de rythme, Maldiney se propose de définir l'être du rythme en précisant qu'il se limitera aux arts plastiques dans lesquels le temps semble moins palpable qu'en musique ou en poésie. Il recourt alors à la notion de « temps impliqué » introduite par Guillaume : « *Le rythme d'une forme est l'articulation de son temps impliqué* »²⁵

II. Contribution de la théorie guillaumienne à la réflexion d'Henri Maldiney.

Temps et aspect de l'œuvre d'art

Maldiney amorce sa réflexion par un résumé de la théorie de l'aspect et celle du système verbal français exposés par Guillaume dans *Langage et Science du langage*²⁶ pour en retenir les éléments qui lui permettront d'élaborer sa propre théorie²⁷. Partant du principe qu'une œuvre constitue un monde à elle seule et que, par conséquent, l'événement de son autogenèse ne peut s'inscrire dans un univers contenant porteur de cet événement, il est amené à conclure que temps d'univers et temps d'événement se confondent dans cette œuvre :

Une forme est son propre discours. En elle, genèse, apparition, expression coïncident. Sa constitution est inséparable de sa manifestation et sa signification est une avec son apparaître. Entre elle et nous aucune interprétation. L'acte par lequel une forme se forme est aussi celui par lequel elle nous informe. Notre perception significative d'une forme n'a d'autre structure que sa formation. Cela veut dire qu'une forme *s'explique* elle-même *en impliquant* elle-même. D'où - en nous limitant à sa dimension temporelle - le temps impliqué d'une forme, ou d'un rythme générateur de formes, coïncident avec son temps expliqué.²⁸

Maldiney n'a plus qu'à continuer sur cette même lancée pour définir la temporalité de l'œuvre : si celle-ci n'existe qu'en tant qu'autogenèse, elle crée sa propre chronogénèse réduite à une unique chronothèse peu élaborée qui se rapprocherait du mode quasi-nominal envisagé comme le présent large de l'œuvre se faisant, inaccompli et l'accompli étant cantonnés aux marges. En effet,

²⁰ *Regard parole espace*, p. 223.

²¹ Beneveniste, Emile, *Problèmes de linguistique générale*, chapitre XXVII, « La notion de 'rythme' dans son expression linguistique », pp. 327-335. Beneveniste, Emile, *Problèmes de linguistique générale*, chapitre XXVII, « La notion de 'rythme' dans son expression linguistique », pp. 327-335.

²² « L'esthétique des rythmes », in *Regard parole espace*, pp. 201-230.

²³ Ibidem, p.212.

²⁴ Beneveniste, E, *Problèmes de linguistique générale*, p.333, cité par Maldiney, p.212.

²⁵ *Esthétique des rythmes*, p. 216, en italiques dans le texte.

²⁶ Guillaume, Gustave, *Langage et science du langage*, Paris-Québec, Nizet-Université Laval, p. 47 et p. 184-207.

²⁷ Voir *Regard parole espace*, pp. 216 - 218.

²⁸ *Regard parole espace*, p. 216. Notons que Maldiney retrouve cette coïncidence aspectuelle dans le temps mythique, comme le temps du rêve des Australiens, ou dans le temps de l'Inconscient immémorial de Jung.

précise Maldiney, « une forme n'est jamais à l'infinif »²⁹, puisque celui-ci est le lieu chaotique virtuel dont elle va naître, et elle ne peut davantage être au passé, ce qui la réduirait à l'état de « produit fait », c'est-à-dire d'étant-objet tableau entouré d'un cadre. On peut donc dire que le présent large porte la présence au monde de l'œuvre en devenir, plus précisément, « la durée et l'instant, l'infini et le ponctuel »³⁰. Dans la peinture, seul le rythme peut articuler la ou les formes qui habitent un paysage et se déployer comme « une genèse du présent à tout moment donné »³¹. Telle qu'elle vient d'être décrite, cette chronogénèse très spécifique qui condense en elle les flux d'une chronothèse primitive s'identifie au mouvement du *Sentir-notre-être-avec-le-monde* qui préside à la naissance de l'œuvre et à sa réception.

Du tenseur au rythme

Si, parmi les linguistes du XXème siècle, Maldiney accorde une place de premier plan à Gustave Guillaume, c'est parce que ce dernier base la science du langage sur le rapport homme / univers, le rapport de homme / homme venant en second puisque, de toute façon, ce dernier fait déjà partie de l'univers. Dans les « Notes pour les prolégomènes »³², Guillaume développe une comparaison hypothétique entre l'homme pris dans un rapport trop étroit à l'univers qui aurait une pensée « privée d'autonomie » et l'homme doué d'une pensée « libre en elle-même de ses décisions et de ses mouvements » qui aurait édifié « un univers en lui. dans la vue de pouvoir évoquer en des termes intelligibles l'univers au sein duquel il vit ». On aura compris que le premier se trouve dans la situation de l'artiste perdu dans l'ici de l'Ouvert, ivre de couleurs comme le fut Cézanne, tandis que le second en construisant l'univers de la langue a mis en place les réseaux et repères de son *là* comme le peintre qui esquisse les formes sur la toile. Cette convergence fondamentale entre psychomécanique et phénoménologie va autoriser Maldiney à utiliser le concept du *tenseur* à partir duquel Guillaume articule l'ensemble de sa théorie.

La fonction première du *tenseur binaire radical* est de mettre en forme l'aptitude de l'humain à penser son rapport concret à l'univers selon les cinétismes qui sous-tendent le contraste de l'universel et du singulier³³. Maldiney emprunte à Guillaume plusieurs notions - l'acte de langage et sa réversibilité, l'acte de langage selon les aires glossogéniques, les systèmes verbal et nominal, le système de l'incidence - qui toutes relèvent d'opérations mises en système sur le *tenseur*, mot qu'il utilise peu, préférant parler de *tensions* circulant selon des *rythmes*. Notons toutefois quelques occurrences du mot *tenseur* comme celle-ci à propos de l'ubiquité de la forme dans un tableau : « l'omniprésence de la forme... sous-tend l'image de tout l'espace dont elle est le tenseur. »³⁴ Enfin, ajoutons que la définition du rythme proposée dans *Art et existence* est très proche de celle du tenseur que donne G. Guillaume : « le propre du rythme est d'impliquer en chaque phase, simultanément, des directions contraires qu'il intègre à titre d'éléments radicaux d'un invisible procès. »³⁵

Rythme et forme sont si intimement liés dans la pensée de Maldiney qu'ils se confondent parfois sous sa plume. Rien de surprenant à cela : la forme n'existe que dans la mesure où elle « se forme » dans un rythme qui a la fonction de tenseur puisqu'il est l'instigateur du *moment apparitionnel* de l'art en train de se faire en s'offrant à notre regard. Ce moment constitue la seule réponse à la béance vertigineuse du néant dont parlent Cézanne et Klee. A partir de là, Maldiney

²⁹ Ibid. p. 218.

³⁰ Ibid. p. 218.

³¹ Ibid. p. 223, Maldiney cite Victor von Weizsäcker, *Le Cycle de la structure*, trad.

M. Foucault et D. Rocher, ed. Desclée de Brouwer, 1958, p. 179.

³² Guillaume, Gustave, in *Prolégomènes à la linguistique structurale II*, Presses de l'Université Laval-Québec, 2004, p. 204.

³³ Ce mécanisme est exprimé par l'addition sans retour en arrière de deux tensions, l'une fermante, allant du large de l'universel à l'étroit du singulier, et l'autre ouvrante, progressant de l'étroit au large.

³⁴ *Art et existence*, p. 46.

³⁵ *ibid.* p. 15.

donne les éléments précis qui permettent de comprendre le mécanisme de ce qu'il appelle l'œuvre-en-acte, mais sans tracer de schéma. Avant d'examiner ce mécanisme, revenons sur le mécanisme de l'acte de langage.

Le principe de réversibilité de l'acte de langage

Certes, Maldiney se défend de livrer une explication langagière des arts plastiques. Et s'il ne livre aucun schéma, c'est afin de ne pas « thématiser » le processus de création artistique en le réduisant à une systématique. Cependant, il amorce sa réflexion à partir du constat fait par Guillaume selon lequel le sujet écoutant refait en sens inverse le trajet qu'a fait le sujet parlant à partir de la phrase pensée comme *unité d'effet intentionnelle* jusqu'à la phrase dite ou écrite comme *unité d'effet réalisée*³⁶. À cela, Maldiney n'a plus qu'à ajouter qu'en parlant et écoutant « nous existons sous l'horizon des possibles de la langue et du monde. » Ce constat d'ordre existentiel lui permet d'établir un parallèle avec l'acte artistique puisque l'artiste, écoutant et parlant lui aussi, et de surcroît « voué à la tension du *sentir* et du *faire* »³⁷, se tient à l'écoute du monde et nécessairement à l'écoute des autres, spectateurs ou auditeurs, qui, à leur tour, font le cheminement inverse de l'œuvre perçue jusqu'au *sentir*³⁸ qui a présidé à sa naissance.

La réversibilité de l'acte de langage intéresse également Maldiney à un niveau plus profond qui précède celui de l'échange entre parlant et écoutant et qui concerne « l'acte du parlant lui-même, son rapport de soi à soi, celui du dire et de l'ouïr intérieur à la parole. »³⁹ Ici, il est fait allusion à la réversibilité interne de la pensée opérative qui descend de *l'unité d'effet pressentie* jusqu'aux unités de puissance formatrices, puis qui remonte à partir de ces unités premières jusqu'à *l'unité d'effet explicite* après avoir franchi le seuil entre *saisie matérielle* et *saisie formelle* en vue des *saisies radicales* ou *lexicales*⁴⁰. Pour Maldiney, le geste de l'artiste est porté par un cinétisme similaire puisqu'il envisage le transport du monde *ressenti* en une œuvre initialement *pressentie* comme le franchissement d'une faille qui sépare signe et forme en vue d'aboutir à la création d'une *œuvre effective*.

Apport de la théorie des aires glossogéniques

Pour mieux expliciter sa pensée et après une lecture attentive des *Leçons de 1948-1949, C*, Maldiney entre dans le détail de l'articulation de l'acte de langage selon les trois aires glossogéniques définies par Gustave Guillaume et voit dans le mode de saisie lexicale propre aux langues à caractères de l'aire prime et aux langues sémitiques et chamitiques de l'aire seconde des métaphores possibles des processus opératoires dans l'acte artistique pour finalement conclure que « toute œuvre d'art, est, en quelque sorte, holophrastique - qu'elle soit figurative ou non. »⁴¹ Notre propos n'est pas de décider à quelle aire glossogénique devrait se rattacher le geste artistique, entreprise forcément vouée à l'échec, mais de voir en quoi, - ainsi que l'explique Maldiney -, « les seuils d'articulation de l'acte de langage que traverse nécessairement l'invention d'un dire aident à situer les moments critiques de la création artistique comme passage *discontinu* de l'acte à l'œuvre. »⁴²

³⁶ Voir G. Guillaume, *Leçons de linguistique 1948-1949, B*, p. 35.

³⁷ *Art et existence*, p. 43.

³⁸ « La sensation est fondamentalement un mode de communication et, dans le sentir, nous vivons, sur un mode pathique, notre être-avec-le-monde. Or c'est à un tel monde, donné dans le rapport de communication (et non d'objectivation) qu'appartiennent les éléments fondateurs du rythme... Ils appartiennent à ce monde premier et primordial dans lequel, pour la première fois et en chacun de nos actes, nous avons affaire à la *réalité*... », *Regard, parole espace*, p. 220-221.

³⁹ *Art et existence*, p. 43.

⁴⁰ Ibid. voir schéma p. 41.

⁴¹ Ibid. p. 45.

⁴² Ibid. p. 43, citation qui figure en exergue du présent article.

Les langues à caractères

La spécificité de la formation des langues à caractères réside dans le fait que saisie radicale et saisie lexicale se confondent, la saisie lexicale faisant *un* et consacrant en forme propre et singulière ce que la saisie radicale a déjà fait *un* matériellement par l'effet d'une analyse dissociative⁴³. En d'autres termes, la double appartenance du caractère insécable à l' *institué* permanent de la langue et au *momentané* du discours instaure à l'intérieur du même une discontinuité que Maldiney interprète comme la réponse au vertige devant le chaos de l' *ici*. Réponse qui inaugure l'organisation d'un *là* dans lequel l'homme déploie son existence aussi bien à travers le langage qu'à travers l'art :

Les deux mouvements descendant et ascendant qui constituent dans l'art la « métaphore » du monde à l'œuvre sont séparés par une coupure radicale dont les bords correspondent à la saisie matérielle *une* et à la saisie formelle *une* de l'élément formateur. D'un bord à l'autre il y a mutation. Ce qui dans l'art constitue cette mutation est la naissance de l'art lui-même : le saut qualitatif du signe à la forme. L'instigateur en est le rythme dont l'acte propre est de former la forme en abolissant le signe.⁴⁴

Cette remarque s'applique à l'art en général, mais l'exemple de la calligraphie et de la peinture chinoises permet à Maldiney d'en préciser les termes. La forme tracée par le pinceau du peintre isole les étants désignés soit par des caractères très proches de la chose puisqu'ils sont l'aboutissement d'un mouvement de singularisation, soit par la présence des éléments et des êtres de la nature - poisson, montagne, arbre, etc. - saisis dans leur particularité. Ces formes constituent l'*ossature* de l'œuvre, mais c'est la rencontre avec le *souffle vital universalisant*⁴⁵, autrement dit le mouvement articulé par le rythme tenseur selon des tensions ouvrantes ou fermantes, densificatrices ou diluantes, qui la fait advenir en tant qu'art.

La saisie lexicale dans les langues de l'aire seconde

La rencontre décisive avec l'art chinois n'empêche pas Maldiney de s'interroger sur l'apport de la lexigénèse de l'aire seconde à la phénoménologie picturale. Ainsi, il va pouvoir appréhender la saisie des formes que Kandinsky assimile à des mots / *unités de puissance*, constituant autant de « configurations autonomes mais non indépendantes »⁴⁶ dont les combinaisons engendrent le tableau lui-même. La lexigénèse des langues sémitiques consiste en deux universalisations successives déployées sur le tenseur binaire radical. Dans les langues de l'aire seconde, la première universalisation introduit la racine consonantique en ouvrant un potentiel de signification par le biais d'une universalisation anti-formelle qui a trait à la matière, et la deuxième insère des voyelles intercalaires qui réduisent la première à une définition formelle de concept et de partie du discours. Maldiney trouve un écho de cette double opération dans le processus d'émergence des formes-mots qui composent certaines œuvres d'art. Nous proposons de représenter ce processus de la façon suivante :



Proposition de schéma du mécanisme de l'œuvre-en-acte sous la modulation du rythme.

⁴³ Ibid, p. 43. Maldiney cite les *Leçons de linguistique, 1948-1949, B*, pp.42- 43.

⁴⁴ Ibid. p. 47.

⁴⁵ *Regard parole espace*, p. 224. Maldiney se réfère aux deux plus importants des six principes de la peinture émis par Sie Ho dans la Chine du VI^{ème} siècle : 1. Refléter le souffle vital, c'est-à-dire créer le mouvement, 2. Rechercher l'ossature, c'est-à-dire savoir utiliser son pinceau.

⁴⁶ Ibid. p. 43.

Nous avons pris la liberté d'élaborer ce schéma en fonction des explications données par Maldiney dans le chapitre de *Art et existence* intitulé « Le non-lieu de la création. Les commencements et l'origine ». En tension I, l'artiste procède à une *saisie matérielle* ou *saisie de matière imageante* en isolant des formes dans l'étant ouvert, tout comme les consonnes des langues sémitiques font sortir une notion diffuse de l'informe. Dans l'art figuratif, vont alors apparaître un personnage, des objets, des fleurs comme les iris de Van Gogh ou de simples taches de couleur ; dans l'art abstrait, l'artiste va dessiner une figure géométrique quelconque, laisser une trace ou faire une simple tache. Ces éléments de matière imageante ont au départ le statut de *signes* en ce sens qu'ils sont statiques et autonomes, même s'ils ont une dimension symbolique qui les relie à un code quelconque en dehors du tableau, comme une église ou un drapeau. Ce qui importe, c'est la manière dont cette *matière imageante* va prendre le statut de *forme*.

En tension II, la flexion de l'espace qu'imprime le *rythme* à la *matière imageante* abolit les signes autonomes pour faire advenir la *forme* qui se place par rapport à un *voisinage* de tensions contraires, ouvrantes et fermantes, ascendantes ou descendantes. Ces jeux de couleurs et de tensions rayonnantes s'intercalent dans les interstices de la matière imageante comme les voyelles qui font advenir les mots de discours.

Les formes ainsi obtenues ne font œuvre qu'en vue de toutes les autres et sous l'horizon commun de l'espace du tableau dans son entier. On peut alors envisager l'œuvre comme un tout holophrastique, insécable à la manière d'une phrase-mot. On ne peut en effet retirer un élément d'un tableau de Goya ou de Nicolas de Staël sans en briser l'unité et, pour qu'apparaisse l'être de l'œuvre dans sa forme indivise, il faut donc imaginer un *rythme global* qui comprenne toutes les formes rythmées du tableau et organise cet ensemble pour faire de son espace « une aire de résonance en transformation continuelle » ou, comme l'écrit Bergson à propos de la lumière, « du continuellement présent qui est aussi du continuellement mouvant. »⁴⁷

La réflexion d'Henri Maldiney sur l'œuvre d'art laisse à penser que les plus grands artistes possèdent le don de suivre intuitivement le tracé et les cinétismes de l'aire glossogénique de leur langue naturelle, dans le cas des peintres chinois, ou bien, dans celui des peintres occidentaux qui pratiquent une langue de l'aire tierce, le don tout aussi inouï et inconscient de remonter jusqu'aux processus les plus lointains de la glossogénie. Une fois établi ce lien premier entre langue et œuvre, Maldiney ne peut que suivre la voie ouverte par Guillaume : si l'œuvre en tant qu'auto-genèse se définit comme « inflexion d'elle-même », comme « lieu de la rencontre d'elle-même et de l'espace »⁴⁸, ou encore plus simplement comme « pli d'espace »⁴⁹, on peut dire qu'elle résulte d'un processus *d'incidence interne* comme pour la formation du substantif en langue. Maldiney évoque ce processus au niveau pictural à partir d'un lavis du peintre chinois Mu ch'i (1181-1239) intitulé *Les Kakis*.

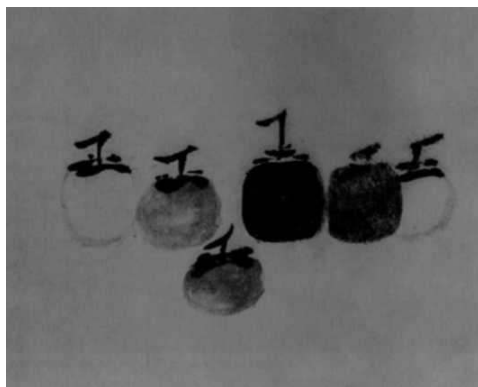
Auto-genèse et incidence interne

En premier lieu, la théorie guillaumienne de l'incidence permet de faire la distinction entre *art ornemental* et *art* : l'art ornemental implique une relation d'incidence externe parce qu'il constitue un *apport épithétique* à un support qui lui est indépendant et relevant d'un ensemble de codes esthétiques ou sociaux. Par exemple, un motif floral peint sur une assiette fabriquée en série, même de belle facture, décore l'assiette mais ne révèle pas sa forme : cette assiette reste un objet, un produit *fait* de belle apparence. En revanche, *Les Kakis* de Mu ch'i ne peut s'envisager que dans une relation d'incidence interne non pas révélatrice de l'apparence de l'œuvre faite mais de l'apparaître de l'œuvre se faisant :

⁴⁷ Bergson, Henri, *La pensée et le mouvant*, Paris, PUF, 1934, p. 208, cité par Maldiney, p. 203.

⁴⁸ *Ouvrir le rien l'art nu*, pp. 203-304.

⁴⁹ *Art et existence*, p.15.



Mu ch'i (1181-1239, environ), *Les Kakis*, lavis sur papier

Dans *ouvrir le rien l'art nu*⁵⁰, Maldiney consacre un chapitre entier aux *Kakis* et note qu'ils ne ressortent pas sur un fond de tableau quelconque, mais qu'ils émanent du vide en tant que présence nue. Aucune donnée historique, aucun modèle ne s'interpose entre eux et nous. La seule chose que nous ayons en commun avec ces kakis est l'espace qui nous unit à eux : ils existent donc avant toute référence, sans aucune fonction. Sachant que, selon Guillaume, le système de l'incidence est constitué par un apport de signification à un support et que, dans le cas de l'incidence interne, le support ne sort pas de la signification de l'apport, on peut dire que *lesupport matériel* de ce lavis se résume aux six fruits alignés dans des teintes de gris, blanc et noir et que la *forme* naît de la manière dont ces fruits « résonnent entre eux »⁵¹; plus précisément, elle naît des variations de densité entre le noir qui condense l'espace, le blanc et le gris qui l'allègent ou le rendent plus éclatant. A cela Maldiney ajoute les modulations qui émanent de la *pluralité externe* (en ce sens que chaque unité autonome fait nombre avec d'autres) qui se double d'une *pluralité interne*, celle de l'unité originare qu'ils forment : « chacun est toujours à la fois le foyer autour duquel l'œuvre entière est constellée et une unité distinctive dont la valeur dépend de son intégration à l'Un-tout .»⁵²

La question de l'incidence est donc cruciale car elle décide de la présence ou de la non-présence de l'art dans une œuvre : c'est elle qui fait *une* la matière imageante transmuée en forme ; c'est elle qui ouvre le singulier sur la présence comprise dans son sens étymologique de *prae-sens*, c'est-à-dire ce qui est toujours à *l'avant de soi* et ne cesse d'advenir.

III. Regard sur un tableau de Joseph Wright of Derby.



Joseph Wright of Derby, *L'Eruption du Vésuve vu de Portici*, 1774, musée de Derby, Grande Bretagne.

⁵⁰ *Ouvrir le rien l'art nu*, pp. 71-88.

⁵¹ Ibid. p.77.

⁵² Ibid. p. 72.

Joseph Wright of Derby a peint cette œuvre lors de son séjour en Italie entre 1774 et 1776, après avoir été témoin d'une éruption du Vésuve. Le centre d'attraction est à l'évidence la colonne de feu qui s'échappe du volcan et menace d'engloutir à tout instant un minuscule village que l'on distingue à peine à l'avant-plan gauche, dans l'obscurité. A l'arrière-plangauche, la lune émerge tout juste de la ligne d'horizon, témoin discret et impavide des tribulations terrestres dans la plupart des œuvres romantiques. Ce tableau très connu est habituellement classé comme l'un des chefs-d'œuvre de l'art sublime selon les définitions quelque peu divergentes d'Edmund Burke⁵³ et d'Emmanuel Kant⁵⁴. Pour le premier, le sublime réside dans le délicieux frisson d'horreur qu'inspire au spectateur à l'abri de tout danger réel la représentation d'un phénomène naturel particulièrement violent mais dont la toute-puissance est maintenue à distance. Kant voit dans le sublime un objet suscitant à la fois souffrance et satisfaction pour l'homme qui découvre sa propre faiblesse devant la représentation des éléments déchaînés tout en prenant conscience de sa liberté grâce à la force de son esprit qui l'élève au-dessus de l'agitation du monde sensible.

Si l'on se place du point de vue de l'art tel que le définit Maldiney, le délicieux frisson cher à Burke est recouvert par une sensation plus puissante, celle de l'étonnement suscité par le phénomène de l'éruption saisi comme *moment apparitionnel*. Le spectateur n'est plus l'otage consentant de la sublimation du pittoresque volcanique, mais il est invité à rentrer dans « le cercle de la forme » (*Gestaltkreis*) que trace *l'energeia* de la nature en acte à partir de tensions simultanées et contraires. Certes, la matière imageante du tableau est impressionnante : cône sombre de braises, jet de lave en fusion entouré d'une épaisse fumée noire, chargée de cendre. Mais ce qui compte, c'est le rythme qui crée la forme de ce paysage : le peintre saisit l'ouverture brutale de la terre en enroulant la verticalité de la colonne de feu dans une spirale de ténèbres qui devient l'unique écrin de son apparaître tandis qu'à l'avant-plan, les strates sombres et horizontales nées de la lave ancienne au repos s'offrent à un nouveau cataclysme. Plusieurs couples rythmiques cohabitent dans ce tableau : notons en premier lieu que l'advenue à la présence de l'œuvre s'origine dans l'équilibre (diathèse moyenne) entre les deux éléments que sont la violence absolue de l'éruption qui constitue une tension ouvrante ascendante (diathèse active) et l'abandon de la terre à la violence volcanique (diathèse passive). À ces tensions vocales contraires s'ajoute l'envahissement du paysage par les ténèbres dans un mouvement enveloppant qui se rabat sur l'avant-plan droit du tableau sans se fermer tout à fait. Ainsi se constitue une spirale qui, d'un point de vue strictement géométrique, assure la profondeur du tableau. Mais son intérêt principal réside ailleurs : la présence du phénomène volcanique dans sa plénitude naît de la rencontre de l'afférence du feu terrestre et de l'efférence du fond céleste en retrait derrière le voile des ténèbres. Ces deux mouvements diastoliques et systoliques rythment « la surface créatrice »⁵⁵ en s'articulant l'un à l'autre tandis que la colonne de feu devient le centre nodal du tableau. Telle un *amer*, elle polarise deux autres tensions invisibles - mais les plus puissantes - celle de l'apparaître du feu à son point d'incandescence et celle du disparaître qui menace l'entier du paysage, rappelant ainsi d'une manière très figurative le jeu nécessaire du singulier et de l'universel. Ces deux tensions à la fois se succèdent et cohabitent dans la durée opérative du regard que nous posons sur elles, comme elles l'ont fait sous le regard du peintre et sous sa main. Ainsi se constitue le Tout de l'œuvre qui mérite le qualificatif de *sublime* dans son sens d'événement extraordinaire puisqu'il renvoie l'homme à la réalité trop souvent oubliée de la confrontation quotidienne avec le cosmos dont la langue - et ses processus - demeure à jamais le témoin silencieux.

*

Poser un regard phénoménologique sur un tableau comme *L'Eruption du Vésuve* ne consiste pas seulement à dégager la grandeur d'un phénomène naturel, mais à le révéler comme un mode de

⁵³ Voir Burke, Edmund, *Enquête philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau*, trad. Baldine Saint Girons, Paris, Vrin, 2009.

⁵⁴ Voir Kant, Emmanuel, *Critique du jugement suivie des observations sur le sentiment du beau et du sublime*, trad. de J.Barni, 1846, fac similé, Elibron Classics, 2001.

⁵⁵ Maldiney emprunte cette expression à Malévitch, *ibid.* p.52.

rencontre avec le Réel que « notre condition de piétons se mouvant pas à pas »⁵⁶ nous empêche de percevoir. Paradoxalement, la méthode de Gustave Guillaume, qui lui-même ne concevait son avancée théorique que comme un « pas à pas », nous a permis d'identifier la spécificité du rythme qui habite ce tableau et par conséquent la vérité du monde sensible qu'il dévoile. C'est bien la rigueur guillaumienne qui nous a conduit aux antipodes de la théorie kantienne. Ce qui revient à dire que la précision absolue que peut déployer une discipline - en l'occurrence la psychomécanique - dans son champ d'étude spécifique ne constitue pas forcément un obstacle à son exercice dans un autre champ d'étude et que, dans certains cas, elle favorise la transdisciplinarité la plus féconde. Le long et patient travail d'Henri Maldiney en est aujourd'hui l'un des exemples les plus convaincants.

Bibliographie

Guillaume, Gustave, *Leçons de linguistique 1948-1949, série B, Psychosystématique du langage, Principes, méthodes et applications I*, Presses de l'Université Laval, Québec, et Librairie C.Klincksieck, Paris, 1971.

— *Langage et science du langage*, Presses de l'Université Laval, Québec, 1984.

— *Essais et mémoires de Gustave Guillaume, Prolégomènes à la linguistique structurale II*, Presses de l'Université de Laval, Québec, 2004. Maldiney, Henri, *Penser l'homme et la folie*, J. Million, Grenoble, 1991 / 1997.

— *Ouvrir le rien l'art nu*, encre marine, Fougères, la Versanne, 2000.

— *Art et existence*, Klincksieck, 2003.

— *Henri Maldiney : penser plus avant...*, éd. de la Transparence, Chatou, 2011.

— *Regard parole espace*, ed. du Cerf, Paris, 2012.

Ibid. p.227.

The Antropo-logical Issues of the Guillaumian Theory according to André Jacob

Les enjeux anthropo-logiques de la théorie guillaumienne selon André Jacob

Aspecte antropologice ale teoriei guillaumiene conform cu André Jacob

Catherine CHAUCHE

Université de Reims Champagne-Ardenne, France.

catherine.chauche@sfr.fr

Texte révisé par André JACOB,

Université Paris X, Nanterre, France

Abstract

Since the first Guillaumian conference in 1966, André Jacob has kept warning linguists against an improper use of the root « psycho » in « psychomechanics ». Thus, he was led to justify the idea of signifying mechanics contributing to a general theorization of the human condition. However, the promotion of linguistic mechanics constitutes a revolution against the metaphysics of a Cogito still precious to Guillaume. Furthermore, the localization of tongue in a constant Instant no doubt relates its reiterated capability of instantiations to an instanciality irreducible to the instantiation of data processing. Lastly, the process of symbolization, while admitting of the theoretical dimension of tongue, confirms its status at the heart of the human condition in a post-humboldtian and post-metaphysical way.

Résumé

Depuis le 1^{er} colloque guillaumien en 1966, André Jacob n'a cessé de mettre en garde contre une utilisation erronée de la racine « psycho » dans l'intitulé « psychomécanique ». Il a ainsi été conduit à justifier l'idée d'une mécanique signifiante et sa contribution à une théorisation générale de la condition humaine. Cependant, promouvoir une mécanique linguistique, constitue une révolution par rapport à la métaphysique d'un Cogito cher au linguiste. De plus, la localisation de la langue dans un Instant constant appelle à rapporter sa puissance réitérée d'instanciations à une instancialité, irréductible à l'instantanéisation informatique. Enfin, la symbolisation, en autorisant la dimension théorique de la langue, l'impose d'une manière post-humboldtienne et post-métaphysique au cœur de la condition humaine.

Rezumat

Începând cu primul colocviu guillaumian din 1966, André Jacob nu a încetat să atenționeze asupra folosirii eronate a rădăcinii 'psycho' din termenul 'psychomécanique'. El a ajuns astfel să justifice ideea unei mecanici semnificante, precum și contribuția sa la o teoretizare generală a condiției umane. Totuși, promovarea unei mecanici lingvistice constituie o revoluție față de metafizica Cogito-ului cartezian prețuit de Guillaume. Totodată, localizarea limbii într-un Instant constant conduce la a raporta puterea sa de instanțieri

reiterată la o instanțialitate, ireductibilă la instantaneizarea informatică. În fine, simbolizarea, autorizând dimensiunea teoretică a limbii, o impune într-o manieră post-humboldtiană și post-metafizică în centrul condiției umane.

Mots-clés : *langue, mécanique signifiante, Instant constant, instancialité.*

Key-words: *tongue, signifying mechanics, constant Instant, instanciality.*

Cuvinte cheie: *limba, mecanică semnificantă, instantialitate.*

*

N'ayant pu se rendre à Naples en raison de nombreux engagements, André Jacob m'a chargée de communiquer aux participants de ce colloque les principaux éléments de l'intervention qu'il avait prévue. Mon exposé est donc plus court que celui qu'il aurait lui-même présenté, mais il a été élaboré sur ses indications.

André Jacob avait prévu de définir les enjeux anthropo-logiques de la théorie guillaumienne. Avant de commencer, une remarque s'impose au sujet du trait d'union dans le mot « anthropo-logique » : il est là pour marquer *l'écart* avec les anthropologies culturelles ou apparentées et pour souligner la *constructivité* d'une théorisation (logique) de la condition humaine (anthropo-). Nous verrons en effet que la mécanique intuitionnelle - André Jacob dirait plutôt la *mécanique signifiante* -, qui habite le sujet parlant, instaure une dimension théorétique sans cesse déployée dans l'instant compris comme lieu de la langue. Les trois notions-clés que sont le théorétique, la mécanique et l'instant constitueront les articulations de cet exposé.

La dimension *théorétique* de la langue

André Jacob utilise le mot *théorétique* comme un équivalent d'*intuitionnel* dans « mécanique intuitionnelle ». Souvent présenté comme un doublet de *théorique*, ce mot évoque l'accès à nos activités abstraites et structurantes par opposition à *pratique* - en rapport avec les valeurs (axiologiques). Dans cette perspective, la dimension théorétique de la langue est à comprendre comme l'ouverture d'un espace sémiotique qui serait le tremplin de toutes les activités du Sujet parlant - Sujet avec un S majuscule évoquant un Sujet libre, dés-assujetti.

Le Sujet parlant vient donc en premier parce que la langue est l'avant-science des autres sciences, tous les hommes ayant accès au langage sinon ceux qui souffrent d'une pathologie affectant cette capacité. C'est précisément en vertu de celle-ci que les hommes sont capables d'être des Sujets connaissants ou épistémiques tournés vers l'univers et le monde sensible et beaucoup plus inégaux entre eux. Ils partagent leur dignité avec un Sujet philique qui implique le rapport à l'Autre, un Sujet politique, visé par Hannah Arendt, et un Sujet poïétique, son vis-à-vis, ne relevant plus de l'action mais de la mise en oeuvre.

On l'aura compris, ce Sujet pensant-parlant - dont le *un* se déploie selon les acceptions que nous venons d'énumérer - n'est pas seulement conscient parce que son « cerveau pense », ainsi que voudrait notamment le croire André Comte-Sponville, mais parce qu'il ouvre un monde de signes rendu possible par les cinétismes de la langue, en deçà de la conscience. D'autant plus en deçà que la langue se livre à l'insu de tout penseur-locuteur à des pesées secrètes qui conditionnent la signifiante, ne serait-ce, par exemple, que pour faire un choix parmi les interceptions qui signalent la dizaine d'emplois possibles de l'imparfait en français. En effet, il ne faut pas oublier que le verbe latin *pensare*, penser, signifie *peser*, une action profondément liée au mécanisme de la langue. Ces pesées sont issues d'un *sentir*, d'un *faire*

signe, d'un *représenter* qui aboutissent à un *dire* et permettent à l'homme de rendre compte d'un monde incluant son corps, un monde où règne la pesanteur et au dessus duquel il prend de la hauteur en se dégageant du pragmatique de la perception et de l'incertitude de l'illusion.

Psychomécanique ou mécanique signifiante?

C'est a priori le point sur lequel le philosophe a le moins à dire, annonce André Jacob. Cependant, il se réserve le droit d'intervenir sur le plan terminologique à propos du choix de "psycho" dans "psychomécanique", choix qui a pu nuire à Guillaume, même si ce dernier l'a pleinement assumé. En effet, des confusions ne manquent pas de naître chez les personnes non-initiées à la théorie psychomécanique qu'ils associent à la psychologie, science du comportement - ce que ne sont pas les langues. Même Benveniste, dans le chapitre XIII des *Problèmes de linguistique générale*, II¹ consacré à l'auxiliarité, suscite une équivoque en décrivant la subduction du verbe être comme un "procès psycho-linguistique". De plus, on ne peut pas dire non plus que Guillaume ait fait de l'introspection au sens psychologique lorsqu'il s'est livré à l'observation des processus de sa propre langue à partir du discours, mais plutôt qu'il a fait preuve d'une remarquable capacité de pénétration. Celle-ci lui a d'ailleurs permis de passer d'une systématique à une mécanique et ainsi de restituer des constructions de langue en évolution.

Des propositions ont été faites pour remplacer le terme psychomécanique sans porter atteinte à la mécanique : Alvaro Rocchetti et André Jacob avaient pensé à *linguistique opérative*. Dans sa thèse *Temps et langage*², ce dernier a parlé de "Mécanique des significations" à laquelle il a consacré son chapitre 6, et plus récemment, à Montpellier en 2006, il a opté pour *linguistique cinétique*. Mais désormais, c'est l'expression *mécanique signifiante* qui lui semble spécifier le mieux l'originalité de la mécanique guillaumienne.

Quoi qu'il en soit, le terme *mécanique* reste tout à fait pertinent et la *mécanique signifiante* constitue le saut le plus audacieux par rapport à Descartes puisqu'à son époque mécanique et géométrie ne concernaient que le monde matériel face à la pensée pure. Elle ouvre effectivement la possibilité d'un *faire lumière* puisqu'elle est conçue comme "lucidité"³: une révolution par rapport à la turbulence animale. On peut donc dire haut et fort que l'esprit de géométrie dont fait preuve Guillaume en livrant ses explications par figures et mouvements, "hisse la science du langage à la hauteur des sciences rigoureuses"⁴. Certes, la mécanique guillaumiennne n'a rien à voir avec la *mécanique céleste* de Newton qui régit les lois de la gravitation, ni avec la *mécanique quantique*, qui a en commun avec elle la dimension "micro", mais le rêve de Hume qui était de devenir "le Newton du monde moral" est peut-être en train de se réaliser : la *mécanique signifiante* pourrait alors faire de Guillaume le premier Newton ou le premier Planck de l'univers du sens. Pour mieux apprécier l'importance de cette affirmation, il nous faut envisager la fonction primordiale de l'instant dans la théorie guillaumienne et les éclairages que la réflexion philosophique a pu apporter.

L'Instant fondateur

Dès le début de sa recherche sur le temps, A. Jacob tend vers une "anti-éternité" : contre l'idée platonicienne d'un temps "sous-produit de l'éternité". Par la suite, un cours de Guillaume, probablement de 1959, proclame que "toute la langue est contenue dans un instant

¹ Benveniste, Emile, *Problèmes de linguistique générale II*, Paris, Gallimard, 1974, p. 178.

² Jacob, André, *Temps et langage, Essai sur les structures du sujet parlant*, Paris, A. Colin, 1967. 2ème éd., 1992.

³ Article *Degrés*, o / 17

⁴ ibidem

de conscience vive”. En fait, Guillaume vise à un élargissement de la notion d’instant, ce qu’il fera dans *Les Prolégomènes à la linguistique structurale*⁵. André Jacob retient la formule. Plus tard, il sera amené à la commenter longuement et même à la rectifier car la langue ne se tient pas dans la conscience vive mais en dehors d’elle ou du moins dans son en-deçà.

Pour commencer, André Jacob suggère de conférer une majuscule à cet instant “contenant” de la langue afin de le différencier de l’instant fugace des dictionnaires de la pensée commune, tout comme il met une majuscule au Sujet pensant-parlant pour le différencier du sujet soumis à un milieu social. Cet Instant (avec majuscule) est aussi un instant paradoxal puisqu’il s’agit de l’Instant constant, fondateur de la langue. Si la langue loge dans cet Instant, c’est parce qu’il est inséparable de l’ouverture au discours, à *tout* instant, en *un* instant. En d’autres termes, l’instant est co-extensif au Sujet parlant parce qu’il a la puissance à tout instant d’ouvrir un discours chez n’importe quel sujet non pathologique.

Tel qu’il vient d’être défini, l’Instant n’est pas engendré à partir d’une pure pensée désincarnée, mais à la faveur d’un passage du *corps* au *Sujet* : cela suppose une symbolisation qui transforme la spatialité vécue ou agie en ouvrant des espaces sémiotiques et temporels. A ce passage complexe, André Jacob donne le nom d’*in-stancialisation*. Notons que celle-ci n’est pas au même niveau que l’*instanciation* de Culioli, tout à fait pertinente mais qui correspond à l’actualisation de la langue en discours, en se différenciant de son côté de l’instantanéité technologique et informatique.

Le procès d’*in-stancialisation* relèverait, selon André Jacob, d’une capacité “cachée, comme en puissance”⁶ qui nous amène à ne pas être seulement un corps (le *Leib* allemand), mais à *avoir* un corps parce que la verticalisation physique de la station debout, présentée par Leroy-Gourhan dans *Le geste et la parole*⁷, est relayée par une verticalisation symbolique. Celle-ci sort de la pesanteur en substituant des pesées signifiantes, purement mentales, à la pesanteur matérielle déjà évoquée. Il y a donc une prise de hauteur du corps, qui, depuis “l’étrécissement”⁸ de notre singularité vécue dans l’Instant, séparateur des époques passée et future, élargit notre horizon pour nous faire devenir Sujet et nous amener à rendre compte de l’immensité de l’univers. A partir de là, André Jacob est en mesure de faire de l’Instant, l’Instant du *loquor*. La diathèse moyenne de ce verbe déponent latin ne porte-t-elle pas toute la richesse de l’Instant ancrée dans une corporéité sans cesse transcendée par l’acte de langage?

Une dernière remarque s’impose : l’Instant doit être différencié de “l’instant expérimental” que Guillaume a discutablement prêté à Saussure dans *Les Prolégomènes* et en oubliant un peu trop vite Humboldt. Certes, il ne fait pas de doute que l’instant de l’actualisation se situe à l’intersection de la diachronie et de la synchronie, même si le locuteur ignore tout de l’histoire de la langue qui correspond à la diachronie. Cependant, la synchronie qui se joue n’est pas “la synchronie méthodologique” des linguistes qui étudient les états de langue, mais une *Synchronie opérative*, que l’on peut assimiler à une généralisation du temps opératif dont le plus fruste des humains est capable. Une Synchronie qui est en coïncidence totale avec l’Instant et qui a la capacité de structurer des *actes* de langage à *tout* instant et en *un* instant. Une Synchronie qui ouvre sur d’autres disciplines - psychologie, psycho-sociologie, etc... - puisque, dès que l’on entre dans le discours, on sort de la géométrie de la linguistique pure.

⁵ Guillaume, Gustave, *Prolégomènes à la linguistique structurale*, Presses de l’Université Laval - Québec, vol I, 2003, vol. II, 2004.

⁶ Article *Degrés*, o / 14.

⁷ Leroi-Gourhan, André, *Le geste et la parole*, Paris, Albin Michel, 1964.

⁸ Article *Degrés*, o / 15.

Comme le dit André Jacob lui-même, quand il est passé par l'instant guillaumien, le philosophe ne peut plus penser autrement. De plus, il sait que ce nouvel Instant, co-extensif au Sujet pensant-parlant, devra être davantage analysé "pour être reconnu et jouer un rôle dans l'élucidation de la condition humaine". Cette ouverture permettra surtout de passer du *mystère* de la pensée humaine au *problème* du "dire l'univers" et d'un "parler à autrui" qui va se substituer au "je pense donc je suis" de Descartes, trop dépendant de la création divine - quelle que soit la proximité du Cogito et de la langue co-extensifs à notre vie. La tâche qui s'annonce aujourd'hui est considérable puisqu'il s'agit d'analyser et de conceptualiser l'immensité de l'univers "pour en rendre compte toujours plus interhumainement"⁹. C'est exactement là que se situent les véritables enjeux anthropologiques de la théorie guillaumienne. Ainsi échapperons-nous peut-être à l'anthropocentrisme et aux systèmes de représentations qui ignorent le mouvement. Et si nous songeons à Pascal qui écrivait : "par l'espace, l'univers me comprend et m'engloutit ; par la pensée, je le comprends"¹⁰, nous pouvons imaginer d'être moins "pris en l'espace" en le comprenant par l'intermédiaire de la grammaire guillaumienne.

Bibliographie

- Benveniste, Emile, *Problèmes de linguistique générale, II*, Paris, Gallimard. 1974.
- Guillaume, Gustave, *Prolégomènes à la linguistique structurale*, Presses Universitaires de Laval-Quebec, vol.I, 2003 / vol. II, 2004.
- Jacob, André, *Temps et langage, essai sur les structures du sujet parlant*, Paris, A.Colin, 1967/ 1992.
- , "Du Cogito à l'Instant du loquer", in *Degrés* n°143-144, automne-hiver, 2010. Bruxelles.
- , *Esquisse d'une anthropo-logique*, François Warin, Paris, 2011.
- Leroi-Gourhan, André, *Le geste et la parole*, Paris, Albin-Michel, 1964.

⁹ Ibidem, o / 16

¹⁰ Pascal, Blaise, *Pensées*, Folio Gallimard, 1977, cité par André Jacob, article *Degrés*, o / 11

Paradigmatic and Syntagmatic Relations in the Construction of a Linguistic Sign and Linguistic Creativity

Relations paradigmatiques et syntagmatiques dans la construction du signe linguistique et la créativité linguistique

Relazioni paradigmatiche e sintagmatiche nella costruzione del segno e l'elemento creativo nella lingua

Relațiile paradigmactice și sintagmatice în construcția semnului lingvistic și creativitatea lingvistică

Francesca CHIUSAROLI

Professoressa associata

Università degli Studi di Macerata - Italia

f.chiusaroli @unimc.it

Abstract

Some mechanisms of language creation are here observed, which are related to the systematic processes of selection and combination and the relationship between signs in the language chain. Conditions of occurrence and contexts arouse "serial" connections between words, showing a mutual influence between signifiants et signifiés in the construction of meanings. The mechanisms of word formation may define the role of the paradigmatic and syntagmatic relations in language within the limitation of arbitrariness. The theoretical horizon is the metalinguistic notion of "scritture brevi" (short writings) as defined in Chiusaroli&Zanzotto 2012 (<https://sites.google.com/site/scritturebrevi/>).

Résumé

Cet article propose l'analyse des modalités créatives utilisées par le langage dans le processus systématique de sélection et de combinaison, concernant les relations entre les signes linguistiques et leur position linéaire. Les conditions et le contexte où elles se produisent déterminent l'activité des connexions sérielles entre les éléments lexicaux, qui illustrent les conditions réciproques entre les composants internes du signe (signifiant et signifié) dans le processus de construction et de transformation du signe. Des dispositifs créatifs précisent le rôle des relations paradigmatices et syntagmatices du langage, conduisant vers le principe de l'arbitraire. La présentation s'inscrit dans le cadre de la théorie « Scritture brevi » (Écritures courtes), telle qu'elle a été développée par nous (de Chiusaroli & Zanzotto 2012 (<https://sites.google.com/site/scritturebrevi/>)).

Riassunto

Si propone in questa sede l'analisi di alcune modalità di creazione nella lingua legate ai processi sistematici di selezione e combinazione che attengono alle relazioni tra i segni e alle posizioni di questi nella dimensione lineare. Le condizioni di occorrenza e il contesto determinano l'attivazione di connessioni "seriali" o "a catena" tra gli elementi lessicali, che illustrano i reciproci

condizionamenti delle componenti interne al segno (significante e significato) nelle dinamiche della costruzione e della rifondazione del senso. I dispositivi creativi definiscono il ruolo delle relazioni paradigmatiche e sintagmatiche nella lingua nell'ottica dei limiti al postulato dell'arbitrarietà. La trattazione si inserisce nell'orizzonte teorico definito dal concetto di "scritture brevi" come è stato elaborato in Chiusaroli&Zanzotto 2012 (<https://sites.google.com/site/scritturebrevi/>).

Rezumat

În acest articol se propune analiza modalităților creative pe care le folosește limbajul în procesul sistematic de selectare și combinație, cu privire la relațiile dintre semnele lingvistice și la poziția lor pe dimensiune liniară. Condițiile în care se produc și contextul determină activarea conexiunilor seriale dintre elementele lexicale, care ilustrează condiționările reciproce între componentele interne ale semnului (semnificant și semnificat) în procesul de construcție și transformare a semnului. Dispozitive creative precizează rolul relațiilor paradigmatiche și sintagmatiche ale limbajului, conducând spre principiul arbitrarului. Prezentarea se înscrie în cadrul teoriei "Scritture brevi" (Scrieri scurte), așa cum a fost aceasta dezvoltată de noi (de Chiusaroli & Zanzotto 2012 (<https://sites.google.com/site/scritturebrevi/>)).

Key words: *word formation, web vocabulary, scritture brevi, short writings.*

Mots clés: *formation des mots, lexique du réseau, scritture brevi (écritures courtes)*

Parole chiave: *formazione delle parole, lessico della rete, scritture brevi.*

Cuvinte cheie: *Formarea cuvintelor, lexicul web, scritture brevi (scrieri scurte).*

A n'importe quelle époque et si haut que nous remontions, la langue apparaît toujours comme un héritage de l'époque précédente. L'acte par lequel, à un moment donné, les noms seraient distribués aux choses, par lequel un contrat serait passé entre les concepts et les images acoustiques – cet acte, nous pouvons le concevoir, mais il n'a jamais été constaté. (CLG 105)

Dalla nota citazione saussuriana si può cogliere l'adesione dell'Autore alla linea degli studi linguistici storico-comparativi dell'Ottocento, quanto alla esplicita rinuncia al tentativo di risalire dalla storia alla preistoria (1866, Statuti della Société de Linguistique di Parigi, art. 1 e 2: <http://www.slp-paris.com/>).

Certa riluttanza a valutare la questione dell'"origine" si intravede nella collocazione dell'atto onomaturgico, come del relativo patto sociale, in un passato remoto e inattuabile, non verificabile, né mai riattualizzabile storicamente. La trafila diacronica rinvia alla linea del tempo, alle sue condizioni regolari e storiche, ai meccanismi della trasmissione. Non vi sarà modo, né interesse, a ricercarne l'occasione genetica:

En fait, aucune société ne connaît et n'a jamais connu la langue autrement que comme un produit hérité des générations précédentes et à prendre tel quel. C'est pourquoi la question de l'origine du langage n'a pas l'importance qu'on lui attribue généralement. Ce n'est pas même une question à poser. Le seul objet réel de la linguistique, c'est la vie normale et régulière d'un idiome déjà constitué. (CLG 105)

In quest'ottica, le numerose manifestazioni della creatività linguistica neologica, ad esempio quelle relative alla lingua della rete (Tavosanis 2011; Pistolesi 2003 e 2005) non risulteranno collocabili se non dentro le categorie del metodo storico-comparativo e nella dimensione dell'adesione alle regole di tale metodo, legge fonetica e analogia i principali meccanismi previsti.

Implicata nella controversa questione delle origini è, conseguentemente, la tesi saussuriana dell'*arbitraire du signe*:

Un état de langue donné est toujours le produit de facteurs historiques, et ce sont ces facteurs qui expliquent pourquoi le signe est immuable, c'est-à-dire résiste à toute substitution arbitraire. (CLG 105)

Rispetto alla tipica sintesi manualistica, la posizione di Saussure è stata presto collocata nella sua reale dimensione di problematicità (De Mauro, Introduzione a CLG ed. it), quanto alla definizione entro la *quaestio* natura vs convenzione ed anche per la versatilità dell'applicazione del concetto metalinguistico di *arbitraire* al momento fondativo del “patto”, “accordo”, o “contratto sociale”:

L'arbitraire même du signe met la langue à l'abri de toute tentative visant à la modifier. La masse, fût-elle même plus consciente qu'elle ne l'est, ne saurait la discuter. Car pour qu'une chose soit mise en question, il faut qu'elle repose sur une norme raisonnable... (CLG 106-107)

Utilmente per la vita della lingua, la dimensione di sistema ed il processo di controllo sociale restano le garanzie di stabilità/credibilità rispetto alle derive irrazionaliste dell'azione onomaturgica:

On pourra discuter un système de symboles, parce que le symbole a un rapport rationnel avec la chose signifiée; mais pour la langue, système de signes arbitraires, cette base fait défaut, et avec elle se dérobe tout terrain solide de discussion: il n'y a aucun motif de préférer soeur à sister, Ochs à boeuf, etc. [...] (CLG 106-107)

La langue constitue un système. Si, comme nous le verrons, c'est le côté par lequel elle n'est pas complètement arbitraire et où il règne une raison relative, c'est aussi le point où apparaît l'incompétence de la masse à la transformer. (CLG 106-107)

La stessa tesi dell'arbitrarietà si interpreta alla luce della relativizzazione consentita dalla visione sistematica del fatto linguistico:

Tout ce qui a trait à la langue en tant que système demande [...] à être abordé de ce point de vue, qui ne retient guère les linguistes: la limitation de l'arbitraire. C'est la meilleure base possible. En effet tout le système de la langue repose sur le principe irrationnel de l'arbitraire du signe qui, appliqué sans restriction, aboutirait à la complication suprême; mais l'esprit réussit à introduire un principe d'ordre et de régularité dans certaines parties de la masse des signes, et c'est là le rôle du relativement motivé. (CLG 182)

Proprio le relazioni o solidarietà agiscono come vincoli dell'arbitrarietà grazie alle loro proprietà connettive nella guida dei processi di creazione nel sistema - in sincronia tra i segni (relazione sintagmatico/paradigmatico), o di questi in diacronia (relazione passato/presente).

Tale stipula del contratto tra i concetti e le immagini acustiche, dunque internamente alle componenti del segno (significato/significante), si pone altresì alla base dell'atto dell'attribuzione dei nomi alle cose, secondo l'immagine della dimensione adamitica ereditata dalla linguistica ottocentesca (vedi *supra*: “L'acte par lequel, à un moment donné, les noms seraient distribués aux choses ... cet acte ... n'a jamais été constaté”) (Eco 1993).

Motore dell'atto o momento onomaturgico diviene la posizione, o meglio l'intravista, anche estemporanea e non preannunciata, collocazione del segno all'interno di un sistema di segni che fornisce, per l'occasione, l'impianto di riferimento, una dimensione relativa che richiama la distinzione, ancora saussuriana, tra arbitrarietà assoluta e relativa:

Le principe fondamental de l'arbitraire du signe n'empêche pas de distinguer dans chaque langue ce qui est radicalement arbitraire, c'est-à-dire immotivé, de ce qui ne l'est que relativement. Une partie seulement des signes est absolument arbitraire, chez d'autres intervient un phénomène qui permet de reconnaître des degrés dans l'arbitraire sans le supprimer: le signe peut être relativement motivé. (CLG 180-181)

Mentre la separazione (CLG 183) tra idiomi lessicologici (“où l'immotivité atteint son maximum”) e idiomi grammaticali (“...où il s'abaisse au minimum”) trova occasione di

giustificazione nell’ereditato discrimen tipologico tra lingue moderne e classiche (delle fasi antiche), il giudizio qualitativo tra l’analizzabilità garantita dalle lingue flessive e l’opacità del tipo isolante appare superato, sempre nella teoresi saussuriana, dalla considerazione dei segni nel sistema, comprovanti l’efficacia esplicativa delle relazioni paradigmatiche, di fatto assolutizzando il principio del “relativamente” motivato:

Ainsi vingt est immotivé, mais dix-neuf ne l’est pas au même degré, parce qu’il évoque les termes dont il se compose et d’autres qui lui sont associés par exemple dix, neuf, vingt-neuf, dix-huit, soixante-dix, etc: dix-neuf présente un cas de motivation relative; pris séparément dix et neuf sont sur la même pied que vingt, mais dix-neuf présente un cas de motivation relative. [...] Le pluriel anglais ships “navires” rappelle par sa formation toute la série flags, birds, books, etc., tandis que men “hommes” et sheep “moutons” ne rappellent rien. Ce n’est pas le lieu de rechercher les facteurs qui conditionnent dans chaque cas la motivation; mais celle-ci est toujours d’autant plus complète que l’analyse syntagmatique est plus aisée et le sens des sous-unités plus évident. (CLG 180-181)

La scienza etimologica (CLG 259-260), nell’impostazione data, “remonte dans le passé des mots jusqu’à ce qu’elle trouve quelque chose qui les explique”.

Internamente alla prospettiva saussuriana, dunque, considerando la dinamica ed interrelata struttura dei segni, la ricerca degli etimi fa intravedere una logica trafila di collegamenti i quali giustificano (ovviamente senza poterli garantire a priori) l’adozione o la creazione dei significanti e la definizione dei significati sulla base delle relazioni reciprocamente annesse ai singoli elementi/parole/segni (Vallini 1969, 1978 a e b; poi 2010).

La pratica etimologica fa così rintracciare e disegnare percorsi di diffusione sulla base di reazioni “a catena”, “seriali”, dai quali significanti e significati si sviluppano, si condizionano, si collocano reciprocamente limitandosi (Basile 2001 e 2012; Ježek 2005; Lo Cascio 2007).

In quanto “explication des mots par la recherche de leur rapports avec d’autres mots”, la ricerca etimologica equivale a non altro che ad un processo di ricostruzione delle relazioni:

Il en est du rapprochement de oiseau avec avicellus, car il permet de retrouver le lien qui unit oiseau à avis. (CLG 259)

Il metodo etimologico illustrato garantisce, come si vede, la “verità” dell’interpretazione attraverso la collocazione nel passato del momento decifratore e interpretativo. La vita del segno coincide con la sequenza e con l’avvicendamento delle fasi attraverso le quali il segno si struttura e si ristrutturata, per lo più sulla base dei presupposti economici.

L’istituzione delle relazioni e la correlata ricerca di motivazione si riscontrano comunemente nei processi di nominazione dei *realia* per meccanismi metaforici e metonimici, con effetti evidenti sulla incessante strutturazione e ristrutturazione dei rapporti tra i segni nel sistema.

Per considerare il caso del lessico della rete, emblematico per la fecondità del contesto, citeremo la classica metafora della navigazione, osservabile, ad esempio, in *log* (all’origine “tronco di legno” nel lessico nautico del ‘700), e nei derivati di questo (*log* > *web-log* > *blog* e, accanto, *log-in*, *log-out*), dove ogni nuova formazione si rende trasparente in riferimento al suo diretto antecedente (*in absentia*) e, in praesentia, rispetto alla dimensione contestuale, sintattica.

La proliferazione dell’immagine negli ambiti applicativi aeroneutici e spaziali, già propria al termine “navigazione” dall’epoca dell’abbordaggio dell’uomo sulla luna, appare ad esempio transitata fatalmente al lessico della rete, in formazioni dell’italiano come *internauta* (cfr. anche *cybernauta*), derivato da *internet* e *-nauta*.

Nell’atteccimento della fortunata serie, oltre ovviamente al parallelo con il diretto *astronauta*, non sarà da escludere, oltre all’intuizione metaforica, l’intervenuta associazione di

suono tra *-nauta* e *-net*, fornita da *internet* > *internauta*, presupposto che induce la considerazione del concetto di relazione non soltanto di marca semantica, tra i segni, bensì anche a carattere fonetico (e grafico), ovvero relativo al contratto istituito tra significante e significato che diviene per così dire vincolo efficace nella composizione di segni di area contigua (Lieberman 2005; Albano Leoni 2009).

Condizionamenti del suono e del senso possono essere rintracciati nella serie lessicale inglese *twitter* e derivati. La nozione di *tweet* “cinguettio”, solo recentemente annessa al dizionario OED (<http://public.oed.com/the-oed-today/recent-updates-to-the-oed/june-2013-update/a-heads-up-for-the-june-2013-oed-release/>), deriva dall'applicazione dell'idea del “verso dell'uccellino” con cui il neologismo è stato coniato ed inteso dal fondatore Jack Dorsey per il “rumore” non solo idealmente provocato dalla pubblicazione del messaggio (*tweet*) nel social. Connessa è, naturalmente, l'immagine dell'uccellino da cui il nome *Twitter* e il suo notissimo logo. Fa capo alla medesima trafila la coniazione del termine derivato (non stabilizzato) *twoosh*, attribuita al Presidente USA Barack Obama, il cui significato è “un tweet che consta di 140 caratteri esatti”. La formazione fa osservare la risegmentazione del sostantivo *twitter* e la sintesi a partire da *twitter-swoosh*, il secondo termine come evocazione del grado onomatopeico del rumore di uno spostamento d'aria anche richiamato nel nome e nella figura del logo del marchio Nike (<http://it.wikipedia.org/wiki/Twitter>).

L'esito del percorso di nominazione, che la psicomecanica del linguaggio ha definito come *semantogenesi* (Martone 2006 e Rocchetti 2012), va osservato a posteriori ed è dovuto a fattori anche casuali di percezione del cosiddetto “sema lessicogeno” (Cardona 1985), l'individuazione del tratto del referente che è assunto come determinante nella composizione dell'etichetta.

Non raramente tale momento appercettivo muove dunque dal segno nella sua componente significativa, la quale mostra di prevalere rispetto alla qualità semantica, questa divenendo effetto e conseguenza dell'immagine acustica e/o grafica.

Esempio di tale connubio tra casualità e creazione è la storia del nome Google (Vide 2005).

I due fondatori, Page e Brin (1998), cercavano un nome che potesse rappresentare la capacità di organizzare l'immensa quantità di informazioni disponibili sul Web.

Utilizzarono un nome già esistente: *Googol*, termine coniato dal nipote del matematico statunitense Edward Kasner nel 1938, per riferirsi al numero rappresentato da 1 seguito da 100 zeri. A Page e Brin sembrò perfetto come metafora della vastità del web. I due fondatori avevano intenzione di chiamare il neonato motore di ricerca proprio *Googol*, ma al momento di pubblicare il loro search engine questo dominio era già stato assegnato, perciò Page e Brin furono costretti ad optare per la parola Google (quella che tutti oggi conosciamo).

Per proporre ancora un esempio, parola dell'anno 2013 secondo l'Oxford English Dictionary, è *selfie*, sostantivo che definisce, già dal 2002,¹ la pratica dell'autoscatto, all'origine delle due ben note azioni del “Mi Piace” e “Condividi” nell'ambiente social.

Selfie è dunque la parola che illustra l'azione più diffusa nei social network (Facebook, Twitter, Instagram, Flickr): fotografare se stessi per esporsi in bacheca, possibilmente in tempo reale.

Dagli *Oxford Dictionaries* il significato: “A photograph that one has taken of oneself, typically one taken with a smartphone or webcam and uploaded to a social media website.”

La struttura del lemma fa osservare la formazione a carattere sintetico dalle componenti *self-* e *-ie*, con i riferimenti alla persona protagonista soggetto-oggetto dello scatto, cui si aggiunge l'elemento suffissale aggettivale *-ie* (da *-y*).

Oltre alla formazione, interessa qui rilevare l'alto grado di produttività della forma *selfie*, ben presto divenuta base per la creazione di nuove parole derivate, a partire dalla segmentazione e

¹ Si veda ad esempio l'analisi nel blog di M. Cortelazzo: <http://cortmic.myblog.it/parole-inglesi-2013/>

reinterpretazione del significante, al di sotto della base lessematica data. L'ambiente digitale e social fa infatti rilevare l'ampia capacità di acclimatamento della parola *selfie*, tale da costituire forma modello per la coniazione di neologismi-macedonia – *melfie* (*male-*, *moustache-*, o *Monday-selfie*), *helfie* (*hair-selfie*), *belfie* (*butt-* o *bottom-selfie*), *welfie* (*work-selfie*), *drelfie* (*drunk-selfie*), *shelfie* (*shelf-selfie*), *felfie* (*fake* o *farming-selfie*).

Irrilevante che ogni nuova voce manifesti oscillazioni nella semantica (*felfie* è interpretabile come *fake-selfie* o come *farming-selfie*), tipiche incertezze delle condizioni linguistiche non stabilizzate.

Resta nondimeno interessante la risegmentazione della parola per la generazione di un elemento minimo del significato, individuato in una porzione ridotta, formalmente, al di sotto del lessema originario e riletta come forma che contiene l'intero valore.

La nuova iniziale è poi l'abbreviazione dell'informazione aggiuntiva e inedita: *selfie* > *s-elfie* / *m-elfie* / *h-helfie* / *b-elfie* / *f-elfie*, *w-elfie*, *dr-elfie*. Segmentata al di sotto dell'unità minima lessematica definita dalla prima articolazione martinettiana la base, *-elfie* assume su di sé il valore di determinato, rispetto al determinante che si costituisce dell'iniziale della parola intesa.

Formazioni come *selfie* e suoi correlati, *tweet/twoosh*, ma anche *e-mail/g-mail*, collegano propriamente l'origine delle etichette nella dimensione diamesica della scrittura, particolarmente nelle forme, proprie alle condizioni della CMC, delle cosiddette "scritture brevi" (Chiusaroli&Zanzotto 2012).

Le formazioni osservate vanno infatti considerate innanzi tutto come produzioni grafiche, soltanto successivamente, ed in via subordinata, realizzate nel parlato. La peculiare coincidenza tra piano della scrittura e piano della lingua orale, per altro, è la tipica condizione della esistenza stessa del lessico della rete (Baron 2000; Crystal 2001; Orletti 2004; Stefinlongo 2002; Fiorentino 2007) e come tale ne verifichiamo la definizione come "scritture brevi", una cornice metalinguistica dove si accolgono e si classificano tutte le forme grafiche come abbreviazioni, acronimi, segni, icone, indici e simboli, elementi figurativi, espressioni testuali e codici visivi per i quali risulti dirimente il principio della "brevità" connesso al criterio dell'"economia" (Chiusaroli 2012a, b, c). In particolare saranno comprese nella categoria "scritture brevi" tutte le manifestazioni grafiche che, nella dimensione sintagmatica, si sottraggono al principio della linearità del significante, alterano regole morfotattiche convenzionali della lingua scritta, e intervengono nella costruzione del messaggio nei termini di "riduzione, contenimento, sintesi" indotti dai supporti e dai contesti.²

Le condizioni della produzione di segni scritti sintetici hanno l'effetto di aumentare il grado di oscurità e la possibile ambiguità del messaggio, nella misura in cui elementi della grafia standard risultano eliminati a motivo ed in favore dello spazio di scrittura. La decifrabilità viene dunque ancora una volta affidata al contesto, ovvero sintagmaticamente alla catena e paradigmaticamente al sistema.

Ne osserveremo, ad esempio, i meccanismi e la funzionalità nelle tecniche abbreviative della interazione in rete (Crystal 2004 e 2008 e Chiusaroli 2012a), che per lo più illustrano le modalità della scrittura sintetica come segnale distintivo gergale, sperimentandone, all'interno della comunità coesa (degli utenti della comunità social), le possibilità espressive allo scopo della comunicazione più efficace.

Tale è l'origine di formazioni acronimiche come, ad esempio, SMS (Short Message Service), che velocemente hanno trovato accoglienza nei dizionari della lingua standard.

L'annessione di un valore semantico alle "scritture brevi" mostra ancora di fondarsi sulla rete dei suoni e dei sensi nelle speciali condizioni sintagmatiche e paradigmatiche. Così, sulla base della forma SMS nasce la parola-sigla MMS (Multimedia Messaging Service), il cui significato si

² La definizione anche nel blog di Scritture Brevi: <http://www.scritturebrevi.it/scritture-brevi-cosa/>

deduce meglio dalla relazione intuita con SMS, piuttosto che dall'analisi (scioglimento) della sigla stessa.

Parimenti, ancora nell'ambito delle "scritture brevi" saranno da osservare le creazioni delle più classiche abbreviazioni del *texting*, allorché l'ambiguità generata dal principio economico risulta automaticamente superata per la collocazione della forma nella catena sintattica. La duplice lettura di *vd* come "vedo" e come "vado" non darà luogo a circostanze di errata comprensione del messaggio a motivo della posizione nella frase: <vd 1 casa>, <vd a casa>. In assenza del contesto disambiguante la scrittura standard sarà la soluzione prescelta.

Tali appaiono dunque i meccanismi della creazione della lingua, nella duplice dimensione della *langue* e della *parole*: soltanto all'interno del sistema il segno trova garantito il proprio ruolo, definendo il suo valore in rapporto, e per differenza, rispetto ai segni: *arbitraire du signe* è, nel contesto, *limitation dell'arbitraire*.

Riferimenti bibliografici

Albano Leoni 2009

Albano Leoni Federico, *Dei suoni e dei sensi. Il volto fonico delle parole*, Bologna, Il Mulino, 2009.

Cardona 1985

Cardona Giorgio Raimondo, *La foresta di piume*, Roma-Bari, Laterza.

Chiusaroli-Zanzotto 2012

Chiusaroli Francesca e Zanzotto Fabio Massimo (a cura di), *Scritture brevi di oggi*, Quaderni di Linguistica Zero, 1, a cura di F. Chiusaroli e F.M. Zanzotto, Napoli, Università degli studi di Napoli "L'Orientale".

Chiusaroli 2012a

Chiusaroli Francesca, *Scritture brevi oggi. Tra convenzione e sistema*, in *Scritture brevi di oggi*, Quaderni di Linguistica Zero, 1, a cura di F. Chiusaroli e F.M. Zanzotto, Napoli, Università degli studi di Napoli "L'Orientale", 4-44.

Chiusaroli- Zanzotto 2012b

Chiusaroli Francesca e Zanzotto Fabio Massimo (a cura di), *Scritture brevi nelle lingue moderne*, Quaderni di Linguistica Zero, 2, a cura di F. Chiusaroli e F. M. Zanzotto, Napoli, Università degli studi di Napoli "L'Orientale".

Chiusaroli-Zanzotto 2012c

Chiusaroli Francesca e Zanzotto Fabio Massimo, *Informatività e scritture brevi del web*, in *Scritture brevi nelle lingue moderne*, Quaderni di Linguistica Zero, 2, a cura di F. Chiusaroli e F. M. Zanzotto, Napoli, Università Orientale Napoli, 3-20.

Crystal 2001

Crystal David, *Language and the Internet*, Cambridge, Cambridge University Press.

Crystal 2004

Crystal David, *A glossary of netspeak and textspeak*, Edinburgh, Edinburgh University Press.

Crystal 2008

Crystal David, *Txtng. The Gr8 Db8*, Oxford, Oxford University Press.

Baron 2000

Baron, Naomi S., *Alphabet to Email: How written English evolved and where it's heading*, London, Routledge.

Basile 2001

Basile Grazia, *Le parole nella mente. Relazioni semantiche e struttura del lessico*, Franco Angeli, Milano.

Basile 2012

Basile Grazia, *La conquista delle parole. Per una storia naturale della denominazione*, Roma, Carocci.

Bombi 2005

Bombi Raffaella, *La linguistica del contatto. Tipologie di anglicismi nell'italiano contemporaneo e riflessi metalinguistici*, Roma, il Calamo.

Eco 1993

Eco Umberto, *La ricerca della lingua perfetta nella cultura europea*, Roma – Bari, Laterza, 1993.

Fiorentino 2007

Fiorentino Giuliana, “Nuova scrittura e media: le metamorfosi della scrittura”, in Ead. (a cura di), *Scrittura e società. Storia, cultura, professioni*, Roma, Aracne, 175-207.

Ježek 2005

Ježek Elisabetta, *Lessico, classi di parole, strutture, combinazioni*, Bologna, il Mulino.

Liberman 2005

Liberman Anatoly, *Word origins. ...and how we know them. Etymology for everyone*, Oxford, Oxford UP.

Lo Cascio 2007

Lo Cascio Vincenzo (a cura di), *Parole in rete. Teorie e apprendimento nell'era digitale*, Torino, UTET.

Martone 2006

Martone Arturo, “La psicomecanica di Gustave Guillaume: una filosofia della mente?”, in A. Martone, S. Gensini (a cura di), *Il linguaggio: teorie e storia delle teorie. In onore di Lia Formigari*, Napoli, Liguori, 1-22.

Orletti 2004

Orletti Franca (a cura di), *Scrittura e nuovi media*, Roma, Carocci.

Pistolessi 2003

Pistolessi Elena, “L'italiano nella rete”, in N. Maraschio, T. Poggi Salani (a cura di), *Italia linguistica anno Mille - Italia linguistica anno Duemila, XXXIV Congresso della SLI, Firenze 2000*, Bulzoni, Roma, pp. 431-447.

Pistolessi 2005

Pistolessi Elena, *Il parlar spedito. L'italiano di chat, e-mail e SMS*, Padova, Esedra.

Rocchetti 2012

Rocchetti Alvaro, “Quelle sémantique en psychomécanique du langage?”, in L. Begioni, C. Bracquenier (éd. par), *Sémantique et lexicologie des langues d'Europe: théories, méthodes, applications*, Rennes, PUR, 53-67.

Stefinlongo 2002

Stefinlongo Antonella, *I giovani e la scrittura: attitudini, bisogni, competenze di scrittura delle nuove generazioni*, Roma, Aracne.

Tavosanis 2011

Tavosanis Mirko, *L'italiano del web*, Roma, Carocci.

Vallini 1969

Vallini Cristina, “Problemi di metodo in F. de Saussure indoeuropeista”, *Studi e saggi linguistici*, 9, 1-85.

Vallini 1978a

Vallini Cristina, “Ancora sul metodo di F.de Saussure: l'etimologia”, *Studi e saggi linguistici*, 18, 75-128.

Vallini 1978b

Vallini Cristina, “Le point de vue du grammairien ou la place de l'étymologie dans l'oeuvre de F. de Saussure indo-européaniste”, *Cahiers Ferdinand de Sussure*, 32, 43-57.

Vallini 2010

Vallini Cristina, *Etimologia e linguistica. Nove studi*, introduzione e cura di R. Caruso, Napoli, Università di Napoli “L'Orientale”.

Vise 2005

Vise David A., *The Google story*, trad. it., New York, Delacorte Press, 2005

The Acquisition of the Present Subjunctive in French: a Matter of Impressions to Capture

L'acquisition du subjonctif présent en français : une question d'impressions à saisir

Achiziția conjunctivului prezent în franceză: o problemă de percepție a nuanțelor

Guy CORNILLAC

Université de Savoie

73011 Chambéry Cedex

guy.cornillac@univ-savoie.fr

Abstract

The paper presents the different steps in the acquisition of the present subjunctive in French. It is based on the theory of Gustave Guillaume and it presents this tense as an instrument meant to capture impressions belonging to the human experience

Résumé

L'article définit les différentes phases de l'acquisition du mécanisme d'emploi du subjonctif présent en français. Il se fonde sur la théorie de Gustave Guillaume et présente ce temps grammatical comme un outil de saisie d'impressions émanant du vécu expérimentiel humain.

Rezumat

Articolul prezintă diferite faze de achiziție a mecanismului de utilizare a conjunctivului prezent în franceză. Ne bazăm pe teoria lui Gustave Guillaume și prezentăm acest timp gramatical văzut ca instrument adecvat pentru a 'captura' impresii generate de experiența umană.

Key words: *Psychomechanics of language, language acquisition, present subjunctive in French*

Mots clés: *Psychomécanique, acquisition du langage, subjonctif présent*

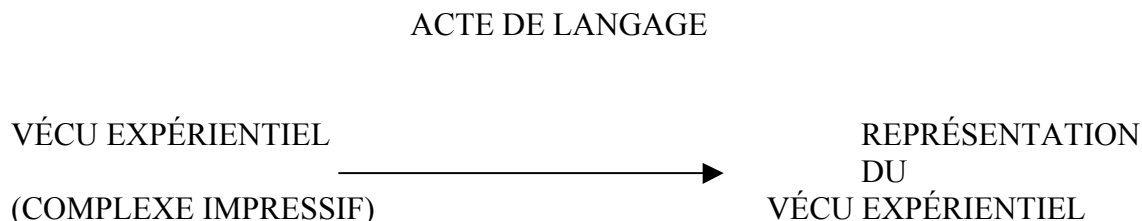
Cuvinte cheie: *Psihomecanică, însușirea limbajului, conjunctiv prezent*

Le langage humain, sous quelque forme qu'il se présente, a pour fonction, toujours et partout, de rendre dicible l'indicible que constitue l'expérience humaine. Celle-ci se présente en effet, au regard de la langue, sous les aspects d'impressions à saisir et à mettre sous forme linguistique.

On a donc, comme condition de déclenchement de l'acte de langage, un certain vécu expérimentiel constitué d'un complexe d'impressions – ou complexe impressif¹ – à dire. Ces dernières proviennent de ce que nos sens recueillent et de ce que notre mental éprouve le besoin de se représenter. Au résultat, est obtenu – par parole extérieure audible ou par parole intérieure

¹ Nous empruntons à l'enseignement de Roch Valin les notions de *vécu expérimentiel* et de *complexe impressif*.

inaudible – une représentation du vécu expérientiel de départ soumis à l'analyse de la langue. Soit en formule :



La langue se trouve ainsi, pour reprendre la formulation de Gustave Guillaume dans son enseignement, en position *d'univers regardant* à l'endroit de l'univers expérientiel humain qui se trouve, lui, en position *d'univers regardé*. Les unités qui la constituent – les mots et les morphèmes – sont autant de psychomécanismes qui détiennent en eux des représentations instituées de ce que le sujet parlant peut être amené à dire²

En matière d'acquisition de faits de langue, il importe donc de faire en sorte que de nouveaux mécanismes de saisie d'impressions de l'expérience s'installent dans la langue du sujet en situation d'apprentissage.

L'installation en question, qui est en grande partie réalisée par cette intelligence supérieure qu'est la logique constructrice de la langue, s'opère par repérage des impressions qu'un psychomécanisme de langue est susceptible de saisir³. Le rôle de l'instructeur – ou de l'éducateur spécialisé lorsqu'il s'agit de pathologie du langage – consiste donc à poser le fondement de cette opération dans ses grandes lignes : le détail étant réglé par la langue du sujet apprenant confrontée aux multiples emplois que les sujets parlants de langue maternelle sont susceptibles de produire.

L'acquisition du mécanisme d'emploi du subjonctif présent s'opère par paliers. Une première étape consiste à faire observer :

1. Que le subjonctif présent n'apparaît jamais seul – mais il s'agit là d'une constatation de syntaxe sans grande valeur heuristique. Disons plutôt, pour rester proche de la fonction essentielle du langage, laquelle consiste à *se*⁴ représenter notre expérience d'être humain dans l'univers, qu'il ne fait rien voir, employé seul. Il s'agit d'une situation différente de celle que créent les autres temps grammaticaux étudiés avant le subjonctif présent. Ainsi :

<i>J'écris</i>	
<i>J'écrirai</i>	mais <i>*j'écrive</i>
<i>J'écrivais</i>	
<i>J'écrivis</i>	

² Nous prenons ici le mot *dire* dans son sens premier, tiré de la racine indo-européenne **deik*, laquelle a donné entre autres le mot *doigt* en français. Rappelons le rôle du pointé du doigt comme première fonction symbolique dans l'acquisition du langage. Le doigt sert à montrer – tout comme le dire.

³ Songer pour exemples à l'article, à ce que peut dire un présent, un imparfait, un passé simple.

⁴ Le pronom réfléchi est utilisé ici pour insister, avec Gustave Guillaume, sur la fonction étroitement humaine du langage – humaine avant d'être sociale. Je fais acte de langage pour voir, avec les yeux de l'esprit, ma propre expérience – en même temps que je la communique à autrui si je fais usage du canal de la parole extérieure audible. Sans acte de langage, autrement dit, pas de saisie possible de la pensée.

2. qu'il apparaît – nous ne dirons pas dans une subordonnée car ce serait là encore une remarque sans valeur heuristique : je n'ai pas, en tant que sujet parlant engagé dans un acte de langage, conscience de construire des subordonnées – mais toujours après une première idée explicitement ou implicitement exprimée. Exemples :

*J'aimerais
C'est bien
Afin*

*qu'il écrive
qu'il écrive
qu'il écrive*

*Vive le Roi
Qu'il entre*

1^{ère} idée

événement

que la première idée en question est un regard porté sur un événement, une sorte de filtre dioptrique à travers lequel on le considère. Le schème régissant le recours au subjonctif est donc le suivant :

Idée regardante > ***Événement regardé***

Ajoutons qu'il s'agit toujours d'une considération mentale portée sur un événement dont la conduite est extérieure à celui qui parle. Dans le cas contraire, c'est à l'infinitif qu'il est recouru. Exemple : *je souhaite qu'il parte* mais *je souhaite partir*.

3. La dernière observation – qui permet véritablement de mettre le pied à l'étrier dans la didactique du subjonctif – consiste à faire observer que si l'on a bien toujours, lorsque le subjonctif apparaît, l'équation mentale *idée regardante - événement regardé*, cela ne signifie pas pour autant que chaque fois que l'on a une *idée regardante* l'événement regardé soit au subjonctif. La preuve :

Je souhaite

qu'il écrive

mais

*Je pense
J'ai le sentiment*

*qu'il écrira
qu'il écrira*

Idée regardante > ***Événement regardé***

Le sujet en situation d'apprentissage est amené à déduire de cette observation que c'est la nature de l'idée regardante qui conditionne l'emploi du mode indicatif ou du mode subjonctif. Il y a autrement dit en français des idées qui appellent le subjonctif et d'autres qui appellent l'indicatif. L'idée *je souhaite* correspond donc à un regard qui est d'une autre nature que celui contenu dans l'idée *je pense*.

Notons que nous ne parlons pas de verbes, mais d'idées correspondant à des mouvements de pensée. Dans

Supposons qu'il vienne

et

Je suppose qu'il vient à pied au travail, vu qu'il habite tout près

on a affaire au même verbe *supposer*, mais à deux mouvements de pensée différents, l'un invitant à une hypothèse, l'autre conduisant à évoquer un procès comme un fait écartant toute autre possibilité.

Nous sommes installés là, on le voit, dans une grammaire que l'on pourrait qualifier d'expérientielle – qui n'a rien à voir ou si peu avec la grammaire traditionnelle – une grammaire qui colle au ressenti du locuteur et qui seule nous semble par conséquent avoir quelque chance de succès au plan didactique.

Arrivé à ce point-ci de la progression, il convient de se familiariser aux types de regards que l'on est susceptible – en tant que sujet pensant et parlant – de porter sur des événements.

On peut donc proposer aux étudiants à qui l'on s'adresse de considérer un certain nombre de situations que l'on présentera dans des phrases nominalisées afin d'éviter l'emploi de verbes déjà conjugués.

Il est question de les sensibiliser là à l'opposition *possible/probable* qui est le seuil de discrimination modal *subjunctif/indicatif*. Toute idée regardante en congruence avec le champ du possible appelle le subjunctif ; toute idée regardante en congruence avec le champ du probable – qui est une tendance à l'actualisation – du réel ou du certain appelle l'indicatif.

On opposera ainsi des situations comme :

- | | |
|---|---|
| 1. <i>L'atterrissage de l'homme sur la lune</i> | Réel |
| 2. <i>L'atterrissage de l'homme sur Mars</i> | Possible |
| | |
| 1. <i>La deuxième guerre mondiale</i> | Réel |
| 2. <i>La troisième guerre mondiale</i> | Possible ou Possible tendant vers le réel |
| | (P>R), c'est-à-dire Probable selon le degré d'optimisme ou de pessimisme du sujet parlant |
| | |
| 1. <i>La distribution du courrier par le facteur demain</i> | Probable (P>R), |
| 2. <i>La distribution du courrier demain par un petit homme vert genre E.T.</i> | Possible ou impossible selon les convictions de chacun |

Ces situations permettent de prendre conscience de l'opposition impressive fondamentale

<i>Possible</i>	<i>Réel</i>
<i>Virtuel</i>	<i>Actuel</i>

laquelle correspond aux deux états d'existence de tout événement. Elles permettent également de voir que l'on peut dans le champ de possible – qui est celui-là même de l'époque future – spéculer sur l' actualisation ou bien de ne pas s'en préoccuper.

<i>Possible</i>	Prédominance des chances de ne pas exister
	ou
	Egalité des chances d'exister et de ne pas exister

Probable Prédominance des chances d'exister

Notons au passage que *impossible* n'est pas, comme on pourrait le penser à première vue, le contraire de *possible*. Il reste du possible – très éloigné simplement d'une conversion dans l'actualisable.

Ce sont là, pour des yeux formatés à l'enseignement de Gustave Guillaume, les prolégomènes à l'enseignement de ce temps grammatical qu'est le subjonctif présent. La démarche est identique pour n'importe quelle autre unité de langue à maîtriser. Il s'agit de repérer des impressions et de comprendre qu'une forme linguistique s'identifie à un outil de saisie d'impressions émanant du vécu expérimentiel.

A partir des considérations qui précèdent, on peut inviter l'étudiant à découvrir vers quel plan du pensable – possible, probable, réel ou certain – portent des mots ou des expressions comme :

1. Premier cas

<i>Imaginons</i>	<i>supposons</i>
<i>J'ai peur</i>	<i>je crains</i>

Elles embrassent le champ du possible. Certes l'idée de peur nous fait penser immédiatement à un objet – lequel est réel : les serpents, les chiens, le noir – mais on fera observer que ce qui est en cause là, ce sont non pas des entités, mais les événements que ces entités sont susceptibles de provoquer. Les événements en cause relèvent du possible.

Or on dit en français :

Imaginons, supposons qu'il vienne
J'ai peur, je crains qu'il vienne

D'où la règle que le sujet en situation d'acquisition est appelé à découvrir :

la considération mentale du possible appelle le subjonctif

Il s'agit d'une règle dont il s'agira de vérifier le degré de généralité en examinant d'autres emplois.

2. Deuxième cas

Il consiste à opposer les idées suivantes :

<i>Prévoir</i>	<i>souhaiter</i>
----------------	------------------

et à montrer, par différents moyens, que *prévoir* spéculé sur l'actualisation de l'événement considéré et le voit autrement dit dans le champ du certain, alors que *souhaiter* ne spéculé pas sur son actualisation et le laisse par conséquent dans le champ du possible. On peut utiliser la comparaison avec des dés pipés ou non pipés, avec le jeu boursier. En résumé :

Prévoir

souhaiter

Spécule sur actualisation

ne spécule pas sur actualisation, donc possible

Or on dit :

Je prévois qu'il viendra

Je souhaite qu'il vienne

La règle est confirmée. Lorsqu'il n'y a pas spéculation sur l'actualisation de l'événement regardé – lorsque la pensée ne sort pas autrement dit du champ du possible – le subjonctif est requis pour dire cette impression. Si au contraire l'idée regardante tend à voir l'événement du côté de l'actualisation, c'est l'indicatif qui est requis.

On peut alors classer sous cette opposition d'autres idées :

Prévoir

souhaiter

spécule sur actualisation

ne spécule pas sur actualisation

Je sens

je veux

J'ai le sentiment

j'aimerais

Je pense

j'exige

J'ai l'intuition

j'ordonne

subjonctif

indicatif

3. Troisième cas

C'est chouette, c'est bien, super

Comment se fait-il ? Je suis surpris

Je suis heureux

C'est bien, c'est mal

J'admets, je refuse

Soulignons au passage la nécessité d'éviter en didactique l'emploi de l'infinitif. Ce temps grammatical est en effet trop détaché de l'expérience, trop imaginaire puisqu'il n'est, employé seul, que la possibilité d'évoquer un événement en dehors de tout agent qui le conduit. Il n'ancre pas suffisamment dans l'expérience. On lui préférera toujours des verbes conjugués renvoyant à des situations vécues.

Nous sommes avec les expressions en questions en face de ce que Gustave Guillaume appelait des *idées critiques*. Elles peuvent surprendre et remettre en question l'hypothèse faite au départ sur la règle d'emploi du subjonctif dans la mesure où elles portent sur la considération d'événements actuels, actualisés.

On invite cependant l'étudiant à observer que le *bien* ne peut être pensé qu'en contraste avec le *mal*, le *bon* avec le *mauvais*, l'*autorisation* avec la *non autorisation*, etc.

Il y a autrement dit, dans tous ces cas, une discussion mentale au cours de laquelle l'événement réel considéré est confronté avec son contraire virtuel, possible. *Je suis heureux que*

vous soyez là ne peut pas ne pas être pensé qu'en contraste avec la situation virtuelle – possible – où vous ne seriez pas là.

La règle est donc en définitive confirmée : le subjonctif dit le possible, le virtuel auquel est comparé l'événement réel considéré. Il est un outil de saisie extrêmement sensible, pourrait-on dire, aux impressions de virtuel présentes dans le complexe impressif momentanément soumis à l'analyse de la langue. On dit donc :

*C'est bien que vous soyez là
Je refuse que vous fumiez chez moi*

4. Quatrième cas

Les expressions superlatives : *c'est le premier, le dernier, c'est le pire, le meilleur, le plus beau, la plus belle* etc. Elles peuvent être suivies du subjonctif ou de l'indicatif selon qu'elles contiennent implicitement, dans le regard qu'elles portent sur l'événement, un caractère exceptionnel ou non.

On explique là que l'exceptionnel, c'est ce qui se situe aux confins de l'actuel, ce qui est au seuil de l'actuel et du virtuel – ce qui touche du doigt, si l'on ose s'exprimer ainsi, le virtuel.

Neil Armstrong est le premier homme qui ait marché sur la lune
mais

C'est le premier qui a piétiné mon sac, les autres ont suivi

On a autrement dit l'opposition :

exceptionnel – banal

le subjonctif disant le virtuel que contient en elle la considération de l'exceptionnel. Soit en formule

<i>exceptionnel</i>	<i>banal</i>
subjonctif	indicatif

5. Cinquième cas

C'est celui de l'opposition entre conjonctions actualisantes et conjonctions virtualisantes. Elles se distribuent comme suit :

<i>conjonctions virtualisantes</i>	<i>conjonctions actualisantes</i>
subjonctif	indicatif

Exemples :

Pour que	quand
Jusqu'à ce que	lorsque
A moins que	etc
A condition que	
Pourvu que	
etc	

La découverte du caractère virtualisant de certaines d'entre elles étant, par expérience, plus difficile à faire ressentir, nous proposons de ne pas insister sur le schème explicatif et de les retenir, en attendant mieux, comme une contrainte grammaticale plus ou moins justifiée.

Il resterait beaucoup à dire sur le sujet et beaucoup d'exemples plus délicats à expliquer. Nous n'avons voulu ici qu'exposer, en nous fondant sur l'enseignement de Gustave Guillaume, les grandes lignes de l'emploi du subjonctif présent – celles qui contribuent au fondement de son installation dans l'esprit d'un sujet exposé à ce mode de la langue française.

Repérer des impressions et donner les outils linguistiques pour les dire, c'est la méthode que devrait s'imposer tout enseignant. C'est loin d'être celle proposée en général dans les manuels conçus à leur intention, lesquels s'occupent davantage des énoncés produits en discours que des conditions de leur production relevant de la mécanique opérative de la langue.

Bibliographie

Guillaume, Gustave, *Leçons de linguistique 1944-1945, série AB*, Québec, Presses de l'Université Laval et Lille, Presses universitaires de Lille, 1992.

The Stuttering, a Aphasia which Affects Mechanism of Incidence

Le bégaiement, une aphasie limitative au mécanisme de l'incidence

Bâlbâiala, o afazie care limitează mecanismul incidenței

Christiane Félicité EWANE ESSOH

Maître de Conférences

Université de Yaoundé I – Cameroun

cfeewa@yahoo.fr

Abstract

This article provides an insight into the theory of incidence, urging towards an interrogation on its functioning in subjects affected by stuttering. Incidence is simple in its principle, being directly inspired from functional interdependence, induced by the variation of the conceptual substance of syntactic categories. In this paradigm we can find the key to comprehending the hierarchic system formed by words, and even that of the linguistic sign, which necessarily associates a signifier to a signified.

Résumé

Cet article, qui approfondit la théorie de l'incidence, invite à s'interroger sur son fonctionnement chez les sujets bégues. L'incidence est dans son principe simple : elle est directement inspirée de l'interdépendance fonctionnelle, induite par la variation de la substance notionnelle des catégories syntaxiques. De ce paradigme, découle la clé de compréhension du système hiérarchisé que forment les mots, et celle même du signe linguistique, comme associant nécessairement un signifiant et un signifié.

Mais la question de la compatibilité des émissions élocutoires avec le principe constructeur de l'incidence, se pose justement dans le cas de l'aphasie d'expression que constitue le bégaiement, objet de notre étude.

La représentation du bégaiement sous forme de tensions ébranlées, que nous pouvons nous en donner, procède-t-elle de l'incidence ? En d'autres termes, ces tensions répétées, sont-elles formulables en termes de support et d'apport ? Il s'agit prioritairement, de se prononcer sur la nature du rapport qui existe entre les sons et les mots, tels qu'ils se combinent, selon la logique d'avant et d'après.

Après avoir présenté l'effet potentiel de l'incidence comme précondition de la signification, nous montrerons tour à tour :

- que l'énonciation, caractéristique du bégaiement consiste en une succession d'itérations phoniques, qui désorganisent le mot et compromettent la compréhension orale ;*
- que sous l'influence d'un débit entrecoupé, il est possible d'envisager, à titre d'hypothèse, la suspension momentanée et répétée, mais provisoire du mécanisme de l'incidence.*

Rezumat

Acest articol, aprofundând teoria incidenței, ne îndeamnă spre o interogație asupra funcționării sale la subiecți afectați de bâlbâială. Incidența este, în principiul ei, simplă, ea este în mod direct inspirată din interdependența funcțională, indusă de variația substanței noționale a categoriilor sintactice. În această paradigmă, putem regăsi cheia comprehensiunii sistemului

ierarhizat pe care îl formează cuvintele, precum chiar și cea a semnului lingvistic, ce asociază în mod necesar un semnificant și un semnificat.

Key words: *incidence, stuttering, aphasia, comprehension, tension*

Mots clés : *incidence, bégaiement, aphasie, compréhension, tension*

Cuvinte cheie : *incidență, bâlbâială, afazie, comprehensiune, tensiune*

Introduction

La présente communication, centrée sur le mécanisme de l'incidence chez les sujets bègues se nourrit d'une double problématique : celle de l'autoréférenciation des catégories syntaxiques, et celle plus complexe des rapports entre les éléments formateurs de la syllabe, du mot et de la phrase. L'interaction structurante est en effet une condition de formalisation des unités asémantiques et sémantiques, devant préalablement être satisfaits.

L'intérêt que nous portons à cette question part d'un constat : il se trouve que psychophysiologiquement et résultativement, une différence oppose les productions orales des sujets normaux, à celles des sujets naturellement ou occasionnellement bègues.

Nous cherchons en effet à saisir en quoi la difficile traduction langagière, consécutive au bégaiement affecte le mécanisme de l'incidence. Sur la base de la discontinuité affichée, nous formulons trois hypothèses, toutes en rapport avec la théorie de l'incidence.

Nous commencerons par montrer que tout mot, parce qu'il est supposé se lier nécessairement à une expérience du monde phénoménal, définit prévisionnellement une incidence interne, une autoincidence. En toute généralité, cela signifie que le rapport nécessaire pensable, de la forme à la matière, est ramené à un effet potentiel ; ce qui exclut qu'il y ait des mots vides ou mots non prédicatifs.

Nous montrerons ensuite que la corrélation interne aux phonèmes, aux syllabes et aux mots au cours du processus complexe d'idéogenèse et de morphogenèse pourrait s'expliquer, en posant une incidence bilatérale ou à double direction. Autrement dit, le rapport établi de part et d'autre, serait de l'ordre d'une interaction structurante.

Ces prévisions opératives décrites, il nous sera enfin possible d'envisager à ces différents niveaux, la caractérisation de l'incidence chez les sujets bègues.

I. LA PREVISION D'INCIDENCE, UNE HYPOTHESE CONSTRUCTIVE DES FORMES.

Pour mieux apprécier le dysfonctionnement de l'incidence chez les sujets bègues, il nous a paru important de la poser comme un effet potentiel, comme une hypothèse constructive des formes. Nous entendons placer le binôme support/apport, tel que le comprend G. Cornillac, à savoir l'élément occupant la position d'avant, et l'élément occupant la position d'après, au cœur de cette étude.

Ce postulat repose sur deux principes simples. Le premier, que nous nous contenterons d'évoquer, concerne l'autoréférenciation des mots : toute forme linguistique évoque nécessairement un signifié, fût-il de nature immatérielle ou grammaticale. Le second, plus adapté à la présente réflexion, concerne l'interaction structurante observée au sein de la syllabe, du mot et même de la phrase. Les deux principes ci-dessus évoqués nous amènent à poser une prévision d'incidence interne aux catégories syntaxiques ou parties du discours : l'article, le substantif, le verbe, l'adjectif, l'adverbe, le pronom, la préposition, la conjonction, l'interjection et toutes les locutions.

Selon la même logique, nous posons une prévision d'incidence bilatérale définissant le rapport nécessaire entre les phonèmes, entre les syllabes, entre les mots, et même entre les phrases,

s'agissant des textes. Il faut comprendre qu'il s'opère, dans la pensée du locuteur, une mise en rapport, soit du mot à la réalité, soit de l'élément formateur à un autre élément co-constitutif.

L'immédiateté du rapport support/apport est un principe de cohérence morphologico-sémantique que nous opposons à la non-immédiateté dudit rapport, plutôt adapté à la suspension momentanée et répétée du mécanisme de l'incidence.

Quelle serait, avec plus de détails, la représentation que nous portons en nous, de l'incidence bilatérale, telle qu'elle peut faire l'objet d'une suspension momentanée et répétée au sein de la syllabe, du mot ou de la phrase.

1. L'incidence bilatérale : fondements et définition.

Deux hypothèses complémentaires nous serviront de point de départ à la théorie de l'incidence bilatérale. La première concerne la puissance à contraster, inhérente à la pensée, résumée sous l'équation : *puissance de penser* = *puissance de contraster* (R. Lowe, 2007 : 239).

La seconde hypothèse, nous est inspirée de la réflexion tissée par A. Vassant (2005 : 63), autour de la relation qui régirait le substantif à l'article, et qu'elle formule, ainsi qu'il suit :

« Incidence du substantif à l'article ou de l'article au substantif ? »

La réponse à cette question, qui pourrait se généraliser aux éléments co-constitutifs de toute chaîne énonciative remonte à G. Guillaume (1982 : 149-153).

« L'article satisfait à la condition d'accord avec le nom qu'il attend, qu'il assigne dans la perspective prospective du discours (...). L'article assigne à un nom dont la compréhension et l'extension corrélatrice restent inchangées, une extensité en convenance avec la visée de discours ».

Ce qui est vrai est que, si l'article satisfait à la condition d'accord en genre et en nombre que lui impose le substantif, selon la vision de particularisation ou de généralisation, le substantif en retour s'individue, trouve ses limites d'extensité sous l'accompagnement nécessaire de l'article, qualifié à juste titre de réducteur d'extensité.

« « La raison d'être de l'article, côté utilité » est « d'assigner à un nom, dont l'extension et la compréhension corrélatrices restent inchangées, une extensité en convenance avec la visée de discours » » (G. Guillaume *ibid*, 153).

La discrimination autoincidence/hétéroincidence issue de la quantification de la substance notionnelle des mots, confère au substantif une différence discutable. La réalité, de notre point de vue, est que le substantif, même s'il est directement évocateur d'une portion de l'univers, apparaît sous une vision d'infinitude et de généralité, lorsqu'il ne fait pas l'objet d'une actualisation par l'article.

L'article et le substantif s'accordent donc sous un rapport conditionnant/conditionné, à double direction. L'incidence bilatérale suppose en conséquence, une compréhension de support, pour tout élément en position d'avant, et d'apport, pour tout élément qui occuperait la position d'après. L'incidence bilatérale, ainsi approchée, aurait une compétence étendue, depuis la syllabe jusqu'au texte, en passant naturellement par le mot et la phrase.

2. L'incidence bilatérale : une prévision au cœur de la structure syllabique.

La syllabe est le terme appliqué à la structure fondamentale qui est à la base de tout regroupement de phonèmes dans la chaîne parlée.

« Le principe de la structure syllabique se fonde sur le contraste de traits successifs à l'intérieur de la syllabe ; une partie de la syllabe, appelée centre ou noyau, prédomine par rapport aux autres. Les phonèmes qui la composent sont appelés phonèmes centraux (ou phonèmes syllabiques ou syllabèmes). Les phonèmes qui constituent la partie marginale de la syllabe sont appelés phonèmes marginaux ou asyllabèmes » (J. Dubois & alii, 2007 : 459).

Si l'on excepte les cas limités à la voyelle ou à la nasale syllabique (exemple en mbo de *n = je*, réalisé *ŋ*, devant vélaire), la genèse de la syllabe se tisse sur l'alternance entre phonème consonantique et phonème vocalique ou l'inverse. De là, l'existence de plusieurs types syllabiques, plus ou moins attestés dans les langues :

- v (phonème vocalique), cas de la voyelle en position d'attaque : *ami* ;
- cv (phonème consonantique + phonème vocalique), exemple du possessif *ma* ;
- vc (phonème vocalique + phonème consonantique), illustré par la conjonction *or*, par ailleurs syllabe dans les mots *ordination*, *ordre* et *ordonner* ;
- cvc (phonème consonantique + phonème vocalique + phonème consonantique), exemple du verbe *partir*, décomposable en cvc-cvc, soit *par* et *tir*.

Une première observation mérite d'être faite, qui concerne le contraste pc/pv (phonème consonantique / phonème vocalique). Une seconde observation, corrélative à la précédente, fixe le statut de séquence phonématique.

Le découpage, sur cette base des deux syllabes co-constitutives du verbe "partir" permettrait de poser les phonèmes consonantique et vocalique dans une successivité convergente : (c + v + c).

Si donc, comme on le constate, c'est à partir du phonème que s'engage l'opération de genèse de la syllabe, il devient possible de considérer les phonèmes en présence dans un rapport dialectique de support et d'apport. L'engendrement syllabique ainsi établi, à partir du phonème, fonde l'idée d'incidence bilatérale.

3. L'incidence bilatérale : un principe sous-tendant la genèse des mots polysyllabiques.

L'image des mots monosyllabiques pouvant s'assimiler à celle de certaines syllabes, nous avons retenu les structures polysyllabiques comme base de l'analyse. Dans un rapport associatif continu, les syllabes se relaient au cours de l'élaboration du mot, chacune se constituant soit comme support, soit comme apport. La tension génératrice d'un mot comme *papa*, sera donc opérativement un mécanisme associant la syllabe d'avant et celle d'après, toutes de type cv ; soit : *pa* + *pa*.

L'opération mécanique engagée dans les mots plus longs, exemple "article", supposerait trois tensions complémentaires, représentées par le type syllabique vc (*ar*), nécessairement support, suivi du type syllabique cv (*ti*), apport, devenant lui-même support du type syllabique ccv (*cle*), apport.

Ainsi donc, en présence d'un comportement de structure quel qu'il soit, les syllabes initiales et finales se constitueraient en support et en apport ; l'équation satisfaite étant syllabe₁ + syllabe₂ + syllabe₃ ... + syllabe_n (syl₁ + syl₂ + syl₃ ... syl_n).

Et si nous pouvons nous permettre une excursion dans le domaine bantu, en observant particulièrement les nominaux qualifiés d'indépendants, à savoir les substantifs, l'on relèvera qu'ils affichent une composition bimorphonémique, traduite par l'équation préfixe + thème. Par exemple :

- bi* – *lé* : arbres (mot ewondo, langue bantu du Cameroun)
- ba* – *ken* : étrangers (mot bassa, langue bantu du Cameroun)
- b* – *an* : enfants (mot mbo, langue bantu du Cameroun)
- ba* – *na* : enfants (mot duala, langue bantu du Cameroun)

Dans le domaine bantu, le principe ci-dessus souligné du contraste se déduit de l'état structural des mots, ceux-ci pouvant être ramenés à la décomposition support/apport, selon le découpage naturel imposé par les limites séquentielles :

- bi*lé = *bi* (support) + *lé* (apport)
- ba*ken = *ba* (support) + *ken* (apport)
- ba*n = *b* (support) + *an* (apport)
- ba*na = *ba* (support) + *na* (apport)

Une caractéristique commune à ces vocables est de fonder leur équilibre morphologique et sémantique sur deux tensions, dont la première nombrante, par ailleurs co-constitutive du mot,

appelle, en tant que support, la tension porteuse de la base notionnelle non autonome. En effet, le thème participe à l'élaboration morphologique et sémantique, en plus, il régit l'accord.

L'opposition instituée dans l'esprit, des syllabes différenciées, participe de la condition d'élaboration des mots. C'est de cet équilibre que l'on tire l'incidence bilatérale, celle dite à double direction. Ici encore, il s'agit d'une prévision qui pose les deux éléments comme nécessairement interdépendants, le sujet parlant étant celui-là qui les inscrit en discours.

4. L'incidence bilatérale : un rapport incarné par les fonctions convergentes du plan associatif.

Le plan horizontal ou plan associatif a comme spécificité, de poser en priorité, le contraste espace/temps, opposant le substantif au verbe. Contrairement au mot, et si l'on excepte les interjections, la phrase minimale s-v-c (sujet-verbe-complément) est porteuse d'un plus grand nombre de successivités. C'est en effet, du point de vue des fonctions syntaxiques, que l'on verrait le mieux s'accuser la différence entre les parties du discours.

Observons dans cet esprit, l'exemple ci-après : *Les étudiants révisent leurs cours.*

La remarque a déjà été faite du contraste, dont la phrase canonique française, ne se départit pas. L'image retenue se décompose de la manière suivante :

- élément sujet (*les étudiants*) ;
- élément verbe (*révisent*) ;
- élément complément d'objet direct (*leurs cours*).

Les syntagmes nominaux sujet et complément mettent en cause le jeu de l'incidence liant le déterminant et le nom. Le sujet satisfait à la condition de support ; le verbe, de par son contenu notionnel se disant du substantif ou de son substitut, s'appréhende comme un apport, devenu à son tour support du syntagme nominal qui le complète.

Le sujet, qui ne peut se suffire, a son aboutissement dans le champ couvert par la prédicativité du verbe, dont la position médiane de support intermédiaire, appelle nécessairement un apport.

Ces explications, qui sont de l'ordre de la précondition d'actualisation, nous ramènent à la dialectique des fonctions syntaxiques convergentes, qui se trouvent bousculées par le bégaiement. La phrase canonique sujet-verbe-complément nous met finalement en présence d'une architecture, dont la distribution en support/apport justifie le principe de l'incidence bilatérale.

Après cette mise au point, il devient possible de tenter une définition de l'image ou des images caractéristiques de la syllabe et du mot produits par les sujets bègues.

II. A PROPOS DES IMAGES DES MOTS, PRODUITS SOUS CONDITION DE BEGAIEMENT.

Le bégaiement est la « perturbation de l'élocution, caractérisée par l'hésitation, la répétition saccadée, la suspension pénible et même l'empêchement complet de la faculté d'articuler » (P. Larousse, 2007 : 114).

Congénital chez certains sujets, le bégaiement s'observe également chez l'enfant pendant la période d'acquisition de la parole, généralement entre 18 mois et 04 ans. Chez les sujets normaux, il est influencé par le contexte émotionnel et certaines situations téléphoniques.

Indépendamment des cas, le comportement est le même. Le caractère laborieux de l'acte de parole, le débit entrecoupé d'hésitations, sont des signes associés, qui altèrent la compréhension du langage parlé, et influencent le mécanisme de l'incidence.

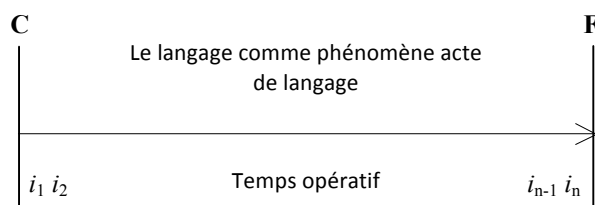
La conséquence audible, c'est précisément le redoublement, c'est-à-dire la répétition d'un ou de plusieurs éléments d'un mot. *Le Petit Larousse illustré* (2011 : 864), donne comme exemple l'exécution du mot "fille" : "fifille".

Faute de corpus adapté, nous apprécierons phénoménologiquement les mots “manger” et “partir”, à partir du temps opératif.

Commençons par préciser qu’un jeu de rapports nécessaires lie le langage au temps.

« C’est le temps, porteur des opérations nécessaires à la construction de toute pensée linguistiquement exprimée, que la psychomécanique du langage désigne sous le “temps opératif”. Le langage, saisi comme phénomène, correspond ainsi à une activité qui s’étale dans le temps sur un nombre n d’instant » (R. Lowe, 2007b : 50).

L’inscription de ce jeu de correspondances entre une limite de commencement (C) et une limite de fin (F), est complémentaire de cette définition.



Ci-dessus, i_1, i_2, i_{n-1}, i_n , sont les instants opératifs des procès possibles, liés par un rapport de successivité. Ces différents moments nous paraissent correspondre, selon leur ordonnancement, au support et à l’apport.

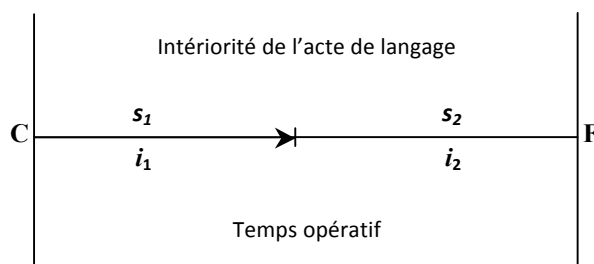
La synthèse d’éléments formateurs chez les sujets bègues ne saurait procéder comme précédemment d’un groupement immédiat. Nous nous proposons de montrer que le phonème d’avant, la syllabe d’avant, ne peuvent être supports d’incidence immédiats, à l’égard de leurs homologues d’après, quand notamment, il y a répétition.

1. Quelle(s) image(s) pour les mots *manger* et *partir* ?

Les mots “manger” et “partir”, exécutés en toute sérénité par des sujets normaux affichent chacun deux syllabes, représentables par les schémas cvcv et cvccvc.

Le découpage syllabique, sous traitement phonétique, oppose deux séquences pour les termes visés ; soit les syllabes phoniques ci-dessous, reflétées par [mãʒe] : [mã] + [ʒe], et [partir] : [par] + [tir].

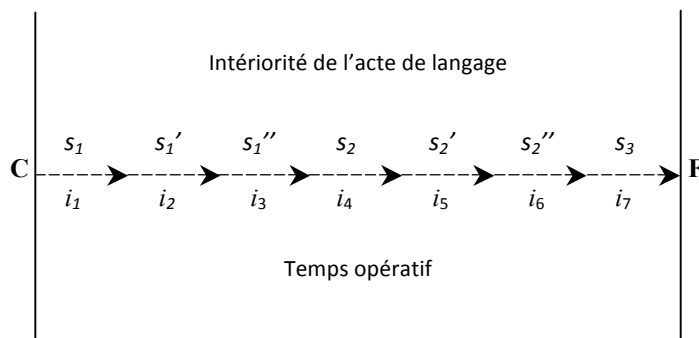
L’énonciation orale, assise sur le principe de la successivité des syllabes (s_1, s_2), donnerait, en figure simplifiée :



Entre s_1 et s_2 , une délimitation permet de distinguer la syllabe d’avant et celle d’après, naturellement constituées en support et en apport, étant donné leurs fonctions convergentes.

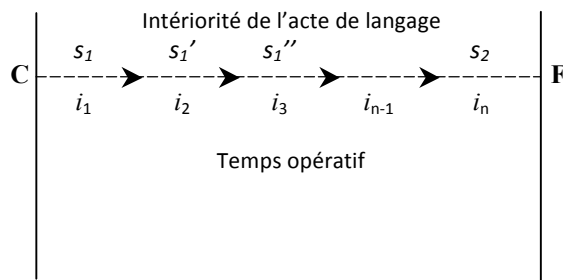
Mais au contraste s_1/s_2 préalablement annoncé, se substitue une image discontinue, $s_1 s_1' s_1''$, associant, selon l’intensité des troubles moteurs, un s_2 lui-même redondant : m m m an an an ger ; en écriture phonétique, on aurait par exemple : [m m m ã ã ã ʒ e].

Un vecteur en pointillé représenterait peut-être mieux les tensions ébranlées, selon une image relative, qui ne saurait être définitivement fixée.



Entre le phonème initial /m/ ouvrant la tension énonciative et la syllabe la fermant, on observe une série intermédiaire. Le traitement dans cette même perspective du mot “partir” aboutirait, en termes d’hypothèse, à une itération mono-morphémique, où la hiérarchie d’agencivité est perturbée [p p par ... t i r].

La réitération du phonème /p/ est visible, elle qui introduit la déconstruction du mot. Comme précédemment, un vecteur en pointillé traduirait, dans une perspective opérative, les interceptions, preuve que le temps opératif se densifie.



Les figures qui précèdent mettent en évidence l’éclatement du rapport obligé entre les phonèmes, entre les syllabes, parfois entre les phonèmes et les syllabes. Il devient possible de se faire une idée du caractère laborieux des syntagmes et des phrases qui pourraient, si on les soumettait à un même traitement, offrir des images plus éclatées, soutenues par un temps conséquent.

3. La suspension momentanée et répétée du mécanisme de l’incidence : des degrés de rupture rattachés à la prévision d’incidence.

L’incidence dans le cas des énoncés ébranlés, n’est pas réductible à une option d’analyse qui se satisferait, comme ordinairement de l’effet dialectique imposé par le contraste. Les développements qui précèdent ont rendu possible une identification des relations opérantes différenciées, reflétées par le principe de l’immédiateté des successivités chez les sujets normaux, et par la non-immédiateté des successivités chez les sujets naturellement ou occasionnellement bègues. La définition sur cette base des images phonémiques, syllabiques et morphémiques émanées des tensions ébranlées fondent l’idée d’une suspension momentanée et répétée du mécanisme de l’incidence.

L’hypothèse de la prévision d’incidence avancée au départ de cette étude, a tiré argument de la structuration des phonèmes au sein des syllabes et des mots monosyllabiques, de la structuration des syllabes au sein des mots polysyllabiques, de l’autoréférenciation des parties du discours, et de l’interaction structurante des parties du discours. La prévision d’incidence a donc dans sa conséquence une hiérarchisation qui nous permet de poser au total, quatre degrés de rupture.

La première rupture ou suspension au premier degré du mécanisme de l'incidence se justifie par le fait qu'au sein des unités mono-morphémiques et poly-morphémiques, l'on observe une reconduction qualitative des éléments formateurs.

La seconde rupture ou suspension au second degré, est celle d'une reconduction syllabique, remettant en cause le principe de la contrastivité morphologique et sémantique.

La troisième rupture, dite suspension au troisième degré, s'établit sur la répétition empêchant la jonction de l'idéation notionnelle et de l'idéation de structure.

Dans le cas du bégaiement en effet, le mécanisme régnant de l'énonciation ébranlée assoit ses bases idéogénétique et morphogénétique sur le principe déconstruisant de la non-immédiateté du rapport support/apport. La traduction observée, en l'occurrence, s'agissant de "manger" et de "partir", affiche une manière de dire, qui emporte avec elle des dysfonctionnements. On entre dans la rupture momentanée, imposée à l'esprit par l'aphasie, qui empêche au support et à l'apport, de s'accorder directement sous un rapport conditionnant/conditionné.

La quatrième rupture enfin, ou suspension au quatrième degré, retarde également le rapport des catégories syntaxiques au sein du syntagme et de la phrase.

La distribution des mots, il faut le souligner, ressortit à la syntaxe de chaque langue. On la voit ici être substituée par une itération des catégories, issue de ce que l'opération constructive accuse un retard. On se trouve ainsi, une fois de plus en présence d'une interruption momentanée, répétée, selon les cas plus ou moins saillants, mais jamais identiques, du mécanisme de l'incidence.

Conclusion

L'étude qui s'achève s'est limitée à l'observation du comportement phonétique des sujets bègues. Chez les sujets normaux, la traduction des énoncés présente en principe une certaine stabilité, qui garantit aux éléments formateurs un conditionnement mutuel de forme et de sens, auquel est attribué le qualificatif de jeu d'incidence. A l'opposé, les sujets bègues affichent une succession d'itérations phoniques.

C'est à ce titre que le bégaiement nous a semblé exploitable, dans une perspective d'approfondissement de la théorie de l'incidence. Commencer par poser, comme nous avons essayé de le faire, la prévision d'incidence au départ de tout projet d'élaboration morphologique nous paraissait d'un grand intérêt, l'objectif étant d'aboutir ensuite à une appréciation des images déclinées sous condition de bégaiement.

Sous la variabilité des circonstances d'énonciation et la relativité même des perturbations élocutoires, s'est dessinée une typologie des conséquences audibles ou ruptures momentanées et répétées, que nous avons fixées à quatre niveaux, selon l'application au phonème, à la syllabe, aux mots et aux parties du discours, dans le cas notamment des syntagmes et des phrases.

En définitive, cette réflexion révèle sans doute quelques nuances opposant le concept d'incidence à celui de suspension momentanée et répétée de l'incidence. Néanmoins, nous restons certaine que la lecture d'un corpus adapté à la lumière de cette théorie permettrait d'autres avancées théoriques.

Bibliographie

- Cornillac, Guy, « Questions fondamentales relatives à l'étude d'un substantif en français », *Psychomécanique du langage, problèmes et perspectives. Actes du 7^{ème} colloque international de psychomécanique du langage* (Cordoue, 2 – 4 juin 1994), Paris, champion, 1997, pp. 35-41.
- Dubois, Jean & alii, *Grand dictionnaire, Linguistique et sciences du langage*, Paris, Larousse, 2007.
- Essono, Jean Jacques Marie, *L'ewondo : langue bantou du Cameroun, phonologie - morphologie – syntaxe*, Yaoundé, Presses de l'UCAC, 2000.
- Ewane, Christiane Félicité, *Etude comparée des systèmes hypothétiques du français et du mbo*, Thèse de doctorat Ph.D, Université de Yaoundé 1, 1005 p., 2004.

- Ewane, Christiane Félicité, « Remarques comparées sur l'article français et le classificateur bantou », *Annales vol. 1*, n° 12, Yaoundé, Les grandes éditions, 2011.
- Guillaume, Gustave, *Leçons de linguistique* 1945 – 46c, Québec/Paris, Presses de l'Université Laval / Klincksieck.
- Larousse, Pierre, *Le Petit Larousse illustré*, Paris, Larousse 2011.
- Lowe, Ronald, *Essais et mémoires de Gustave Guillaume. Essai de mécanique intuitionnelle I*, Québec, Les presses de l'Université Laval, 2007a.
- Lowe, Ronald, *Introduction à la psychomécanique du langage I, Psychosystématique du nom*, Québec, Les presses de l'Université Laval, 2007b.
- Vassant, Annette, « Dire quelque chose de quelque chose ou de quelqu'un », *Langue française* 147, Paris, Larousse / Armand Colin, 2005, pp. 40-67.

The Lexeme in Guillaume and the Mass/Count Dichotomy in English

Le sémantème chez Guillaume et la dichotomie *mass/count* en anglais

Semantemul la Guillaume și dihotomia *mass/count* în engleză

Walter HIRTLE

Fonds Gustave Guillaume
Université Laval, Québec
walter.hirtle@sympatico.ca

Abstract

The mass/count dichotomy in English, which reflects alternative actualizations of a substantive's lexeme, remains unexplained, even by those who propose dividing lexemes into two classes. What is at the basis of this categorization found in every substantive? Guillaume's idea that there is an "internal universalization" of the lexeme suggests a possible answer. When he develops this idea, Guillaume ends up proposing that "cardinal" person (or "logical", "objective", "generalized", etc. person) represents the lexeme's extension as its internal support. Besides making the notion of internal incidence more explicit, his analysis helps us understand the role of the two ways of actualizing the lexeme during the ideogenesis of a substantive in English.

Résumé

En anglais, la dichotomie mass/count reflétant les deux actualisations possibles du sémantème d'un substantif reste inexpliquée, même par ceux qui proposent d'en faire deux classes de sémantèmes. À quoi correspond cette catégorisation observable dans tout substantif? Les textes de Guillaume évoquant l'idée d'une « universalisation intérieure » au sémantème suggèrent une réponse possible. Quand Guillaume développe cette idée, il aboutit à proposer que c'est la personne cardinale (= logique, objective, généralisée, etc.) qui donne de l'extension du sémantème une représentation en tant que support interne du substantif. Tout en explicitant la notion d'incidence interne, son analyse nous permet de comprendre le rôle des deux manières d'actualiser le sémantème dans l'idéogenèse d'un substantif en anglais.

Rezumat

În limba engleză, dihotomia «mass/count» care reflectă cele două actualizări posibile ale semantemului dintr-un substantiv, rămâne neexplicată, chiar de cei ce propun să se facă de aici, două clase de semanteme. La ce corespunde această clasare observabilă pentru toate substantivele? Textele lui Guillaume, care evocă ideea unei « universalizări interioare » în cadrul semantemului, sugerează un posibil răspuns. Atunci când Guillaume dezvoltă această idee, sfârșește prin a susține că persoana cardinală (= logică, obiectivă, generalizată etc.) este cea care conferă, din extensia semantemului, o reprezentare ca suport intern al substantivului. Clarificând noțiunea de incidență internă, analiza sa ne ajută să înțelegem rolul celor două tipuri de actualizare a semantemului în ideogeneza unui substantiv, în limba engleză.

Key words : *lexeme, unbounded/bounded, cardinal person, substantive in English, extension*

Mots clefs : *sémantème, non-délimité/délimité, personne cardinale, substantif en anglais, extension*

Cuvinte cheie : *semanteme, nedelimitat/delimitat, persoană cardinală, substantiv în limba engleză, extensie*

Introduction

Guillaume a affirmé, dans la première année de son enseignement, que « dans le plan matériel de la langue, il est absolument impossible de prendre une vue exacte du sens fondamental et en quelque sorte essentiel d'un mot... » (1992, 198)¹, ce qu'il a répété l'année suivante quand il a caractérisé « l'idée elle-même » (la matière lexicale) comme « la partie impénétrable du mot » (2009, 49). Même s'il n'a jamais, à notre connaissance, proposé d'analyse complète d'un sémantème, on trouve ça et là pendant ces années et les années subséquentes, des commentaires qui traitent surtout du rapport entre le contenu matériel ou sémantique du mot et son contenu formel ou grammatical.

Dans cet exposé, nous ne prétendons pas faire un résumé de tous ses commentaires, mais nous essaierons plutôt de montrer comment certains d'entre eux nous ont permis de mieux voir la place d'un problème existant dans l'analyse du substantif en anglais. Nous allons commencer par évoquer ce problème et ensuite commenter les textes de Guillaume – textes que nous n'avons pas bien compris au début, mais qui nous ont permis de voir comment Guillaume lui-même cherchait à mieux comprendre le substantif et comment il a enfin su analyser l'incidence interne. Ensuite nous allons regarder notre problème du point de vue qui se dégage de ces textes.

Le problème

Pour autant que nous le sachions, toutes les grammaires de l'anglais moderne parlent de deux versions du substantif appelées diversement, selon leur effet de sens, *mass* vs. *count*, *uncountable* vs. *countable*, *continue* vs. *unit*, etc. Par exemple :

Coffee is a stimulant. (Le café est un stimulant.)

où on comprend que l'on parle de la substance en elle-même, et

Would you like a *coffee*? (Veux-tu un café?)

où on comprend que l'on parle d'une certaine quantité de cette même substance dans un contenant. Pour distinguer ces deux sens, nous allons emprunter la terminologie du linguiste américain Langacker, qui appelle ces deux versions du même mot *unbounded* et *bounded* (non-délimité et délimité). Nous préférons ces termes parce qu'ils évoquent deux manières de se représenter le sémantème. C'est-à-dire que ces termes analytiques caractérisent non pas les effets de sens dans l'emploi, mais ce qui permet ces effets, la condition préalable dans l'acte de représentation qui produit des résultats comme *mass* ou *count*, observables dans l'expression. Autrement dit, nous proposons qu'un sémantème est représenté soit 'non-délimité', soit 'délimité' avant que le substantif ne soit formé.

Si on arrête là l'analyse, il n'y a pas de problème. On peut se contenter, comme la plupart des grammairiens, de noter ces deux manières d'employer un substantif et passer à d'autres questions. Ou bien, on peut, comme certains, essayer de partager les substantifs en deux classes sémantiques selon la fréquence des emplois. Ainsi un sémantème comme 'wine', généralement considéré un liquide, serait classé 'non-délimité' :

Do you prefer wine? (Est-ce que vous préférez du vin?)

Par contre, 'school', qui désigne normalement un bâtiment ou une institution serait classé 'délimité' :

He works in a school. (Il travaille dans une école.)

Cependant, ces mêmes substantifs expriment parfois l'autre sens, comme :

¹ Les citations des textes de Guillaume sont tirées de la collection *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume* (www.fondsgustaveguillaume.ulaval.ca/publications). Voir Bibliographie ci-dessous.

Do you prefer a red wine? (Est-ce que vous préférez un vin rouge?)

où *wine* exprime un sens ‘délimité’, et

He’s in school. (Il est en classe.)

où le substantif exprime un sens ‘non-délimité’. On parle alors d’exceptions ou de « conversions » ou de substantifs appartenant aux deux classes, ce qui ne laisse qu’une notion assez confuse de ces classes.

Finalement, il a été proposé² que théoriquement, tout substantif peut se trouver dans l’un ou l’autre emploi. À l’appui de ce dernier point de vue, on peut citer en exemple *boy* (garçon), qui a habituellement un sens ‘délimité’, employé pour exprimer le sens ‘non-délimité’ de ‘nature de garçon’ :

It's not brutality... It's boy, only boy. (Ce n’est pas de la brutalité... C’est du garçon, seulement du garçon.)

Nous allons adopter ce dernier point de vue selon lequel tout substantif peut exprimer les deux sens. Ceci implique que le sémantème tel qu’il existe en langue a la possibilité d’être actualisé avec l’un ou l’autre de ces deux sens. Il est important de souligner qu’effectivement tout substantif exprime l’un ou l’autre sens, et nous verrons plus bas pourquoi le sémantème d’un substantif doit être conçu comme ou ‘délimité’ ou ‘non-délimité’. Mais d’abord, cernons le problème de plus près.

On est confronté ici à une catégorisation générale à l’intérieur du substantif, ce qui pose un problème pour ceux qui oeuvrent en psychomécanique du langage : où situer cette catégorisation dans la psychogenèse du mot, le procès qui actualise son signifié lexical et lui donne une forme grammaticale ? Est-ce que cette opération de catégorisation fait partie de l’idéogenèse du substantif ou de sa morphogenèse ? Le fait qu’elle se trouve dans tous les substantifs, comme le nombre grammatical, semble suggérer que cette distinction est d’ordre grammatical. Pourtant, aucune grammaire, à notre connaissance, n’a proposé une telle forme grammaticale. Par contre, certains grammairiens proposent, comme nous venons de le voir, des classes lexicales, tandis que la plupart se contentent de reconnaître les deux sens sans se poser cette question.

Pour nous, linguiste adhérent à la psychomécanique du langage, qui postule que la genèse mentale du mot est accomplie par le locuteur pendant l’acte de langage, la question ne peut être évitée. Si c’est une distinction lexicale, comment peut-on l’envisager comme faisant partie de l’idéogenèse, qui est une opération de particularisation, de discrimination d’un sémantème de tout autre sémantème ? Comment peut-on envisager une opération de catégorisation, d’universalisation, pendant une opération de discernement, de particularisation ? Dernièrement, en (re)lisant les *Leçons de linguistique* avec ce problème en tête, nous avons remarqué que certains passages semblaient poser un problème semblable. Examinons quelques-uns de ces passages en essayant d’en tirer une interprétation cohérente.

L’universalisation endo-sémantique

Dès 1938-39, en discutant du nom, Guillaume parle d’« une universalisation intérieure qui ne s’arrête qu’*in extremis*, quand, si elle allait plus loin, elle détruirait le sémantème lui-même » (1992, 128). Il n’est pas évident d’interpréter ce passage. Au début, nous avons pensé que c’est une idée comme ‘cheval’ qui est devenue assez générale pour évoquer la nature de tous les êtres que le substantif peut désigner. Dans sa prochaine leçon (135), Guillaume fait remarquer que :

La nécessité de l’existence de l’article apparaît ainsi étroitement liée à un haut développement de l’universalisation endo-sémantique, intérieure au sémantème et par conséquent extra-flexionnelle.

Ici, il aperçoit un rapport entre l’article et cette universalisation interne, mais il ne précise pas quelle sorte de rapport. À la fin de l’année suivante, il discute de cette universalisation dans l’idéogenèse comme d’une « opération d’entendement généralisatrice » et évoque son rapport avec la morphogenèse qui mène à la partie du discours :

Pour que l’opération d’entendement généralisatrice ne compromette pas, ne détruise pas le

² Christophersen and Sandved, 110.

résultat de l'opération de discernement particularisatrice – ce qui abolirait le mot – il faut que la généralisation d'entendement reste inférieure si peu que ce soit à la particularisation de discernement. Autrement dit qu'il soit satisfait à la condition : universalisation < particularisation. Mais, d'autre part, il faut, pour que le mot s'achève en partie du discours, que l'universalisation égale et dépasse, transcende la particularisation. On obtient ce dernier résultat, sans nuire à la particularité du mot, en achevant l'universalisation d'entendement sur un support étranger au sémantème. Selon les langues, ce support varie. (2009, 265)

Si nous avons bien compris, « l'opération d'entendement généralisatrice », ne dépassant pas les confins imposés par « l'opération de discernement particularisatrice », est poursuivie par « un support étranger au sémantème » représenté par les formes vectrices de la morphogénèse qui portent l'universalisation jusqu'à la partie du discours. Encore une fois, il n'y a aucune explication en ce qui concerne cette généralisation « endo-sémantique ».

Deux ans plus tard (1941-1942 A), Guillaume revient sur la question de la personne et donc du moi et du hors-moi. Il explique que « le hors-moi du langage, c'est la sémantèse dans son ensemble », le côté sémantique (non grammatical) du langage, et qu'un « fragment de sémantèse = sémantème distinct ». Cette vue l'amène à proposer que :

L'incidence du hors-moi au hors-moi livre à l'esprit l'espace, qui est, dans les langues, le substrat du nom. L'incidence du hors-moi au moi livre à l'esprit le temps, qui est le substrat du verbe... (2010, 237)

Pour un nom particulier, c'est le sémantème (fragment du hors-moi) qui est incident au hors-moi, tandis que pour un verbe, le sémantème est incident au moi (cf. p. 238). À l'idée bien connue que le substantif est un mot ayant une incidence interne, ce passage ajoute un lien entre la personne – ce fragment de sémantèse – et l'espace. Plus tard la même année, dans la série B des conférences, il évoque le sémantème du point de vue du système général du mot :

Un principe dont on fait état dans cette genèse *a priori* de la systématique formelle du mot, c'est que le sémantème a pour support une universalisation interne qui doit, dans tous les cas, rester inférieure à l'entier. (2005, 395)

Ce passage contribue à l'idée que son universalisation interne incomplète fournit un support pour le sémantème, un support « extra-flexionnel ». Pour compléter l'universalisation qui mène à la partie du discours prévue pour le mot dans la phrase, « Il s'ensuit une universalisation exo-sémantique ». (2005, 432)

Les leçons de l'année suivante, et particulièrement celle du 21 janvier 1943 (série B), marquent un pas définitif en ce qui concerne le support du sémantème. Dans ses réflexions sur la personne, Guillaume distingue la « personne extra-ordinale, de rang fixe » comme déterminant interne du substantif et comme support des autres déterminants internes :

Dans le substantif français, c'est la personne extra-ordinale, de rang toujours troisième – que nous nommerons dorénavant la personne cardinale – qui porte le cas synthétique, le genre, le nombre. (1999, 128)

Il situe la personne cardinale dans le substantif de la façon suivante :

Cette personne est dans le substantif incorporée au sémantème. Le facteur d'incorporation, c'est la partie du discours. La partie du discours enveloppe l'ensemble.

Il résume ceci par un schéma (1999, 129) :

personne sémantème + cardinale	genre + nombre cas synthétique	partie du discours
--------------------------------------	--------------------------------------	--------------------------

Ce schéma, qui suggère que c'est la partie du discours qui « incorpore » toute la formation du mot, doit être compris à la lumière de cet « *a priori* de la systématique formelle du mot » évoqué précédemment. Cet *a priori* systématique est, chez le sujet parlant, une visée préalable pour former

un sémantème selon la fonction prévue pour le mot dans la phrase en construction : par exemple, prévoir la formation de ‘neige’ comme substantif plutôt que comme verbe. Dans le schéma, cette visée de représentation appelle un substantif qui « enveloppe » l’idéogenèse pour former :

un sémantème qui, parce qu’il emporte avec soi le phénomène de l’incidence à soi-même – de l’incidence interne – relève de la loi de duplication. Il lui faut être intérieurement deux. Cette dualité intérieure est celle du sémantème proprement dit et de la personne cardinale à laquelle il est incident. » (1999, 129)

Ainsi Guillaume définit le support, résultat de la généralisation interne du sémantème, comme étant la personne cardinale. C’est une clarification considérable de la notion d’incidence interne non seulement parce que le support, représentation d’espace, est nettement distingué de l’apport, représentation lexicale particulière, mais aussi parce que le support est dérivé de l’apport par généralisation. En effet, le support consiste en le trait le plus général de l’apport, l’espace qu’implique tout sémantème, matière d’un substantif.

Comme déterminant intérieur du nom, elle [la personne cardinale] reste implicite, et, au lieu d’indiquer une extension effective du nom, elle indique seulement la puissance qu’a le nom de toute extension. (1999, 133)

La personne cardinale, support interne, est une représentation de l’extension du substantif, du champ à l’intérieur duquel le sémantème peut exercer sa puissance de désignation. Guillaume continue en évoquant l’article :

C’est en se fondant sur cette différence de la personne cardinale en puissance d’extension et de la personne cardinale en effet d’extension que l’on peut définir l’article : le signe de la transition du nom en puissance au nom en effet. (1999, 133)

On ne peut pas poursuivre ici sa discussion de l’article comme la représentation de la personne cardinale à l’extérieur du substantif pour exprimer l’extensité du substantif. Il faut quand même rappeler que Valin, dans son étude sur la syntaxe (1981, 38-39), a conclu de cette analyse de Guillaume que le procès de substantivation n’est complété qu’avec l’incidence du substantif à son extensité représentée par l’article. C’est dire que le syntagme nominal n’est clos que quand le sémantème avec son extension, configurée par le genre, le nombre et le cas synaptique trouve son support dans son extensité, la portion de l’extension représentée par l’article.

Montrer comment Guillaume a développé sa conception de la personne cardinale comme support du sémantème dans toutes les parties du discours prédicatives nous écarterait de notre sujet. Le point à souligner ici c’est que, dans le substantif, Guillaume identifie l’universalisation interne du sémantème avec son extension, et que c’est la personne cardinale qui la représente toujours comme support, comme ce dont le sémantème parle. En 1959, il en parle en termes généraux :

la causation du mot des langues indo-européennes, causation dont le mouvement, au sein de la base de mot, a été de sous-tendre la particularisation explicitée de toute la généralisation implicite qu’elle peut – sans se rompre – supporter, souffrir. (1995, 146)

C’est la personne cardinale qui donne cette représentation généralisée de l’espace comme support pour le sémantème et ensuite pour les formes vectrices (genre, nombre, cas de fonction et personne ordinale) menant à la partie du discours.

Support spatial et sémantème en anglais

Ces textes de Guillaume nous font donc voir que le support interne du sémantème représente l’extension en tant que puissance tandis que l’article l’actualise en représentant son extensité effective en discours. La même analyse peut, si nous ne nous trompons pas, s’appliquer à l’anglais. Un emploi banal comme

Yesterday we had a snowstorm (Hier on a eu une tempête de neige)

s’y prête : l’extension représentée par la personne cardinale comme support puissanciel du sémantème ‘snowstorm’ est actualisée par la personne de l’article *a* comme l’extensité ‘singulier’, et c’est l’incidence du sémantème à cette extensité qui complète le syntagme. Mais, fait bien connu de ceux qui ont appris le français comme langue seconde, l’emploi de l’article est plus répandu en

français qu'en anglais. Là où le français emploie l'article partitif, l'anglais se contente souvent du substantif seul, sans déterminant extérieur :

We had snow, rain and good weather during the trip. (Nous avons eu de la neige, de la pluie et du beau temps pendant le voyage.)

Ici, on l'aura remarqué, c'est justement des notions 'non-délimitées' qui font difficulté pour un anglophone essayant d'apprendre le français.

Devant de tels emplois, il faut se poser la question de savoir si l'analyse de Guillaume est valable pour l'anglais. Est-ce que le sémantème a fourni, par généralisation interne ou « implicite », un support pour l'incidence de 'snow', 'rain' et 'weather'? Même se poser la question appelle une réponse affirmative puisque il s'agit de substantifs dont l'incidence interne implique nécessairement une dualité, un apport lexical et un support. Ici aussi ce support, à la fois inhérent au sémantème mais abstrait, séparé de lui, est son extension représentée par la personne du substantif. Sans article ou autre déterminant extérieur, cependant, l'extensité n'est pas représentée en dehors du substantif, de sorte que le substantif donne un effet d'imprécision, de flou, d'indéterminé.

Si nous ne nous trompons pas, c'est ici que l'analyse de Guillaume rejoint notre problème en anglais du sémantème 'non-délimité/délimité'. La personne cardinale du substantif représente son support spatial, son extension (ce que nous appelons *its range of representation*, son champ de représentation) comme un trait général interne du sémantème. C'est-à-dire que parmi les traits caractérisants qui particularisent chaque sémantème et déterminent l'étendue de son extension se trouve un trait spatial, prévu dès la visée de représentation (l'« *a priori* systématique ») qui a déclenché la formation d'un mot représentant une entité (plutôt qu'un verbe représentant un événement). Ce trait spatial représente l'espace contenu dans cette entité, et il le représente soit délimité, soit non-délimité, selon l'expérience momentanée que le locuteur veut exprimer, comme nous avons vu avec les exemples de *coffee*, *wine* et *school*. En somme, cette dichotomie, si manifeste en anglais, fait voir un trait du sémantème nominal, la personne cardinale, qui le distingue du sémantème verbal.

Ceci nous permet de comprendre pourquoi cette dichotomie se trouve exploitée par tout substantif. Pour représenter un espace, il faut ou bien le penser avec des limites ou bien le laisser non délimité. Il n'y a pas d'autres possibilités. Il faut donc que tout mot dont le support interne est spatial représente son support ou 'non-délimité' ou 'délimité'. Par ailleurs, du point de vue opératif, on peut apercevoir un ordre nécessaire entre ces deux possibilités. On ne peut pas représenter des limites sans avoir déjà en vue un espace sur lequel les imposer. Autrement dit, l'opération interne pour représenter le support du sémantème livrerait d'abord un espace 'non-délimité' et ensuite un espace 'délimité'.

C'est ainsi que le substantif exprime le trait spatial qui rend possible son incidence interne.

Dans le nom, la personne cardinale demeure l'assiette d'incidence portant puissance d'extension.

En dehors du nom, la personne cardinale se répète comme assiette d'incidence portant cette fois effet d'extension. (1999, 130)

Pour Guillaume, ce qui permet la réalisation de l'incidence du sémantème à son extension, c'est l'article (ou tout autre déterminant) qui complète le syntagme nominal en représentant l'extensité momentanée du sémantème. Là où le substantif est sans article, le rapport entre l'extension et l'extensité n'est pas représenté. Le sémantème est pourtant incident à la personne cardinale caractérisant ainsi son support interne pour exprimer son champ de représentation en laissant au système du nombre et au contexte le soin de fournir des indications concernant son extensité.

Conclusion

À partir de passages que nous considérons obscurs sur la généralisation « endo-sémantique » du substantif, nous avons suivi la trace de la pensée de Guillaume jusqu'au point où il identifie cette opération comme étant celle qui définit la personne cardinale, représentant l'extension du sémantème. Comme support du sémantème, la personne assure ainsi que l'incidence

du substantif est à l'intérieur de son propre champ de représentation. En appliquant cette analyse au problème que pose les deux versions d'un sémantème en anglais, il est apparu que ce sont deux manières de représenter l'espace occupé par l'entité expérientielle dont on parle. C'est cet espace que l'article mettra en rapport avec l'extension du sémantème et représentera comme son extensité. Une confirmation de ce lien entre la dichotomie spatiale, non-délimité/délimité, du sémantème et l'incidence interne du substantif se trouve dans le fait que ce lien n'est pas manifesté par les parties du discours d'incidence externe, l'adjectif et l'adverbe. Une dichotomie parallèle s'observe dans le sémantème du verbe, mais c'est une opposition temporelle et non pas spatiale.³

Ceci laisse ouvertes certaines questions. Est-ce que la distinction entre les deux versions du sémantème du substantif est de nature lexicale ou grammaticale ? Le fait que la représentation du trait spatial a lieu pendant l'idéogenèse suggère qu'elle est lexicale, tandis que le fait que c'est la visée formelle, grammaticale, de former un substantif qui appelle cette opération suggère qu'elle est grammaticale. L'important ici n'est pas de définir les termes *lexical* et *grammatical* mais de situer, comme le fait Guillaume, le lieu de cette opération dans la psychogenèse du mot : elle donne un trait spatial qui servira comme support pour le sémantème apporté par l'idéogenèse et, au delà, pour les formes vectrices de la morphogenèse.

Cette analyse a des implications pour le système du nombre grammatical. Les sémantèmes 'délimités' sont représentés avec un sens 'singulier', tandis que les sémantèmes 'non-délimités' sont représentés plus tôt dans le mouvement qui mène au 'singulier', comme nous l'avons expliqué ailleurs.⁴ Quant au 'pluriel' vu comme multiplication d'un singulier, il exige évidemment un sémantème 'délimité', quelque chose qui peut être multiplié. Il reste cependant certains emplois comme *the snows of Kilimanjaro*, *the waters of the Nile*, etc. qui font difficulté parce que les substantifs n'évoquent pas des unités, des espaces bien 'délimités'. La question appelle réflexion.

Enfin, un anglophone ne peut s'empêcher de voir le même problème en français. Si effectivement, c'est la personne cardinale qui porte cette généralisation interne du sémantème d'un substantif dans les deux langues, est-ce qu'on ne doit pas s'attendre à un résultat semblable pour le support interne du sémantème ? Est-ce que la distinction 'non-délimité' / 'délimité' n'existe pas en français ? C'est peut-être le défaut d'un anglophone de penser que des substantifs comme *avec raison*, *en avion*, *par terre* expriment une notion 'non-délimité'. On peut se demander si c'est ce que Guillaume évoquait quand il fait remarquer que :

La distinction du singulier qualitatif et du singulier quantitatif est l'une des plus profondes de la mécanique intuitionnelle. (1956-1957, 143)

La question reste posée.

Comme tout pas en avant, la percée qu'a faite Guillaume en explicitant l'incidence interne d'un substantif au moyen de la personne cardinale soulève d'autres questions. Quel est le rôle de la personne dans les autres parties du discours ? Par ailleurs, quand il remarque que le sémantème en soi reste « la partie impénétrable du mot », est-ce que nous devons interpréter cette vue comme une expression de frustration après maints efforts pour analyser des sémantèmes ? Ou s'agit-il d'une intuition que les constituants ultimes du langage ne sont pas accessibles à nos moyens d'analyse ? Il ne serait pas le premier homme de science à constater ceci à propos de l'objet de ses recherches.

Bibliographie

- Christophersen, Paul and Arthur O. Sandved. 1969. *An Advanced English Grammar*. London: Macmillan.
- Guillaume, Gustave. 1990. *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume 1943-1944 A*, vol. 10. Québec: Presses de l'Université Laval et Lille: Presses universitaires de Lille.
- 1992. *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume 1938-1939*, vol. 12. Québec: Presses de

³ Voir mon essai sur la sémantique lexicale, chapitre 13, pour une discussion plus développée.

⁴ Voir mon étude sur le syntagme nominal, chapitre 6.

l'Université Laval et Lille: Presses universitaires de Lille.

-- 1995. *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume 1958-1959 et 1959-1960*, vol. 13. Québec: Presses de l'Université Laval et Paris: Klincksieck.

-- 1999. *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume 1942-1943 B*, vol. 16. Québec: Presses de l'Université Laval et Paris: Klincksieck.

-- 2005. *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume 1941-1942 B*, vol. 17. Québec: Presses de l'Université Laval.

-- 2009. *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume 1939-1940*, vol. 19. Québec: Presses de l'Université Laval.

-- 2010. *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume 1941-1942 A*, vol. 20. Québec: Presses de l'Université Laval.

Hirtle, Walter. 2009. *Lessons on the Noun Phrase in English: From Representation to Reference*. Montréal: McGill-Queen's University Press.

-- 2013 *Making Sense out of Meaning: An Essay in Lexical Semantics*. Montréal: McGill-Queen's University Press.

A Contribution to a History of the Theories about the Acquisition of Language. The Psychomechanics Perspective

Pour une histoire des théories sur l'acquisition du langage : la perspective psychomécanique

Per una storia delle teorie sull'acquisizione del linguaggio: la prospettiva psicomecanica

Pentru o istorie a teoriilor despre achiziția limbajului: psihomecanică perspectivă

Alberto MANCO

Università degli Studi di Napoli "l'Orientale"

albertomanco@unior.it

Abstract

Language acquisition is one of the most fascinating areas that a linguist can address, while also being of the most frustrating, given its enormous difficulties on a theoretical level. There are numerous methods to understand how language acquisition occurs among children (Kidd 2006, 314), whilst it is also known that there is no unified language acquisition theory. At the same time, in comparative studies of linguistic theories, no linguist dealing with acquisitional elements seems to have considered, thus far, how psychomechanics can contribute to theories of language acquisition. In this article, aimed primarily at followers of Guillaume's theory, I shall therefore present an initial and truly fundamental discussion on the relationship between the implicit references to acquisition made in Guillaume's work and several well-known stances in the area of acquisition.

Résumé

L'acquisition du langage est l'un des thèmes plus fascinants auxquels un linguiste peut s'occuper et, au même temps, l'un des thèmes plus frustrants à cause des difficultés énormes qui doivent être assumées et dépassées au niveau théorique. Il y a de nombreuses méthodes pour expliquer la manière dont l'acquisition du langage se produit chez les enfants (Kidd 2006, 314), mais il n'y a pas de théorie unitaire concernant l'acquisition du langage.

Au même temps, dans l'approche comparative des théories linguistiques, aucun des linguistes préoccupés de ces processus ne semble avoir pris en considération la contribution de la psychomécanique à une théorie de l'acquisition du langage. En tenant compte de cet aspect, j'essaierai, dans cet article, destiné premièrement aux adeptes de la théorie guillaumienne, de formuler une première et essentielle supposition sur la relation qui peut se remarquer entre les références implicites du processus d'acquisition présents dans l'œuvre de Guillaume et certaines positions bien connues dans le domaine de l'approche de l'acquisition linguistique.

Riassunto

L'acquisizione del linguaggio è uno dei temi più affascinanti di cui un linguista possa occuparsi e al tempo stesso uno dei più frustranti per le difficoltà che pone sul piano teorico:

esistono numerosi metodi per spiegare l'acquisizione del linguaggio nel bambino (Kidd 2006, 314), ma non è disponibile una teoria unitaria dell'acquisizione del linguaggio. Nel contempo, sul piano dello studio comparato delle teorie linguistiche, nessun linguista che si occupi di fatti acquisizionali sembra aver sinora considerato il contributo che la psicomecanica può dare ad una riflessione teorica sull'acquisizione. Tenendo conto di questo, in questo breve articolo rivolto innanzitutto ai frequentatori della teoria guillaumiana proverò a presentare un primo essenziale accenno alla relazione che può essere intravista tra i riferimenti impliciti all'acquisizione presenti nell'opera di Guillaume e alcune note posizioni del campo acquisizionalista.

Rezumat

Achiziția limbajului este una dintre cele mai fascinante teme de care se poate ocupa un lingvist și în același timp una dintre temele frustrante datorită dificultăților enorme ce trebuie să fie asumate și depășite la nivel teoretic. Există numeroase metode pentru a explica modul în care se produce însușirea limbajului la copii (Kidd 2006, 314), dar nu există o teorie unitară cu privire la achiziționarea limbajului.

În același timp, în abordarea comparativă a teoriilor lingvistice, niciunul dintre lingviști preocupați de aceste procese nu pare să fi luat în considerare contribuția psihomecanicii la o teorie a achiziționării limbajului. Ținând cont de acest aspect, voi încerca în acest articol, destinat în primul rând adepților teoriei guillaumiene, să formulez o primă și esențială supoziție cu privire la relația ce se poate remarca între referințele implicite ale procesului de achiziționare prezente în opera lui Guillaume și unele poziționări binecunoscute în domeniul abordării achiziției lingvistice.

Keywords: *Psychomechanics of language, Language acquisition, History of the linguistic theories.,*

Mots clés: *psychomécanique du langage, acquisition du langage, histoire des théories linguistiques*

Parole chiave: *Psicomecanica del linguaggio, Acquisizione del linguaggio, Storia delle teorie linguistiche*

Cuvinte cheie: *Psihomecanica, însușirea limbajului, istoria teoriilor lingvistice*

Centralità dell'elemento temporale nell'acquisizione

Parafrasando una definizione che T. De Mauro ha dato della comprensione del linguaggio quando la si opponga alla produzione dello stesso, si può dire che l'acquisizione del linguaggio costituisce l'altra metà della sfera linguistica, poiché si sviluppa in un inaccessibile tempo interiore di esperienza. Tenendo conto di questo, e senza voler creare un adattamento forzoso tra nozioni distanti o tra autori che non hanno avuto contatti tra loro, si può tentare dunque di porre la seguente domanda: può la psicomecanica del linguaggio contribuire epistemicamente alla ricerca sull'acquisizione? In effetti, la nozione di acquisizione del linguaggio è riferibile, nello spazio teorico della psicomecanica, a concetti quali la primitività, il tempo storico, la completezza, l'incompletezza, la stessa ontogenia del linguaggio e, in conclusione, essa implica un riferimento costante al tempo per quanto sottinteso. Questo però non è bastato ad attirare l'attenzione sugli studi psicomecanici, anche se in qualche opera sull'acquisizione il nome di Guillaume si trova citato tra i pochissimi linguisti (Bühler, Jakobson, ma ricorre anche il nome di Merleau-Ponty) che furono ispirati sì dallo strutturalismo ma che seppero superare una concezione statica e autoreferenziale della struttura linguistica (Nerlich and Clarke 2007, 598) collegando l'atto linguistico a un fatto di cognizione. In altre parole, costoro valorizzarono taluni aspetti vocatamente "dinamici" della linguistica saussuriana che venivano spesso trascurati da altri linguisti.

Come Guillaume ha mostrato sin dai tempi della pubblicazione di *Temps et Verbe* nel 1929, il tempo linguistico può essere esplicito ed implicito : il tempo esteriore durante il quale l'evento linguistico accade, e il tempo interiore che serve a processare l'evento linguistico stesso. A questo fa da contraltare il fatto che la suddivisione tipologica del tempo di produzione linguistica, che è alla base della teoria guillaumiana e che sarebbe utile incorporare nella più ampia riflessione

sull'acquisizione, non trova collocazione negli studi dedicati a quest'ultima. Al tempo stesso, quella relativa ai tempi dell'acquisizione può essere una questione centrale nella sensibilità di chi abbia presente la lezione di Guillaume, ancorché se si considera che negli studi sull'acquisizione del linguaggio non è raro trovare affermazioni preliminari come quella secondo cui l'acquisizione "avviene in modi e tempi identici, indipendentemente dalla particolare lingua a cui i bambini sono esposti e anche dalla modalità in cui la lingua è espressa" (Guasti 2007, 35). Altro punto sensibile è quello che, come mostra la sintesi di Bloom-Tinker (2001), riconosce nell'intenzionalità il fondamento dei fatti acquisizionali; un argomento, questo, che non può non essere associato alla centralità della nozione di *visée* nella psicomecanica del linguaggio. Non è difficile, del resto, trovare smentito il principio per il quale i bambini acquisiscono il linguaggio secondo tempi e modi universalmente ricorrenti, almeno quando si marchi la differenza tra i tempi effettivi in cui l'acquisizione avviene (Bavin 1995), per quanto la sfasatura tra futuri parlanti di una certa lingua e futuri parlanti di un'altra lingua sia considerata quasi sempre minima e lo scarto tra i diversi tempi dell'acquisizione non trovi una verifica sistematica sul piano cronogenetico.

I riferimenti all'"acquisizione" nelle lezioni di Guillaume

Ancora una decina di anni orsono di una vera e propria linguistica acquisizionale si doveva scrivere che fosse "un'area della linguistica applicata relativamente nuova, che solo di recente si sta configurando con una sua propria fisionomia e autonomia" (Chini 2005, 9).

La questione è stata preceduta da lungo processo di preparazione al quale non può essere estranea la riflessione sulla comprensione. Anni addietro De Mauro scriveva per esempio che "le *anteriori* [corsivo mio] fatiche dell'imparare a capire si consumano tutte *in interiore puero*, sfuggono all'attenzione del non specialista e restano in genere sepolte nell'oblio" (De Mauro 1999, 4). In ogni caso, col tempo le cose sono cambiate, anche collegando tra loro alcune conclusioni raggiunte da tempo con altre più recenti. La necessità di una svolta prosodica, ad esempio, è stata ormai ampiamente elaborata e si sa che l'essere umano apprende a riconoscere gli schemi, i contorni dell'intonazione prima della sua nascita. Quindi, mentre ricerche sugli aspetti fonologici e prosodici sono state eseguite, "only little is known about children's early conceptual development and about its interaction with word form acquisition. Moreover, virtually nothing is known about the neural mechanisms involved in early word comprehension" (Friedrich 2008, 137).

Tornando al riferimento a una riflessione teorica sull'acquisizione, potrebbe essere opportuno, a questo proposito, esplicitare preliminarmente cosa sia l'acquisizione non tanto spiegando ciò che è l'acquisito quanto semmai il processo di acquisizione in sé considerato come un tutto, tenendo conto della distinzione guillaumiana tra il "dire" e il "da dire". "Acquisizione" è una parola che prima di essere in relazione con la domanda lo è con il guadagno, il vantaggio, ma soprattutto con l'aumento, l'accumulo. In questo caso, essa è in rapporto con l'aumento della disponibilità linguistica, con la sua *crescenza*. Tenendo presente la lezione di Guillaume, si deve ricordare che questo permette di supporre una centralità del fattore ontogenetico, ed il principio di un linguaggio che mostra la sua costruzione è del resto difficile da porre né si distacca, al tempo stesso, dal legame tra le età linguistiche, le epoche linguistiche e i momenti linguistici: « D'âge en âge, d'époque en époque, d'instant en instant, le langage apporte à l'homme, constructeur de sa pensée, le spectacle de la construction accomplie » (Guillaume 1995, 13).

La centralità dell'acquisizione e il fatto che questa centralità sfugga alla linguistica saranno confermate in una lezione di Guillaume del 1948, dove si trova al centro del discorso la riflessione sui modi verbali e nella quale, al di là dell'oggetto esplicito di riflessione (appunto il modo verbale), Guillaume parla dell'acquisizione come di un processo sperimentale. Si ha così la possibilità, in questa occasione, di conoscere il suo pensiero sull'acquisizione nell'infante, che si può considerare paradigmatico: « L'apprentissage aisé de la langue par l'enfant doit [...] être considéré comme un effet de la systématisation existante au sein de l'édifice linguistique. L'enfant apprend la langue partie par partie et d'une manière incohérente, dépourvue de tout système, livrée au hasard » (Guillaume 1997, 303).

Al tempo stesso va segnalato che in una lezione del 1944, dove precisava quale fosse l'oggetto della linguistica, Guillaume aveva opposto l'acquisizione alla comprensione. Egli alla fine faceva coincidere l'acquisizione stessa con una istanza di completamento, parlando esplicitamente di acquisizione di completamento, cosa che suggerisce un legame tra acquisizione (considerata come un quadro psichico nuovo) e completamento.

Queste considerazioni, formulate al più tardi nel 1944, diventano ancor più dense quando le si confronti oggi con la necessità (perdurante in letteratura) di domandarsi quali siano gli aspetti universali e linguaggio-specifici dell'acquisizione, domande che partono dalla necessità di sapere quali fattori strutturali o funzionali determinano il processo acquisizionale, poiché, come osserva Hickmann, "the systemic organisation of language (and of particular languages) has an impact on how the cognitive system organises itself during child development" (Hickmann 2003, 8).

Si deve notare che per Guillaume la nozione di acquisizione è legata a fatti passati e a capacità incoscienti di distinguere tra le differenti parti del discorso. Si tratta, evidentemente, di una considerazione estremamente tecnica. In questo modo Guillaume definisce infatti l'acquisizione non come una creazione ma semmai come un'eredità e la riferisce alla lingua e non al discorso.

Si hanno dunque due rapporti di equivalenza, che ancora una volta lasciano emergere i fattori metatemporali che soggiacciono alla questione: in primo luogo la creazione è in rapporto all'eredità come il passato è in rapporto al presente. In secondo luogo, il possibile è in rapporto al probabile come l'espressione dell'incertezza è in rapporto all'acquisizione della completezza.

L'allusione alle operazioni incoscienti è poi confermata con la definizione della meccanica intuitiva dove incoscienza e intuizione sono associate, e in questo modo, ancora una volta, l'acquisizione è associata a una migliore visibilità linguistica e non a un aumento del sapere linguistico. Guillaume riferisce l'acquisizione alla cronogenesi ma non alla cronotesi, cosa questa che deve far riflettere sul riferimento, nei processi di acquisizione, a fattori alternativi al "tempo linguistico" inteso in senso cronogenetico. Una considerazione, dunque, che induce a fare un parallelo supplementare: la cronogenesi è in rapporto con la genesi della potenza e con il fatto acquisizionale. La cronotesi è in rapporto con l'esercizio della potenza nel corso della sua acquisizione e con fatti linguistici non-acquisizionali. In particolare, si deve dire che si parla di questo con riferimento al sostrato operativo di ogni sistema linguistico (Guillaume 1973, 225), sostrato che si pone sullo stesso piano della distinzione tra linguaggio e indicibilità, vale a dire tra dicibilità e indicibilità. Il linguaggio, insomma, deve operare in sé "trois mutations successives pour atteindre l'entier de sa fonction" ed esso le stabilisce in un modo che Guillaume espone con chiarezza:

1. mutation de l'indicible en dicible,
2. mutation du dicible en dire,
3. mutation du dire en dit terminal (Guillaume 1982, 24).

Lo schema generale dell'acquisizione (inteso come uno schema generale metateorico del linguaggio) è dunque in qualche maniera comparabile allo schema generale che nella prospettiva psicomecanica regola tipologicamente le lingue, ed è possibile dedurlo da una lezione del dicembre 1956 in cui Guillaume diceva che la costruzione storica del linguaggio ha l'aspetto di una espansione continua, di uno spazio aggiuntivo conquistato da se stesso, dalla sua propria costruzione.

La tripartizione tipologica glossogenica potrebbe offrire quindi un nuovo spazio di interesse nell'ambito della riflessione sull'acquisizione, ed è importante rilevare, pur senza voler suggerire forzosi collegamenti, che alcuni degli autori maggiormente impegnati sul fronte dell'acquisizione del linguaggio hanno proposto schemi metatemporali tripartiti (cfr. Tomasello 2003, 282). Del resto, le implicazioni metateoriche poste dal rapporto tra il prima e il dopo tipici dei processi acquisizionali sono diffuse in letteratura. Valga per tutte quella secondo cui "the role of the native language has had a rocky history during the course of second language acquisition research" (Gass

and Selinker 2008, 89), dove si implica che lo schema metateorico di una condizione pro-ontogenica che si contrappone a una ontogenica agisce persino in questo caso.

Ma la lezione più emblematica di Guillaume su questo argomento resta quella del quattro dicembre 1958 in cui egli riporta eccezionalmente un suo dialogo con un bambino di tre-quattro anni.

L'argomento trattato nella lezione è la *costruzione* del linguaggio. Qualche cosa di cui si parla spesso nelle teorie sull'acquisizione ma con punti di vista non sempre soddisfacenti se si vuole includere la teoria dell'acquisizione del linguaggio in una teoria generale del linguaggio.

Guillaume afferma che è al progresso che segue « une linéarité propre, indépendante à un certain degré de l'affinement physique de l'espèce, que le langage doit d'avoir été une suite d'états <construits> différents, successivement institués et représentés [...]: Le *premier état structural*, c'est-à-dire les idiomes à phrases-mots et à mots-phrases, avec le stade de l'holophrase; puis avec les idiomes à mots primaires, longs ou courts; puis avec les idiomes à caractères, dont le chinois est l'exemple le plus vaste et le mieux conservé. Le *second état structural*, c'est-à-dire les idiomes à racine pluriconsonnantique et à voyelles de traitement de la racine. Le *troisième et dernier état structural*, c'est-à-dire les idiomes à radicaux et additus flexif (Guillaume 1995, 16).

Poiché il disegno tipologico delle aree glossogeniche è sorretto da argomenti che tengono costantemente conto di fattori caratterizzanti le lingue storico-naturali, come ad esempio quello relativo alla formazione dei classificatori in alcune lingue e il loro "superamento" in altre, allora anche alcuni studi sull'acquisizione basati su aspetti particolari dei processi di acquisizione possono essere commisurati con la teoria guillaumiana degli stati strutturali.

Da una parte dunque si pone la prospettiva secondo cui il "progrès structural et architectural du langage représente un progrès de la lucidité humaine indépendant à un haut degré de l'affinement physique de l'espèce" (Guillaume 1995, 16), e dall'altra si pone l'opportuna considerazione secondo cui il tipo di sistema che cade entro i limiti dell'innato programma biologico "che pone dei vincoli al possibile sistema grammaticale postulabile dal bambino [...] è argomento di una teoria linguistica" (Goodluck 1991, 77), mentre al crocevia di simili considerazioni si pongono studi dove si rileva ad esempio che "the identification and analysis of emergent categories offer insights into the role of language universals in early acquisition" (Clark 2001, 401).

Giustamente, Guillaume osserva che la successione di stati linguistici non è stata indagata dal punto di vista antropologico e che non si è ancora arrivati all'idea di una distribuzione del divenire umano in età linguistiche (Guillaume 1982, 241). La cosa si fa più marcata se si ricorda ancora una volta che una posizione assunta troppo a ridosso della primitività del linguaggio mette in presenza di un linguaggio pressoché per nulla costruito, pressoché ancora tutto da costruire. È noto del resto che nella riflessione di Guillaume sul linguaggio, l'opposizione tra *accompli-inaccompli* è fondamentale almeno quanto lo è la considerazione secondo cui con il termine "acquisizione" nello studio dell'implementazione del linguaggio nei bambini si intende "the process or result of learning (acquiring) a particular aspect of a language, and ultimately the language as a whole" (Crystal 2008, 8). Ebbene, l'opposizione particolare-intero andrebbe problematizzata, se non altro perché come nella letteratura acquisizionalista si trovano affermazioni secondo cui il bambino acquisisce un *intero* linguaggio, e non una parte dello stesso (Berman-Slobin 1994), così Guillaume articola in una lunga serie di riflessioni il rapporto tra linguaggio da realizzare vs linguaggio compiuto, opponendo linguaggio-parte a linguaggio-intero. Il linguaggio costruito rappresenta infatti per Guillaume l'ontogénie realizzata, mentre il linguaggio da costruire rappresenta la pro-ontogenia. Ne deriva che qualunque stato costruito del linguaggio è di per sé un rapporto tra l'ontogenia del linguaggio e la pro-ontogenia (Guillaume 1982, 243).

Tutto questo conduce a considerare nella sua centralità il già richiamato rapporto tra *ontogénie* e *pro-ontogénie*. Un momento singolare di questo rapporto è quello in cui, all'ontogenia compiuta, si oppone una corrispondente pro-ontogenia da compiere. Questa distribuzione

dell'ontogenia e della pro-ontogenia, che ne stabilisce l'equilibrio, è una distribuzione che Guillaume definisce "théorétique" (Guillaume 1982, 245). Una simile considerazione è da rapportare alla tradizionale scansione dei tempi di acquisizione da parte del bambino, che vanno dalle primissime articolazioni preverbal e periverbal al padroneggiamento del lessico, così riassunte da McGregor (2009, 202):

pre-language stages of cooing, beginning at about two or three months; and babbling beginning at around six months;
one-word stage, beginning at about a year or so;
two-word stage, beginning at 18 to 20 months;
telegraphic speech, beginning at two to three years of age;
basic mastery, at around four or five years;
elaboration and expansion especially of lexicon - also to some extent grammar - continuing throughout life.

Conclusione

In questo articolo abbiamo visto che al centro delle considerazioni di Guillaume su argomenti acquisizionali c'è il tempo nel suo rapporto con il linguaggio, al quale si associa la nozione di *visée* intesa come forza creatrice che soggiace allo sviluppo dello stesso. Una simile situazione deve essere riferita a quanto richiamato *infra* relativamente alle tre mutazioni successive del linguaggio e agli stati acquisizionali dello stesso.

Non si tratta affatto di un argomento privo di rilievo se si pensa per esempio che durante gli anni Quaranta si sosteneva la tesi secondo cui il comportamento vocale prelinguistico era un'attività completamente casuale, non soggetta ad alcuna legge di sviluppo (Fletcher and Garman 1991, 207), ma che Guillaume pone nella fase della pro-ontogenia.

Volendo collocare le cose nella loro prospettiva storica, si deve ricordare che nel 1968 Menyuk riconsiderava i dati pottenuti da Nakazima e collaboratori concludendo che la matrice degli aspetti distintivi nella lallazione degli infanti osservati da ricercatori si verificava secondo un ordine di schemi simili a quelli mostrati da un gruppo di infanti americani *un poco più grandi*, nella loro produzione delle parole (Fletcher and Garman 1991, 208 ; corsivo mio). Ma nel 1957 Guillaume aveva già letteralmente detto che il rappresentato si estrae storicamente da quanto viene espresso, e aveva stabilito il principio di una creazione sperimentale del linguaggio umano, aggiungendo a questo che il fatto di poter assegnare a un piano di riflessione quanto viene espresso e a un piano di riflessione quanto viene rappresentato testimonia del grande avanzamento della creazione sperimentale del linguaggio considerata in se stessa (Guillaume 1982, 246).

Certo, sono trascorsi molti anni da quando sono state formulate affermazioni come quella secondo cui "il punto essenziale è che noi siamo molto lontani da una teoria dello sviluppo del linguaggio adeguata a livello linguistico" (Goodluck 1991, 102); tuttavia, se sul piano della storia delle teorie linguistiche ci si è diffusamente distratti di fronte a quella prodotta da Guillaume, almeno su quello della considerazione della teoria guillaumiana all'interno della storia delle teorie sull'acquisizione potrebbe essere opportuno avviare una riflessione.

Bibliografia

Bavin 1995

Bavin E. L., "Language Acquisition in Crosslinguistic Perspective", *Annual Review of Anthropology*, Vol. 24 (1995), pp. 373-396.

Berman-Slobin 1994

Berman R.A., Slobin D.I., *Relating Events in Narrative*, Hillsdale, NJ, Erlbaum.

Bloom-Tinker 2001

Bloom Lois, Erin Tinker, "The Intentionality Model and Language Acquisition: Engagement, Effort, and the Essential Tension in Development", *Monographs of the Society for Research in Child Development*, Vol. 66, No. 4, Blackwell, Boston (Massachusetts) and Oxford (United Kingdom).

Chini 2005

Chini Marina, *Che cos'è la linguistica acquisizionale*, Carocci, Roma.

Clark 2001

Clark Eve V., "Emergent categories in first language acquisition", in Melissa Bowerman and Stephen C. Levinson (eds.), *Language acquisition and conceptual development*, Cambridge U. P., Cambridge.

Crystal 2008

Crystal David, *A Dictionary of Linguistics and Phonetics*, (6th Edition), Blackwell, Oxford ecc.,

De Mauro 1999

De Mauro Tullio, *Capire le parole*, Laterza, Roma-Bari.

Fletcher e Garman 1991

Fletcher P. e Garman M., *L'acquisizione del linguaggio. Studi sullo sviluppo della lingua materna*, Raffaello Cortina Editore, Milano.

Friedrich 2008

Friedrich Manuela, "Neurophysiological correlates of picture-word priming in one-year-olds", in Friederici Angela D. and Guillaume Thierry (eds.), *Early Language Development. Bridging brain and behaviour*, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam / Philadelphia, 137-160.

Gass and Selinker 2008

Gass Susan M., Larry Selinker, *Second language acquisition. An Introductory Course*, 3rd Ed., Routledge, New York-London.

Geeraerts and Cuyckens 2007

Geeraerts Dirk, Hubert Cuyckens, *The Oxford Handbook of Cognitive Linguistics*, Oxford U.P., New York.

Goodluck 1991

Goodluck Helen, "Acquisizione del linguaggio e teorie linguistiche", in Fletcher e Garman 1991, 78-103.

Guasti 2007

Guasti Maria Teresa, *L'acquisizione del linguaggio. Un'introduzione*, Raffaello Cortina Editore, Milano.

Guillaume 1973

Guillaume Gustave, *Principes de linguistique théorique de Gustave Guillaume*, recueil de textes inédits préparé en collaboration sous la direction de R. Valin, Québec, Presses de l'Université Laval et Paris, Klincksieck.

Guillaume 1982

Guillaume Gustave, *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 1956-1957, Systèmes*

linguistiques et successivité historique des systèmes II, publiées sous la direction de R. Valin, W. Hirtle et A. Joly, Québec, Presses de l'Université Laval, et Lille, Presses Universitaires de Lille.

Guillaume 1995

Guillaume Gustave, *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 1958-1959 et 1959-1960*, eds. R. Valin et W. Hirtle, Québec, Presses de l'Université Laval, et Paris, Librairie C. Klincksieck.

Guillaume 1997

Guillaume Gustave, *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 1946-1947 et 1947-1948, série A, Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française V et Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française VI*, eds. R. Valin, W. Hirtle et R. Lowe, Québec, Presses de l'Université Laval, et Paris, Librairie C. Klincksieck.

Hickmann 2003

Hickmann Maya, *Children's Discourse. Person, Space and Time across Languages*, Cambridge U.P., Cambridge.

Kidd 2006

Kidd E., "Language Acquisition Research Methods", in Keith Brown (ed.), *Encyclopedia of Language and Linguistics* (2nd ed.), Cambridge U.P., Cambridge.

McGregor 2009

McGregor William B., *Linguistics. An Introduction*, Continuum, London and New York.

Nerlich and Clarke 2007

Nerlich Brigitte and David D. Clarke, "Cognitive Linguistics and the History of Linguistics", in Geeraerts and Cuyckens 2007, 589-607.

Paradis and Genesee 1996

Paradis J., Genesee F., "Syntactic acquisition in bilingual children: autonomous or interdependent", in **AUTORI**, *Studies in second language cognition*, Cambridge U.P., Cambridge, 1-15.

Repetto 2008

Repetto Valentina, "L'acquisizione bilingue dell'aggettivo: i risultati di uno studio condotto su tre soggetti italo-tedeschi", *SILTA* 2.2008, 345-380.

Snow 1991

Snow Catherine E., "Parlare con i bambini", in Fletcher e Garman 1991, 105-132.

Tomasello 2003

Tomasello Michael, *Constructing a Language. A Usage-Based Theory of Language Acquisition*, Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts, and London, England.

Altri riferimenti

Tomasello 2007

Tomasello Michael, "Cognitive Linguistics and First Language Acquisition", in Geeraerts and Cuyckens 2007.

Langer 2001

Langer Jonas, "The mosaic evolution of cognitive and linguistic ontogeny", in Melissa Bowerman

and Stephen C. Levinson (eds.), *Language acquisition and conceptual development*, Cambridge U. P., Cambridge.

Nicolai 2003

Nicolai Florida, *Normalità e patologia nel linguaggio*, Edizioni del Cerro, Tirrenia (Pi).

From Guillaume's 'Deponent Verb' to the Unaccusative Hypothesis Stages of a Metalinguistic Notion

Du 'déponent' guillaumien à l' 'hypothèse inaccusative' Étapes d' une notion métalinguistique

De la „deponentul” guillaumien către „ipoteza inacuzativă” Etape ale unei noțiuni metalingvistice

Stella MERLIN

Università degli Studi di Verona
Dipartimento di Filologia, Letteratura e Linguistica
Viale dell'Università, 4 – 37129 Verona (Italia)
stella.merlin@univr.it

Abstract

In January 1943, Gustave Guillaume published an article entitled: “Is there a deponent in French?”. By using the binomial “analytical voice – synthetic voice”, the author sheds new light on the transformation of the Latin verbal system in French: he isolates a small group of intransitive verbs (such as ‘mourir’, ‘naître’, ‘entrer’, ‘sortir’ etc.) pertaining to the category of Latin deponents, which have formed in French a new synthetic mixed voice, and are a direct legacy of Latin. Since then, the behaviour of intransitive verbs has been an area of some interest for other linguists (cf. split intransitivity). Within the framework of relational grammar, Perlmutter (1978) introduced the Unaccusative Hypothesis, showing that the subject of these verbs has the typical characteristics of an object. On the other hand, semantic approaches have put forward a set of criteria like agentivity and telicity in order to stress the semantic basis of the syntax of unaccusative verbs.

Résumé

En janvier 1943, paraissait l'article de Gustave Guillaume : « Existe-t-il un déponent en français ? ». En faisant appel au binôme 'voix analytique - voix synthétique', l'auteur jette une lumière nouvelle sur les transformations du système verbal latin en français : il parvient enfin à isoler un petit groupe de verbes intransitifs (tels que 'mourir', 'naître', 'entrer', 'sortir' etc.) qui, relevant de la catégorie du déponent, forment une nouvelle voix mixte synthétique française et représentent un héritage direct du latin. D'autres linguistes se sont ensuite intéressés au comportement des intransitifs (cf. split intransitivity). Dans le cadre de la grammaire relationnelle, Perlmutter (1978) introduit la UnaccusativeHypothesis, montrant que le sujet présente des caractéristiques typiques de l'objet. D'autre part, les approches sémantiques se référant à certains critères dont l'agentivité et la télélicité, ont souligné le fondement sémantique de la syntaxe des verbes inaccusatifs.

Rezumat

În ianuarie 1943 apareae articolul lui Gustave Guillaume: „Există un deponent în limba franceză?”. Făcând apel la binomul „diateză analitică – diateză sintetică”, autorul proiectează o lumină nouă asupra transformărilor sistemului verbal latin în limba franceză: el reușește, în cele din urmă, să izoleze o grupă mică de verbe intransitive (cele precum „a muri”, „a se naște”, „a

intra”, „a ieși” ș.a.m.d.) care, în relație cu categoria deponentului, formează o nouă diateză mixtă sintetică franceză și reprezintă o moștenire directă din limba latină. Alți lingviști s-au preocupat de comportamentul intransitivelor (splitintransitivity). În cadrul gramaticii relaționale, Perlmutter (1978) introduce Unaccusative Hypothesis, demonstrând că subiectul prezintă caracteristici tipice ale obiectului. Pe de altă parte, abordările semantice, referindu-se la anumite criterii, printre care cel al agentivității și cel „télique” sau perfectiv, au subliniat fundamental semantic al sintaxei verbelor inacuzative.

Keywords: *deponent, mixed synthetic voice, Middle, Unaccusative hypothesis, auxiliary verbs*

Mots clés : *déponent, voix mixte synthétique, moyen, verbes inaccusatifs, verbes auxiliaires*

Cuvintecheie: *deponent, diateza mixtă sintetică, diateza medie, verbe inacuzative, verbe auxiliare*

0. Introduction

Le point de départ de la brève étude qui va suivre est l'article de Gustave Guillaume paru en 1943 sous le titre interrogatif de « Existe-t-il un déponent en français ? ».¹ Dans la première partie, nous tracerons les lignes principales de son argumentation à propos de l'existence d'une voix synthétique en français ; puis nous donnerons quelques éléments d'analyse ultérieure (à partir des années 1970-80) ; enfin nous essayerons d'établir des liens entre la métalangue guillaumienne et les autres terminologies.

1. Gustave Guillaume (1943)

1.1. Analytique et synthétique

Les langues disposent universellement, pour asseoir leur systématisation du verbe, de deux espèces de voix : les voix analytiques et les voix synthétiques. Les voix analytiques sont la voix active et la voix passive, s'excluant réciproquement ; les voix synthétiques, celles qui ont la propriété, quelle que soit leur structure, d'allier en elles l'expression de l'actif et du passif. Les langues indo-européennes, dès la date historique la plus ancienne, opposent à une voix analytique active, retenant en elle une partie plus ou moins importante de l'actif, une voix de synthèse chargée d'exprimer le reste de l'actif et le passif tout entier.²

Dans la métalangue de Gustave Guillaume, analytique et synthétique s'opposent sur le plan que l'auteur appelle 'sémiologique'³, c'est-à-dire au niveau du système des signifiants : dans toutes les langues du monde, une voix analytique est une voix exprimant soit l'actif soit le passif ; une voix synthétique, au contraire, allie en elle l'expression de l'actif et du passif. Il ne s'agit donc pas du domaine syntactique où l'on pourrait appeler analytiques les formes composées, par exemple ; dans le vocabulaire spécifique de l'auteur le sémiologique se présente, pourrait-on dire, comme interface entre la morphologie et la sémantique.

1.2. Les verbes déponents en latin

Si nous prenons le latin, suivant le raisonnement de Guillaume, la terminaison *-odu* présent de l'indicatif (morphologie) est l'expression de la voix active liée à un sujet agissant (sémantique). Au contraire, la terminaison *-or*, encore du présent de l'indicatif, est l'expression, à la fois, de la

¹ L'article, paru dans la revue *Le français moderne*, fut ensuite publié dans le recueil *Langues et Sciences du Langage* (LSL) en 1964. Sa référence est LSL : 127-142.

² LSL : 127.

³ Pour cette définition : Douay&Roulland (1990) *ad vocem* 'signe/signifiant/signifié'; Boone & Joly (1996) *ad vocem* 'sémiologique', les deux étant ouvrages de référence pour le vocabulaire spécifique de Gustave Guillaume.

voix active pour certains verbes que la grammaire latine appelle les déponents (*sequor, hortor* etc.) et de la voix passive pour d'autres (*amor, laudor* etc.).

L'expression de l'actif dans le cadre et avec les moyens de la voix mixte synthétique constitue ce qu'on appelle en grammaire latine le déponent.⁴

Voici, dans les mots de Guillaume, la définition classique de 'déponent'. Une autre terminologie s'ajoute également : la voix synthétique est définie par le synonyme de voix mixte.

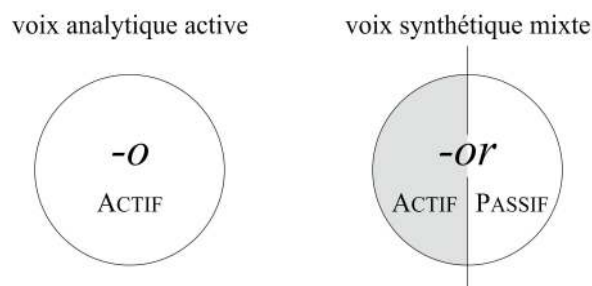


Schéma n. 1 Le système du latin
(En couleur les verbes déponents)

Seules certaines formes verbales, tout en faisant partie de la conjugaison en *-or*, marquent la différence entre actif et passif et, pour cette raison, sont exclues de la voix synthétique : il s'agit, d'une part, du gérondif, du supin et de l'adjectif verbal exclusivement passifs, et de l'autre, du participe présent et du participe futur exclusivement actifs.

1.3. Le passage du latin au français : grammaire traditionnelle

Dans le passage du latin au français, il paraît, à première vue, que l'invention de la voix analytique passive ait entraîné la disparition de la voix synthétique par un processus d'attraction de la voix active sur les verbes déponents qui aurait fait en sorte que la voix mixte devienne analytique passive. Voici la citation du texte et ensuite un schéma récapitulatif.

L'invention de la voix passive du français est une conséquence tardive de la perte par la voix mixte synthétique du latin de tout son contenu d'actif. Destinée, du fait de l'attraction exercée sur les déponents par la voix active, à ne plus contenir que des verbes passifs, la voix mixte du latin n'a plus eu, à un certain moment, qu'un contenu dont l'unité de nature disconvenait à son caractère de voix de synthèse et la nécessité d'écarter cette disconvenance, qui portait atteinte à la cohérence du système, a conduit la voix mixte du latin à se refaire au delà d'elle-même sous la forme, rétablissant l'accord du contenant avec le contenu, d'une voix analytique exclusivement passive.⁵

⁴ LSL : 128.

⁵ LSL : 128.

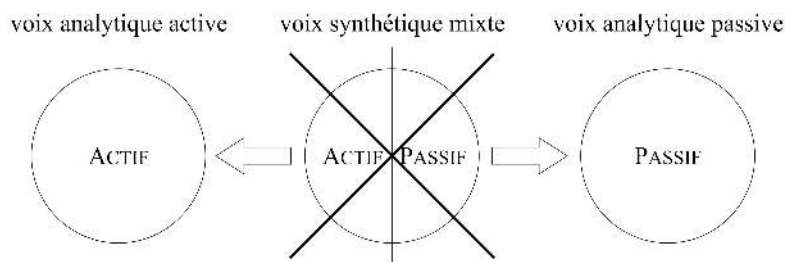


Schéma n. 2 Le passage du latin au français (vision traditionnelle)

1.4. Le véritable passage du latin au français

« Or, ceci n'est point rigoureusement exact ». ⁶C'est ainsi que Guillaume s'exprime à propos de la façon de décrire les transformations de la voix verbale du latin au français (§ 1.3). Quelques lignes plus haut, il nous avait averti que l'élimination de la voix mixte synthétique latine avait été *presque* totale, préparant la réponse à la question de départ de façon affirmative. Le passage cité continue :

Le vrai est que la voix synthétique latine a conservé dans la langue française une existence discrète. Elle y est représentée par les verbes en petit nombre, et d'un caractère spécial sur lequel on se propose de revenir, qui se présentent actifs sous la forme simple et passifs sous la forme composée. Par exemple : mourir, être mort ; naître, être né ; entrer, être entré ; sortir, être sorti ; partir, être parti, etc. ⁷

Dans le passage du latin au français, nous assistons à l'élimination *presque* complète de la voix mixte synthétique. Guillaume souligne le fait que cette disparition n'a pas été totale. La voix synthétique latine est représentée dans la langue française par un groupe de verbes en petit nombre : mourir / être mort(e), naître / être né(e), entrer / être entré(e), sortir / être sorti(e), partir / être parti(e) etc. Ces verbes sont actifs à la forme simple et passifs à la forme composée. L'attribution d'actif ou passif repose essentiellement sur une caractéristique sémiologique, c'est-à-dire, nous l'avons vu, formelle (ou morphologique en ce cas) : ceci est la présence de l'auxiliaire 'être' à la forme composée qui est en français le déterminant du passif. Il est évident, donc, qu'il ne s'agit pas d'une notion purement sémantique, car les verbes en question sont des intransitifs qui, selon la grammaire traditionnelle, ne peuvent pas admettre une forme passive. Il y a cependant une remarque sur le plan de la syntaxe : ces verbes actifs et passifs à la fois n'ont pas des formes surcomposées.

- (1) avoir été aimé(e)
- (2) *avoir été mort(e)
- (3) *avoir été sorti(e) ⁸

La voix synthétique latine a donc survécu, bien que de façon « discrète » dans la langue française. À ce moment de la réflexion, il est nécessaire d'introduire une autre distinction au sein des déponents latins. En effet, si l'on regarde de plus près ces verbes, on peut distinguer deux catégories : les déponents intégraux dont le participe passé a valeur active (*loquor*, *locutussum*) et les déponents défectifs dont le participe passé a valeur passive (*morior*, *mortuussum*).

⁶ LSL : 129.

⁷ LSL : 129.

⁸ Cette phrase, Guillaume même nous le dit, est acceptable seulement si l'on considère 'sortir' dans son emploi transitif (et non pas intransitif). Cf. LSL : 130.

Non transportables psychologiquement à la voix active, — leur dépendance partielle du passif s’y oppose, — ces déponents ont été le noyau de formation de la nouvelle voix mixte synthétique qui s’est, expérimentalement, définie en français et qui réunit en elle les verbes ayant la propriété de faire coïncider le changement d’aspect — le passage de la construction simple à la construction composée du verbe — avec la transition de l’actif au passif.⁹

Seuls les déponents intégraux ont pu, donc, être attirés par la voix synthétique active, mais non pas les déponents défectifs en raison de la sémantique de leur participe passé, comme le montre le schéma suivant :

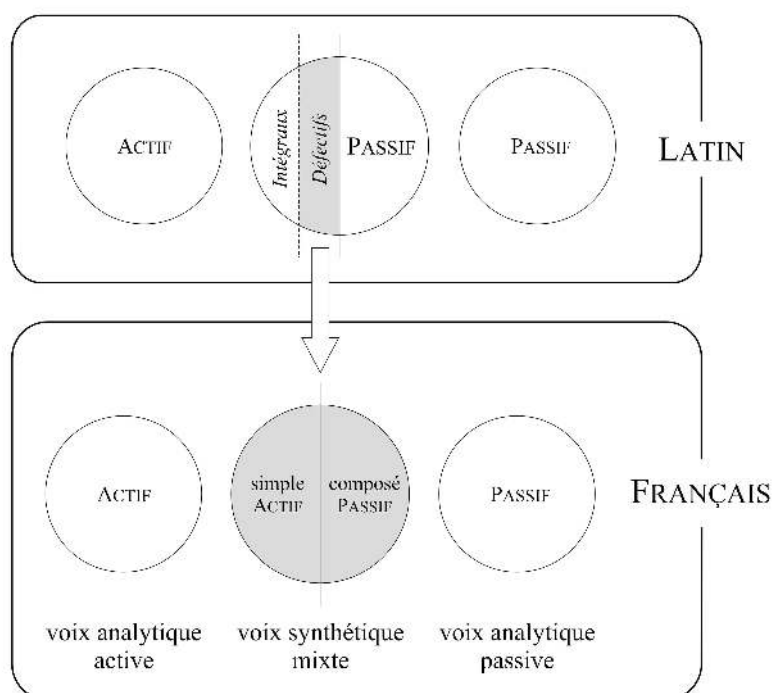


Schéma n. 3 L'héritage des déponents latins en français

1.4.1. Oui, il existe un déponent en français

Pour répondre de façon affirmative à la question posée par le titre, il faut récupérer la définition classique de déponent (§ 1.2).

La forme simple du verbe, qui s’y présente active y tient le rôle de déponent, cependant que la forme composée, qui s’y présente passive, y tient le rôle de passif. Le terme de déponent est justifié quand il s’agit de la forme simple de ces verbes, le déponent ayant été défini plus haut (p. 128) l’expression de l’actif au sein d’une voix qui ne lui est pas exclusivement réservée et admet, d’autre part, en elle l’expression du passif.¹⁰

1.4.2. La voix réfléchie

Il faut souligner que la voix mixte que Guillaume présente comme l’héritage direct du système latin n’est pas la seule voix synthétique de la langue française : la seconde est la voix

⁹ LSL : 130.

¹⁰ LSL : 129.

réfléchi dont l'analyse est portée au long de ce même article de 1943. La puissance synthétique de cette voix est, en quelque sorte, majeure car sous la voix réfléchi sont rangés des verbes actifs (4), moyens (5) et passifs (6).¹¹

- (4) Pierre se déplace.
- (5) Pierre s'ennuie.
- (6) Ces choses sont dites.

La voix réfléchi est synthétique non seulement « extérieurement » mais aussi « intérieurement » : le premier adverbe se réfère à l'aspect sémiologique (morphologique et syntactique) indiqué par le pronom réfléchi (passif) et le pronom ou nom sujet (actif) ; le deuxième à l'aspect sémantique représenté par le lien indivisible des rôles actifs et passifs dans le discours.

Par l'invention de cette seconde voix de synthèse, le nombre des voix dont dispose le français s'est trouvé porté à quatre : les deux voix analytiques, l'active (aimer) et la passive (être aimé), s'excluant réciproquement ; la première voix mixte (mourir, être mort ; sortir, être sorti) [...] ; et enfin la voix réfléchi qui tient sa puissance de synthèse [...] de ce qu'elle rapporte à un seul et même verbe les deux fonctions adversatives de sujet agissant et de sujet agi [...].¹²

La voix réfléchi (ou pronominal)¹³ partage avec l'autre voix synthétique, celle des 'déponents', l'emploi de l'auxiliaire 'être' dans les formes composées. L'argumentation de Guillaume est prête maintenant à s'élargir sur le plan plus général de la théorie du moyen, qu'il envisage du point de vue de l'ensemble des langues indo-européennes. Dans le rapport du sujet avec le verbe, le premier « apparaît mener l'événement et simultanément être mené par lui ».¹⁴

Le moyen suppose que le sujet en face de l'événement, dans l'événement même qu'exprime le verbe, allie en sa personne, sans en faire la séparation, la double situation d'agent ayant la conduction des choses et celle de patient que les choses conduisent.¹⁵

Les exemples sont encore tirés du latin : *sequor* 'suivre', *imitor* 'imiter', *uenor* 'chasser', *loquor* 'parler'. Dans les situations décrites par ce genre de verbes (déponents de la voix mixte latine exprimant le moyen) le sujet ne fait pas seulement quelque chose 'pour lui', et celle-ci est l'explication traditionnelle ; dans la vision de Guillaume, le sujet « se trouve en situation partiellement passive ».¹⁶

2. Perlmutter et la *Unaccusative Hypothesis* (1978)

Le centre de l'hypothèse inaccusative est l'idée que les verbes intransitifs possèdent deux constructions syntactiques différentes (*split intransitivity*), dont une avec un sujet ayant des propriétés en commun avec l'objet des verbes transitifs, ces propriétés étant à énoncer de manière spécifique à chacune des langues, au moyen de diagnostics précis. Les verbes de ce type sont appelés 'inaccusatifs' (angl. *unaccusatives*) ; les autres intransitifs n'ayant pas ces mêmes propriétés forment le groupe des 'inergatifs' (angl. *inergatives*).¹⁷ Cette distinction, qui remonte à Geoff

¹¹ Les exemples sont ceux de Guillaume. LSL : 133-134.

¹² LSL : 141.

¹³ Guillaume classe sous la catégorie de 'voix réfléchi' toutes les constructions pronominales actives, réfléchies au sens strict, réciproques ou passives.

¹⁴ LSL : 135.

¹⁵ LSL : 138.

¹⁶ LSL : 140.

¹⁷ À noter que les termes français ne font pas complètement partie de la terminologie métalinguistique contemporaine puisque l'hypothèse inaccusative n'a pas été englobée dans son ensemble par la grammaire traditionnelle. Néanmoins, la raison de l'emploi de l'auxiliaire 'être' pour certains intransitifs est attribuée à une propriété sémantique, à savoir le

Pullum, fut introduite de manière explicite dans l'article de David Perlmutter « Impersonal passives and the unaccusative hypothesis » (1978)¹⁸. Dans la bibliographie, Perlmutter cite lui-même puis Sapir (1917), Uhlenbeck (1916), Zaenen (1976) et Paul Postal avec qui il avait déjà écrit une contribution sur le thème des passifs impersonnels (1974)¹⁹. Voici la définition de l'hypothèse donnée par Perlmutter (1978) :

The basic claim of the Unaccusative Hypothesis is simply stated : certain intransitive clauses have an initial 2 but no initial 1.²⁰

Dans le cadre de la grammaire relationnelle dont l'auteur est l'un des initiateurs, la structure syntactique est représentée, comme dans la grammaire générative, sur différents niveaux d'analyse : un *stratum* initial et un *stratum* final qui ont une certaine correspondance avec l'idée, respectivement, de structure profonde et structure superficielle. La différence est qu'en grammaire relationnelle la notion de transformation est rejetée. Les relations grammaticales sont indiquées par un numéro : 1 est la relation de sujet, 2 la relation d'objet direct, 3 la relation d'objet indirect etc. La définition de Perlmutter que nous avons reportée montre, ainsi, que certaines phrases intransitives ont un objet direct mais pas de sujet au *stratum* initial, c'est à dire que le sujet est en effet un objet sous-jacent et pour cela il possède des propriétés normalement destinées à l'objet.

2.1. L'approche syntactique

L'hypothèse de Perlmutter se construit principalement sur le plan syntactique, bien que l'auteur ait noté des corrélations avec le contenu sémantique des verbes inaccusatifs.

L'analyse du plan syntactique a été menée dans plusieurs langues, dont l'italien étudié notamment par Rosen (1981), Burzio (1981, 1986), Belletti (1988), Van Valin (1990), and Bentley (2004). La langue italienne, ayant un nombre considérable de verbes inaccusatifs, semble rendre compte de la façon la plus évidente, parmi les langues romanes, de la différence entre les deux classes des intransitifs. Un des critères formels les plus évidents est le choix de l'auxiliaire²¹ : en effet, dans le groupe des intransitifs italiens, tous et seuls les verbes inaccusatifs prennent l'auxiliaire 'être', tout en n'étant pas passifs, mais en partageant avec l'objet direct certaines caractéristiques. Pour l'italien il s'agit de quelques propriétés syntactiques fondamentales : le fait d'avoir le clitique *ne*, la possibilité d'une construction participiale, l'inversion du sujet (propriété controversée parmi les spécialistes) et, enfin, nous l'avons vu, le choix de l'auxiliaire 'être'.

L'étude sur les caractéristiques syntactiques et sur le choix de l'auxiliaire a été conduite également en français (Legendre 1989) : seuls les verbes qui, en grammaire relationnelle, ont subi un avancement d'un élément 2 (objet) à un élément 1 (sujet) peuvent avoir un syntagme nominal formé par un nom et un participe parfait attribut.

- (7) Le trésor trouvé dans le sable...
- (8) * Les enfants joués...

Dans une analyse récente (Legendre & Smolensky 2009), les auteurs se sont tournés vers les verbes inchoatifs, en montrant leur comportement inaccusatif, voire les possibilités syntactiques particulières à l'égard des autres intransitifs (inergatifs) : par exemple pour ces verbes, comme en

fait que ces verbes marquent un déplacement ou un changement d'état aboutissant à son terme. Nous utiliserons ici les termes français pour garder une continuité du discours.

¹⁸ Cf. Zaenen (2006).

¹⁹ Pour les références précises voir Perlmutter (1978).

²⁰ Perlmutter 1978 : 160.

²¹ Le choix de l'auxiliaire est un diagnostic assez fiable dans de nombreuses langues romanes et germaniques, y compris le français, à l'exclusion de l'anglais et de l'espagnol.

italien, il est possible d'avoir le clitique *en* et les constructions impersonnelles, impossibles pour les verbes actifs ou inergatifs.

- (9) Il s'en est cassé trois.

2.2. L'approche sémantique

L'autre niveau auquel s'est porté le regard sur les verbes inaccusatifs est la sémantique : ces verbes intransitifs, ayant un patient sémantique comme argument, font partie de certaines classes de verbes, notamment les verbes de changement d'état ou de position, d'existence et d'événement, d'émission involontaire, de durée etc. Le classement des verbes du point de vue sémantique, remontant aux études de Vendler (1967), a été étendu par la suite dans les travaux de Van Valin (1990) sur la base des notions de dynamisme, concrétude et télélicité.

Sorace (2000) a introduit la notion de 'gradient d'inaccusativité' : la définition d'inaccusatif ne reposerait pas sur une polarité mais sur un gradient et sur la représentation des verbes en échelle du + inergatif (–inaccusatif) au + inaccusatif (–inergatif). Les verbes inergatifs, donc situés au degré le plus bas du gradient, sont les verbes d'action et processus contrôlé; puis les verbes à 'faible inaccusativité' et de plus en plus inaccusatifs jusqu'aux verbes totalement inaccusatifs tels que les verbes de changement de position ('venir', 'arriver', etc.).

L'idée du gradient, explicité par une hiérarchie des verbes, est une importante révision, dans l'histoire de la pensée linguistique, de l'hypothèse inaccusative même et elle a été testée dans plus d'une douzaine de langues typologiquement différentes (français, italien, basque, chinois, etc.). Le regard syntactique, dans cette approche (Sorace 2004 ; 2011) est sans doute important, mais il ne peut seul rendre compte du phénomène ; *vice-versa* l'analyse sémantique repose toujours sur des preuves syntactiques.

Dans le cas qui nous concerne, Sorace a travaillé à plusieurs reprises sur le choix de l'auxiliaire : en perspective comparée italien-français, l'auteur a pu observer que l'emploi de l'auxiliaire 'être', plus étendu en italien, a une correspondance précise en français pour les verbes à 'forte inaccusativité' comme les verbes de changement de position ou de changement d'état ('mourir', 'apparaître', 'monter', 'descendre', etc.).

3. Le vocabulaire guillaumien confronté aux verbes inaccusatifs

3.1. La sélection de l'auxiliaire

Il est intéressant de noter, après avoir tracé les études dérivées de l'hypothèse inaccusative, que Gustave Guillaume avait traité ce même problème, ou en tout cas au moins une partie de cette question linguistique, en réfléchissant au moyen de son propre appareil théorique. L'intérêt de Guillaume pour les verbes 'déponents' est porté sur l'ensemble de la forme verbale qui allie la réalité morphologique (la présence de l'auxiliaire 'être') avec le contenu sémantique dérivant de la morphologie qui est l'expression du passif à la forme composée du verbe. Les verbes qu'il parvint à isoler sont, tout à fait, des inaccusatifs. Prenons une phrase en exemple :

- (10) Je suis tombé(e)

Pour un verbe tel que 'tomber', Guillaume nous dit que, faisant partie de la voix mixte synthétique française, il présente à la forme composée le contenu passif évident dans l'emploi de l'auxiliaire 'être'. Guillaume ne parle pas explicitement d'un autre aspect syntactique important, mais il le sous-entend sans doute : il s'agit du fait évident que l'emploi de l'auxiliaire 'être' (passif) détermine l'accord du participe passé avec le sujet ; au contraire, dans le cas de formes composées

avec l'auxiliaire 'avoir', ce n'est jamais le sujet qui s'accorde avec le participe passé, mais, s'il est présent, l'objet.²²

Comme nous l'avons dit, l'auxiliaire 'être' est sélectionné également dans la voix pronominale : l'étude des voix mixtes françaises (les intransitifs 'déponents' et la voix réfléchie) menée par Guillaume est véritablement en mesure d'éclaircir la compréhension du système verbal en sa totalité. La théorie du moyen, auquel les deux voix synthétiques se réfèrent, met en lumière que les propriétés formelles de ces verbes reposent sur un rapport bien déterminé entre le sujet et le verbe.

3.2. La notion de passif

L'idée de Guillaume que l'emploi de l'auxiliaire 'être' est une marque de passif est absolument cohérente avec la formulation de l'hypothèse inaccusative dans son attribution de rôle d'objet au sujet. Le passif est la construction verbale qui réduit à zéro la dimension de l'agent (agentivité) le transformant, en quelque sorte, en l'objet de l'action même, donc en patient. Les rôles d'agent et de patient sont distingués clairement chez Guillaume et souvent substitués par la distinction terminologique, propre à l'auteur dans le sens qu'il lui accorde, d'actif vs passif.

À ce propos, il faut souligner, également, que la démarche de Gustave Guillaume se situe dans une perspective diachronique, à savoir dans les transformations qui sont survenues dans le moment historique précis du passage du latin au français.

3.3. Le participe 'intégrant' et les constructions absolues

Guillaume observait aussi un autre fait important dont nous n'avons pas encore parlé : la distinction entre le parfait dirimant (avec 'avoir') et le parfait intégrant (avec 'être'). Le sens des ces adjectifs se trouve, comme souvent chez Guillaume, dans leurs étymologie : 'dirimant' du latin *dirimere* 'annuler, rompre' et 'intégrant' du latin *integrare* 'compléter, achever' : il s'agit d'une distinction entre la voix active et la voix mixte qui se fait sur le plan de l'action non accomplie vs accomplie.

- (11) j'ai marché
- (12) je suis sorti(e)

Dans la voix active (11) le parfait, composé avec l'auxiliaire 'avoir' (d'ailleurs indifférent à l'égard du sujet), signifie « l'interruption, à un moment qui peut être quelconque, du procès que le verbe indique » ; dans la voix mixte (12) il signifie, au contraire, « que le verbe a atteint l'état d'entier » sans une interruption qui laisserait le sujet 'sortant'²³. 'Être' suppose, encore une fois, « une fermeture du procès qui rapproche les parfaits intégrants de la voix passive ».²⁴

Revenant à la question, l'un des diagnostics des verbes inaccusatifs en français (et dans d'autres langues) est portée sur la possibilité d'avoir une phrase participiale absolue telle que :

- (13) Éliminé en quart de final, l'athlète américain décida de prendre sa retraite.

²² Guillaume, dans le même article dont nous avons tracé les lignes essentielles, décrit historiquement la perte de toute référence au temps et à la voix du participe passé : dans la forme 'j'ai aimé' le participe signifie l'actif et le passé ; dans 'je suis aimé' le même participe, inséré dans une construction différente, signifie le passif et le présent. Ce passage est analysé par Guillaume pour expliquer l'édification de la voix analytique passive, inexistante dans le système latin. LSL : 136-137.

²³ Les exemples et les citations sont tirés de LSL : 131.

²⁴ Douay & Roulland (1990) *ad vocem* 'dirimant / intégrant'.

Au contraire, la phrase suivante est agrammaticale :

- (14) * Éliminé son compatriote en quart de final, l'athlète américain reprit espoir.

Dans la phrase (14) le participe 'éliminé' signifie 'après avoir éliminé' car 'son compatriote' est l'objet et non pas le sujet de ce verbe. En ce cas, donc, la construction participiale absolue n'est pas acceptée.²⁵ Elle est grammaticale, au contraire, en présence d'un parfait intégrant.

4. Conclusions

Dans ce parcours à travers les étapes d'une notion métalinguistique, il a été intéressant de voir comment la même question portant sur les verbes intransitifs a pu être investiguée dans de nombreuses études au sein de différents systèmes de la pensée linguistique (psychomécanique, grammaire relationnelle, théorie de l'optimalité). Dans tous les modèles il est question de la voix verbale et ses stratégies de construction de la forme et du sens.

La métalangue guillaumienne, pour sa part, répond de façon originale aux questions qu'elle pose concernant des éléments fondamentaux pour les analyses ultérieures. En abordant le chapitre de la voix verbale française, Guillaume construit son argumentation à partir d'une donnée linguistique évidente qui montre une faille (apparente) dans le système tel que nous le connaissons par la grammaire traditionnelle : pourquoi en français existe-t-il un petit nombre de verbes qui, tout en n'étant pas passifs, ont l'auxiliaire 'être' à la forme composée ?

Le niveau syntactique et celui sémantique, tout en étant distincts, sont étroitement liés dans cette perspective si particulière qui est restée longtemps à l'écart de la pensée linguistique dominante. En effet, les éléments indiqués par Guillaume seront chacun l'objet d'une théorie développée plus tard, sans pour autant qu'il y ait de lien direct avec la psychomécanique. Le bref article de 1943 énonce, de manière claire, tous les éléments nécessaires à une analyse de la voix verbale française dans le but de construire un cadre cohérent du point de vue scientifique de la description du langage.

Références bibliographiques

- Belletti, Adriana (1988), « The case of unaccusatives », *Linguistic Inquiry* 19, 1–34.
 Bentley, Delia (2004), « Ne-cliticisation and split intransitivity », *Journal of Linguistics*, 40, pp. 219–262.
 Boone, Annie & Joly, André (1996), *Dictionnaire terminologique de la systématique du langage*, Paris/Montréal, L'Harmattan, coll. « Sémantiques ».
 Burzio, Luigi (1981), *Intransitive verbs and Italian auxiliaries*, Ph.D. dissertation, MIT.
 Burzio, Luigi (1986), *Italian syntax: a government-binding approach*, Dordrecht, Reidel.
 Douay, Catherine & Roulland, Daniel (1990), *Les mots de Gustave Guillaume, Vocabulaire technique de la psychomécanique du langage*, PUR (Presses Universitaires de Rennes).
Fonds Gustave Guillaume, Université Laval, Québec : <http://www.fondsgustaveguillaume.ulaval.ca>
 Guillaume, Gustave (1943), « Existe-t-il un déponent en français ? », *Le Français Moderne*, 1943. [Article reproduit dans Guillaume, Gustave (1969), *Langage et science du langage*, abrégé LSL, Librairie A.-G. Nizet (Paris) et Presses Universitaire de Laval (Québec), p. 127–142]. Disponible en ligne: <http://ctlf.ens-lyon.fr>.
 Legendre, Géraldine (1989), « Unaccusativity in French », *Lingua*, 79, pp. 95–164.
 Legendre, Géraldine & Sorace, Antonella (2003), « Split intransitivity in French: an optimality-theoretic perspective » Ms. Johns Hopkins University and University of Edinburgh. Disponible en ligne: <https://mind.cog.jhu.edu/faculty/legendre/papers/Leg-Sor.final.pdf>.

²⁵ Cf. Legendre & Sorace 2003 : 35–43.

- Legendre, Géraldine&Smolensky, Paul (2009), « French Inchoatives and the Unaccusativity Hypothesis », in D. Gerdts, J. Moore, and M. Polinsky (eds.) *Hypothesis A/Hypothesis B: Linguistic Explorations in Honor of David M. Perlmutter*, MIT Press.
- Perlmutter, David (1978), « Impersonal Passives and the Unaccusative Hypothesis », in J. Jaeger et al. (eds.), *Proceedings of the Fourth Annual Meeting of the Berkeley Linguistic Society*, Berkeley, University of California, pp. 157-189.
- Rosen, Carol (1981), *The Relational Structure of Reflexive Clauses: Evidence from Italian*, Ph.D. dissertation, Harvard University. Publication: New York, Garland, 1988.
- Sorace, Antonella (2000), « Gradients in auxiliary selection with intransitive verbs », *Language*, 76, pp. 859-890.
- Sorace, Antonella (2004), « Gradience at the lexicon-syntax interface: evidence from auxiliary selection », in A. Alexiadou, M. Everaert and E. Anagnostopoulou (eds), *The Unaccusativity Puzzle*, Oxford University Press, pp. 243-268.
- Sorace, Antonella (2011), « Gradience in split intransitivity: the end of the Unaccusative Hypothesis ? », *Archivio Glottologico Italiano* XCVI.1, pp. 67-86.
- Van Valin, Robert D. (1990), « Semantic parameters of split intransitivity », *Language*, 66, pp. 221-260.
- Zaenen, Annie (2006) *Unaccusativity* in K. Brown (ed), *Encyclopaedia of Language and Linguistics*, Boston/Oxford, Elsevier, 14 voll, vol. 13, pp. 218-224.

Map of the Use of the Lexeme *Système* in “Temps et verbe” by G. Guillaume. Towards Translatology Orientation

Carte de l'utilisation du lexème *système* dans "Temps et verbe" par G. Guillaume. Pour une orientation traductologique

Mappa dell'uso del lessema *système* in “Temps et verbe” di G. Guillaume. Per un orientamento traduttologico

Harta utilizării lexemului *système* în "Temps et verbe" de G. Guillaume. Pentru o orientare traductologică

Francesco PARISI

Liceo Classico Statale “F. Durante”,
Frattamaggiore - (Napoli),
francesco.parisi4@istruzione.it

Abstract

In G. Guillaume “Temps et verbe” the “system of time” of language or “the system of systems” of languages designate the organisation of verbal systems, which engages with the times internal to each language, ancient or modern. The aim of contribution is to demonstrate, through the individuation of the designatum of the term système in different important parts of “Temps et verbe”, Guillaume’s use of the lexeme and thus to compare its use in F. de Saussure’s Cours. In particular, this paper will discuss the use of this term in some fundamental occurrences within the two theoretical frameworks, especially focusing upon the use of syntagms: système de la langue and système du temps. I suggest that Guillaume in his text makes considerable use of the term système through many forms, especially that of système verbo-temporel, whose analysis is central into research.

Résumé

Dans “Temps et verbe” par G. Guillaume, le terme “système du temps” de la langue, ou “système de systèmes” des langues, désigne l’organisation des systèmes verbaux des temps au sein de chaque langue, anciens ou modernes. L’objectif de cette contribution est de montrer à travers l’identification du designatum du terme système dans différents importantes contextes en Temps et verbe, l’utilisation du lexème adoptée par Guillaume et que cette utilisation diffère de ce qui rend F. de Saussure dans les Cours, en particulier des expressions comme “système de la langue” et “système du temps” également présent dans Temps et verbe. En fait, Guillaume dans son texte fait usage considérable de le terme système grâce à de nombreuses formes, notamment celle du système verbo-temporel, phrase terminologique du lexique guillaumien, dont l’analyse est l’objet de la recherche.

Riassunto

In “Temps et verbe” di G. Guillaume, la locuzione “sistema del tempo” della lingua, o anche “sistema di sistemi” delle lingue, designa l’organizzazione dei sistemi verbali dei tempi all’interno di ciascuna lingua, antica o moderna. Lo scopo del contributo è di mostrare attraverso

l'individuazione del designatum del termine système in diversi contesti particolarmente significativi di Temps et verbe, l'uso del lessema adottato da Guillaume e come tale uso si differenzi da quello che fa F. de Saussure nel Cours, in particolare di sintagmi come système de la langue e système du temps presenti anche in Temps et verbe. In realtà, Guillaume nel suo testo fa un uso notevole del termine système attraverso molte forme, in special modo quella di système verbo-temporel, sintagma terminologico specifico del lessico guillaumiano, la cui analisi rappresenta il focus della ricerca.

Rezumat

În "Temps et verbe" de G. Guillaume, termenul "sistem al timpului" limbii, sau "sistem de sisteme" ale limbilor, desemnează organizarea sistemelor verbal-temporale din orice limbă, antică sau modernă. Obiectivul contribuției noastre este cel de a evidenția, prin identificarea designatum-ului termenului sistem în diferite, dar importante părți din lucrarea "Temps et verbe", accepția acestui lexem la Guillaume. Accepția lui Guillaume diferă de ceea ce oferă F. de Saussure în cursul său, în mod particular, în raport cu expresii precum "sistem al limbii" și "sistem al timpului", prezente, deopotrivă, în "Temps et verbe". În fapt, Guillaume face apel în textul său, în mod considerabil, la termenul sistem, în numeroasele sale forme, mai ales cea de sistem verbo-temporal, frază terminologică a lexicului guillaumian, obiect al analizei noastre.

Keywords: Guillaume, Psychomechanics, System, Terminology, Translatology

Mots clés : Guillaume, Psychomécanique, Système, Terminologie, Traductologie

Parole chiave: Guillaume, Psicomecanica, Sistema, Terminologia, Traduttologia

Cuvinte cheie: Guillaume, Psihomecanică, Sistem, Terminologie, Traductologie

INTRODUZIONE

L'uso del termine *système* in linguistica teorica ha una lunga tradizione. Fin da Bopp (1816), e poi specialmente con Saussure (1916), il termine ha svolto una funzione fondamentale all'interno delle costruzioni teoriche in cui è stato utilizzato, in particolare quelle di scuola strutturalista, dalla quale discende la nota formula: la lingua è un "sistema". Di quella linguistica generale fa parte, fin da tempi poco successivi all'uscita del *Cours*, la ricerca di Gustave Guillaume che, almeno in *Temps et Verbe*¹ (1929), fa ricorsivamente uso del lessema, secondo una teoria anch'essa ascrivibile alla scuola strutturalista. Resta da verificare nell'uso nei relativi contesti teorici cosa effettivamente il termine *système* designi e a quale piano della lingua esso è riferito. Già in Saussure i piani sono molteplici: da *sistema di segni* a *sistema di valori* e, mentre in Bopp si tratta del *sistema di coniugazione* di una lingua antica, in Guillaume si considera finanche un "sistema di sistemi", volendo designare generalmente l'organizzazione dei sistemi verbali dei tempi all'interno di ciascuna lingua, antica o moderna.

Di fatto il lessema *système* è utilizzato da Guillaume in *Temps et verbe* relativamente ai tempi verbali di una data lingua. Egli nel testo fa un uso notevole del termine attraverso diverse forme sintagmatiche, in particolare quella di *système verbo-temporel*, sintagma terminologico specifico del lessico guillaumiano, la cui analisi rappresenta il *focus* della presente ricerca. Inoltre, Guillaume utilizza anche i sintagmi *système de la langue* o *système linguistique*, meno specifici in psicomecanica e notoriamente attestati già in Saussure, che in TEV fanno riferimento al sintagma *système du temps*, collegato tanto a *système de la langue* quanto a *système verbo-temporel* (sinonimo di *système des temps*). Infine, ma non meno importante, il lessema *système* dà origine ad un altro termine tecnico introdotto da Guillaume, *systématique*, usato con riferimento al livello generale della lingua, un termine il cui uso in *Temps et verbe*, e nella letteratura linguistica di impianto psicomecanico, meriterebbe un'analisi specifica a parte.

¹ Gustave Guillaume, *Temps et verbe, théorie des aspects, des modes et des temps*, Paris, Éditeur Édouard Champion, 1929 (= TEV).

METODOLOGIA E MATERIALI

Va subito segnalato che il numero di occorrenze della forma *systeme* in *Temps et verbe* è relativamente alto, dell'ordine di un paio di centinaia, il che lo rende interessante da un punto di vista statistico, anche per il fatto che risulta tra termini più frequentemente usati nel testo. Delle numerose occorrenze della forma *systeme*, il suo uso più significativo è stato individuato grazie ad un'attenta selezione di passi testuali, necessaria per l'individuazione delle occorrenze utili per l'analisi, accompagnata da una fase di spoglio terminologico che ha consentito invece di scegliere i sintagmi terminologici da analizzare. Lo scopo del contributo è di mostrare, attraverso l'esplicitazione dei *designata* più importanti della forma *systeme* in contesti significativi di *Temps et verbe*, l'uso che Guillaume fa del lessema considerato, come vedremo, necessariamente solo in configurazione sintagmatica. Inoltre, è sembrato utile anche mostrare come tale uso si differenzia, almeno in alcune occorrenze fondamentali di importanti sintagmi terminologici usati nei rispettivi impianti teorici, da quello che si registra nel *Cours* di F. de Saussure². Tutto ciò ha consentito la creazione di una mappa dell'uso di un termine fondamentale della teoria di *Temps et verbe*, consultabile attraverso i grafici A e B e quello relativo alla distribuzione per capitoli del lessema, riprodotti sotto, utili per l'interpretazione del lessema nei testi di Guillaume, anche al fine di contribuire allo sviluppo di un glossario terminologico guillaumiano multilingue.

Il punto di partenza di un percorso metodologico in grado di produrre risultati apprezzabili è stato necessariamente l'individuazione dell'uso significativo del termine, attraverso uno studio contestualizzato di tutte le sue occorrenze nel testo, tale da restituire in un quadro completo e esaustivo la mappatura del lessema in TEV. Contestualmente si è eseguita l'operazione di spoglio che ha consentito di individuare i sintagmi terminologici più significativi costruiti con *systeme* come elementi di passaggi-chiave fondamentali di TEV³. Una volta individuati i brani fondamentali del testo contenenti le forme sintagmatiche selezionate con l'operazione di spoglio, la metodologia di analisi terminologica, oltre la scelta dei passi, consiste ancora di due fasi: una prima, che si esaurisce nella ricerca delle definizioni lessicografiche relative alle accezioni in uso nei passi scelti contenenti il lessema *systeme*, e una seconda che fornisce l'esplicitazione del *designatum* del sintagma terminologico rispetto al suo contesto d'uso. Ciò è stato realizzato in particolare solo di alcuni sintagmi terminologici significativi, cioè solo quando il lessema, seguito da una data specificazione, assume valore univoco e determinato in un contesto teoricamente saliente. Tra tutte le forme sintagmatiche registrate, infatti, si sono esplicitati i *designata* solo dei termini complessi *systeme verbo-temporel* (relativo ad alcune lingue storiche esemplari), del fondamentale *systeme du temps* riferito alla struttura della lingua, e del più tradizionale *systeme de la langue*, connesso ad entrambi, analizzato anche in Saussure per un confronto tra gli usi dei due autori nei rispettivi testi fondamentali. Infine con una breve analisi relativa alle forme contigue, e quasi sinonimiche (almeno nell'uso che ne fa Guillaume) di *systeme de la langue*, si darà conto anche dell'uso dei termini *schème* e *schème sub-linguistique* registrato in TEV.

L'esito della ricerca lessicografica eseguita con l'ausilio del *Trésor de la Langue Française informatisé* (TLF) restituisce il termine *systeme* classificato come sostantivo maschile, la cui definizione del primo significato fa riferimento al "sistema" in quanto costruzione dello spirito, costruzione teorica di una dottrina. In questa accezione la nozione di *systeme* contiene necessariamente anche la nozione di *fenomeno*, dato che è: "A. - Construction de l'esprit, ensemble de propositions, de principes et de conclusions, qui forment un corps de doctrines; en partic., *hist.*

² Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Payot, Paris, 1931 (= CLG).

³ Di seguito si elencano le configurazioni sintagmatiche contenenti la forma *Système* presenti in TEV (al singolare 155, al plurale 15, totali 170) individuate nella fase di spoglio terminologico e di selezione delle occorrenze significative, con l'indicazione del numero di pagina in cui occorrono e quantità, come riportato alla fine dell'articolo nel Grafico A: *S. du temps*, p. 2 [5]; *S. des temps*, p.2 [7] (figure); *S.(s) verbo-temporel(s)* [14] [(2)], p.4 (p.13); *S. verbal* [2], p. 98 n.1, p. 127; *S. du verbe* [2], p. 110, p. 64, n.2; *S. temporel* [6], p. 81-84-101-114; *S. chronothétique* [2], p. 64; *S. modal* [5], p.81-82-83-84-103; *S. des modes* [3], p. 97-100; *S. latin* [6], *français*. [5], *russe* [3], *grec* [1]; *S. uni-linéaire* [3]; *S. linéaire* [4]; *S. de la langue* (écrit) [3]; *S. des formes* [1]; *S. des formes modales et temporelles du verbe* [1]; *Système morphologique* [1]; *S. plan* [5].

des sc., construction théorique cohérente, qui rend compte d'un vaste ensemble de phénomènes.”⁴ Il secondo significato proposto dal TLF invece è: “B. - Ensemble structuré d'éléments abstraits, ensemble de concepts présentés sous une forme ordonnée. *Système notionnel; système de concepts, d'idées, de lois, de notions, de relations, de valeurs; système de pratiques, d'habitudes; ériger (qqc.) en système.*”⁵ Anche se qui si fa riferimento a elementi astratti e non a fenomeni, non si tratta tuttavia delle costruzioni di un autore (cioè di una teoria) poiché, sebbene tali elementi siano parti di sistemi di concetti, di idee, di leggi o di valori, tali insiemi sono prodotti della realtà umana, cioè di una realtà sociale e/o linguistica. Infatti sotto il punto B troviamo le accezioni di *système* relative alla linguistica, con riferimenti diretti a Saussure, tra altri linguisti (vedi nota 3), e al concetto di *sistema* come ‘insieme di simboli’ di cui fanno parte tutti i metodi di comunicazione, di scrittura, di codifica, con la quale in definitiva si rimanda a una concezione strutturalista della lingua.

La definizione B certamente più si attaglia all'accezione di *système* usata in *Temps et verbe*, così come l'intende Guillaume, in particolare nella sua realizzazione sintagmatica. Un “sistema” è infatti sempre un “sistema di qualcosa”, come risulta da entrambe le accezioni principali del TLF. Un sistema è un insieme e, secondo la definizione B, è un insieme di elementi astratti. Tali elementi astratti, in particolare della lingua, non sono, nel caso della “teoria dei modi, degli aspetti e dei tempi” di Guillaume, simboli, segni o valori il cui “sistema” denoterebbe la lingua in quanto tale secondo la nota formula saussuriana. In realtà, fin dalle sue prime occorrenze in *Temps et verb*, il termine si attesta nella forma sintagmatica di *système du temps*, per designare la configurazione astratta dell'edificio della lingua, basato sulla realizzazione dei suoi tempi verbali, ma non come l'insieme di tali realizzazioni. Guillaume, infatti, scrive fin alla pagina 2 dell'Introduzione che la sistematizzazione del tempo nelle diverse lingue è il risultato storico dello sviluppo meccanico del linguaggio, ma che una tale spiegazione, sebbene sia esaustiva sul piano della linguistica storica, non rende conto dell'edificio sistematico e astratto del tempo nella sua realizzazione universale, poiché⁶:

Il y a là une contradiction à laquelle on n'échappe que si l'on suppose le SYSTÈME DU TEMPS capable de s'accommoder, par le jeu de transformations intérieures n'en altérant pas l'unité d'agencement, aux conséquences matérielles du développement mécanique du langage. (TEV, p. 2)

Dall'analisi del passo riportato sopra si evince che la denotazione del sintagma terminologico *système du temps* non coincide con tutte le organizzazioni del tempo di ogni lingua, prese in un dato punto del loro sviluppo storico, come fossero elementi astratti di un insieme che a sua volta coinciderebbe con la lingua in generale. Si può affermare, invece, che con esso Guillaume designi la lingua *tout court*, in una concezione che richiama la formula “sistema della lingua” per quanto non in senso saussuriano. Con la forma terminologica singolare *système du temps* egli intende, in effetti, l'architettura del tempo in quanto struttura della lingua in se e per se, vale a dire “l'edificio

⁴ *Trésor de la Langue Française informatisé* online (= TLF); voce: “*système*”, consultabile in internet all'url: <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>, dove compare anche:

A. 1. - *Système clos. Ensemble fermé d'éléments ou de relations, soustraits à toute autre influence que celle qu'ils ont les uns sur les autres.*

B. - *Ensemble structuré d'éléments abstraits, ensemble de concepts présentés sous une forme ordonnée.*

4. *Ensemble ou sous-ensemble d'éléments, de symboles définis par des relations qu'ils entretiennent entre eux.*

b) *LINGUISTIQUE*

α) [Chez Saussure] *Ensemble d'éléments dépendant les uns des autres pour former un tout organisé. L'équilibre du système. La langue est un système dont tous les termes sont solidaires et où la valeur de l'un ne résulte que de la présence simultanée des autres* (SAUSS. 1916, p. 159). [Chez Meillet] *Une langue constitue un système complexe de moyens d'expression, système où tout se tient et où une innovation individuelle ne peut que difficilement trouver place si, provenant d'un pur caprice, elle n'est pas exactement adaptée à ce système, c'est-à-dire si elle n'est pas en harmonie avec les règles générales de la langue* (MEILLET, *Ling. hist. et ling. gén.*, 1926, p. 16).

β) *En partic.* [La langue considérée comme un système de formes, de signes, de mots] *Ensemble de termes, d'éléments étroitement liés entre eux à l'intérieur du système général de la langue.*

⁵ TLF, *cit.*, voce: “*système*”

⁶ TEV, *op. cit.*, p. 2

sistematico astratto” che la linguistica tradizionale ha desunto dalla sistematizzazione del tempo nelle diverse lingue storiche in cui viene espresso. La caratteristica di un tale edificio è di mantenersi uniforme a se stesso pur realizzandosi su basi diverse nelle diverse lingue che hanno ciascuna una propria rappresentazione del tempo. Di contro il sintagma plurale *système des temps* designa invece proprio i differenti “*système des formes* modales et temporelles du verbe” (TEV, p. 124) che ogni lingua realizza, per usare una diversa forma sintagmatica che contiene il lessema analizzato, sebbene essa occorra una sola volta nel testo di Guillaume. Tale sintagma risulta sinonimo, più preciso, di *système des temps*, in forma plurale, e anche del più frequente e fondamentale *système verbo-temporel*, che analizzeremo più da vicino di seguito.

RISULTATI E DISCUSSIONE

Alcuni dati statistici sembrano comprovare tale ipotesi e cioè che il termine *système* in *Temps et verbe* designi innanzitutto il *système du temps* in generale, come indica il fatto che le sole 5 occorrenze del sintagma terminologico (preso al singolare) si registrano tutte nell’Introduzione. Qui si attestano in totale ben 27 occorrenze del lessema *système* e si registrano anche *système des temps* (plurale) con differente *designatum* (vale a dire la specifica realizzazione storica di un dato sistema temporale relativo ad una data lingua), e il sintagma terminologico, suo sinonimo, di *systeme verbo-temporel* che fa qui la sua prima comparsa.

È significativo, poi, che altrettante 27 occorrenze del lessema *système* si registrano nelle Conclusioni, la parte di TEV in cui compaiono anche le sole quattro occorrenze del sintagma *système de (la) langue* di cui 2 seguite dalla specificazione “*ecrit*”, una senza l’articolo “*la*” e un’altra - l’unica - il cui *designatum* può essere realmente confrontabile con quello espresso dal medesimo sintagma da Saussure nel *Cours*⁷:

La restitution d'un SCHÈME SUB-LINGUISTIQUE relève de la linguistique descriptive, mais une fois qu'elle a été accomplie, la linguistique historique et la linguistique descriptive possèdent une base d'étude commune. Le SCHÈME SUB-LINGUISTIQUE n'est pas seulement, en effet, une entité synchronique en tant que figuration du SYSTÈME DE LA LANGUE à un moment donné; il est, de plus, une entité diachronique en raison de ce qu'il est possible d'en suivre historiquement dans le plus minutieux détail les transformations. (TEV, p. 124)

Nel passo riportato sopra il *designatum* del sintagma *système de la langue* è confrontabile certamente con quello espresso col medesimo sintagma da Saussure, e qui Guillaume fa riferimento alla concezione generale della lingua come insieme (sistema) di segni. Inoltre nel passo si attestano anche la forma terminologica *schème sub-linguistique*, che Guillaume usa come classe di sistemi - come si legge nel passo seguente delle conclusioni, e la forma *schème verbo-temporel* simile a *système verbo-temporel*, e a essa sinonimica poiché in effetti rimanda al medesimo *designatm*.

Aussi nommerons-nous l'image d'ensemble de ce mécanisme [de la langue] le SCHÈME SUB-LINGUISTIQUE. C'est une construction des plus vastes, dont le SCHÈME VERBO-TEMPOREL restitué dans cette étude ne constitue qu'une partie. Il y a un SCHÈME sous toute la langue, non pas seulement sous le verbe, mais sous le nom, sous la phrase, sous le vocabulaire et même sous le style. Sous le nom, le SCHÈME SUB-LINGUISTIQUE se dénonce par les SYSTÈMES de la déclinaison, de la préposition, de l'article, du genre, du nombre, etc.; sous la phrase, par les conditions de sa structure logique; sous le vocabulaire par les préfixes, les suffixes, etc; sous le style par les moyens qui permettent d'opposer l'un à l'autre les différents degrés d'expressivité de la pensée. (TEV, p. 121)

⁷ In un capitolo fondamentale della II parte del *Cours* relativa alla linguistica sincronica Saussure, in particolare nel capitolo III, tratta concetti molto rilevanti sul piano teorico, in cui compare il sintagma *système de la langue*, nello stesso contesto ben due volte, e che designa l’insieme di unità contemporanee di una lingua, considerata in un dato momento storico, cioè sul piano sincronico. La successiva occorrenza della pagina seguente si presenta sotto la medesima forma sintagmatica, ed è legata al medesimo *designatum*: “Ou bien correspond-elle à quelque chose qui ait sa place dans le SYSTÈME DE LA LANGUE et soit conditionné par lui? [...] Ainsi la linguistique travaille sans cesse sur des concepts forgés par les grammairiens, et dont on ne sait s'ils correspondent réellement à des facteurs constitutifs du SYSTÈME DE LA LANGUE.” (CLG, p. 152-154)

Infine, per la designazione del sintagma di *système de la langue* nell'uso che ne fa Guillaume è utile anche leggere il passo riportato sotto proveniente dall'introduzione di *Temps et verbe*, passo in cui *système* (anche se qui è senza specificazione) si attesta anche questa volta come insieme di elementi costitutivi della lingua, i segni, secondo la tipica concezione saussuriana:

Ainsi, dans la partie formelle de la langue, où les signes se groupent en SYSTÈMES, l'explication mécanique se double partout d'une explication psychologique, ce qui permet de recourir à volonté soit à l'une, soit à l'autre. (TEV, p. 5)

L'analisi relativa ai sintagmi terminologici *système du temps* e *système de la langue*, dunque, rivela che quest'ultimo, solo in paio di occorrenze di TEV - e non significativamente rispetto al suo piano teorico, per Guillaume quanto per Saussure rinvia ad un medesimo *designatum*, mentre in realtà il sistema della lingua per Guillaume è sempre un sistema del tempo. Se il sistema della lingua è un sistema di segni o di valori per Saussure, per Guillaume invece esso è il sistema del tempo, cioè la struttura dell'edificio astratto dei tempi verbali della lingua che rimane uguale a se stesso, sebbene sul piano diacronico intervengano mutazioni che fanno del francese, per esempio, un latino "linearizzato", espressione derivata dal lessico guillaumiano. Nel sintagma terminologico *système du temps*, nella sua forma singolare, possiamo affermare che Guillaume non usa mai il lessema *système* nell'accezione di insieme di elementi. Nella forma plurale del sintagma (*système des temps*) invece si fa riferimento all'insieme dei meccanismi interni delle diverse lingue che realizzano un loro specifico sistema verbo-temporale, il cui *designatum*, come vedremo, sarà possibile identificare di volta in volta univocamente grazie all'ausilio di alcuni disegni di TEV.

Dopo l'analisi dei sintagmi *système du (des) temps* e di *système de la langue*, si presentano in tabella (Grafico A) i dati statistici relativi ai principali sintagmi nelle diverse realizzazioni scelte secondo l'uso "concreto" che ne fa Guillaume. Tali sintagmi terminologici sono stati individuati per pregnanza teorica e non solo in ordine alla loro frequenza, dato statistico tuttavia non trascurabile, e dei quali, nel medesimo Grafico A, si dà anche la distribuzione per capitoli di TEV. A partire dalla realizzazione plurale del sintagma *système des temps*, con valenza dunque del termine *système* di insieme e non in senso di "edificio astratto", si analizzano ora i sintagmi con esso realizzati più significativi occorrenti in contesti rilevanti di TEV di cui poi esplicitare i relativi *designata*. I dati complessivi sono riportati ancora nel Grafico A dei quali si danno di seguito alcuni accenni: delle occorrenze totali del lessema *système* (170, di cui 15 al plurale), la distribuzione nel testo del termine risulta squilibrata in favore del capitolo V (*Projection de la systématique verbo-temporelle sur le plan historique*) di TEV, capitolo fondamentale in cui si analizzano gli effetti storici dello "sviluppo meccanico del linguaggio" con riferimento ad alcune lingue di origine indoeuropea, come il francese, il latino, il greco antico, il russo, ecc⁸. In questo senso il termine *système* è utilizzato significativamente in *Temps et verbe*, come già mostrato, relativamente ai tempi e ai modi verbali di una data lingua. Ciò si nota in particolare, e non solo numericamente rispetto alle altre realizzazioni sintagmatiche (si veda di nuovo il Grafico A), nel sintagma terminologico "système verbo-temporel". Esso si attesta, infatti, principalmente nel capitolo V dove, delle 16 occorrenze totali di TEV (2 al plurale), se ne registrano ben 7, di cui 3 relative al francese, 2 al latino e 2 al greco antico (si veda ora il Grafico B).

Con riferimento a queste ultime occorrenze registrate, invece che far ricorso al testo si è preferito, per l'esplicitazione dei relativi *designata*, utilizzare le illustrazioni di pagina 89 (fig. 27) e di pagina 91 (fig. 28) estratte dal capitolo V di TEV che ben mostrano ciò che il sintagma terminologico *système verbo-temporel*, almeno in due casi, designa come attualizzazione storica del *système des temps* delle rispettive lingue cui è riferito. Si noti la figura 27 (Illustrazione A) che contiene il *designatum* sia di *système (verbo-temporel) plan* (del latino) che quella "in proiezione" di *système (verbo-temporel) linéaire* del francese, mentre la figura 28 (Illustrazione B) rappresenta il *designatum* del termine *système (verbo-temporel) grec*.

⁸ Si veda la nota 3

CONCLUSIONI

L'uso del termine *système* in TEV di G. Guillaume non rinvia alla tesi strutturalista secondo cui la lingua è un sistema, nel senso di sistema di segni o di valori (cioè un insieme di elementi astratti combinati in vario modo tra loro). Si può certamente parlare di "sistema della lingua" in TEV ma tale sistema è sempre un *sistema del tempo*, e solo come tale può rinviare alla lingua in quanto "sistema". Il "sistema della lingua" è dunque un sistema del tempo, mentre il "sistema dei tempi" di una data lingua storica è l'articolazione tipica degli aspetti dei modi e dei tempi, vale a dire il suo "sistema verbo-temporale", termine che, come abbiamo visto, rimanda a specifici *designata* delle lingue storiche cui si fa riferimento in TEV (francese, greco antico, latino). Tale sistema resta sempre uguale a se stesso e, seppure su un piano diacronico possa modificarsi, ciò non mette mai in crisi l'equilibrio dell'architettura temporale di una lingua, considerata sul piano sincronico:

Ce retour dans toutes les parties du SYSTÈME VERBO-TEMPOREL FRANÇAIS des mêmes prototypes tirés du seul présent indique qu'il s'agit là d'un phénomène résultant d'une nécessité primordiale et qu'il faut s'attendre, par suite, à retrouver dans toute langue, à toute époque, et dans toute l'étendue de chaque langue, en un mot universellement. (TEV, p. 77-78)

Il sintagma *système verbo-temporel* risulta essere la chiave di accesso alla teoria degli aspetti, dei modi e dei tempi di una lingua, secondo il sottotitolo di TEV. Infatti è indicativa la rilevanza statistica registrata relativamente a questo sintagma, soprattutto nel capitolo V che, come abbiamo visto, contiene la più elevata concentrazione di sue occorrenze, una rilevanza tuttavia non solo statistica, ma anche teorica rispetto all'impianto argomentativo di TEV. Qui, infatti, la sistematica verbo-temporale di una data lingua (sul piano sincronico), per esempio del latino, è proiettata sul piano storico (cioè diacronico), divenendo quella del francese moderno, il che dimostra la permanenza di uno stesso schema o sistema temporale rispetto all'evoluzione linguistica, che sebbene lo trasformi da *piano* in *lineare*, mantiene le sue caratteristiche fondamentali. Ciò si rileva con chiarezza esplicitando il *designatum* del sintagma terminologico *système (verbo-temporel) plan* del latino, e mostrando che esso coincide con quello del termine *système (verbo-temporel) linéaire* del francese, come avviene nel caso dell'illustrazione 1 in quanto essa rappresenta il *designatum* di entrambi i sintagmi terminologici, in accordo con la tesi fondamentale di TEV. L'esposizione di tale tesi passa necessariamente attraverso un uso tecnico e accurato della forma *système* qui analizzata nelle sue diverse realizzazioni sintagmatiche, e che Guillaume esprime pienamente sul piano terminologico forse proprio con il termine, anch'esso derivato da quella forma, di *systématique*, dando con ciò al lessema *système* la massima valenza specialistica.

Riguardo, infine, l'uso del termine *systématique* in TEV, che come accennato sopra merita un'analisi ad esso dedicata, si apre una prospettiva di ricerca relativa ancora al capitolo V che, come pure il capitolo VI, contiene già nel titolo il sintagma terminologico "systématique verbo-temporel". Esso si presenta per la prima volta nell'introduzione e conta 9 occorrenze solo nel capitolo V di cui 5 nei titoli del capitolo e dei paragrafi, offrendo così delle buone premesse statistiche, che sembrano promettere risultati interessanti, per un'analisi terminologica del termine *systématique* che probabilmente potrà fornire anch'essa elementi utili allo studio, sul piano teorico e traduttologico, di TEV.

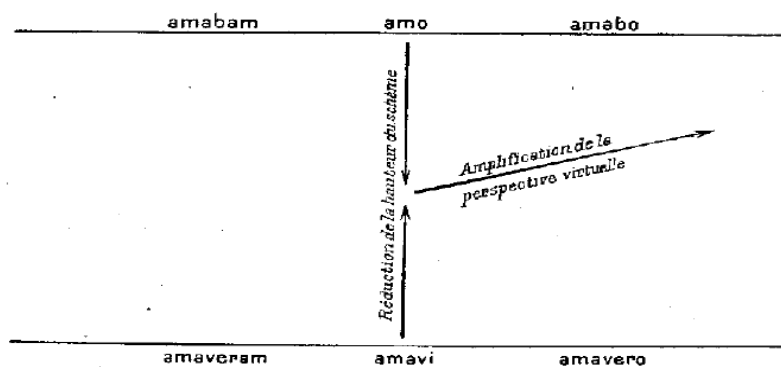


Fig. 27

Le système latin se réduisant au système français.

Illustrazione A - tavola 1

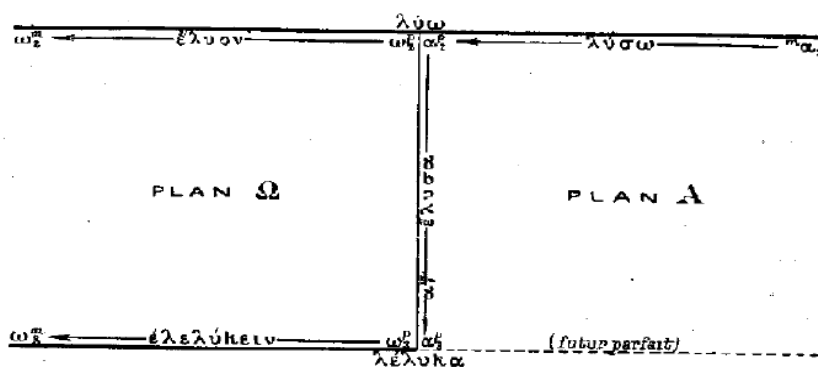
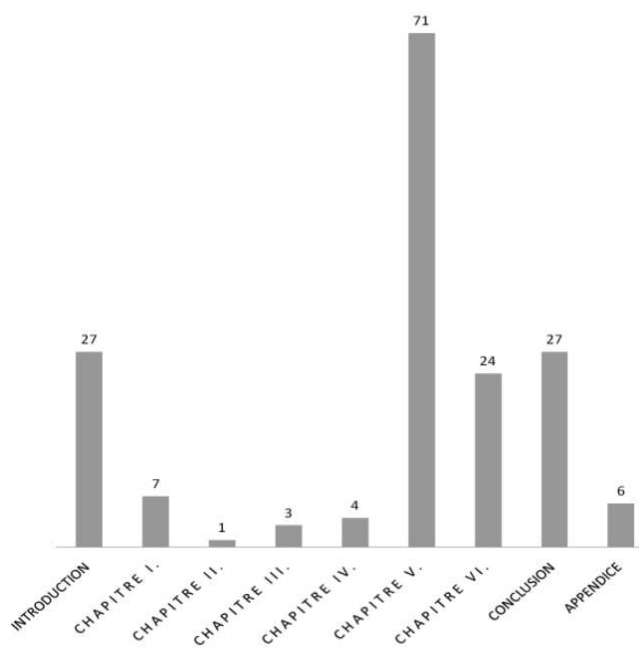


Fig. 28

Illustrazione B - tavola 2

INDICE "Temps et verbe", 1929	
INTRODUCTION	
CHAPITRE PREMIER.	— PRINCIPE D'ANALYSE ET THÈSE GÉNÉRALE. LES INSTANTS CARACTÉRISTIQUES DE LA FORMATION DE L'IMAGE-TEMPS
CHAPITRE II.	— LA RÉALISATION DE L'IMAGE - VERBALE DANS LE TEMPS IN POSSE. THÉORIE DES ASPECTS ET DES MODES NOMINAUX
CHAPITRE III.	— LA RÉALISATION DE L'IMAGE - VERBALE DANS LE TEMPS IN FIERI. THÉORIE DES MODES VERBAUX
CHAPITRE IV.	— LA RÉALISATION DE L'IMAGE - VERBALE DANS LE TEMPS IN ESSE. THÉORIE DES TEMPS
CHAPITRE V.	— PROJECTION DE LA SYSTÉMATIQUE VERBO-TEMPORELLE SUR LE PLAN HISTORIQUE
CHAPITRE VI.	— DOMINANCE ET RÉSISTANCE DANS LA SYSTÉMATIQUE VERBO-TEMPORELLE. INÉGALE RÉDUCTIBILITÉ DES DIFFÉRENTS SCHÉMES À L'UNITÉ LINÉAIRE
CONCLUSION	
APPENDICE I	PLAN D'UNE TERMINOLOGIE GRAMMATICALE EN CONCORDANCE AVEC LA THÉORIE EXPOSÉE DANS LE CORPS DE L'OUVRAGE
APPENDICE II	D U POINT DE VUE ADOPTÉ DANS CET OUVRAGE

Indice di TEV (1929) - tabella 3



Distribuzione per capitoli del lessema système in TEV (tot. 170) – diagramma 4

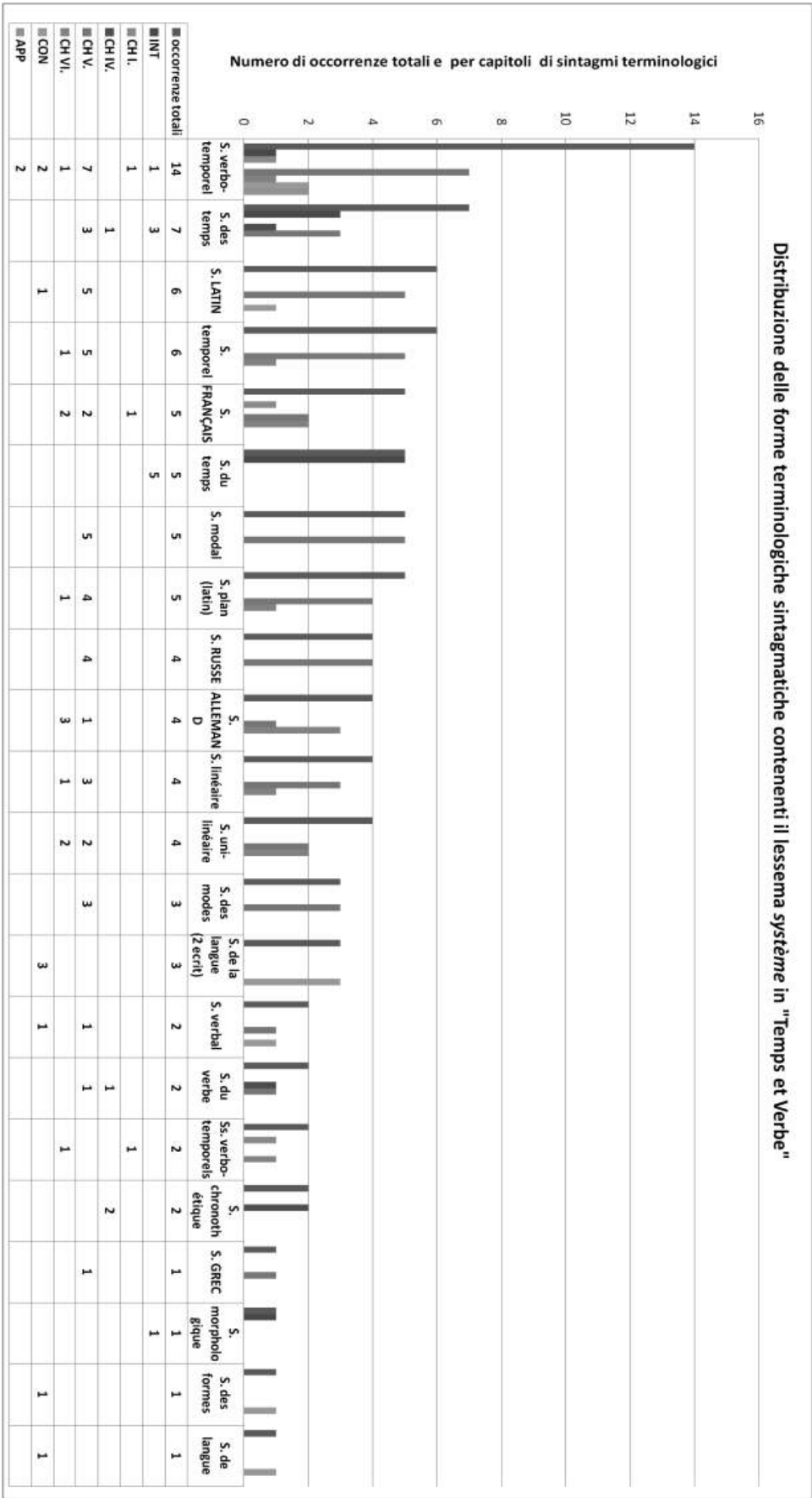


Grafico A – diagramma/tabella 5

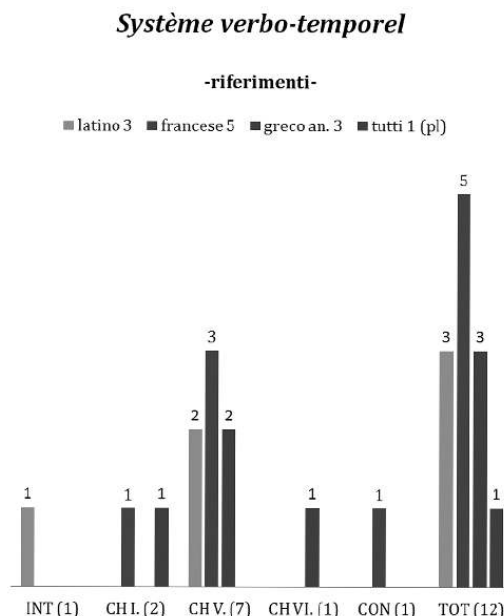


Grafico B – diagramma 6

Bibliografia

- Gennaro Chierchia, “Semantica”, Il mulino, 1997
- Tullio De Mauro, “Introduzione alla semantica”, Laterza, 1998
- Gustave Guillaume, “Temps et verbe”, Édouard Champion, Paris, 1929
- Gustave Guillaume, “Leçons de linguistique, 1942-43, Série B”, Les Presses de l'Université Laval, 1999
- Gustave Guillaume, “Principi di linguistica teorica”, presentazione A. Martone, traduzione di R. Silvi, nota bio-bibliografica di A. Manco, Liguori editore, 2000
- Gustave Guillaume, “Tempo e verbo”, edizione italiana a cura di Alberto Manco, Quaderni di AIQN, Nova Serie - 13, Napoli, 2006
- William Labov, “Il continuo e il discreto nel linguaggio”, Il mulino, 1977
- Ronald Lowe, “Introduction à la psychomécanique du langage I”, Les Presses de l'Université Laval, 2007
- Elisabetta Jezek, “Lessico”, Il mulino, 2011
- Francesco Parisi, “Il Cours de linguistique générale di F. de Saussure e Matière et mémoire di H. Bergson: analisi comparata di lessemi comuni. Lessico, usi terminologici e implicazioni teoriche.”, tesi di dottorato in Teoria delle lingue e del linguaggio, Università degli Studi di Napoli “l'Orientale”, Ciclo VIII – Anno Accademico 2011-2012
- Diego Poli (a cura di), “Lessicologia e metalinguaggio I-II”, Atti del convegno Università degli Studi di Macerata, 2005, Il calamo, 2007
- Ferdinand de Saussure, “Cours de linguistique générale”, Payot, Paris, 1931
- Ferdinand de Saussure, “Corso di linguistica generale”, Introduzione, traduzione e commento di Tullio De Mauro, Editori Laterza, 1983
- Domenico Silvestri, “La forbice e il ventaglio”, Arte tipografica, Napoli, 1994
- Cristina Vallini, Anna De Meo, Valeria Caruso (a cura di), “Traduttori e traduzioni”, Liguori editore, 2011
- Trésor de la Langue Française informatisé online (=TLF), consultabile in internet all'url: <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>

Déjà and schon : Similarities and Differences

Déjà et schon : ressemblances et divergences

Déjà și schon : asemănări și deosebiri

Louise GUÉNETTE

Université Laval, Québec
louise.guenette@lli.ulaval.ca

Joseph PATTEE

Université Laval, Québec
joseph.pattee@lli.ulaval.ca

Abstract

The uses of the French adverb déjà are usually divided into two classes: a temporal use, where it depicts either precocity (il est déjà arrivé) or anteriority (je suis déjà venu ici), and non temporal enunciative (modal) uses (Comment s'appelle-t-il déjà?). All these uses have their equivalents in German with the word schon. Schon, however, has a broader range of usage than its French counterpart, as in Komm schon! (Allons, presse-toi), in Du wirst es schon finden (Allez, t'en fais pas, tu le retrouveras) and in Wer kann schon in so einem Dorf wohnen? (Qui peut bien habiter dans un tel village?) etc. Comparing the uses of the two adverbs will show what is common to both and to what extent they might differ. Our goal is to determine the potential meaning (signifié de puissance) of déjà and of schon in tongue, the abstract lexeme permitting their different senses in discourse.

Résumé

Les emplois de l'adverbe déjà sont habituellement analysés et classés en emplois temporels, où il exprime soit la précocité (Il est déjà arrivé), soit l'antériorité (Je suis déjà venu ici) et en emplois non temporels (ou énonciatifs ou modaux), par exemple : Comment s'appelle-t-il déjà ? Ces emplois ont leur équivalent en allemand avec le mot schon. Celui-ci, cependant, connaît un usage plus large que déjà. Citons des emplois comme : Komm schon ! (Allons, presse-toi.) ; Du wirst es schon wiederfinden. (Allez, t'en fais pas, tu le retrouveras.) ; Wer kann schon in so einem Dorf wohnen ? (Qui peut bien habiter dans un tel village ?) etc. Une comparaison entre les emplois de déjà et ceux de schon nous permet de montrer ce qui est commun aux deux mots et ce qui les sépare. Les faits sont présentés en vue de déterminer le signifié de puissance, valeur abstraite unique d'un mot en langue conditionnant son destin phrastique, de déjà et de schon.

Rezumat

Întrebuințările adverbului déjà sunt frecvent analizate și clasate în două categorii : în întrebuințare temporală, unde déjà exprimă fie imediatetea (Il est déjà arrivé), fie anterioritatea (Je suis déjà venu ici) și, respectiv, în situații nontemporale, (enunțative sau modale), de exemplu : Comment s'appelle-t-il déjà ? Germana folosește cuvântul schon pentru aceste echivalențe. Acesta este utilizat însă în mai multe situații decât déjà. Cităm întrebuințări de felul : Komm schon ! (Allons, presse-toi.); Du wirst es schon wiederfinden. (Allez, t'en fais pas, tu le retrouveras.); Wer kann schon in so einem Dorf wohnen ? (Qui peut bien habiter dans un tel village ?) etc. Comparația între întrebuințarea lui déjà și cea a lui schon ne permite să prezentăm ce este comun celor două cuvinte și ceea ce le diferențiază. Exemplele sunt prezentate în scopul de a determina construcția

semantică a lui *déjà* și *schon*, valoarea abstractă unică a unui cuvânt într-o limbă condiționând destinul său frazeologic.

Key words : *déjà, schon, precocity, iteration, duratif*

Mots clés : *déjà, schon, précocité, itération, duratif*

Cuvinte cheie : *déjà, schon, imediatețe, iterație, durativ*

Le but de cet article est de proposer une analyse comparative de l'emploi de l'adverbe *déjà* en français et de son équivalent en allemand, *schon*. Fidèles en cela à la ligne théorique de la psychomécanique du langage, ce que nous avons tenté de dégager, c'est le signifié en langue de ces mots. C'est dire que nous envisageons les choses selon une perspective monosémique, contrastant avec la perspective polysémique de plusieurs études. Nous devons préciser que nous n'y sommes pas parvenus tout à fait, les emplois inventoriés dans notre étude ont été illustrés, en effet, à l'aide de deux schémas; nous n'avons pas su comment réduire ces deux schémas à un seul.

Les adverbes *déjà* et *schon* ont été maintes fois traités et, selon les auteurs, la typologie et la terminologie de leurs emplois peuvent être très variées. Nous avons, dans la mesure du possible, repris la nomenclature existante, mais en l'aménageant et redistribuant les cas d'emploi.

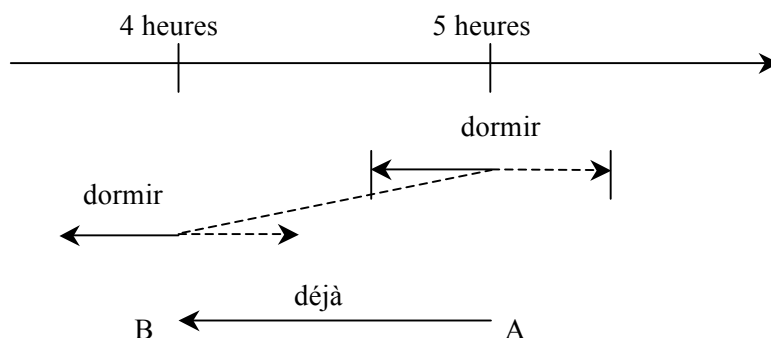
I- Emplois communs à *déjà* et à *schon*

1. Emplois temporels

Le premier emploi observé et répertorié est l'emploi dit temporel (ou duratif ou de précocité chez certains auteurs). Voici un exemple classique de ce type d'emploi :

(1) *À quatre heures, il dormait déjà. Um vier Uhr schlief er schon.*

L'adverbe *déjà* est ici associé, incident, à un verbe exprimant un événement en cours de réalisation, que ce soit dans le présent, le passé, comme en (1), ou le futur. En figure :

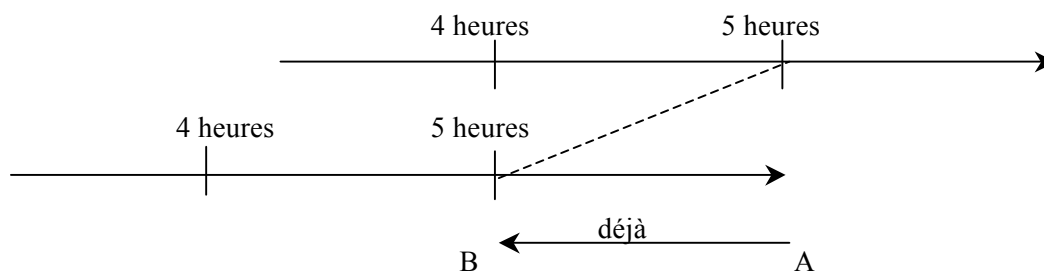


Ce qu'exprime ici *déjà*, c'est que l'événement évoqué par le verbe survient plus tôt que prévu. Ainsi, dans cet exemple, on aurait pu croire que l'événement de *dormir* ne surviendrait qu'à cinq heures, alors qu'il s'est produit à quatre heures. *Déjà* exprime ce décalage, ce recul, entre un événement anticipé et son occurrence effective. On pourrait également parler d'une antériorisation. C'est ce recul, cette antériorisation que représente dans notre schéma la flèche qui va d'un point A (occurrence attendue de l'événement) à un point B (occurrence anticipée de l'événement). Cet effet de sens de survenance précoce est le premier emploi attesté historiquement et également l'emploi le plus fréquent; il est souvent considéré comme l'emploi de base de *déjà*. L'adverbe *schon* en allemand connaît un emploi semblable.

Mais ce n'est pas le seul type d'emploi où un sens clairement temporel peut être associé à *déjà*. Prenons l'exemple (2) :

(2) *Il est déjà cinq heures.* / *Es ist schon fünf Uhr.*

Dans ce deuxième exemple, il y a aussi précocité ou anticipation, mais non pas de l'événement évoqué par le verbe, du temps d'événement, mais bien du temps porteur des événements, du temps objectif, qu'on appelle également en psychomécanique le temps d'univers. En figure :

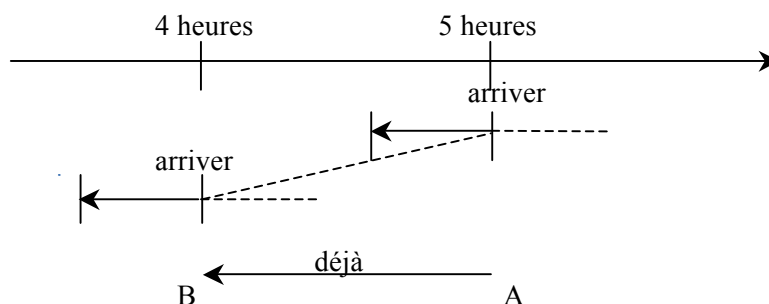


Il est déjà cinq heures signifie qu'il est plus tard (cinq heures) que prévu, que cinq heures est venu plus rapidement que l'on s'y attendait. Ici encore, l'adverbe *schon* connaît un emploi similaire.

Voici un troisième emploi temporel :

(3) *À quatre heures, il était déjà arrivé.* / *Um vier Uhr war er schon angekommen.*

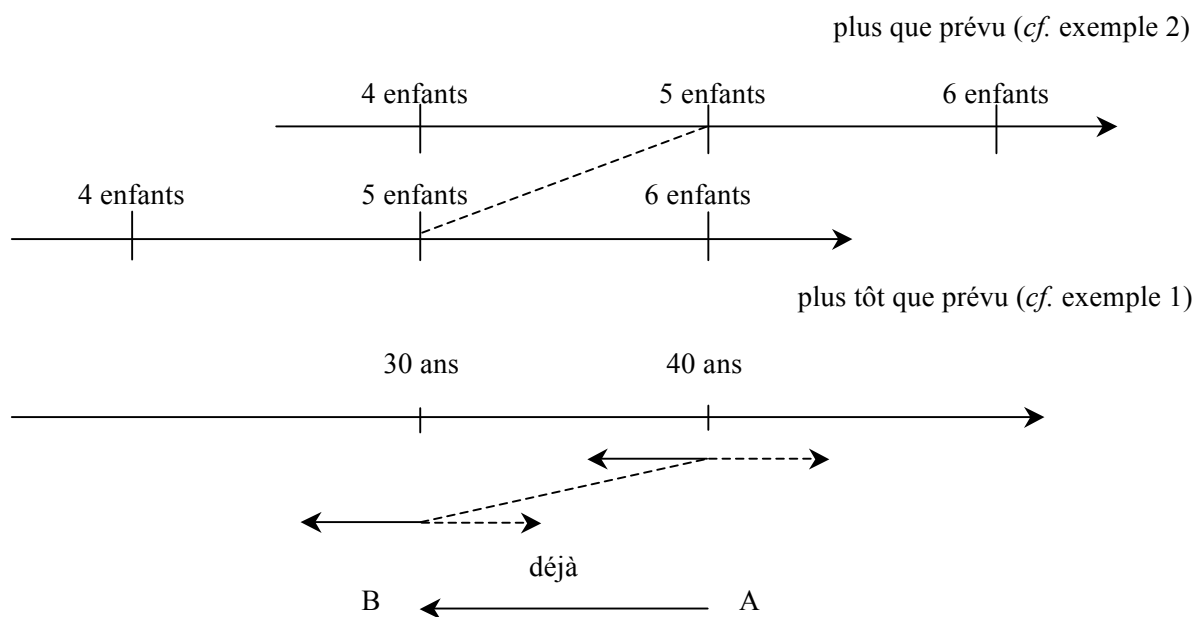
On parle encore ici de survenance précoce. Mais cette fois-ci, c'est la précocité d'un événement révolu, c'est-à-dire la précocité de la phase résultative d'un événement, d'où l'emploi d'une forme verbale composée. On a le même emploi en allemand avec *schon*.



Enfin, voici un dernier exemple d'emploi temporel, un exemple plus complexe :

(4) *À trente ans, elle avait déjà cinq enfants.* / *Mit dreißig hatte sie schon fünf Kinder.*

On peut voir ici une double précocité : une précocité liée au résultat (cinq enfants, c'est plus que ce qui est attendu), mais aussi précocité strictement temporelle (trente ans, c'est tôt pour avoir cinq enfants). Cet exemple a aussi ceci de particulier que le résultat (cinq enfants) s'inscrit dans une série numérique, série qui demeure ouverte. En figure :



Soulignons finalement que tous les emplois temporels présentent un caractère intempestif, puisqu'ils évoquent tous quelque chose survenant **avant le temps** normalement attendu.

2. Emplois itératifs

Passons maintenant à un autre type d'emploi, que nous avons choisi de nommer emplois itératifs, mais pour lesquels certains linguistes parlent de répétition ou de non-nouveauté. Ce que signifient des phrases comme :

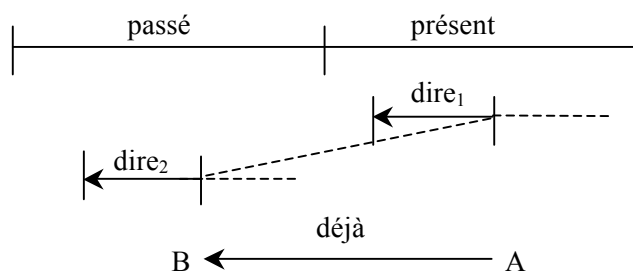
(5) *Tu me l'as **déjà** dit hier. / Gestern hast du es mir **schon** gesagt.*

(6) *Il y avait **déjà** du bruit hier. / Gestern gab es **schon** Lärm.*

c'est qu'un événement contemporain au moment de l'énonciation s'est déjà produit auparavant, à un moment antérieur au présent de parole, c'est-à-dire dans le passé.

Ce qu'on remarque dans ce type d'emploi, c'est que l'événement dont l'antériorité est marquée par *déjà* est situé dans le passé et est exprimé lexicalement par l'adverbe *hier* dans nos exemples.

Bien qu'il y ait nécessairement quelque chose de temporel, puisqu'on ne peut pas parler d'événement sans y voir une composante temporelle, ce n'est pas cet aspect du verbe qui domine, mais plutôt l'aspect existentiel de l'événement. Un événement d'une certaine nature (*dire*₁) qui existe dans le présent de parole s'est produit antérieurement (*dire*₂) à un certain moment du passé. En figure :



Là encore, l'allemand *schon* est habile à produire les mêmes effets de sens.

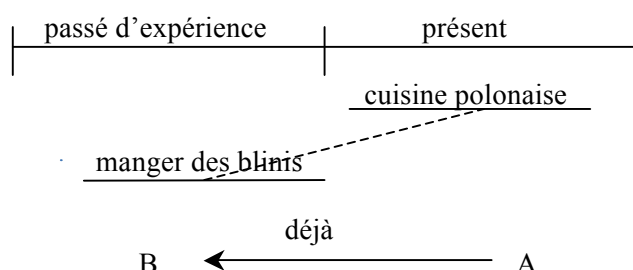
3. Emplois factuels

Bien qu'ils puissent ressembler aux emplois itératifs, les emplois que nous appelons factuels s'en distinguent sous plusieurs aspects. En voici deux exemples :

(7) *J'ai déjà mangé des blinis.* / *Ich habe schon Blinis gegessen.*

(8) *Es-tu déjà allé à Paris?* / *Bist du schon in Paris gewesen?*

J'ai déjà mangé des blinis n'implique pas que le locuteur soit en train de manger des blinis dans le présent de parole. En fait, on ne peut que supposer que la situation d'énonciation implique un certain contenu expérientiel que partagent les locuteurs (la cuisine polonaise, ou pour le second exemple, Paris, la France ou les voyages).



Il n'y a pas ici répétition ou itération d'un événement, comme dans les exemples précédents. On dit simplement que l'événement évoqué par le verbe auquel est incident *déjà* a été expérimenté au moins une fois par le sujet. Les emplois factuels, comme les emplois itératifs, n'ont pas un caractère intempestif; l'événement évoqué est situé **avant dans le temps** et non avant le temps.

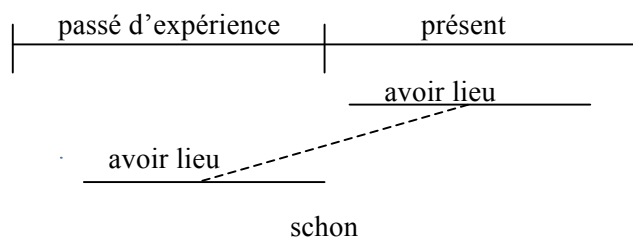
L'emploi factuel de *schon* dépasse celui de *déjà* comme on peut le voir dans les exemples suivants :

(9) *Ist denn hier schon ein Mord vorgekommen?* / *Un meurtre a-t-il jamais eu lieu ici?*

(10) *Hat man so was schon gesehen?* / *A-t-on jamais vu ça?*

Déjà s'est démis, cette fois, au profit de *jamais*. Dans les exemples (7) et (8), on affirmait (ou on s'interrogeait), avec *déjà* et *schon*, qu'à un moment **donné**, non précisé, un événement s'était produit (manger des blinis, aller à Paris). L'allemand pousse les choses un peu plus loin : on emploie *schon* dans des phrases interrogatives – les phrases affirmatives sont exclues – et on s'interroge si, à un moment **quelconque**, un événement **a pu** se produire (meurtre avoir lieu). C'est

ce quotient de virtualité supérieur que nous posons comme inhérent à *schon* qui lui permet d'apparaître dans ce type de contexte. En figure :



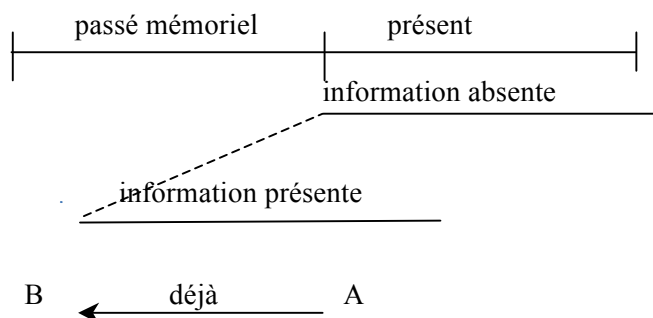
4. Emplois mémoriels B ← A

Un autre emploi intéressant, et fréquent surtout à l'oral, est celui de *déjà* pour demander une information que l'on a oubliée. Par exemple :

(11) *Quel est son nom déjà?* / *Wie heißt er schon?*

(12) *Où habite-t-il déjà?* / *Wo wohnt er schon?*

Déjà implique ici un recul, une antériorisation dans la mémoire pour y chercher l'information oubliée dans le présent de parole. En figure :



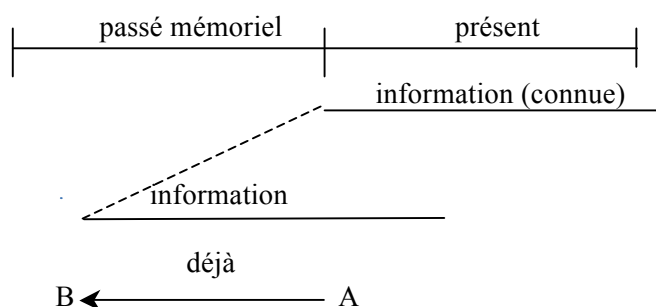
L'allemand connaît d'autres emplois mémoriels. En voici quelques exemples :

(13) *Wer hat schon den « Faust » geschrieben? Goethe, natürlich.* / *Qui a bien pu écrire le « Faust »? Goethe, bien sûr.*

(14) *Wer baut schon solche Hütten? Die Zulus, natürlich.* / *Qui peut bien construire de telles huttes? Les Zoulous, bien sûr.*

(15) *Wer kann da schon wohnen? Niemand.* / *Qui pourrait habiter là? Personne.*

Alors que dans l'emploi mémoriel commun aux deux langues, il s'agissait de susciter par une question une réponse portant sur un nombre restreint de possibilités dont l'une avait été oubliée, il s'agit, dans ces exemples-ci, d'une fausse question puisque la réponse est connue du locuteur et de l'allocutaire. La réponse fait état d'un individu unique (Goethe) ou d'un ensemble unique (les Zoulous) ou, à l'autre extrême, d'un ensemble vide (personne ou rien). En figure :



5. Emploi catégoriel

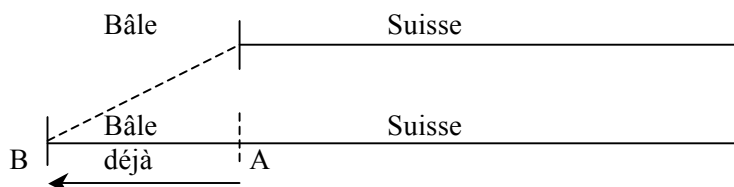
Les emplois catégoriels diffèrent des emplois vus jusqu'à présent puisqu'ils n'ont pas un caractère temporel, mais plutôt un caractère spatial. Considérons les exemples suivants :

(16) *Bâle, c'est **déjà** la Suisse.* / *Basel ist **schon** die Schweiz.*

(17) *Un fœtus, c'est **déjà** une personne.* / *Ein Fötus ist **schon** eine Person.*

(18) *10,000\$, c'est **déjà** une somme.* / *10,000\$ ist **schon** eine Menge Geld.*

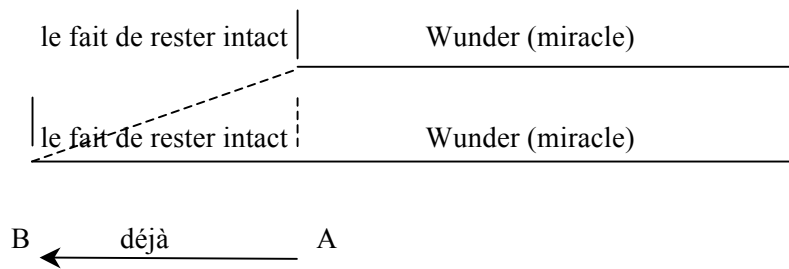
Déjà exprime le recul ou l'anticipation d'une limite (limite spatiale, notionnelle ou catégorielle). La limite apparaît ainsi plus tôt que prévue. Ce recul qu'exprime *déjà* permet l'inclusion d'une entité (Bâle, fœtus) dans un lieu ou dans une catégorie dont on s'attendait qu'elle soit exclue. Dans ces emplois, la structure de la phrase est toujours la même : l'entité à situer suivie du verbe *être* introduisant le lieu ou la catégorie inclusive. En figure :



Voici un emploi catégoriel de *schon* qui n'a pas d'équivalent en français :

(19) *Der Kreuzgang lag im Schutt und Asche. Karls ... Kapelle aber – es war **schon** ein Wunder – war nahezu unversehrt geblieben.* / *Le cloître était réduit en cendres. En revanche, la chapelle du roi Charles était – un **vrai** miracle – restée intacte.*

Kleiber (1981) a montré qu'il y a des noms qui renvoient à des classes d'objets, comme *mammifère*, qu'il appelle « noms catégorématiques », et d'autres qui ne sauraient renvoyer véritablement à des classes, mais qui constituent plutôt des qualifications sous forme nominale, qu'il appelle « noms syncatégorématiques ». Il semble que l'allemand *schon* soit autorisé avec ces noms plus abstraits que sont les syncatégorématiques, comme *Wunder*. En figure :

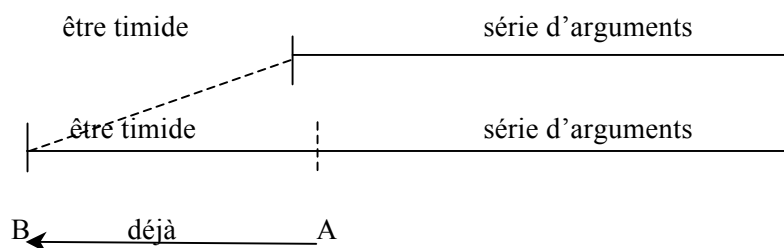


6. Emploi argumentatif

Voici un dernier type d'emploi de *déjà*.

(20) *Il est déjà timide. Si, en plus, il se tait, sa présence à la réunion est inutile.*

Déjà s'emploie dans une série argumentative pour présenter le premier argument. Son emploi pose l'argument comme premier et priorisé. Suivent d'autres arguments, introduits habituellement par un connecteur (ici *en plus*). Les arguments de la série, qui se limitent souvent à deux, sont orientés vers une même conclusion. Cette conclusion peut être explicitée ou non. En figure :

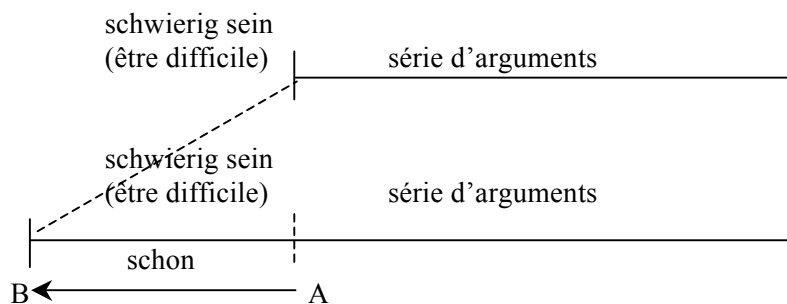


Certains exemples laissent croire que l'allemand connaît des emplois semblables aux emplois argumentatifs du français, mais les ouvrages portant sur l'allemand ne leur fait pas un sort à part. Un emploi argumentatif propre à l'allemand a cependant été clairement identifié. En voici deux exemples :

(21) *Es ist schon schwierig, das Buch zu bekommen, aber es ist möglich. / Il est certes difficile de se procurer ce livre, mais c'est possible.*

(22) *Es ist schwierig das Buch zu bekommen. – Schon! Aber es ist möglich. / Il est difficile de trouver ce livre. – Certes! Mais c'est possible.*

La proposition contenant l'adverbe *schon* sera le premier argument de la série, mais à la différence du français, la proposition et celle qui peut éventuellement lui faire suite n'iront pas dans le même sens pour aboutir à une conclusion; la proposition restera isolée, à titre d'argument que le locuteur soustrait à la discussion – il se trouve par là à faire une concession à son vis-à-vis (j'admets avec toi qu'il est difficile de se procurer ce livre) – et les arguments qui lui font suite iront dans le sens contraire du premier. En figure :



En quoi le caractère plus virtuel de *schon*, comparé à *déjà*, explique-t-il ce positionnement différent de la première proposition par rapport aux suivantes? On pourrait avancer qu'en français, le premier argument et ceux qui le suivent sont tous présentés comme des données acquises, alors que dans l'emploi propre à l'allemand, les arguments, à l'exception du premier, ne sont pas des données acquises, mais des données soumises à la discussion, au débat.

II- Emplois propres à *schon*

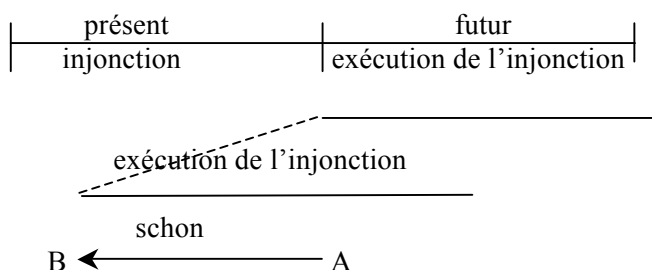
Nous avons signalé à propos des emplois factuels et mémoriels que le caractère plus virtuel de *schon* lui permettait une utilisation plus extensive que son homologue français. Ce caractère lui permet également d'avoir des emplois qui lui sont propres, inconnus en français. Ce sont l'emploi injonctif, l'emploi d'atténuation et l'emploi dans les conditionnelles.

1. Emploi injonctif

Les trois emplois propres à l'allemand ont ceci de commun qu'ils ont pour cadre temporel le futur. L'emploi injonctif est celui de *schon* avec l'impératif. Par exemple :

(23) *Beeile dich schon!* / *Allons, dépêche-toi!*

L'injonction en soi (ordre ou invitation), dont le lieu est le présent de parole, suppose l'exécution de l'injonction par l'allocutaire dans le temps qui suit l'injonction, c'est-à-dire le futur. Avec *schon*, l'exécution de l'injonction est anticipée de telle façon qu'elle est presque contemporaine à celle-ci, lui ajoutant ainsi une nuance d'urgence. Cette anticipation peut se représenter ainsi :



2. Emploi d'atténuation

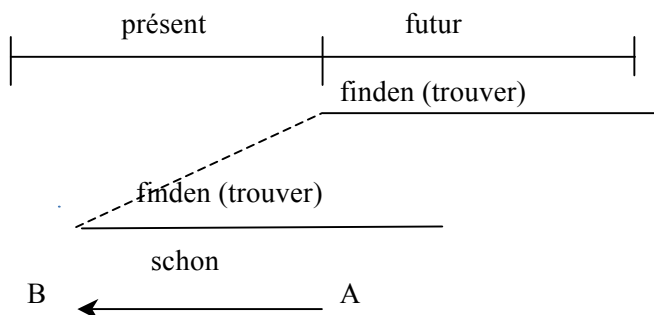
Voici trois exemples de cet emploi :

(24) *Ich finde das Buch schon.* / *Je vais le trouver ce livre, allez.*

(25) *Das mache ich **schon**!* / *Laisse, je vais le faire.*

(26) *Er wird die Operation **schon** überstehen.* / *Il survivra à l'opération, **ne t'en fais pas**.*

Cet emploi de *schon* avec un verbe au présent-futur ou au futur a l'effet de faire reculer l'événement de l'époque future, où il est présenté comme possible, dans le présent, ce qui lui ajoute ainsi un caractère de quasi-certitude liée à cette époque. D'où le caractère rassurant de la phrase au résultat.

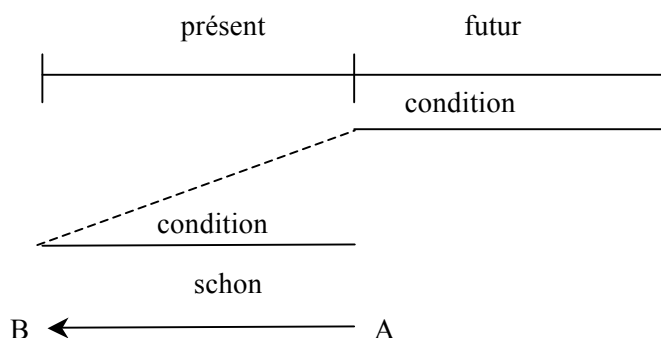


3. Emploi dans les conditionnelles

L'emploi de *schon* dans les conditionnelles est particulier à l'allemand. En voici un exemple :

(27) *In den Tour d'Argent willst du? Ist das nicht ein bisschen teuer? - Ja, wenn wir **schon** ins Restaurant gehen, dann soll es auch ein gutes sein.* / *Tu veux aller à la Tour d'Argent? Ce n'est pas un peu cher? – Écoute, **tant qu'**à aller au restaurant, aussi bien en choisir un bon.*

Alors qu'une conditionnelle sans *schon* peut exprimer un simple fait possible, la même conditionnelle avec *schon* soustrait le fait au débat parce que ses conditions de réalisation sont réunies au présent (on a décidé d'aller au restaurant). On tient alors le fait exprimé dans la conditionnelle pour acquis. La suite de cette décision acquiert alors un caractère obligé, souvent explicité par des verbes tels que *soll* (il faut, il vaut mieux).



En conclusion, on peut retenir que *déjà* et *schon* impliquent tous deux, dans tous leurs emplois, un mouvement d'antériorisation, que nous avons représenté par une flèche allant d'un point A à un point B. Selon les emplois, ce mouvement de recul s'articule entre des limites différentes, temporelles, spatiales, notionnelles ou argumentatives.

La comparaison entre *déjà* et *schon* a également permis de dégager une valeur plus virtuelle de la forme allemande, virtualité qui l'autorise à des emplois inconnus en français.

Notre étude n'est pas terminée. Il serait intéressant d'analyser les différents emplois de *déjà* et de *schon* en terme d'incidence, notion indispensable dans une perspective dynamique du langage. Enfin, le signifié de puissance de ces deux adverbes reste à identifier clairement, et cela ne peut se faire sans avoir dégagé le rapport systématique que ces adverbes peuvent entretenir avec des mots de sens connexe comme *encore* (*noch*), *toujours* (*immer*) et, en allemand, *erst*.

Bibliographie

- Apotheloz, Denis et Nowakowska, Małgorzata. "Déjà et le sens des énoncés." *Cahiers Chronos* 26 2013 : 355-386.
- Buchi, Éva. "Approche diachronique de la (poly) pragmatization de fr. *déjà*." (Actes du XXIV^e Congrès international de linguistique et de philologie romanes, Aberystwyth, 1^{er}-6 août 2004) Tübingen : Niemeyer : 1-14.
- Fuchs, Catherine. "Encore, déjà, toujours : de l'aspect à la modalité." (Actes du Colloque CNRS *Temps et Aspects*, Paris, 24-25 octobre 1985) Paris : Peeters / Sela, 1988 : 135-148.
- Helbig, Gerhard. *Lexicon deutscher Partikeln*. Leipzig : VEB Verlag Enzyklopädie, 1988.
- Hoepelman, Franz J. et Rohrer, Christian. "Déjà et encore et les temps du passé du français." (Actes du colloque : la notion d'aspect) Metz : Centre d'analyse syntaxique de l'Université de Metz, 1980 : 119-143.
- Kleiber, Georges. *Problèmes de référence : descriptions définies et noms propres*. Metz : Centre d'analyse syntaxique de l'Université de Metz, 1981.
- König, Ekkehard. "Temporal and non temporal Uses of schon and noch in German." *Linguistics and Philosophy* 1, 1977 : 173-198.
- Löbner, Sebastian. "German schon, erst, noch : an Integrated Analysis." *Linguistics and Philosophy* 12, 1989 : 167-212.
- Martin, Robert. "Déjà et encore : de la présupposition à l'aspect." (Actes du colloque La notion d'aspect) Metz : Centre d'analyse syntaxique de l'Université de Metz, 1980 : 167-180.
- Metrich, René, Faucher, Eugène, et Courdier, Gilbert. *Les invariables difficiles, Dictionnaire allemand-français des particules connecteurs, interjections et autres "mots de la communication"*, Bibliothèque des Nouveaux Cahiers d'Allemand, Collection "Outils" Vol. II/4, Nancy, 2002.
- Mittwoch, Anita. "The Relationship between schon / already and noch / still : a reply to Löbner." *Natural Language Semantics* 2 1993 : 71-82.
- Mosegaard Hansen, Maj-Brit. *Particles at the semantics/pragmatics interface : Synchronic and Diachronic Issues (A Study with Special Reference to the French Phasal Adverbs)*, Current Research in the Semantics/Pragmatics Interface, Volume 19. London : Elsevier, 2008.
- Nowakowska, Małgorzata et Apotheloz, Denis. "Note sur l'adverbe *juz* et ses correspondants français." *Cognitive Studies / Études cognitives* 11 2011 : 13-30.
- Paillard, Denis. "Déjà et la construction de l'énoncé." *Information grammaticale* 55 1992 : 33-37.
- Pérennec, Marcel. *Sur le texte. Énonciation et mots du discours en allemand*, Lyon : Presses universitaires de Lyon, 2002.

Gustave Guillaume: Philosopher of Mind? Between Linguistics and Philosophy

Gustave Guillaume: philosophe de l'esprit ? Entre la linguistique et la philosophie

Gustave Guillaume: filosofo della mente? Tra linguistica e filosofia della mente

Gustave Guillaume: filosof al minții? Între lingvistică și filosofia minții

Pititto ROCCO
Università degli Studi di Napoli Federico II
pititto@unina.it

Abstract

Gustave Guillaume's work was widely overlooked in twentieth-century linguistics and philosophy. The overwhelming presence of Ferdinand De Saussure, and the enormous influence he has been exerting on generations of linguists have partly concealed the originality and complexity of Guillaume, who could well have played a paramount role in the European linguistic culture. Guillaume's approach to the problems of the linguistics is more structured than Saussure's, and also deals with philosophical issues.

Résumé

Gustave Guillaume a eu peu de chance dans la linguistique du XX^e siècle. L'attention qui lui a été accordé dans la philosophie n'a pas été beaucoup plus grande. La présence accablante de Ferdinand de Saussure et son influence significative sur les générations de linguistes ont couvert partiellement l'originalité et la complexité d'un linguiste comme Guillaume, qui aurait pu exercer un rôle important dans la culture linguistique européenne. L'approche de Guillaume sur les problèmes de la linguistique est plus détaillée, couvrant un champ étendu aussi dans les problèmes de la philosophie de l'esprit.

Riassunto

Gustave Guillaume ha avuto poca fortuna nella linguistica del Novecento. Non maggiore è stata l'attenzione ad essa riservata nella filosofia. La presenza ingombrante di Ferdinand De Saussure e la sua enorme influenza su generazioni di linguisti hanno in parte oscurato l'originalità e la complessità di un linguista come Guillaume che avrebbe potuto esercitare un ruolo di primo piano nella cultura linguistica europea. L'approccio di Guillaume ai problemi della linguistica è più articolato e copre un campo esteso anche ai problemi della stessa filosofia.

Rezumat

Gustave Guillaume a avut puțin noroc în lingvistica din secolul al XX-lea. Nu mai mare a fost atenția acordată acestuia în filosofie. Prezența covârșitoare a lui Ferdinand de Saussure și

influența lui semnificativă asupra generațiilor de lingviști au acoperit parțial originalitatea și complexitatea unui lingvist precum Guillaume care ar fi putut exercita un rol important în cultura lingvistică europeană. Abordarea de pe poziția lui Guillaume a problemelor lingvisticii este mai detaliată, acoperind un câmp extins și în problemele filosofiei minții.

Keywords: *linguistics, philosophy, mind.*

Mots clés: *linguistique, philosophie, esprit*

Parole chiave: *linguistica, filosofia, mente.*

Cuvinte cheie: *lingvistică, filosofie, minte.*

È legittimo leggere e interpretare un personaggio che è “più che un linguista” come Gustave Guillaume (1883-1960), utilizzando una chiave ermeneutica non strettamente di tipo linguistico, mutuata da metodi, strumenti e schemi ripresi da un sapere filosofico, altrimenti detto filosofia della mente? Come giustificare quest’approccio senza avallare una qualche forma di tradimento o di accaparramento ingiustificato nei riguardi di un sapere “altro”, che richiede approcci diversi rispetto al piano mentale? Sono queste le due domande generali, cui è necessario dare una prima risposta. Più che procedere con affermazioni apodittiche o generiche, si tratta di rintracciare negli scritti dell’autore quei materiali, se ci sono, con i quali poter disegnare un profilo che risponda alle caratteristiche di una filosofia della mente scientificamente fondata¹. Molti materiali presenti nei testi del linguista francese attestano come le soluzioni cercate da Guillaume vadano in una direzione, dove il linguaggio è espressione dell’attività mentale ed è strettamente connesso ad essa. È su questa linea interpretativa che si colloca questo intervento. Nella riflessione di Guillaume l’approccio ai problemi del linguaggio è assai più articolato e complesso. Il linguaggio è assunto come fenomeno-evento che interessa tutto l’organismo dell’essere dell’uomo in quanto tale. Distinguere tra piano mentale e piano linguistico sarebbe perciò artificioso e non renderebbe ragione della novità e dell’originalità di un linguista come Guillaume, che ha seguito un percorso in parte diverso e complementare rispetto a quello di De Saussure. Una riflessione sulla lingua deve fare riferimento a una riflessione sulla mente².

1. Per una definizione della filosofia della mente: il contributo di Gustave Guillaume

La filosofia della mente è disciplina relativamente recente nell’ambito dei saperi universitari. Nasce in ambito anglosassone, in parte negli ultimi decenni del Novecento, dalla crisi della filosofia del linguaggio, nella diffusa consapevolezza dei filosofi circa la difficoltà di comprendere e di dare ragione del fenomeno del linguaggio nelle sue molteplici articolazioni rimanendo all’interno del fenomeno stesso. La mancanza di un ancoraggio “altro” e non linguistico come fondamento ultimo del linguaggio rendeva più urgente la necessità di disporre di taluni strumenti conoscitivi, tali da corrispondere a queste nuove esigenze. Non era difficile trovare una risposta a questa richiesta e assicurare al linguaggio uno “spazio” di comprensione più ampio e meno aleatorio.

Il fondamento cercato per il linguaggio, secondo i filosofi della mente, è da ricercare nella “nicchia cognitiva” dell’umanità, nella vita stessa della mente con i suoi processi, un unicum nel mondo animale. Sono i processi mentali a determinare i processi linguistici, senza, però, che se co-

¹ Su Gustave Guillaume si vedano gli Atti del Seminario internazionale (Napoli 30 nov.-1 dic. 1995) pubblicati in “Studi Filosofici”, 19 (1996), pp. 223-311, con gli interventi di A. Jacob, *Gustave Guillaume: Vers une philosophie du langage?*; D. Jervolino, *Perché Guillaume?*; A. Martone, *Fra Guillaume e Benveniste. Considerazione in margine al Presente non-temporale*; R. Silvi, *Un esempio di Psicomecanica applicata. Quattro casi di analisi comparata di errori commessi da studenti di italiano di lingua straniera*; M. Stanzione, *Psicosistemica e metodologia operativa: elementi per un confronto*. Vedere anche P. De Carvalho et O. Soutet (éds.), *Psychomécanique du langage. Problèmes et perspectives*, Actes du 7^e Colloque International de Psychomécanique du langage (Cordoue, 2-4 juin 1994). Paris: Champion, 1997. Su Guillaume si veda R. Lowe, *Introduction à la psychomécanique du langage*. Québec: Les Presses de l’Université Laval, 2007; P. von Stecher, *La lingüística de Gustave Guillaume. De la lengua al discurso*, in: “OnOmázein”, 5 (2012/1), pp. 163-180

² R. Pititto, *Cervello, mente e linguaggio. Una introduzione alle scienze cognitive*. Torino: Cartman, 2009.

nosca la reale misura e la sua estensione. Senza il ritrovamento di questo fondamento non linguistico il linguaggio è destinato a rimanere nel suo alone di “misteriosità”. D'altra parte, la domanda filosofica sul “perché” l'essere dell'uomo parla, se pone e afferma la distinzione della filosofia rispetto ad ogni linguistica di tipo descrittivo, che s'interroga sul “come” parlano gli individui, non sembra sufficiente a garantire alla filosofia stessa il ritrovamento di quel fondamento, che possa giustificare la posizione stessa della domanda. Una risposta possibile potrebbe essere quella di considerare l'attività della mente come ciò che rende possibile l'esecuzione delle operazioni del linguaggio, sulla falsariga dello schema chomskyano, ripreso in qualche modo anche da Steven Pinker³.

Posto in questi termini il problema del passaggio, che si rende oggi ancor più necessario, da una filosofia del linguaggio a una filosofia della mente⁴, la domanda da farsi riguarda la legittimità o meno di considerare Gustave Guillaume come un filosofo della mente, quando ancora la questione stessa di una filosofia della mente non era stata nemmeno posta apertamente, perché all'epoca non se ne parlava ancora, almeno nel modo come si è andata costituendo in anni più recenti. L'obiezione è più che legittima e non può essere sottovalutata. Essa ha, invece, una sua pertinenza più che fondata, soprattutto se non si riescono ad individuare con certezza nella concezione di Guillaume quegli elementi, che possano essere avvicinati agli assi portanti sui quali si può costituire una possibile filosofia della mente. Solo a questa condizione è legittimo parlare di Gustave Guillaume come filosofo della mente⁵.

Da una lettura dei testi del linguista francese si può rispondere affermativamente alla questione posta. Nelle parole di Guillaume l'insufficienza della linguistica, su cui tanto insisteva, non era altro che il riconoscimento della necessità di una ricerca che potesse cogliere ciò che stava *dietro* e *oltre* i fenomeni linguistici. «La vera realtà di una forma non è data dagli effetti di senso molteplici e fugaci che risultano dal suo uso, ma dall'operazione di pensiero, sempre la stessa, che presiede alla sua definizione nella mente»⁶. Uno studio del linguaggio non può essere disgiunto dalla presa in esame delle operazioni di pensiero, perché sono queste all'origine del fenomeno del linguaggio, quasi come il loro sostrato naturale. Nella costruzione della lingua, è indiscutibile, da questo punto di vista, la priorità rivendicata da Guillaume della ideogenesi o semantogenesi rispetto alla morfogenesi⁷. «La lingua esiste in noi in permanenza, prima di ogni atto di espressione. Parlo, mi esprimo a partire dalla lingua. La mia parola, il mio discorso appartengono a ciò che è momentaneo; la lingua, invece, appartiene in me al non-momentaneo, a ciò che è permanente»⁸. Essa nasce «da una conversione dell'esperienza, da cui la mente umana evade in una rappresentazione, nella quale si stabilisce»⁹. Spazio e tempo si pongono in modo diverso nella rappresentazione che di essi ne dà la lingua.

³ S. Pinker, *The Language Instinct. How the Mind Creates Language*. New York : Harper-Perennial, 2000.

⁴ Sul piano terminologico i termini “esprit” e “mind” non sono simmetrici. Possono, però, essere avvicinati sul presupposto dell'esistenza di una presenza altra, che possa giustificare il fenomeno del linguaggio. È qui che il pone la ricerca di un fondamento e il superamento di una concezione riduttiva del linguaggio.

⁵ W. Hirtle. *Language in the Mind. An Introduction to Guillaume's Theory*. Montreal & Kingston: McGill Queen's University Press, 2007.

⁶ G. Guillaume. *Temps et verbe. Théorie des aspects, des modes et des temps*. Paris: Librairie Ancienne H. Champion, 1929; riediz. con *L'architecture du temps dans les langues classiques*. Paris: Champion, 1970; trad. it. a cura di A. Manco, *Tempo e verbo. Teoria degli aspetti, dei modi e dei tempi*. Napoli: Università degli Studi di Napoli “L'Orientale”, 2006, p. 163. Se «La linguistica tradizionale considera le forme di linguaggio dal solo punto di vista degli “effetti di senso” che risultano dalla loro presenza, per meglio dire dalla loro attualizzazione, nella parola» (ivi), l'orientamento di Guillaume è assai diverso.

⁷ Per la terminologia utilizzata da Guillaume vedere C. Douay, D. Roulland. *Les mots de Gustave Guillaume. Vocabulaire Technique de la psychomécanique du langage*. Rennes: Presses Universitaires del Rennes, 1990; A. Joly- A. Boone. *Dictionnaire terminologique de la systématique du langage*. Paris: L'Harmattan, 1996.

⁸ G. Guillaume. *Principes de linguistique théorique. Recueil de textes inédits préparé en collaboration sous la direction de Roch Valin*; trad.it. a cura di R. Silvi, *Principi di Linguistica teorica*: Napoli: Liguori Editore, 2000, p. 9.

⁹ Ivi, pp. 11-12. .

È nella direzione di un approccio più filosofico che linguistico, soprattutto, che si è mosso di recente Arturo Martone, nel suo tentativo di riconsiderare il pensiero di Guillaume sul modello di una filosofia della mente, portando a conferma dalla sua tesi una serie di testi del linguista francese riletti secondo quest'ottica più recente, e arrivando a caratterizzare il linguista francese come un filosofo della mente, non certamente inconsapevole¹⁰. Sulla stessa linea si è posto di recente anche Louis Begioni, quando ha auspicato l'opportunità di «rivedere i concetti di Gustave Guillaume per ridefinirli nel quadro di una psicomecanica del linguaggio che possa prendere in considerazione le ricerche delle scienze cognitive nonché quelle sul funzionamento del cervello umano»¹¹. Fare riferimento alle scienze cognitive e al funzionamento dell'attività del cervello, seguendo le sollecitazioni di Begioni, significa voler ritrovare per il linguaggio una comprensione diversa e più originaria, al di là di tutte le possibili variazioni linguistiche, nel superamento di una interpretazione rigidamente linguistica. Lo studio della mente dà questa opportunità a quanti vogliano collegare il fenomeno linguistico all'attività della mente e trovarne le ragioni più profonde, delle quali non si ha un accesso diretto.

Scopo della ricerca del linguista francese «sarà quindi scoprire il sistema che è la lingua e la disposizione della sua architettura»¹², sistema dei sistemi, sapendo già che «in effetti, tutto nella lingua è processo. E i risultati che constatiamo sono, [...], una specie di *trompe-l'oeil*»¹³. Forse, senza nemmeno rendersene conto del tutto, il linguista francese, partito da De Saussure, avvertiva la sensazione che la sua indagine sulla lingua dovesse proseguire oltre quella del filosofo ginevrino e dovesse necessariamente trasformarsi sul terreno della ricerca in qualcosa di più comprensivo rispetto alle concezioni linguistiche correnti del suo tempo. La sua concezione, sotto quest'aspetto, rappresenta in anticipo una apertura alla fondazione di una filosofia della mente, ancora incerta e da definire, ma abbastanza chiara almeno sul piano dell'intenzione del filosofo e di una sua prima elaborazione. Guillaume parte da una intuizione di fondo, che giustifica in parte la sua stessa ricerca, secondo cui dietro «il disordine apparente dei fatti linguistici» ci sia, in realtà, una regolarità, «un ordine segreto, nascosto, “meraviglioso”»¹⁴. Non si tratta di un “ordine segreto” qualsiasi, perché dietro di esso c'è l'attività e il “disegno” della mente, un pensiero che si esprime necessariamente nelle parole del parlante. Le regolarità, che si ritrovano nei fatti linguistici del parlante, non indicano, forse, la presenza di un “logos” originario ordinatore? E questo “logos” non potrebbe, forse, essere qualcosa che ha che fare con la mente e i suoi processi come principio da cui tutto si origina, il pensare come anche il parlare? E se questo logos potesse essere ripensato e tradotto con “coscienza”, non saremmo forse in presenza di un primo abbozzo, anche se provvisorio, di filosofia della mente?

Ricostruire quest'ordine di relazioni tra i fatti linguistici e l'attività della mente non implica, forse, fare riferimento a una realtà non semplicemente linguistica? Non è, forse, questa una realtà che si manifesta concretamente nei fatti linguistici, trasformati in forme di espressione, in oggetti e strumenti della nostra esperienza, ma che rimanda necessariamente a un piano più astratto, - il piano della mente-, capace di spiegare e di giustificare questo svolgersi, altrimenti senza senso e così caotico, della vita del linguaggio? Tra piano linguistico e piano mentale c'è continuità, non separazione. «La linguistica ha finora perpetrato l'errore di tendere eccessivamente all'osservazione dei mezzi fisici di exteriorizzazione del linguaggio e di non occuparsi abbastanza dell'osservazione dei mezzi non fisici, mentali, di interiorizzazione, mentre i due ordini di mezzi progrediscono per equi-

¹⁰ A. Martone. *La psicomecanica di Gustave Guillaume. Una filosofia della mente?* In: S. GENSINI, A. MARTONE (a cura di). *Il linguaggio. Teoria e storie delle teorie*. In onore di L. Formigari. Napoli: Liguori, 2006, pp. 245-266.

¹¹ L. Begioni. *Psicomecanica del linguaggio e temporalità*. in: M. Castagna, S. De Carlo (a cura di), *Lo spazio della parola*. Napoli: EDI, 2010, p. 125.

¹² G. Guillaume. *Principi di Linguistica teorica*, cit., p.7. Guillaume non nasconde le difficoltà incontrate nella scoperta dell'architettura della lingua e nel trovare i mezzi necessari di osservazione e di analisi. L'idea iniziale, anche se avvertita confusamente, nasceva dall'intuizione che «la lingua è un *sistema*, ma senza sapere cosa fosse, nel suo interno, questo sistema» (*Ibidem*).

¹³ Ivi, p. 150.

¹⁴ Ivi, p. 7.

pollenza reciproca»¹⁵. Secondo Guillaume «lo studio della lingua, nella sua parte formale, psicostematica, non ci introduce, come è stato supposto a torto, alla conoscenza del pensiero e delle sue pratiche, ma una conoscenza di un altro ordine, che è quella dei mezzi che il pensiero ha inventato nel corso del tempo, allo scopo di operare una intercettazione, quasi immediata, di ciò che si produce al suo interno»¹⁶.

Il pensiero, in altri termini, si manifesta attraverso i suoi *effetti*, che altro non sono che i fenomeni linguistici, nei quali sono compresi tanto il linguaggio dell'esistenza quotidiana di ognuno che le grandi opere letterarie, che contengono lo spirito del popolo. Il linguista sa che i fenomeni linguistici non sono tutto, perché la loro comprensione rimanda a un "altrove", dove questi fenomeni si originano e prendono vita.

2. La psicomecanica di Gustave Guillaume e la filosofia della mente

Se l'analisi proposta è corretta, la cultura linguistica e filosofica europea ha un grosso debito non ancora saldato nei riguardi di Gustave Guillaume, un linguista dotato di notevole spessore speculativo, originale e innovativo, non sufficientemente compreso né dai linguisti né dai filosofi del suo tempo, e ben presto dimenticato da tutti, perché confinato nella "terra di nessuno". La tardiva attenzione, di cui è stato fatto oggetto almeno da alcuni anni, soprattutto nei paesi di lingua francese, senza dimenticare nel panorama italiano l'"isola felice" rappresentata da Napoli¹⁷, non gli ha reso ancora piena giustizia. Fenomeni di mode culturali diversi e politiche accademiche troppo arroccate su di sé per aprirsi ad altre esperienze diversamente orientate, oltre che l'elevato livello di complessità delle sue formulazioni teoriche, sono, forse, all'origine della scarsa attenzione goduta dal linguista francese, durante e dopo la sua vita. Una maggiore attenzione degli studiosi verso le sue concezioni avrebbe, forse, potuto determinare la narrazione di una storia diversa nell'ambito dello sviluppo delle scienze linguistiche del Novecento, andando oltre le secche di una linguistica troppo "sbilanciata" sul versante della dicotomia saussuriana *langue-parole*¹⁸.

La "psicomecanica del linguaggio" di Guillaume, nella quale si riassume la sua concezione, per il fatto stesso di stabilire una correlazione tra i fatti linguistici e i fenomeni mentali, assume il valore di una cifra ermeneutica abbastanza significativa. Come tale, essa può essere utilizzata dagli studiosi come uno strumento utile per la comprensione del fenomeno del linguaggio e delle sue trasformazioni in atto e, ancora, per la previsione delle possibili trasformazioni che il linguaggio stesso potrà avere in futuro. Il grande merito di Guillaume è di aver considerato il linguaggio umano nella prospettiva della temporalità delle operazioni del pensiero, un'ipotesi che costituisce il nucleo delle sue concezioni, un tempo non immobile, ma soggetto a un dinamismo, proprio quello della vita¹⁹. L'approccio teorico della concezione è incentrato sul concetto di tempo operativo, un tempo infinitesimale delle operazioni mentali relative alla costruzione del linguaggio. Dal concetto di tempo operativo Guillaume fa scaturire il rapporto tra lingua e discorso, un rapporto che consente di collegare la costruzione del discorso con i cambiamenti linguistici strutturali dal discorso verso la lingua²⁰.

¹⁵ Ivi, p. 80.

¹⁶ Ivi, p. 59. Nella gerarchia delle scienze, la linguistica occupa un posto particolare, in ragione del suo oggetto. La linguistica è la scienza «che introduce in modo più avanzato alla conoscenza dei mezzi con i quali il nostro pensiero riesce a cogliere con chiarezza i suoi stessi modi di funzionamento. [...] conoscere questi strumenti, distinguerli, non accresce in noi la nostra potenza di pensiero, né la capacità di esprimerlo. I mezzi che la lingua ci offre a questo scopo, non saranno solo per questo meglio utilizzabili da noi. [...] la mente non ne otterrà nessuna nuova acquisizione di potenza, ma solo la comprensione dei meccanismi grazie ai quali il pensiero possiede la capacità di auto-percepirsi e dei quali la lingua, [...], è l'unica espressione, l'unico monumento» (Ivi, p. 17).

¹⁷ Non si può non ricordare l'attività meritoria di Alberto Manco e di Arturo Martone, che hanno reso possibile la circolazione in Italia delle concezioni di Guillaume.

¹⁸ F. Albano Leoni. *Dei suoni e dei sensi, il volto fonico delle parole*. Bologna: Il Mulino 2009, p. 17.

¹⁹ Si veda L. Begioni. *Psicomecanica del linguaggio e temporalità*. In: M. Castagna, S. De Carlo (a cura di). *Lo spazio della parola*, cit., pp.125-136.

²⁰ Ivi, p. 125.

«Autore poco più che sconosciuto» in Italia²¹, come anche in Francia e nel resto d'Europa, la sua opera è stata a lungo pressoché ignorata e dimenticata, perché l'attenzione si è concentrata soprattutto sulla linguistica generale di Ferdinand De Saussure²², dalla quale, peraltro, Guillaume aveva preso ispirazione, già alla fine degli '20 del Novecento. Più che porsi in contrasto con la linguistica di De Saussure, Guillaume la completa, facendo seguire alla descrizione della lingua l'individuazione del suo aspetto mentale con lo studio del senso. Descrizione della lingua e studio del senso rimandano a due saperi diversi, la linguistica da una parte e la filosofia dall'altra e, in particolare, la filosofia della mente. C'è qui affermata la necessità di una continuità di interessi e di prospettive tra i due piani, circostanza questa che avrebbe meritato altri sviluppi nel campo della linguistica, se solo fosse stato possibile operare una specie di saldatura tra due posizioni diverse, ma non inconciliabili. Una integrazione tra i due aspetti della ricerca linguistica sarebbe stata possibile con risultati positivi per il prosieguo della ricerca stessa. È un'opportunità, metodologica e di prospettiva, che è stata negata a Guillaume, privato di un orizzonte filosofico che pure gli apparteneva. La qualifica di linguista, attribuitagli, sembra essere troppo riduttiva per dare piena ragione della complessità di una ricerca aperta sulla regione della mente.

Riferendosi a Ferdinand De Saussure, non si può ignorare, d'altra parte, come il linguista ginevrino, insieme con la sua scuola, fosse a lungo considerato il capofila di quelle ricerche linguistiche, successive al dibattito avvenuto nella stagione dell'Ottocento, e prima ancora nella seconda metà del Settecento, colui che con le sue concezioni avrebbe determinato, soprattutto nella seconda metà del Novecento, una sorta di unificazione del sapere, operando un avvicinamento tra la linguistica e le scienze umane più diverse e fornendo a queste ultime un metodo d'indagine mutuato dalla linguistica. Seguendo la lezione di De Saussure, la linguistica stessa diventava essa stessa un metodo imprescindibile per descrivere e per caratterizzare i più diversi campi del sapere. I paradigmi delle concezioni linguistiche saussuriane potevano essere riferite anche ai saperi più diversi, dalla antropologia all'architettura, dalla filosofia alle scienze sociali, dalla letteratura alla psicanalisi, dal costume alle pratiche significative. La nascita della semiologia, prima, e della semiotica, poi, rappresentava il trionfo della linguistica di De Saussure, perché si rendeva possibile la trasformazione della linguistica stessa in una concezione generale della cultura, come fosse una nuova metafisica nel contesto della società del Novecento, che pure aveva rifiutato ogni forma di metafisica. Fu solo un'illusione, durata un po' più a lungo, perché anche la linguistica di De Saussure conosce il suo declino, smarrita nei tanti strutturalismi, ciascuno dei quali avanzava la pretesa di essere il più fedele interprete della lezione del maestro²³.

È per questo che nella ricostruzione della storia delle idee linguistiche del Novecento, difficilmente ci si incontra con Guillaume e la sua concezione linguistico-filosofica, - la psicomecanica o psicosistemica del linguaggio²⁴. Sulla sua opera è scesa la censura nella forma di un silenzio mortificante. I motivi, come è stato detto, possono essere diversi, non ultimo l'affermazione incontrastata nel Novecento della linguistica di De Saussure, che ha determinato l'oscuramento di altri linguisti, tra i quali c'è certamente Gustave Guillaume. Questa ultima affermazione, però, non è, forse, sufficiente per comprendere quanto è avvenuto nella rimozione delle concezioni di questo linguista. La ragione sembra essere più profonda e ha a che fare con la caratterizzazione di tipo mentale, con la quale si presentava con tutta evidenza la concezione di Guillaume. Troppo in anticipo sui tempi per essere presa in considerazione, la psicomecanica del linguaggio può essere una risposta possibile ora, quando il cognitivismo sembra abbia già esaurito tutte le sue capacità e, nello

²¹ È quanto aveva già rilevato Arturo Martone nel saggio, pubblicato nel 2006, che ha avuto il merito di riproporre all'attenzione degli studiosi la figura e l'opera di Gustave Guillaume sotto il profilo di una filosofia della mente (A. Martone. *La psicomecanica di Gustave Guillaume. Una filosofia della mente?* cit.).

²² Maggiore è stato l'interesse verso Guillaume dalla seconda metà degli anni '90 del Novecento. Si vedano gli atti del Convegno *Gustave Guillaume e la filosofia del linguaggio* (Napoli, 30 nov. 1 dic. 1996, con i contributi di A. Jacob, D. Jervolino, A. Martone, A. Rocchetti, R. Silvi, M. Stanzione), in "Studi Filosofici", cit.

²³ Si veda M. Wilmet. *Gustave Guillaume et son école linguistique*. Paris – Bruxelles: Nathan - Labor, 1978.

²⁴ Guillaume distingue tra "pensiero propriamente detto" e "la potenza che quest'ultimo ha di percepire se stesso". Le due cose non possono essere confuse.

stesso tempo, si è operato un passaggio, non privo di significato, dalla filosofia del linguaggio alla filosofia della mente. Il presupposto di questo passaggio è dato dal fatto che una considerazione puramente linguistica della lingua non dà ragione dell'aspetto mentale che la costituisce nelle sue determinazioni fondamentali. D'altra parte, è ormai pacifico come la sola attività descrittiva del fenomeno linguistico non sia sufficiente, se si vuole raggiungere una comprensione più completa di esso. Secondo Guillaume, momenti di ogni linguistica sono l' "osservazione" e la "riflessione" dell'universo interiore. Non basta osservare il semplice atto linguistico, già compiuto, è importante riflettere sul processo attraverso cui l'atto linguistico si relaziona alle operazioni di pensiero e interviene con esse²⁵.

L'idea del processo è fondamentale nell'articolazione delle concezioni del linguista francese. All'idea del processo è collegata l'altra idea dell'intercettazione del pensiero. Se la psicosematica studia i meccanismi che il pensiero possiede e mette in atto per operare un'"intercettazione" di se stesso, meccanismi di cui la lingua offre una riproduzione fedele, la psicomecanica corrisponde alla ricerca di una comoda capacità di "intercettazione"²⁶. «E ciò risulta chiaro quando si consideri che la primissima necessità dell'atto di espressione è che il pensiero abbia acquisito la potenza di cogliere se stesso. Senza questa intercettazione di se stesso da parte del pensiero non c'è espressione possibile»²⁷. Solo se il pensiero è capace di riflettere su stesso si dà un atto di espressione nel linguaggio dell'individuo. L'atto linguistico ha la sua origine non nella bocca, ma nel cervello di un individuo che riflette su di sé e trasforma in linguaggio le rappresentazioni della sua esperienza. Il referente del linguaggio è sempre mentale e come tale è sempre sfuggente. «La lingua è composta da risultati dietro i quali si tratta di scoprire l'operazione di pensiero creatrice che rende ragione delle cose». La regola d'oro che si impone Guillaume è di trasformare un risultato constatato, come un sostantivo o un aggettivo, in un processo. Perciò non il sostantivo, o l'aggettivo, deve essere oggetto di analisi, quanto piuttosto il processo di sostantivazione e il processo di aggettivazione.

3. Linguaggio e pensiero: quale priorità

La polemica, non ancora conclusa tra i filosofi della mente, sulla priorità da assegnare al pensiero o al linguaggio è risolta da Guillaume, prima ancora che fosse stata posta, a favore del pensiero. Il pensiero, perciò, non il linguaggio, è al centro della psicomecanica del linguaggio, e non poteva essere diversamente nel contesto dei problemi considerati, dove il linguaggio si pone come rappresentazione delle operazioni del pensiero, delle quali è solo una concretizzazione, spesso solo provvisoria. Non c'è un linguaggio che non abbia un correlato mentale²⁸. D'altra parte, oggetto dell'interesse di Guillaume non sono tanto i rapporti coesistenti tra il pensiero e la lingua, quanto i meccanismi, definiti e costruiti, che il pensiero possiede per mettere in opera un'intercettazione di se stesso, meccanismi di cui la lingua offre una riproduzione fedele. La lingua è un insieme di morfemi nel quale si presenta un movimento di pensiero continuo ad ogni atto di parola. Ogni valore della lingua viene concepito come il segno di un movimento non-cosciente di pensiero, il quale produce diversi effetti di senso a seconda della sua intercettazione dalla coscienza in un punto più o meno vicino alla fase iniziale. «Penser, - afferma Guillaume -, est un acte de l'esprit engagé dans l'état actuel de notre civilisation spirituelle, à partir d'une fragmentation du pensable en notions, le-

²⁵ Si veda G. Guillaume. *Principi di Linguistica teorica*, cit., p. 20.

²⁶ Ivi, p. 149. Come spiega Roch Valin nei *Principi di linguistica teorica*, il termine "intercettazione" traduce il termine "saisie". In francese "saisie" ha un doppio significato: può essere inteso come il punto di incontro o di intercettazione di due piani diversi, e, insieme, come l'atto di afferrare il risultato di questa intercettazione

²⁷ G. Guillaume. *Principi di Linguistica teorica*, cit., p.59.

²⁸ Nella lingua l'aspetto mentale è decisivo. Secondo Guillaume, la lingua è «un sistema di tre forme di dicibilità: la mentale, l'orale e la scritturale, con la particolarità che l'orale ha avuto la tendenza ad essere niente di più che la trascrizione della dicibilità mentale e la scritturale niente di più che la trascrizione dell'orale. [...] in un certo senso, sappiamo tutto delle nostre lingue quando riusciamo a penetrare la dicibilità mentale. È qui che risiede la lingua» (G. Guillaume. *Principi di Linguistica teorica*, cit., p. 154).

squelles, sont des notions de langue. Il suit de là que, sinon dans sa nature, du moins dans l'exercice de sa pratique, la pensée est liée à la langue, puisque nous pensons à partir d'une fragmentation du pensable que la langue a inscrite en elle, et qui fait partie intégrante de son contenu»²⁹. La distinzione tra lingua e pensiero è netta. Dalla lingua non si arriva direttamente alla conoscenza del pensiero, ma attraverso di essa si conoscono i mezzi che il pensiero impiega nel suo dispiegarsi per diventare linguaggio. Perché, come afferma Guillaume «Lo studio della lingua, nella sua parte formale, psicosistemica, non ci introduce, come è stato supposto a torto, alla conoscenza del pensiero e delle sue pratiche, ma ad una conoscenza di un altro ordine, che è quello dei mezzi che il pensiero ha inventato, nel corso del tempo, allo scopo di operare un'intercettazione, quasi immediata, di ciò che si produce al suo interno»³⁰.

La nozione di "intercettazione", ripresa da Guillaume dalla linguistica francese, consente al linguista di chiarire il senso del legame tra pensiero e linguaggio. Come afferma Guillaume, «Le operazioni di pensiero, alle quali la mente umana deve la sua potenza, sono le stesse che essa utilizza nel costruire la lingua, poiché la costruzione della lingua appartiene all'intenzione di potenza. Al primo posto fra le operazioni di potenza alle quali la lingua deve la sua struttura, bisogna porre la successività alternante nell'animo umano fra il movimento generalizzante in direzione dell'universale, all'opposto del singolare, e il movimento particolareggiante in direzione del singolare, all'opposto dell'universale [...], verso il più ampio, all'opposto del ristretto, oppure verso il più ristretto all'opposto del più ampio»³¹.

Anche in questo caso il linguaggio non è considerato come momento sociale, ma come mero sistema di segni, come un sistema di sistemi. La definizione stessa di psicosistemica non conferisce alcun ruolo all'interazione psicologica che s'instaura fra due locutori, ma esalta l'insieme dei mezzi che il pensiero ha sistematizzato e istituito in sé all'interno di quell'insieme di sistemi che è la *langue*. Guillaume così definisce la psicosistemica: «L'essenziale di questa tecnica consiste nel rappresentarsi ogni fenomeno linguistico sotto l'aspetto primario del suo sviluppo longitudinale e nel farne l'analisi con il medesimo procedimento usato dal pensiero, attraverso tagli trasversali portati lungo l'asse dello sviluppo longitudinale.[...] La psicosistemica non studia i rapporti tra lingua e pensiero ma i meccanismi, definiti e costruiti, che il pensiero possiede per mettere in opera un'intercettazione di se stesso, meccanismi di cui la lingua offre una riproduzione fedele»³².

Pertanto, Guillaume, il cui cruccio linguistico posava costantemente sul *pensiero del tempo*, e sul ruolo centrale che questo occupa nella sua "linguistica di posizione", ha fatto della "temporalità linguistica" uno dei capisaldi della sua psicosistemica, privilegiando sì le rappresentazioni mentali, ma come fatti permanenti della *langue*³³.

La psicomecanica del linguaggio non è altro, allora, che il tentativo di ricercare una spiegazione più generale dei fenomeni del linguaggio, sul presupposto del riconoscimento dello stretto legame tra il pensiero e la dimensione psicologica del linguaggio. Il prefisso psico, usato costantemente da Guillaume, non lascia dubbi sul significato mentale attribuito dal linguista nel passaggio dal piano della *langue* al piano del *discours*. Comprendere il sistema di rappresentazione della realtà che sottende la lingua attraverso la costruzione, tappa per tappa, dei vari sottosistemi che permettono di effettuare l'operazione che traduce la *langue* in *discours*, significa assumere il mentale come punto di partenza di ogni indagine sulla lingua. Il linguista francese distingue tra un piano potenzia-

²⁹ G. Guillaume. *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume 1944-45*, série AB, volume 11. Québec: P.U Laval, 1992.

³⁰ G. Guillaume. *Principi di Linguistica teorica*, cit., p. 59.

³¹ Ivi, p. 61. Perciò «Non esistono parole, esiste una genesi straordinariamente complicata della parola [*mot*], una lessigenesi – Non esiste il tempo, esiste un fenomeno di formazione dell'immagine-tempo – la cronogenesi al quale bisogna risalire se si vuole capire qualcosa della sistemologia dei modi e dei tempi del francese» (ivi, p. 150).

³² Ivi, pp. 58-9.

³³ C'è una sorprendente coincidenza tra il tempo operativo di Piaget e la crono genesi di Guillaume. Secondo il linguista francese la cronogenesi non sarebbe che un'operazione di pensiero che costruisce il tempo mediante il supporto grammaticale della categoria verbale. La cronogenesi si ricongiunge così all'idea del tempo operativo di Piaget. Si veda G. Ceriani. *Il senso del ritmo*. Roma: Meltemi, 2003, p. 107.

le (*puissenciel*) della *langue* e un piano effettivo (*effectif*) del *discours* che richiamano la dicotomia saussuriana di *langue* e *parole*. Diversamente da De Saussure, qui l'accentuazione è posta sull'aspetto del mentale, che costituisce lo sfondo della concezione stessa di Guillaume.

Il pensiero, perciò, non il linguaggio, è l'oggetto centrale della concezione di Guillaume. Così, come d'altra parte, sono centrali non tanto i rapporti che intercorrono tra la lingua e il pensiero, ma i meccanismi, definiti e costruiti, che il pensiero possiede per mettere in opera un'intercettazione di se stesso, meccanismi riprodotti fedelmente dalla lingua, anche se in modo incompleto e riduttivo. Da una parte, secondo Guillaume, il linguaggio *fisicizza* il mentale, dall'altra il mentale rimanda al fisico che lo renderà sensibile, tramite i sensi dell'udito e della vista, ricorrendo allo strumento linguistico. L'orientamento dell'uno verso l'altro è reciproco. Il linguaggio, secondo questo punto di vista, sarebbe, infatti, «[...] un mezzo sensoriale il cui ruolo, limitato, è di produrre una rappresentazione fisicizzata del mentale, rappresentazione che non sarà mai un'immagine realmente fedele del mentale, la quale non fa altro che adattarsi»³⁴.

Stabilito questo principio, Guillaume deve riconoscere la subalternità del linguaggio rispetto al pensiero, considerato che le operazioni linguistiche non sono altro che delle espressioni fisicizzate, attraverso le quali la mente presenta e esternalizza le sue operazioni interiori.

Non bisogna credere, però, in una simmetria perfetta tra i due ordini, quasi si trattasse di una sorta di identificazione tra le operazioni mentali e le operazioni linguistiche. Esiste tra loro uno scarto e questo passa attraverso la non identità tra i due ordini, che manifestano, senza dubbio, un orientamento reciproco degli uni verso gli altri, senza che questo, però, possa significare una piena identificazione tra loro. Rimane il dato di fatto, più volte affermato, secondo cui tra i due ordini esiste una asimmetria, dato che le operazioni mentali indicano un *surplace* rispetto alle espressioni linguistiche. È «grazie al linguaggio [che] il pensiero sa a che punto è nel suo viaggio in se stesso; a che punto è la potenza di intercettare in se stesso la propria potenza»³⁵. L'intercettazione del pensiero da parte di se stesso è l'operazione fondamentale per la costruzione del pensiero potenziale. Il linguaggio «dice al pensiero umano a che punto è nella sua corsa naturale che, per essere efficace, sovrappone all'idea dell'infinito, sprovvisto di esteriorità, l'idea di un finito provvisto di esteriorità. [...]. Tutta la meccanica costruttiva del linguaggio è il movimento del pensiero – l'interiorità del movimento del pensiero – che incontra in sé un centro di inversione»³⁶.

Il linguaggio, tuttavia, ha una profonda dimensione sociale, non sempre riconosciuta a pieno dai linguisti. La comunità degli uomini è costruita dal linguaggio, un legame che lega insieme gli uomini tra di loro attorno a una "molteplicità condivisa", terreno comune di ogni forma di riconoscimento. «Quale strumento migliore del linguaggio degli uomini, che riunisce le loro prossimità nello spazio, potrebbero essi avere per sfuggire alla loro solitudine individuale e per rinforzare allargandolo dal materiale allo spirituale, il legame di fatto che li unisce? Il linguaggio permette agli uomini – nei quali si è istituito durevolmente, in forma stabile – di comunicarsi l'un l'altro idee e sentimenti di ogni tipo»³⁷.

4. Dalla linguistica alla filosofia della mente

La filosofia della mente costituisce l'ambito speculativo nel quale le concezioni del linguista francese trovano la loro collocazione naturale e acquistano il loro significato più pieno. C'è la consapevolezza, ribadita più volte, che una semplice descrizione dei fatti linguistici non sia sufficiente in ordine alla comprensione del fenomeno stesso del linguaggio. Molti aspetti di esso sono destinati a rimanere fuori da una indagine, che si limiti a descriverli soltanto, senza andare a ricercare oltre ciò che li determina. C'è "un di più" su cui bisogna indagare, perché si tratta della cosa più importante. Il ricorso a una riflessione filosofica, incentrata sulla mente, potrebbe far evidenziare questo

³⁴ Ivi, p. 90.

³⁵ Ivi, p. 183.

³⁶ *Ibidem*.

³⁷ Ivi, p. 180.

“di più”, che sta a fondamento del linguaggio stesso. È questo, in definitiva, il grande merito di Guillaume. Egli, seppure in anticipo sui tempi e con strumenti conoscitivi non ancora pienamente elaborati, ha saputo spostare la ricerca linguistica, ricercando quasi una forma di contaminazione con la filosofia. La filosofia della mente rappresenta l’esito naturale della linguistica di Gustave Guillaume. Ne nasce un confronto dal quale emerge un’idea di linguaggio spostata sul versante del mentale, nel quale ritrova il suo fondamento. Il mentale rappresenta l’inveramento del linguistico. «Il processo di costruzione del pensiero in se stesso, dopo essere stato informato dal linguaggio su quanto è stato *fatto* e su quanto resta da *fare* - si trova così assicurato nella sua prosecuzione. Il linguaggio porta al pensiero la potenza di salvaguardare la potenza acquisita, che è quella del suo *stato costruito*, e di accrescere questa potenza. Alla base di questa operazione e della sua particolarità, c’è la *lucidità umana* – la lucidità propria della specie umana»³⁸.

Ogni sistema linguistico fa riferimento a due principi costruttivi, quello della “potenza” e quello della “persistenza”. Il principio della “potenza” fa riferimento alla capacità che ha il pensiero «di intercettare, sezionare i suoi stessi processi, per prenderne dei profili», il secondo, invece, alla «persistenza nelle esistenza di lingua del carattere che esse conservano della loro origine psicosistemica»³⁹.

Parlando della manifestazione del linguaggio nell’uomo non si può non mettere in risalto, come sottolinea Guillaume, come tutto inizi e finisca nella mente e nei processi della sua attività. Il linguaggio non è altro che lo strumento necessario, che il pensiero utilizza per manifestarsi ed accedere al livello dell’espressione. Il passaggio decisivo dalla linguistica verso una filosofia della mente avviene molto presto, quando Gustave Guillaume avverte la necessità di uscire dall’empasse, rappresentato dalla linguistica del suo tempo, con una nuova teoria, chiamata ora “psicosistemica del linguaggio”, ora “psicomeccanica del linguaggio, con l’accentuazione sullo “psico”, quasi per sottolineare il carattere mentale del linguaggio stesso e affermarne la sua strumentalità rispetto al pensiero. È sul mentale che Guillaume costruisce la sua concezione del linguaggio e ad esso ritorna di continuo per sottolinearne la funzione sul piano dell’espressione linguistica.

Le due definizioni, - “psicosistemica del linguaggio” e “psicomeccanica del linguaggio” - , non hanno gli stessi significati e rimandano a due campi diversi di comprensione. «La linguistica tradizionale, - afferma Guillaume -, studia il proprio oggetto, la lingua, nella sua manifestazione esteriore, nei suoi effetti; ma essa si preoccupa poco di conoscerlo nella sua organizzazione potenziale, così come esso esiste in noi provvisoriamente, in condizioni di riposo, finché non siamo impegnati in alcune attività di linguaggio»⁴⁰.

La condizione nella quale opera la linguistica è assai differente rispetto a quella nella quale si trova il soggetto parlante. Questi «possiede la lingua dentro di sé», per lui «l’azione del linguaggio consiste in una serie di attualizzazioni di virtualità – di diverso ordine tra loro – che la lingua contiene»⁴¹. Le attualizzazioni del linguaggio sono possibili, dato che esse non sono che espressioni di un pensiero che diviene nel linguaggio. Dietro la lingua ci sono le operazioni di pensiero e solo attraverso la loro riscoperta è possibile trovare quella ragione capace di spiegare gli stessi fenomeni linguistici⁴². Come osserva il linguista francese, «L’atto del linguaggio non comincia certamente con l’emissione di parole destinate a esprimere il pensiero, ma con un’operazione soggiacente, o se si vuole sussidente, che è il richiamo che il pensiero, in istanza di espressione, indirizza alla lingua, permanentemente posseduta dalla mente»⁴³.

Come questo accada è il problema che Guillaume non sa risolvere. Egli ritiene che non ci sia da parte del parlante un accesso diretto alle operazioni di pensiero che precedono l’atto linguistico:

³⁸ Ivi, p. 166.

³⁹ Ivi, p. 150.

⁴⁰ G. Guillaume. *Tempo e verbo. Teoria degli aspetti, dei modi e dei tempi*, cit., p. 147.

⁴¹ *Ibidem*.

⁴² «Il principio che governa le mie ricerche, sempre lo stesso e di un’assoluta monotonia, è che la lingua è composta di risultati dietro i quali si tratta di scoprire l’operazione di pensiero creatrice che rende ragione delle cose» (G. Guillaume. *Principi di Linguistica teorica*, cit., p. 149).

⁴³ Ivi, p.87.

si tratta di qualcosa che sfugge completamente. «L'atto di linguaggio è un atto di cui noi siamo capaci di osservare solo l'ultimo istante: i momenti iniziali, quelli cioè durante i quali si stabilisce il contatto tra il pensiero in istanza di espressione e la lingua, di cui la mente ha il possesso permanente, non sono momenti direttamente osservabili e noi possiamo conoscerne solo ciò che permette il concepimento di una interpretazione analitica del loro concatenarsi, interpretazione che precede, da un lato, dall'esame di quanto accade nel discorso e, dall'altro, da ciò che si è fissato nella lingua sotto forma di semantemi, morfemi e sistemi»⁴⁴.

La linguistica tradizionale, - sostiene Guillaume -, è in grado di osservare semantemi e morfemi perché sono esistenze di lingua, che hanno una loro corporeità e sono rappresentate nella lingua da un significante. La loro funzione è di trasportarle, quando occorre, nel discorso. Il linguaggio non è altro, secondo questo punto di vista, che l'atto del trasportare dalla lingua al discorso i semantemi e i morfemi, ai quali ricorre il pensiero per esprimersi. «Questo trasporto esige che i semantemi e i morfemi abbiano nella lingua un significante, cioè un frammento di parola legato a ciò che essi significano, al significato che costituiscono nel pensiero»⁴⁵.

La linguistica rimane, soprattutto, inadeguata, perché è una "scienza incompleta". L'errore dei linguisti è stato quello di lasciare fuori dalla loro indagine sul linguaggio le "questioni di ordine psichico", costituenti e decisive, invece, per Guillaume⁴⁶. Tutte le questioni trascurate dalla linguistica, «appartengono allo studio dei sistemi e di conseguenza, il compito attuale e urgente delle scienze del linguaggio è di orientare le sue ricerche nella direzione seguita qui, dove prima di ogni esame del valore d'uso di una forma, ci prendiamo cura di ricostruire, preventivamente, il sistema di cui essa è parte integrante e dove prende il suo valore essenziale, valore che preesiste nella mente [...] ad ogni valore d'uso attestato nel discorso»⁴⁷.

Lo scopo della ricerca di Guillaume è di far emergere dietro i mezzi di esteriorizzazione del linguaggio i mezzi di interiorizzazione, che ne sono il riflesso, senza dimenticare che «Il processo di interiorizzazione è esclusivamente mentale; quello di esteriorizzazione è, invece, una mutazione del mentale in fisico»⁴⁸.

Il punto debole è rappresentato, ma non se ne vuole fare una colpa, che sarebbe troppo ingenerosa, dalla mancata attenzione di Guillaume nei riguardi della coscienza, presenza e condizione necessaria, perché nell'essere dell'uomo si possano mettere in relazione il mentale e il linguistico. Solo nella coscienza dell'io può avvenire questo incontro. È questo il *punctum dolens* di ogni filosofia della mente. Ma se i filosofi della mente non trovano un accordo, come pretendere che Gustave Guillaume possa disporre di una soluzione?

Bibliografia

- Albano Leoni. Federico. *Dei suoni e dei sensi, il volto fonico delle parole*. Bologna: il Mulino, 2009.
- Begini, Louis. *Psicomeccanica del linguaggio e temporalità*, in: Castagna, Marco – De Carlo, Sara (edd.), *Lo spazio della parola*, Napoli: EDI, 2010, pp. 125-136.
- Carvalho, Paulo de, Soutet, Olivier. (éds.). *Psychomécanique du langage. Problèmes et perspectives*, Actes du 7^e Colloque International de Psychomécanique du langage (Cordoue, 2-4 juin 1994). Paris: Honoré Champion, 1997.
- Ceriani, Giulia. *Il senso del ritmo*. Roma: Meltemi, 2003.
- Douay, Catherine - Roulland, Daniel. *Les mots de Gustave Guillaume. Vocabulaire Technique de la psychomécanique du langage*, Rennes: Presses Universitaires del Rennes, 1990.

⁴⁴ Ivi, p. 88.

⁴⁵ *Ibidem*.

⁴⁶ Si veda ivi, 91.

⁴⁷ *Ibidem*.

⁴⁸ Ivi, p. 81.

- Guillaume, Gustave. *Temps et verbe. Théorie des aspects, des modes et des temps*. Paris: Librairie Ancienne H. Champion, 1929; trad. it. a cura di A. Manco, *Tempo e verbo. Teoria degli aspetti, dei modi e dei tempi*. Napoli: Università degli Studi di Napoli "L'Orientale", 2006.
- Guillaume, Gustave. *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume 1944-45*, série AB, vol. 11. Québec: P.U Laval, 1992.
- Guillaume, Gustave. *Principes de linguistique théorique. Recueil de textes inédits préparé en collaboration sous la direction de Roch Valin*. Paris: Librairie C. Klincksieck – Québec: Presses de l'Université Laval. 1973; trad. it. a cura di R. Silvi, *Principi di Linguistica teorica*. Napoli: Liguori Editore, 2000.
- Hirtle, Walter. *Language in the Mind. An Introduction to Guillaume's Theory*. Montreal & Kingston: McGill Queen's University Press, 2007.
- Jacob, André. *Gustave Guillaume: Vers una philosophie du langage?* In: "Studi Filosofici", 19 (1996), pp. 223-232.
- Jervolino, Domenico. *Perché Guillaume?* In: "Studi Filosofici", 19 (1996), pp.233-244.
- Joly, André, A. Boone, Annie. *Dictionnaire terminologique de la systématique du langage*. Paris: L'Harmattan, 1996.
- Lowe, Ronald. *Introduction à la psychomécanique du langage*. Québec: Les Presses de l'Université Laval, 2007.
- Martone, Arturo. *Fra Guillaume e Benveniste. Considerazione in margine al Presente non-temporale*; In: "Studi Filosofici", 19 (1996), 245-266.
- Martone, Arturo. *La psicommeccanica di Gustave Guillaume. Una filosofia della mente?* In: S. Gensini – A. Martone (edd.). *Il linguaggio. Teoria e storie delle teorie*. In onore di L. Formigari. Napoli: Liguori, 2006, pp. 245-266.
- Pinker, Steven. *The Language Instinct. How the Mind Creates Language*. New York : Harper-Perennial, 2000.
- Pititto, Rocco. *Cervello, mente e linguaggio. Una introduzione alle scienze cognitive*. Torino: Cartman, 2009.
- Silvi, Roberto. *Un esempio di Psicommeccanica applicata. Quattro casi di analisi comparata di errori commessi da studenti di italiano lingua straniera*. In: "Studi Filosofici", 19 (1996), pp. 267-283.
- Stanzione, Massimo. *Psicosistemica e metodologia operativa: elementi per un confronto*. In: "Studi Filosofici", 19 (1996), pp. 285-301.
- Stecher von, Pablo. *La lingüística de Gustave Guillaume. De la lengua al discurso*, in: "OnOmázein", 5 (2012/1), pp. 163-180.
- Wilmet, Marc. *Gustave Guillaume et son école linguistique*. Paris – Bruxelles: Nathan - Labor, 1978.

The Gradual Reduction of Forms and Uses of the Subjunctive Mood in Roman Languages in Conjunction with the Extension of the Indicative Mood : what is the Significance of this Evolution ?

La réduction progressive des formes et des emplois du subjonctif dans les langues romanes en concomitance avec l'extension de l'indicatif : quel est le sens de cette évolution ?

Reducerea progresivă a formelor și utilizării conjunctivului în limbile romanice în concomitență cu extensia folosirii indicativului : care este semnificația acestei evoluții ?

Alvaro ROCCHETTI

Professeur émérite

Université de la Sorbonne Nouvelle - Paris 3

arocchetti@bbox.fr

Abstract

Building on a careful observation of the evolution of Latin language in the framework of Romance languages, where there is a tendency to develop the indicative mood at the expense of the conjunctive, the author seeks to analyze its causes. Starting from here, the author researches the way in which the transition is made, throughout history, from a system X to the following system. If, like the biologist François Jacob, we take into consideration the fact that the systems of living beings are inserted in each other like Russian dolls, the issue that arises for the researcher is, in the psychomechanic analysis of language, knowing how — and why — the transition is made from one Russian doll to another. The author shows that, with a progressive reduction in the use of the conjunctive mood, we are witnessing the transformation of a variable and expressive part of the verbal system into an invariable and not expressive element of structure, “que”, which is complemented by an unspecified form of the verb. Special attention was given to the Romanian language, which has gone farther than the other Romance languages in this reduction of the conjunctive mood, linking the expression in the virtual plane to the conjunction (să – “to”) and the expression in the actual plane to another conjunction (că – “that”).

Résumé

A partir d'une observation de l'évolution du latin vers les langues romanes qui fait apparaître une tendance à développer l'indicatif au détriment du subjonctif, l'auteur se propose de rechercher les causes de cette évolution. Cette recherche le conduit à examiner la manière dont on passe, au fil de l'histoire, d'un système X au système suivant. Si l'on considère, avec le biologiste François Jacob, que les systèmes du vivant sont enchâssés les uns dans les autres à la manière des poupées russes, le problème posé au chercheur en psychomécanique du langage est de savoir comment — et pourquoi — on passe d'une poupée russe à la poupée suivante. L'auteur montre que l'on assiste, avec la réduction progressive du subjonctif, à la transformation d'une partie variable et expressive du système verbal en un élément de structure “que” invariable et non expressif, complété par une forme non marquée du verbe. Une attention spécifique est accordée à la langue roumaine qui a poussé plus loin que les autres langues romanes cette réduction du subjonctif en

reportant l'expression du virtuel sur une particule (să) et l'expression de l'actuel sur une autre particule (că).

Rezumat

Pornind de la o atentă observare a evoluției limbii latine în cadrul limbilor romanice, în care apare tendința de a dezvolta indicativul în detrimentul conjunctivului, autorul își propune să analizeze cauzele acesteia. Plecând de aici, autorul cercetează felul în care se trece, de-a lungul istoriei, dintr-un sistem X în sistemul următor. Dacă luăm în considerare, precum biologul François Jacob, faptul că sistemele ființelor vii sunt inserate unele în altele precum păpușile rusești, problema care se ridică pentru cercetător este, în analiza psihomecanică a limbajului, să știe cum — și de ce — se trece de la o păpușă rusească la alta. Autorul arată că asistăm, cu o reducere progresivă a conjunctivului, la transformarea unei părți variabile și expresive a sistemului verbal într-un element de structură «que» invariabil și neexpresiv, care este completat printr-o formă nespecificată a verbului. S-a acordat o atenție deosebită limbii române, care a mers mai departe decât celelalte limbi romanice, prin această reducere a conjunctivului, raportând expresia din planul virtual la conjuncția (să) și expresia din planul actual la o altă conjuncție (că).

Keywords: *Romance languages, evolution, deflexivity, subjunctive, indicative*

Mots clés : *langues romanes, évolution, déflexivité, subjonctif, indicatif*

Cuvinte cheie: *limbi romanice, evoluție, deflexivitate, conjunctiv, indicativ*

Le chercheur qui prend en considération l'ensemble des langues romanes et l'évolution qu'elles ont subie depuis le latin, est frappé par un développement constant tout au long de l'histoire, de l'indicatif au détriment du subjonctif. On sait, par exemple, que les variations modales autres que l'indicatif s'étaient déjà réduites de l'indo-européen au latin puisque, par exemple, le mode optatif s'était fondu dans le subjonctif et la création des futurs de l'indicatif en *-am* et en *-so* s'est faite au détriment du subjonctif¹. Entre le latin et les langues romanes, la réduction du subjonctif s'est poursuivie puisque le parfait du subjonctif a disparu et que le plus-que-parfait a pris la place, le plus souvent, de l'imparfait du subjonctif qui, lui, a été éliminé. L'ancien français et l'italien avaient deux formes de subjonctif couramment utilisées : celle que l'on appelle imparfait du subjonctif et qui est l'ancien plus-que-parfait du subjonctif latin, et le subjonctif présent. Mais le français moderne a pratiquement réduit le subjonctif à la seule forme du présent. Les deux formes se maintiennent en italien, mais de nombreux grammairiens de la langue italienne observent une réduction d'emploi parfois plus poussée qu'en français. D'autres lancent des cris d'alarme "C'era una volta il congiuntivo..." ('il était une fois le subjonctif...) et militent activement pour que le subjonctif soit sauvegardé.

On pourrait penser que le portugais et l'espagnol vont dans le sens contraire. En effet, l'espagnol, par exemple, présente encore 4 temps au mode subjonctif : le présent, les deux imparfaits en *-se* et en *-ra* et le futur du subjonctif en *-re*. Mais cette manière de comptabiliser est trompeuse : d'une part, le futur du subjonctif n'est pas plus utilisé en espagnol courant que ne l'est l'imparfait du subjonctif en français, c'est-à-dire pratiquement plus. D'autre part, la forme en *-ra* considérée dans les grammaires comme un subjonctif et qui tend à l'emporter sur la forme classique du subjonctif en *-se*, est en fait issue de l'indicatif latin où elle avait valeur de plus-que-parfait et elle garde encore aujourd'hui des emplois d'indicatif comme dans l'exemple suivant :

¹ Voici ce que dit A. Ernout, dans sa *Morphologie historique du latin*, Paris, Klincksieck, 1953, p.159, du futur en *-am*: "Le futur en *-am* n'est autre chose qu'un ancien subjonctif. En effet, à une époque antérieure à la tradition historique, le latin possédait deux subjonctifs, l'un en *-a-* (type *legas*) qu'on retrouve en osco-ombrien, osq. *fakilad*, omb. *façia* "faciat", l'autre à voyelle thématique longue (type *leges*), (...) qu'il a répartis en conservant à l'un sa valeur de subjonctif (*legas*), et en faisant servir l'autre à l'expression du futur (*leges*)."

“La mesa debía estar puesta a las horas de comer. Por las mañanas, los niños debían arreglarse para asistir a la escuela... tal como lo **hiciéramos** ayer en Santiago”² (= ... comme nous l’avions fait/le faisons hier à Santiago)

En outre, elle a développé de nouveaux emplois qui relèvent, eux aussi, du mode indicatif :

[ex. : “... Para que podamos volver a nuestra querida Patria”. Con esta frase Lucía Pinochet, la septuagenaria esposa del antiguo dictador chileno secó sus lágrimas frente a las cámaras de televisión de todo el mundo, dando fin a la lectura del comunicado que **entregara** a la prensa universal, en un lugar de Londres por la tarde del día 31 de octubre de 1998”³, (= ‘au terme de la lecture du communiqué qu’elle a remis à la presse... le 31 octobre 1998’]

Puisque cette forme en *-ra* s’impose de plus en plus nettement en face de la forme traditionnelle du subjonctif en *-se*, on peut bien dire que même les langues qui semblent avoir maintenu des formes nombreuses de virtualité, utilisent en fait le mode de l’actuel pour exprimer des notions jusque là réservées au mode spécifique de la virtualité qu’est le subjonctif. Quant à la langue roumaine, elle a, elle aussi, réduit les cas d’emploi du subjonctif et limité les formes propres au subjonctif aux seules troisièmes personnes du singulier et du pluriel, la particule *să* faisant seule la différence entre indicatif et subjonctif aux autres personnes.

En revanche, toutes les langues romanes ont développé les emplois et les formes de l’indicatif, c’est-à-dire du mode spécifique de l’actuel. Ainsi, le conditionnel qui s’exprimait par le subjonctif en latin, est intégré au mode indicatif dans toutes les langues romanes. Le français — qui est la langue qui a poussé le plus loin le passage du virtuel à l’actuel — n’utilise plus le subjonctif après des verbes introducteurs relevant du probable (ex.: *j’espère qu’il viendra* / it. *spero che venga*, esp. *espero que venga*). Il utilise l’imparfait de l’indicatif dans les propositions hypothétiques commençant par “si” là où les autres langues romanes et l’ancien français utilisent l’imparfait du subjonctif. Par ailleurs, le groupe des verbes en *-er* a partiellement supprimé la distinction formelle entre l’indicatif et le subjonctif, au profit des formes de l’indicatif : *je veux qu’il mange* / *je vois qu’il mange*, là où les autres groupes conservent des formes distinctes (*je veux qu’il dorme*, *sache...*) / *je vois qu’il dort*, *sait...*).

Les problèmes posés par cette évolution et surtout par cette constance dans l’évolution — puisqu’elle s’étend sur des millénaires — sont de deux ordres : d’une part, pourquoi cette évolution ? Que signifie-t-elle ? Que peut nous apprendre sur ce point la psychomécanique du langage ? D’autre part, si l’on passe bien d’un système avec alternance modale subjonctif/indicatif à un système où l’un des deux — le subjonctif — tend à disparaître au profit de l’autre, on peut se demander, toujours dans le cadre de la psychomécanique du langage, comment on passe d’un système à un autre et qu’apporte le nouveau système mis en place. Comme l’a souligné le biologiste François Jacob :

“Il n’y a pas une organisation du vivant, mais une série d’organisations emboîtées les unes dans les autres comme des poupées russes. Derrière chacune s’en cache une autre. Au-delà de chaque structure accessible à l’analyse finit par se révéler une nouvelle structure, d’ordre supérieur, qui intègre la première et lui confère ses propriétés” (*La logique du vivant*, Gallimard, 1970, p. 24).

La langue, faisant partie du vivant, présente manifestement aussi ce même type d’organisation. Le problème qui se pose dès lors au chercheur en psycho-mécanique du langage est de savoir comment — et pourquoi — on passe d’une poupée russe à la poupée suivante.

Le chercheur qui a le plus creusé cette voie, au sein de la psychomécanique du langage et dans le sillage de Gustave Guillaume, est Gérard Moignet. Partant du tenseur binaire radical appliqué à de nombreux domaines de la langue française dans une perspective à la fois synchronique et diachronique, il a souvent été confronté au remplacement d’un système plus ancien par un nouveau système : celui de la langue latine par le système de l’ancien français, à son tour

² Sady Ramirez, *Peñuelas/Coquimbo, Vigneux-sur-Seine/Paris*, Cuadernos de cultura ANPJ, 2009, p. 28.

³ Id, *ibid*, p. 7.

remplacé par celui du moyen français avant que le français moderne n'impose, pour finir, le sien. Je ne détaillerai pas ici les différentes représentations qu'il a utilisées, mais, en général, il voyait l'évolution d'un système à l'autre comme une série de saisies anticipées, chaque nouvelle forme saisissant, dans la précédente, un aspect qui n'était jusque là que virtuel.

Dans le cas qui nous intéresse, cependant, aucun guillaumien ne pourrait prétendre que le renforcement de l'actuel au détriment du virtuel est le résultat d'une saisie anticipée. On devrait plutôt parler au contraire, en utilisant un néologisme emprunté à l'italien, d'une saisie "posticipée", l'actuel étant toujours l'aboutissement et le virtuel une étape menant vers cet actuel.

Par ailleurs, la comparaison des langues romanes et l'examen détaillé des formes montrent qu'il n'est pas possible de parler d'une évolution d'ensemble du subjonctif. Chaque personne, en fait, suit une évolution différente. Ainsi, le remplacement du subjonctif des verbes du premier groupe (en *-er*) en français, par la particule "que" suivie de l'indicatif se fait de manière différente pour les personnes du singulier et pour les deux personnes du pluriel : c'est la forme du présent de l'indicatif qui est utilisé pour les personnes du singulier (*il faut que je mange, que tu manges, qu'il mange*) et pour la 3^{ème} personne du pluriel (*qu'ils mangent*), mais c'est la forme de l'imparfait de l'indicatif qui s'impose pour les deux premières personnes du pluriel (*que nous mangions, que vous mangiez*). Si maintenant on regarde l'italien, on voit que les modes indicatif et subjonctif du premier groupe (en "are") diffèrent partout sauf à la deuxième du singulier et à la première du pluriel. L'italien – qui maintient une distinction des deux modes beaucoup plus poussée que celle du français – a en effet, paradoxalement, depuis les premiers siècles de son existence, établi une identité entre la première personne du pluriel de l'indicatif et la première personne du pluriel du subjonctif, et cela pour tous les verbes, quel que soit leur groupe : *vedo che mangiamo / leggiamo / finiamo* (indicatif) / *voglio che mangiamo / leggiamo / finiamo* (subjonctif). On constate ainsi que, pour la seule première personne du pluriel, les choix du français et de l'italien sont complètement divergents.

Méthodologiquement, on peut se demander s'il faut chercher une explication unitaire à tous ces comportements, en tenant simultanément compte des groupes verbaux, des personnes, des modes et des temps. Pour répondre à cette interrogation et simplifier les critères à prendre en compte, examinons un autre exemple, simple *a priori*, puisqu'il ne comporte que deux personnes : il s'agit de l'emploi des modes avec l'impératif positif et négatif.

On sait qu'en dehors des verbes fondamentaux qui utilisent le subjonctif, les formes de l'impératif français sont empruntées à l'indicatif :

mange ! mangez ! dors ! dormez ! fais ! faites ! reçois ! recevez !

Et la forme négative se fait en rajoutant simplement la négation :

ne mange pas ! ne mangez pas ! ne dors pas ! ne dormez pas ! ne fais pas ! ne faites pas ! ne reçois pas ! ne recevez pas !

C'est la seule langue qui fonctionne de cette manière : l'espagnol et le portugais, par exemple, changent de mode en passant de l'impératif positif à l'impératif négatif, puisqu'ils utilisent une forme ou une variante de l'indicatif pour l'impératif positif, tandis que le subjonctif s'impose avec la négation :

canta ! (ind.) —> *no cantes !* (subj.)

cantad ! (variante d'indicatif) —> *no canteis !* (subj.).

L'italien se comporte comme le français pour la 2^{ème} personne du pluriel de l'impératif :

cantate ! —> *non cantate !* (cf. fr. *chantez !* —> *ne chantez pas !*)

mais, pour la 2^{ème} personne du singulier, il utilise, comme l'espagnol et le portugais, la forme d'indicatif pour l'impératif positif. Quant à l'impératif négatif, il ne le construit ni sur l'indicatif comme le français, ni sur le subjonctif comme l'espagnol ou le portugais, mais sur... l'infinitif !

canta ! (ind.) —> *non cantare !*.

La forme négative comparable au français existe bien — *non canta* —, mais n'est pas un impératif : c'est le négatif de la 3^{ème} personne du présent de l'indicatif (= 'il ne chante pas').

Quant au roumain, il se comporte à la fois comme le français, comme l'italien et comme l'espagnol et le portugais ! En effet :

1) pour la 2^{ème} personne du pluriel, nous avons :

cântați —> *nu cântați* (même fonctionnement que le français et l'italien) ;

2) pour l'impératif négatif de la 2^{ème} personne du singulier, le roumain recourt à l'infinitif :

cântă —> *nu cânta* (même fonctionnement que l'italien) ;

3) enfin, comme l'espagnol et le portugais, il peut utiliser aussi le subjonctif, avec une spécificité cependant, car il peut le faire aussi bien à l'impératif positif qu'à l'impératif négatif :

să cânți ('chante') —> *să nu cânți* ('ne chante pas')

să cântați ('chantez') —> *să nu cântați* ('ne chantez pas')

On peut ainsi remarquer que, pour une question qui semblait, *a priori*, fort simple au départ – l'impératif positif comparé à l'impératif négatif –, le fonctionnement des langues romanes présente une grande variété de cas. Si, maintenant, on aborde des cas plus compliqués avec des variations touchant les groupes verbaux, les modes, les temps et toutes les personnes, la démarche explicative devient, méthodologiquement, plus ardue, même si on a l'intuition que, derrière la diversité, se profile une cohérence.

Voyons, par exemple, quels types de démarches sont possibles pour rendre compte du remplacement progressif du subjonctif par des formes verbales liées à l'indicatif dont nous avons vu que c'était une tendance commune à l'ensemble des langues romanes. Lorsque les formes du mode subjonctif disparaissent dans les verbes du premier groupe de la langue française pour prendre celles de l'indicatif, il faudrait postuler que l'ancienne forme de l'actuel a acquis une nouvelle possibilité, celle de rendre aussi le virtuel (sans cependant perdre sa valeur ancienne qui est d'exprimer l'actuel !). On a, dès lors, méthodologiquement, le choix : soit de considérer que dans *il faut qu'il mange*, l'actuel a remplacé le virtuel et qu'on n'a plus affaire à un subjonctif. Mais alors, on perd le parallélisme avec les autres groupes qui, eux, gardent une forme spécifique du subjonctif : *je veux qu'il fasse, je veux qu'il dorme, qu'il reçoive*, etc. Ou, à l'inverse, on pense que l'actuel "je mange" peut exprimer, à la fois, l'indicatif (dans *je vois qu'il mange*) et la virtualité du subjonctif (dans *je veux qu'il mange*). On pourrait représenter cette double possibilité de la manière suivante :

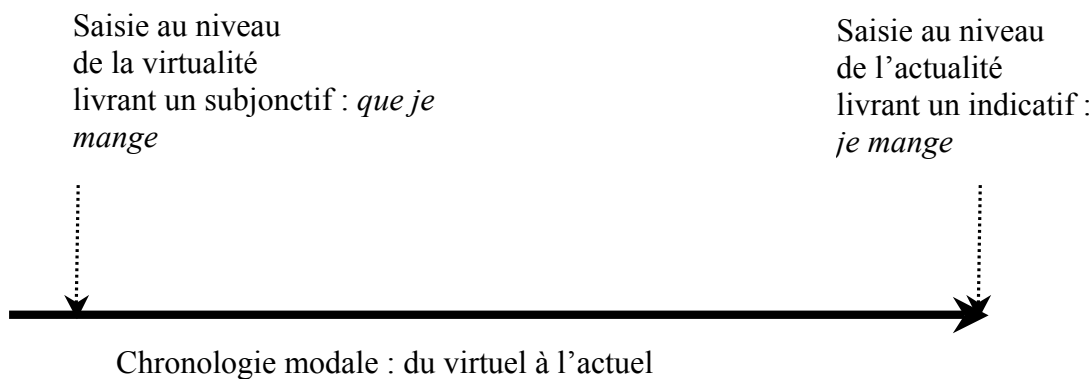


Fig. 1

C'est ce que nous proposent implicitement les grammaires lorsqu'elles conjuguent le subjonctif de *manger* sous la forme : *que je mange, que tu manges, qu'il mange, que nous mangions, que vous mangiez, qu'ils mangent*, alors qu'elles utilisent les mêmes formes — sans *que* — pour le présent (*je mange, tu mange, il mange, ils mangent*) et pour l'imparfait de l'indicatif (*nous mangions, vous mangiez*). La conjonction *que* aurait ainsi une fonction différente selon qu'elle appartiendrait à une proposition au subjonctif (*tu veux que je mange*) ou à une proposition à l'indicatif (*tu vois que je mange*). Dans le premier cas, elle permettrait une saisie anticipée sur la chronologie modale, en s'intégrant au mode subjonctif (*que je mange*), tandis que dans le deuxième,

elle n'aurait pas cette fonction et laisserait la subordonnée aller jusqu'à l'actuel *je mange*. Trois observations soutiennent ce type d'analyse : d'une part, le remplacement du verbe *manger* par un verbe d'un autre groupe (ex. *tu veux que je sorte* ≠ *tu vois que je sors* / *tu veux que j'écrive* ≠ *tu vois que j'écris*) montre que la subordonnée *que je mange* est bien sentie comme un subjonctif, même si elle a la même forme que la subordonnée indicative ; d'autre part, l'action exprimée par la subordonnée est en cours dans *tu vois que je mange* (je suis bien en train de manger), mais elle n'est que virtuelle et pourra se réaliser ou non par la suite dans *tu veux que je mange* ; enfin, les grammaires semblent bien avoir raison lorsqu'elles intègrent *que* dans la conjugaison du subjonctif et l'excluent dans celle de l'indicatif puisque *je mange* peut, à lui seul, former une phrase indépendante, comme *je sors* ou *j'écris*, tandis qu'il ne peut exprimer seul la virtualité contenue dans la subordonnée au subjonctif, pas plus que ne peuvent le faire seuls **je sorte* ou **j'écrive*.

Cette conception n'est pas seulement celle des grammaires, c'est aussi celle de bien des chercheurs en psychomécanique du langage, et elle a longtemps été la nôtre. Aujourd'hui, cependant, à partir des mêmes principes de la psychomécanique du langage, nous penchons pour une conception qui ne correspond ni à l'une ni à l'autre des deux positions que nous venons d'exposer. Passons donc à l'examiner.

Pour cela, il faut que nous prenions le problème de plus loin : il existe, dans nos langues, des éléments du lexique, de la morphologie ou de la syntaxe qu'il est facile d'expliciter parce qu'ils sont directement porteurs de la signification de notre discours ; on accède rapidement à leur compréhension sans l'aide d'aucun intermédiaire et on peut même les exprimer par des gestes, des dessins, des mimiques pour les transmettre à des personnes dont on ne partage pas la langue. Mais il en est d'autres qui sont nettement plus difficiles à expliciter parce qu'ils sont liés à la structure et ne sont pas directement porteurs de la signification de nos discours. Les premiers se retrouvent pratiquement dans toutes les langues tandis que les seconds sont propres à chaque langue. Par exemple, tant que le latin *habere* signifiait 'tenir', il était facile de l'exprimer d'un geste, comme celui d'une main qui se referme pour saisir quelque chose. Mais lorsque ce même verbe est devenu l'auxiliaire *avoir* que l'on a dans *il avait chanté*, les gestes sont devenus impuissants pour exprimer ce qu'il apporte dans cette structure. De même, dans les langues de spécialité, on peut classer parmi les mots spécifiques à telle ou telle autre spécialité, le lexique utilisé ou des tournures particulières qui n'appartiennent pas à la langue courante. Mais jamais on ne classe parmi les formes liées à la spécialité des éléments que l'on emploie pourtant à chaque instant, comme les prépositions, les articles, les auxiliaires, les pronoms, etc. Pourquoi cela ? Parce que l'on distingue *implicitement* la structure permanente de la langue — qui est l'élément commun à tous les emplois de la langue, qu'ils soient spécialisés ou non — et le lexique ou les expressions idiomatiques requises par le contexte spécifique dans lequel la langue est utilisée. On se souvient que le premier vocabulaire fondamental du français, basé sur la fréquence des mots, ne permettait pas de tenir un discours cohérent sur quelque sujet que ce soit : il lui manquait en effet le vocabulaire spécifique au sujet en question. Aussi le vocabulaire fondamental du français, issu des listes de fréquences, a-t-il dû être complété, pour être utilisable, par un vocabulaire que l'on a appelé "disponible", c'est-à-dire un vocabulaire non plus tiré des listes de fréquences, mais sémantiquement proche des messages que les discours doivent transmettre. On pourrait ainsi dire que le lexique et les expressions spécifiques sont *la chair* du discours spécialisé, tandis que les éléments invariables sont *le squelette* qui soutient cette chair.

L'exemple de la langue de spécialité n'est qu'une illustration extrême, mais toute utilisation de la langue nous conduit à assembler la partie vivante de la langue, modifiable et chargée de sens, avec une partie sous-jacente, non modifiable et dont le sens est devenu non seulement "forme", comme l'a dit Gustave Guillaume, mais aussi — et surtout — structure.

Une comparaison peut servir à expliciter plus nettement cette opposition : dans un arbre généalogique, où se trouvent les parties vivantes et où se trouve la structure ? Il est évident que l'arbre, avec son tronc, ses branches et ses rameaux, représente les ancêtres de tous ceux qui se trouvent au niveau des feuilles et qui sont les seuls êtres vivants. Or il fut un temps où ceux qui sont

devenus “tronc” ou “branches” étaient bien vivants. Lorsque sont apparus leurs descendants, ils ont pu coexister pendant un certain temps avec eux, voire avec plusieurs de leurs descendants, mais ils ont fini par quitter la partie vivante pour se transformer en structure d’arbre généalogique. Il est clair que, dans ce tout que l’on appelle “arbre généalogique”, chaque composant — *tronc*, *branche*, *rameau*, *feuille* — est indispensable et a une place bien définie. Mais il est tout aussi clair que la partie vivante, *les feuilles*, donne son sens à la partie structurelle, *le tronc*, *les branches* et *les rameaux*. Sans feuilles, l’arbre — même “généalogique” ! — est un arbre mort.

C’est exactement le même processus qui se déroule pour les formes de langue : tant qu’elles n’ont pas rencontré les formes qui leur succéderont un jour, elles se maintiennent vivantes, c’est-à-dire qu’elles sont adaptables en passant de la langue au discours et sont porteuses d’un sens que le locuteur peut facilement expliciter. Au fur et à mesure qu’elles s’intègrent aux structures de la langue, elles sont de moins en moins modifiables puisqu’elles deviennent des instruments au service d’un message exprimé par d’autres formes. Leur sens d’origine a été dévié pour être exploité en termes de structure. C’est le sort d’un grand nombre d’éléments de la langue, ceux qui, dans les listes de fréquences, apparaissent toujours en premier mais ne sont pas retenus par les terminologies.

Dans le cas qui nous intéresse ici, si nous voulons comprendre pourquoi les formes de subjonctif tendent à s’aligner sur celles de l’indicatif, il nous faut observer qu’au cours de l’évolution de l’indo-européen vers les langues romanes, le groupe nominal — qui a une fonction comparable à celle du tronc pour l’arbre — s’est séparé progressivement de la branche verbale. Celle-ci, en partant de la position finale dans la phrase (stade de l’indo-européen, langue agglutinante), est ensuite entrée à l’intérieur de la phrase pour former la branche de la subordination, laquelle doit tenir compte de deux conditions fondamentales, selon que l’action de la subordonnée est virtuelle ou actuelle (= en cours) : dans le cas d’une action virtuelle, des formes variables ont été créées ou des particules spécifiques élaborées, comme dans le cas des langues slaves ou de la langue roumaine (*să* pour le virtuel / *că* pour l’actuel). Dans les langues romanes occidentales, une particule de subordination largement prépondérante — *que* en espagnol et en français, *che* en italien — s’est développée à partir du lat. *quid* (qui avait auparavant supplanté *quod*) et a coexisté pendant quelques millénaires avec les formes spécifiques. Puis un processus de réduction des formes spécifiques a commencé : il a touché en premier le groupe des verbes en *-er* qui est à la pointe de l’évolution. Nous en sommes actuellement à ce stade : déjà, pour les personnes simples (*je*, *tu*, *il*, *ils*) les formes du présent du subjonctif se sont alignées sur celles du présent de l’indicatif. On peut dire que, dans ce cas, on est passé des *feuilles* (variation formelle selon le mode, le temps et la personne) à la *branche* (perte de la variation formelle) : la distinction modale a disparu. Comme elle reprenait, dans la subordonnée, la valeur virtualisante (subjonctif) ou actualisante (indicatif) du verbe de la principale, elle était redondante, mais une redondance acceptée – on pourrait même dire “recherchée”, au début tout au moins. On relève en effet des redondances dans l’évolution des langues chaque fois que la déflexivité⁴ est en jeu : il s’agit d’une étape par laquelle passent fréquemment les langues au cours de leur évolution, par exemple lorsqu’une particule est créée pour remplacer, à terme, une désinence : ex. it. *i libri*, esp. *los libros*, fr. *les livres*, prononcé aujourd’hui, sans redondance, *lé livr*. Qu’on nous permette de citer aussi l’exemple de la négation qui était *non* en latin et est encore *non* en italien et *no* en espagnol, mais qui a pris successivement, en français, les formes *ne*, puis le doublet redondant *ne... pas*, pour tendre, dans le parler contemporain, à se réduire à *pas* (disparition de la redondance).

La différence entre *il faut que tu manges* et *je vois que tu manges* n’est pas une différence modale au même titre que *il faut que tu dormes* / *je vois que tu dors*. Dans ce dernier couple, il y a encore une redondance entre le subjonctif marqué *tu dormes* et la sémantèse virtualisante de *il faut*.

⁴ Pour une étude plus détaillée de cette question touchant le mécanisme de la déflexivité, nous renvoyons au n° 178 de la revue *Langages* consacré à la déflexivité et, plus particulièrement à l’article : Louis Begioni et Alvaro Rocchetti, *La déflexivité, du latin aux langues romanes : quels mécanismes systémiques sous-tendent cette évolution*, Revue *Langages* n° 178, juin 2010, p. 67-87.

En revanche, il serait erroné de considérer, comme le suggère la fig. n° 1, que *il faut que tu manges* résulte d'une saisie anticipée, virtuelle, de l'action de "manger", opérée par le subjonctif. Car ce n'est pas la subordonnée *que tu manges* qui exprime cette valeur, mais la sémantèse du verbe de la principale : l'idée d'obligation exprimée par "il faut".

Cependant, aux personnes complexes (*il faut que nous mangions, il faut que vous mangiez*) la forme n'est pas empruntée au présent de l'indicatif, mais à l'imparfait, alors que, manifestement, la valeur exprimée n'est pas un passé mais un présent, comme l'indique le temps de la principale : *il faut*. Le recours à une forme spécifique pour les personnes complexes est due au fait que celles-ci sont perçues comme un passé dans le système de la personne : on en a une autre preuve au présent de l'indicatif du verbe *aller* en français et du verbe *andare* en italien. Les formes des personnes simples de ces verbes sont empruntées au verbe *vadere* – fr. *je vais, tu vas, il va, ils vont*, it. *vado, vai, va, vanno* – alors que les formes des personnes complexes reprennent le radical de l'infinitif qui est aussi celui des temps du passé : fr. *nous allons, vous allez* (cf. imparfait *nous allions, vous alliez*), it. *andiamo, andate* (cf. imparfait *andavamo, andavate*, parfait *andammo, andaste*). On est donc autorisé à considérer que les formes du subjonctif présent aux personnes complexes marquent plus la place de ces personnes dans le système de la personne que la spécificité du subjonctif. Les personnes *nous* et *vous* peuvent en effet être ressenties comme exprimant des pluriels internes, c'est-à-dire comme les ensembles d'où se dégagent le locuteur (*je pour nous*) et son interlocuteur (*tu pour vous*). C'est ainsi qu'il nous semble opportun d'interpréter le fait que, dans l'évolution du latin vers l'italien, le -s final de toutes les premières personnes du pluriel disparaît pour laisser place à une désinence comportant, comme les subjonctifs français et italiens, un -yod- interne, marque justement d'une pluralité interne : *cantamus* > *cantiamo*, *videmus* > *vediamo*, *sentimus* > *sentiamo*. Le yod conservé aux subjonctifs français (*que nous chantions, que vous chantiez*) et italiens (*cantiamo, cantiate*) trouverait donc la même explication que d'autres pluriels internes, comme les formes italiennes invariables présentant aussi des yod – *serie* 'série(s)', *paria* 'paria(s)', *boia* 'bourreau(x)', *vaglia* 'virement(s)' – ou encore les pluriels français *œil* --> *yeux*, *ciel* --> *cieux*.

Pour les groupes verbaux autres que le premier groupe en -er, l'évolution est moins poussée : la variation formelle se maintient et elle est généralisée : elle touche toutes les personnes et n'est empruntée ni au présent, ni à l'imparfait de l'indicatif (ex. : *il faut que je fasse* ≠ *je fais* – *il faut que nous fassions* ≠ *nous faisons*). Si nous reprenons la comparaison avec l'arbre, nous devons reconnaître que, sur cette partie de la structure de la langue, on en est encore au stade des *feuilles* : le *rameau* n'est pas encore devenu *branche*. En d'autres termes, la conjonction *que* doit encore être complétée par une forme spécifique du subjonctif.

Mais on peut aller plus loin dans l'analyse : on remarquera en effet que, pour le premier groupe, la personne complexe, *nous*, ne présente déjà plus sa variation formelle empruntée à l'imparfait de l'indicatif — *il faut que nous mangions* ! — lorsqu'elle est remplacée par "on" : *il faut qu'on mange* ! ou *nous, il fallait bien qu'on mange* ! Pourtant, lorsque "on" remplace "nous" suivi d'un verbe conjugué à l'imparfait de l'indicatif, la désinence d'imparfait se maintient : *pendant ce temps, nous, on mangeait*. Cela signifie qu'il faut faire une différence entre la première personne du pluriel de l'imparfait de l'indicatif *nous mangions* (remplaçable par "on" + un imparfait) et la première personne du pluriel du subjonctif (*que*) *nous mangions* (remplaçable par "on" + un présent). L'identification, pour cette première personne du pluriel, de la désinence du subjonctif avec celle de l'imparfait de l'indicatif, disparaît donc lorsqu'on remplace "nous" par "on", ce qui pose aussi le problème de l'identification, aux autres personnes, de la désinence du subjonctif avec celle du présent de l'indicatif. En fait, il ne s'agit que d'un emprunt apparent : si les formes du subjonctif semblent s'être alignées sur celles de l'indicatif, c'est parce que le présent de l'indicatif offre les formes les plus réduites du verbe, puisqu'elles se limitent pratiquement à son radical. C'est, en somme, la disparition des formes du subjonctif qui est la cause première conduisant à une généralisation des formes du présent de l'indicatif, et non l'inverse. Si l'alignement de la première personne du pluriel se fait avec un décalage de plusieurs siècles par rapport aux personnes simples, c'est parce qu'il a fallu attendre

que la désinence *-ons* du présent (*nous mangeons*) soit remplacée, dans la langue parlée, par le pronom ayant la même prononciation “on”, issu de “homme” (*nous, on mange*), et cela a pris plus de temps que l’amuïssement des voyelles finales des personnes simples. Il suffit, du reste, pour s’en convaincre, d’observer que, dans les autres groupes verbaux, le remplacement de “nous” par “on” ou par “nous, on” ne conduit pas à un alignement sur le présent de l’indicatif, mais à la préservation d’un radical de subjonctif caractéristique des personnes simples : *il faut qu’on sache, qu’on fasse, qu’on parte...*

Dans le français actuel, on a donc, pour les verbes du premier groupe, une situation de transition dans laquelle coexistent deux formes, l’une, *que nous mangions*, représentant le passé, avec une marque de subjonctif ressentie comme telle – mais déjà réduite par rapport à l’époque où l’on disait *il fallait bien que nous mangeassions* –, l’autre, *qu’on mange*, préfigurant l’avenir, avec des formes réduites au radical du verbe, comme pour les personnes simples.

Avec cette évolution du subjonctif vers des formes réduites au radical verbal et n’exprimant plus ni le mode, ni le temps, on assiste à la transformation d’une partie vivante, variable et expressive du système verbal en un élément de structure “que” invariable et non expressif complété par une forme non marquée du verbe. Si l’on considère que la subordination est historiquement intervenue pour permettre à une phrase d’intégrer une autre phrase, on peut dire qu’en français, pour les verbes du premier groupe, l’intégration est pratiquement achevée : il suffit en effet d’ajouter “que” à la phrase à intégrer pour qu’elle puisse s’insérer dans quelque principale au présent que ce soit, sans aucune autre modification : *je mange* (indicatif) --> *que je mange* (“que” + forme non marquée de *manger* appliquée à la 1^{ère} personne) --> *tu vois bien.../il souhaite.../il veut... que je mange* (principale actualisante “tu vois bien” ou principales virtualisantes “il souhaite”, “il veut” + “que” + forme non marquée de *manger* appliquée à la 1^{ère} personne).

L’évolution sur ce point a été plus poussée dans la langue roumaine que dans les langues romanes occidentales. Les seules formes de subjonctif spécifiquement marqué dans cette langue se trouvent aux troisièmes personnes. Les autres personnes ne se distinguent pas, formellement, de celles du présent de l’indicatif. Cela est dû au fait que le roumain n’a pas créé une seule particule comme l’ont fait les autres langues romanes, mais deux : l’une est la particule *că*, qui a la même origine et est sur bien des points comparable à celle des langues romanes occidentales. Mais, dans la langue roumaine cette particule ne sert qu’à introduire des subordonnées de réalité : *știu că*, ‘je sais que’, *văd că* ‘je vois que’. Dans le cas où il s’agit d’exprimer une virtualité, la langue roumaine dispose d’une deuxième particule, *să*, issue de la conjonction latine de supposition *si*. Pour les personnes de l’interlocution, cette particule, ajoutée aux formes verbales du présent de l’indicatif, suffit pour exprimer la virtualité requise par le subjonctif. Elle n’a besoin d’un supplément de virtualité qu’aux personnes absentes de l’interlocution : dans ce cas seulement, elle est suivie d’une forme spécifique au subjonctif.

On remarquera que cette dualité dans l’expression des particules de subordination va de pair, en roumain, avec l’emploi de deux auxiliaires là où les langues romanes occidentales n’en utilisent qu’un seul : fr. *j’ai chanté* pour l’indicatif / *que j’aie chanté* pour le subjonctif, it. *ho cantato* / *che abbia cantato*, esp. *he cantado* / *que haya cantado*, mais roum. *am cântat* / *să fi cântat*. La combinaison de la particule *să* avec la forme verbale *fi* – issue du verbe latin *fiō*, ‘devenir’, verbe tourné vers la virtualité, comme la particule *să* – permet de reporter sur ces éléments constitutifs l’expression du virtuel et, par conséquent, de réduire considérablement le recours à des formes spécifiques pour l’expression du subjonctif.

Si nous reprenons la question posée dans l’intitulé même de cette étude – quel est le sens de cette évolution ? – nous devons observer que le système verbal suit les mêmes voies d’évolution que le système nominal avec, cependant, un décalage de plusieurs siècles, voire de plusieurs millénaires. Alors que le système nominal présentait systématiquement des désinences casuelles à l’époque latine, lesquelles coexistaient parfois avec des prépositions et des articles en cours d’installation, il n’offre pratiquement plus aujourd’hui, dans les langues romanes modernes, que des traces de variations désinenciennes : les prépositions et les articles se chargent désormais, dans la

majorité des cas, d'exprimer les rapports casuels et de rendre le genre et le nombre du substantif. Il n'en est pas de même du système verbal : l'analyse de la situation montre que, dans la plupart des langues romanes, en particulier de celles qui ont choisi de n'exprimer la subordination qu'avec la seule conjonction *que* (*che*), les formes de subjonctif sont encore bien vivantes. Cependant, nous avons pu constater que la réduction de ses formes est en cours, tout particulièrement dans deux langues ayant fait des choix différents : d'une part la langue roumaine qui, en se dotant de deux conjonctions de subordination (*că* et *să*) et d'un auxiliaire propre à rendre la virtualité (*a fi*), a pu simplifier considérablement la morphologie de son subjonctif ; d'autre part, la langue française qui est parvenue, pour le groupe des verbes en *-er*, à supprimer la duplication de la référence à la virtualité pour le verbe de la subordonnée. On s'approche, dans ces deux cas, d'une déflexivité complète, l'expression de l'actuel ou du virtuel n'étant plus assurée que par la valeur sémantique du verbe de la principale, complétée, dans le cas du roumain, par la particule d'actualisation *că* ou par la particule de virtualisation *să*, cette dernière devant être suivie, pour la troisième personne, d'une forme spécifique de subjonctif encore bien marquée. L'évolution prévisible de la langue française (pour les siècles à venir...) pourrait être une généralisation de la suppression des formes spécifiques du subjonctif pour les groupes verbaux autres que le groupe en *-er*. Mais en linguistique aussi, comme dans bien d'autres cas, il est plus facile de prévoir... le passé que l'avenir !

Bibliographie essentielle

- Bazin Louis, *Introduction à l'étude pratique de la langue turque*, Paris, Maisonneuve, 1987.
- Begioni Louis et Rocchetti Alvaro, *La déflexivité, du latin aux langues romanes : quels mécanismes systémiques sous-tendent cette évolution ?* in "La déflexivité", *Revue Langages* n° 178, juin 2010, p. 67-87.
- Ernout André, *Morphologie historique du latin*, Paris, Klincksieck, Paris, 1914, rééd. 2012.
- Guillaume Gustave, *Langage et science du langage*, Paris, Nizet, 1964, 287 p.
- Guillaume Gustave, *Principes de linguistique théorique*, recueil de textes inédits, publiés sous la direction de Roch Valin, Québec-Paris, PUL-Klincksieck, 1973.
- Jacob François, *La logique du vivant*, Paris, Gallimard, 1970.
- Moignet Gérard, *Etudes de psychosystématique française*, Paris, Klincksieck, 1974
- Moignet Gérard, *Systématique de la langue française*, Paris, Klincksieck, 1981, 346 p.
- Rocchetti Alvaro, "De l'indo-européen aux langues romanes : une hypothèse sur l'évolution du système verbal", in A. Joly et W.H. Hirtle (éd.) *Langage et Psychomécanique du langage, Mélanges Roch Valin, P.U. Lille - P.U. Laval (Québec)*, p. 254-267.
- Rocchetti Alvaro, "De l'indo-européen aux langues romanes : apparition, évolution et conséquences de la subordination verbale" in *Des universaux aux faits de langue et de discours - Langues romanes - Hommage à Bernard Pottier*, sous la direction de Maria Helena Araújo Carreira, Université Paris 8 Vincennes Saint-Denis, Coll. Travaux et Documents, n° 27, 2005, p.101-123.
- Rocchetti Alvaro, "Réflexions sur la formation des auxiliaires dans les langues romanes : le visible et l'invisible dans l'évolution des langues", in L. Begioni et C. Muller (éd.), *Problèmes de sémantique et de syntaxe, Hommage à André Rousseau*, Editions du Conseil Scientifique de l'Université Charles-de-Gaulle - Lille 3, Coll. Travaux et Recherches, 2007, p. 179-196.
- Rocchetti Alvaro, « L'alternance de formes analytiques (*am cântat*) et de formes synthétiques (*cântasem*) en roumain : à quoi est due cette spécificité ? », Cluj, 2014, en cours de publication (Actes du Colocviu internațional Cluj 2011).
- Rousseau André, "Le système de la subordination en allemand moderne - la lumière de la logique" in Quintin (éd.), *Actes du Colloque des linguistes germanistes*, Rennes, p. 103-133.

Psychomechanics, Systemic Coherences and Romance Intercomprehension

Psychomécanique, cohérences systémiques et intercompréhension romane

Psihomecanică, coerență sistemică și intercomprehenșiune romanică

Sophie SAFFI, Aix Marseille Université, sophie.saffi@univ-amu.fr

Sandrine CADDEO, Aix Marseille Université, sandrine.caddeo@univ-amu.fr

Romana TIMOC-BARDY, Aix Marseille Université, romana_bardy@yahoo.fr

Stéphane PAGES, Aix Marseille Université, stephane.pages@univ-amu.fr

Béatrice CHARLET-MESDJIAN, Aix Marseille Université, Beatrice.charlet@neuf.fr

José Manuel Catarino SOARES, Instituto Politécnico de Setúbal, Portugal,
jocatsoares@gmail.com

Abstract

We present the didactic approach of Romance Intercomprehension given to Master students, based on the theoretical principles developed in the EuRom4/5 method, resulting students' questions and the contribution of language psychomechanics on certain issues that bind the comprehension task and the spontaneous contrastive approach. Psychosystematic of Latin and Romance languages can provide inter- and intra-systemic coherences to surface productions, thus consolidating buildings/representations and facilitating the acquisition of intercomprehension skills.

Résumé

Nous présentons la démarche didactique d'intercompréhension romane proposée à des étudiants de Master, selon les principes théoriques développés dans la méthode EuRom4/5, les questionnements des étudiants qui en ont résulté et l'apport de la psychomécanique du langage à certaines problématiques qui lient tâche de compréhension et démarche contrastive spontanée. La psychosystématique du latin et des langues romanes permet de proposer des cohérences inter et intra systémiques pour la variété des productions de surface, consolidant ainsi les constructions/représentations et facilitant l'acquisition des compétences d'intercompréhension.

Rezumat

Prezentăm demersul didactic propriu intercomprehenșiunii din domeniul limbilor romanice propus studenților de nivel master, demers bazat pe principiile teoretice dezvoltate prin metoda EuRom4/5, precum și demersurile interogative în care au fost implicați studenții, precum și contribuția psihomecanicii limbajului în abordarea anumitor problematici care leagă atribuțiile de înțelegere și demersurile contrastive spontane. Psihomecanica latinei și a limbilor romanice permite să se propună coerențe inter și intrasistematice pentru varietatea de producții de suprafață, consolidând astfel construcțiile/reprezentările și facilitând achiziționarea competențelor de intercomprehenșiune.

Keywords: *Intercomprehension, psychomechanics, Romance languages.*

Mots clés : *intercompréhension, psychomécanique, langues romanes.*

Cuvinte cheie : *intercomprehensiune, psihomecanică, limbi romanice*

1. L'intercompréhension : perspectives et problématiques

L'intercompréhension renvoie en premier lieu à une pratique naturelle d'intercommunication, c'est-à-dire à une situation de « compréhension mutuelle plurilingue. » (Jamet, 2010). On suppose qu'elle existe depuis au moins le XVI^e siècle, même si elle s'exerçait à des niveaux divers :

À l'époque des anciens voyageurs, ni les langues, ni les dialectes ne coïncidaient avec des frontières d'États-Nations. (...). D'un bout à l'autre des régions qui forment aujourd'hui le territoire de l'Espagne, les habitants ne se comprenaient pas. Mais ils étaient entraînés à comprendre des dialectes voisins du leur, qui se différenciaient souvent par quelques particularités aisément maîtrisables. (Blanche-Benveniste, 2008 : 35)

Rappelons également que le degré d'intercompréhension entre locuteurs a longtemps servi de critère pour délimiter géographiquement les aires dialectales.

Dans les années 90, l'intercompréhension a été développée dans le cadre de la didactique des langues et, ce faisant, a fait naître un courant de recherche qui se trouve à l'intersection de plusieurs problématiques, relevant elles-mêmes de disciplines différentes. Deux questions nous intéressent particulièrement :

- la question des processus de lecture / compréhension appliqués à la L1 et à la langue étrangère (LE),
- celle concernant la typologie des langues.

Comment la démarche d'intercompréhension s'inscrit-elle dans ces questions ? Nous essayerons d'y répondre en évoquant également l'expérience d'enseignement menée à Aix-Marseille Université auprès d'étudiants de la première année du Master « Aire Culturelle Romane » et avec l'aide de collègues spécialistes d'italien, d'espagnol, de portugais, de français et de latin.

Au cours de douze séances hebdomadaires d'une heure, une réflexion sur les principes didactiques qui sous-tendent les méthodes d'intercompréhension, comme l'accès aux processus de lecture en langues étrangères, et la question des parentés linguistiques est proposée aux étudiants de la première année du Master « Aire Culturelle Romane ». À partir d'ateliers pratiques de lecture de textes de presse en portugais, espagnol, catalan, italien et roumain, les étudiants acquièrent les stratégies premières de lecture en langues étrangères et se forment aux principes de base de la comparaison entre langues parentes au service de la compréhension. L'objectif étant d'accéder à une autonomie relative dans la lecture de textes généralistes.

1.1. Lecture / Compréhension de l'écrit

Bien que l'on puisse observer l'intercompréhension principalement dans des situations spontanées de communication orale, les premières méthodes visaient la compréhension de supports écrits. L'expérience aixoise a suivi la méthodologie d'*Eurom5* dont « l'objectif principal est le développement de la compréhension écrite. À la fin du parcours, les apprenants sont en mesure de lire de manière autonome des articles de journaux en ayant éventuellement recours à un dictionnaire pour les mots opaques. » (Bonvino *et al.*, 2011 : 69).

Certains processus qui interviennent en lecture / compréhension en L1 et en langues étrangères sont bien connus en psycholinguistique :

- le *top down* et le *bottom up* :

Le principe de la lecture/compréhension, fort complexe, reposerait *grosso modo* sur le développement de deux processus qui interagissent pour extraire le sens :

- au cours du premier (appelé *bottom up* : du bas vers le haut), le lecteur s'appuiera sur ce qu'il connaît déjà de l'écrit (reconnaissance du mot en mettant en relation la graphie et sa correspondance orale) ;
- au cours du second (dit *top down* : du haut vers le bas), le lecteur invoquera d'abord tout indice contextuel et extra-linguistique lié à ses connaissances antérieures du monde, puis il s'appuiera sur ce qu'il sait du rapport entre l'organisation du monde et la langue (...). (Caddéo & Jamet, 2013 : 67)

On sait que les lecteurs débutants en L1 ou en LE ont tendance à privilégier l'approche ascendante.

- l'inférence :

Effectuer une inférence est un processus par lequel le lecteur établit lors de la compréhension de textes une relation entre les propositions sémantiques en cours de traitement et les propositions antérieurement traitées et/ou les connaissances stockées en mémoire à long terme (McKoon & Ratcliff, 1992). (Bouge & Caillies, 2004 : 80)

Mais le transfert de ces mécanismes dans une nouvelle langue ne semble pas se faire naturellement, il doit être guidé.

Les processus de lecture/compréhension que l'on sait identifier sont donc proposés sous forme de stratégies et de techniques dans le cadre d'une sorte de « protocole de lecture » synthétisé dans le tableau ci-dessous (Caddéo, 2012 :167) :

	<i>Protocole</i>	<i>Visées</i>
1.	Donner le thème du texte	favorise les inférences/attentes/prédictions
2.	Faire écouter tout le texte une 1 ^{ère} fois	favorise la compréhension globale
3.	Travailler phrase par phrase	favorise une progression
4.	Utiliser la technique du mot vide	favorise la résolution des inconnues après-coup développe la technique du recours au contexte linguistique
5.	Accepter l'approximation	évite l'exercice de traduction
6.	Revenir sur la portion travaillée	favorise la compréhension globale et les réajustements dans la LM

Tableau 5 - Protocole de lecture/compréhension d'une LE selon EuRom4

L'on constate que si l'on suit un tel protocole une dizaine d'heures suffisent pour envisager la pratique de l'activité de lecture dans les différentes langues romanes sans qu'il ait été nécessaire d'avoir atteint dans chacune d'entre elles un degré avancé de connaissances.

Le public d'étudiants aixois ayant des compétences au minimum dans une L2 romane, l'accès à la compréhension pouvait souvent en être facilité. En effet, un des principes sur lequel s'appuie cette méthode de lecture est l'exploitation de la parenté génétique entre les langues ; ce qui nous amène au deuxième point.

1.2. Typologie des langues

L'intercompréhension concerne généralement des langues parentes et, tout particulièrement, les langues de la famille romane suivant le postulat selon lequel la parenté constitue un atout supplémentaire pour la compréhension grâce aux transparences et aux ressemblances.

L'importance donnée à l'aspect typologique en intercompréhension a eu plusieurs conséquences :

- elle a étendu l'intérêt porté à des langues peu diffusées au-delà des domaines de spécialité. Preuve en est, des méthodes d'intercompréhension ayant intégré le catalan (*EuRom5*), l'occitan (*Euromania*) voire le galicien (Garcia Castanyer & Vilaginés Serra, 2010) ;
- elle a renouvelé les points de vue portés sur les filiations (cf. Castagne, 2011) ;
- pour le profane, elle a un impact sur la représentation des distances qu'il préjuge entre les langues : à la perspective d'étrangeté se substitue celle de proximité.

1.3. Articulation

L'exercice de lecture/compréhension en LE, appliqué à un groupe de langues de la même famille avec une alternance de textes de langues différentes ouvre un large champ de réflexion : comment le lecteur s'adapte-t-il en un temps si court aux principes phono-graphiques, graphotactique, lexicaux et structuraux des langues en présence ? Y a-t-il un principe de surgénéralisation ? Si oui, en quoi entre-t-il en jeu dans les représentations du fonctionnement des langues ?

On table souvent, s'agissant de l'entraînement à la lecture en langue seconde, sur l'universalité des grammaires textuelles, supposées constituer un cadre déjà maîtrisé par l'apprenant, sur lequel il peut s'appuyer pour lire en langue seconde. Les choses ne sont pas toujours aussi simples. On peut sans doute en effet tabler sur le fait que beaucoup de connaissances peuvent être aisément transférées : des connaissances textuelles utilisables directement, mais aussi des connaissances pragmatiques, des stratégies de communication, des stratégies cognitives et métacognitives. Pourtant, de nombreuses recherches ont montré qu'un tel transfert n'est jamais directement acquis (voir Carrell, 1990, à propos notamment de la théorie des schémas), soit que le lecteur ait des difficultés à repérer les structures textuelles, soit qu'il ait des difficultés à utiliser effectivement la structure textuelle repérée pour faciliter la mise en œuvre de l'ensemble des processus de lecture. (Gaonac'h, 2000)

2. L'apport de la psychomécanique à l'étude de l'intercompréhension

L'intercompréhension n'est pas la traduction, elle exige uniquement la compréhension d'un texte dans sa version originale, ce qui permet de mémoriser les formes linguistiques de la langue source sans les associer étroitement à des formes de substitution. Un processus de mise en relation avec les formes connues est à l'œuvre mais sans l'obligation de résultat que requiert la recherche de l'équivalent lors de la traduction. Cette non-tension favorise l'accueil de possibilités multiples y compris l'appréhension de solutions inexistantes dans le ou les système(s) des langues parlées, des solutions qu'il est possible d'envisager en les plaçant dans un système multilingue plus riche.

Ce premier constat n'est pas sans éveiller l'intérêt du linguiste guillaumien qui possède dans son bagage théorique les outils de modélisation d'une telle opération d'acquisition. La méthode psychomécanique associée à la théorie du langage humain élaborée par le linguiste français Gustave Guillaume (1883-1960) consiste à reconstituer les conditions virtuelles des langues pour expliciter les mécanismes qui mènent à leurs diverses actualisations en discours.

Bien que l'intercompréhension soit « fonctionnelle en contexte apparenté et non apparenté », nous nous intéressons pour notre part à la famille romane, de ce fait il nous faut éviter un écueil, celui de confondre la compréhension des processus d'intercompréhension et l'étymologie. Le linguiste guillaumien est prévenu de cette difficulté car c'est une question que G. Guillaume aborde

- entre autres références - dans son avant-propos du *[Le] problème de l'article* pour souligner l'importance d'ajouter à « une grammaire comparative préoccupée d'étymologie » et dont l'objectif est de « reconstruire l'original commun de langues différenciées » :

[...] une grammaire comparative d'un autre ordre » cherchant à « discerner en vertu de quelles nécessités communes les systèmes que forment ces langues se sont créés et ont subsisté [...], tenant] compte de changements imposés par la différente nature de l'objet. Au lieu de correspondances entre phonèmes, il s'agit de correspondances entre systèmes, – plus exactement entre les communes tendances de différents systèmes [...]. Cela tient à ce qu'un système est le résultat d'une intention qui réussit, à la longue, en mettant à profit certains accidents, à organiser parmi les éléments matériels de la langue des jeux d'opposition déterminés. (Guillaume, 1919 : 11-12)

Certes, la connaissance des racines communes des langues romanes, notamment d'origine latine, aide à systématiser la variété des solutions choisies par les systèmes contemporains et facilite la reconnaissance des transparences lexicales (cf. Charlet-Mesdjian- & Caddéo, à par.). C'est un apport culturel indéniable mais dont la demande de la part des étudiants arrive dans un second temps. Cette connaissance historique cimente une construction qui s'élabore préalablement grâce « à la reconnaissance de transparence syntactico-sémantique, à la pratique d'inférences syntactico-sémantique reposant sur sa propre expérience et ses connaissances linguistiques et extra-linguistique » (Castagne, 2007).

Guillaume propose une méthodologie explicite pour les problèmes de syntaxe comparée :

Des correspondances étant reconnues entre les tendances systématiques de différentes langues, elles demanderont à être expliquées par un but commun. On sera ainsi amené à restituer ce but sous la forme d'une solution-type, à laquelle on rapportera, comme autant de différenciations, les systèmes attestés. [...] La leçon de correspondances entre matérialités de la langue est qu'un original commun a dû exister ; celle qui se dégage de correspondances entre tendances syntaxiques est qu'un but commun est poursuivi. (Guillaume, 1919 : 12-13)

G. Guillaume offre ainsi au linguiste l'outillage théorique pour appréhender dans ses deux directions le cinétisme de reconstruction d'un système de langue à partir de la confrontation multilingue de faits de discours lors de l'exercice d'intercompréhension. L'idée centrale de la psychomécanique est que tout dans le langage peut se ramener à une opération mentale, un mouvement de pensée qui nécessite du temps pour se réaliser. G. Guillaume nomme ce substrat temporel obligé, « le temps opératif ». Face au cinétisme inhérent à tout phénomène linguistique, le linguiste pourrait être désemparé puisqu'il arrive toujours trop tard, quand le phénomène à étudier apparaît dans le discours sous la forme d'un résultat dont la construction en langue lui échappe. Le linguiste se doit donc « d'élaborer une méthode d'analyse qui permette de référer l'ouvrage construit, le seul qui se prête à l'observation, à l'opérativité de sa construction ». La remontée de toute opération se fait à partir de son terme (le résultat), en suivant à rebours l'orientation de départ supposée de ce cinétisme, que G. Guillaume appelle « la visée ».

Les problématiques théoriques que soulève l'intercompréhension sont, d'une part, la compréhension des mécanismes qui sous-tendent son principal enjeu : la construction du sens et l'acquisition de la connaissance, ce qui inclut le rôle et la reconnaissance des transparences lexicales et des transparences syntaxiques, d'autre part, le fonctionnement des inférences et le développement de leur pratique.

2.1. Le lexique

La compréhension d'un texte en langue étrangère n'est absolument pas une activité passive et la dénomination de « compréhension passive » lui est préjudiciable. J. Rousseau (1997) qualifie cette activité de « foisonnante » et la caractérise « par un recours massif aux informations fournies par le matériau lexical, à partir duquel, presque exclusivement parfois, s'élabore la construction malaisée du sens ». (p.40). Ce constat de la primauté du sémantème sur le morphème trouve un écho dans :

[la] distinction toujours faite par Gustave Guillaume entre la matière de la langue, c'est-à-dire son contenu substantiel (en termes notionnels de 'substance-matière', cf. LSL 40), et sa forme. [...] L'organisation de la matière par la forme est inséparable du système de la langue. [...] Mais le système se dessine du côté de la forme. Le système, dans la langue réside non pas dans le contenu qui est, hors système, tout ce qui peut se penser, mais dans la saisie, généralisatrice et réductrice, sous laquelle ce contenu se présente. Selon Guillaume, le non-système est donc du côté de la matière. (Boone & Joly, 1996 : 265)

Ainsi l'étudiant déchiffrant un texte en LE lors d'un exercice d'intercompréhension, semble reprendre une chronologie inhérente au mécanisme constructeur de la langue, en appréhendant en tout premier lieu la matière pour, dans un second temps, par tâtonnements successifs, tenter de refonder une forme qui puisse la saisir.

Le formateur en intercompréhension accompagne l'étudiant dans son acquisition des stratégies d'intercompréhension en lui livrant quelques informations choisies sur la morphosyntaxe des systèmes des langues comparées. Dans notre cas, dès la 3^{ème} séance, nous avons listé, avec les étudiants, les difficultés en roumain (complément du nom, déterminant défini postposé) et en portugais (préposition en enclise).

J. Rousseau compare l'activité de décodage de l'étudiant en intercompréhension fondée principalement sur le lexique à celle « de l'apprenti latiniste [...] qui s'efforcerait, sans égard aux flexions casuelles, de tirer du seul dictionnaire le sens des phrases. » (Rousseau, 1997 : 40). Les notions de signifié de puissance en langue et de signifié d'effet en discours permettent de conceptualiser la démarche de recherche du sens décrite : le mot en puissance laisse à l'étudiant l'opportunité de déployer une activité de déduction et de croisement de l'information entre le contexte, la forme du mot-en-effet dans le discours déchiffré, la systématique déjà repérée (ou non) de la divergence de forme entre langue-source et langue-cible, voire avec une langue tierce, et de triangulation de toutes ces informations (qui peuvent être contradictoires) afin d'aboutir à une solution de signifié d'effet. Les principes guillaumiens de Temps opératif, de Puissance et d'Effet peuvent s'appliquer à la modélisation d'une sémantèse massivement parallèle, démontrant ainsi une grande productivité et permettant de modéliser la recherche du sens lors de l'exercice d'intercompréhension.

Le formateur invite l'étudiant à dépasser le premier stade des transparences et l'incite à exploiter le recours aux analogies, aux relations en chaîne, à mobiliser l'ensemble de son savoir linguistique et de ses ressources cognitives. Cet accompagnement induit une prise de conscience linguistique et analytique d'opérations de pensée inconscientes et/ou intuitives afin que l'étudiant puisse mobiliser de façon autonome ses compétences d'inter-compréhension. La psychomécanique offre une modélisation de l'acte de langage qui peut être un outil précieux pour la formation d'éducateurs à l'intercompréhension.

2.1.1 Les inférences et le contexte

Le co-texte et le contexte (de l'iconographie à la culture générale de l'étudiant) jouent évidemment un rôle important dans l'élucidation du texte en langue étrangère. Ainsi, dans l'exemple suivant, le mot *Suécia* crée une hésitation entre la Suède et la Suisse, le sens est rétabli quelques lignes plus loin avec la lecture du mot *Vikings*, et conforté au paragraphe suivant par l'apparition du mot *Estocolmo* :

Pt. Centenas de moedas antigas foram desenterradas perto do principal aeroporto da Suécia, fazendo com que os arqueólogos tenham de alterar algumas das suposições sobre os saques, importações e tesouros dos Vikings [...] quando escavam uma tumba da Idade do Bronze perto do aeroporto de Estocolmo.

Cette compétence à mobiliser des inférents puise dans le texte lui-même. Voici deux exemples pris dans le même texte, illustrant que des mots peuvent être sautés sans aucun problème pour la compréhension globale de la phrase qui, une fois réalisée, permet en retour l'élucidation de ces éléments opaques s'ils sont pris isolément (cf. les termes mis entre crochets) :

Pt. O tesouro, uma arca [recheada] com 472 moedas árabes de prata que terá sido enterrada há 1150 anos,...

Pt. (...) muita informação sobre as viagens que os Vikings fizeram e também algumas [dicas] sobre o que foi deixado para trás

Nous incitons nos étudiants à pratiquer la technique du « mot vide » qui permet, en remplaçant les mots difficiles par *chose* ou *machin*, voire un mot reconnu comme verbe par *machiner*, d'aller au bout de la phrase pour en dégager le sens global. (Valli & Blanche-Benveniste, 1997 : 111)

2.1.2. L'autocensure

André Valli et Claire Blanche-Benveniste constatent lors de l'expérience *EuRom4* que certains étudiants réussissent d'emblée à faire des inférences grâce au contexte, à maîtriser de grands constituants syntaxiques avant de passer au détail, mais que d'autres participants mettent beaucoup plus de temps à acquérir ces procédures :

Il leur est parfois difficile de faire une approche globale du texte et il faut sans cesse la rappeler car certains participants s'obstinent pendant longtemps à faire du mot à mot dès qu'ils rencontrent une difficulté. Or perdre de vue la signification d'ensemble est sans doute la plus mauvaise stratégie, surtout quand les phrases sont assez longues. (Valli & Blanche-Benveniste, 1997 : 112)

Cette remarque est importante car elle dénote une particularité du système éducatif français où l'évaluation de la production en langue par le point-faute et la 'pédagogie' de l'enseignement des langues par la traduction, associée à une pratique orale pauvre, provoquent des réflexes conditionnés chez les étudiants d'autocensure (vs. la production parfaite), d'attention au détail isolé (vs. un sens global cohérent).

Nous avons été confrontés lors de la première séance, comme de nombreux enseignants de langue en France, à une autocensure des étudiants que nous attribuons au contexte universitaire : l'étudiant bloque une stratégie naturelle et courante lui permettant de s'appuyer sur les ressemblances, par peur de l'erreur (surévaluation du danger des faux-amis) et dans l'attente d'une

directive de l'enseignant. La sous-évaluation des propres compétences et, son corollaire, l'absence d'initiative, sont structurelles, imputables au contexte universitaire et à sa distribution des rôles enseignant-enseigné.

Par exemple, deux étudiantes italianistes ne comprennent pas le mot port. *nuvem* (« nuage ») alors qu'elles ont à leur disposition le calque it. *nuvola* (« nuage ») associé à une conscience linguistique du rôle des suffixes plus développée que ne le serait celle d'un francophone non-italianiste. Après une mise en condition (décontraction) et une incitation à mobiliser les ressemblances (en termes guillaumiens : avoir recours aux capacités de généralisation et de particularisation), lors de la même séance, le sens de l'interdiction dans le mot portugais *proibido* est détecté par les étudiants hispanistes et italianistes grâce à l'espagnol *prohibido* et à l'italien *proibito* (« interdit »).

Cette stratégie provoque la production de néologismes (ex : fr. **désenterrées* sous l'influence du calque port. *desenterradas*), qui sont très souvent repris et corrigés par l'étudiant lors de la reformulation de son interprétation. Nous l'avons dit, l'intercompréhension n'est pas la traduction.

Nous avons constaté un autre type de blocage. La pudeur peut empêcher la compréhension si la thématique abordée est sujette au tabou culturel, même s'il y a transparence lexicale :

Ex : titre de l'article en esp. : *Lucian Freud nos desnuda*.

Phrase en esp. : Freud (Alemania, 1922) es uno de los pintores vivos más reconocidos internacionalmente por sus íntimos y reveladores desnudos.

2.2. La syntaxe

André Valli et Claire Blanche-Benveniste remarquent que « Devant un texte de langue étrangère, beaucoup de lecteurs subissent une sorte de régression vers un statut de 'mauvais lecteur', incapables de déchiffrer une phrase si elle n'est pas du type canonique : sujet + verbe + complément. » (1997:112-114). Ils citent de nombreux exemples : complément placé en début de phrase, sujet un peu long, sujet postposé, complément placé entre le sujet et le verbe, apposition d'adjectif ou de participe, incises. Tous ces phénomènes perturbent l'ordre canonique SVO, même s'ils existent dans la langue source, car ils font perdre de vue l'organisation générale de la phrase dans la langue cible.

La question de « l'absence » semble avoir des conséquences sur l'accès au sens. La valeur indéfinie portée par une absence de déterminant (partitif) est par exemple problématique pour les francophones :

Pt. Centenas de moedas antigas
Sp. Centenas de monedas antiguas
It. Centinaia di monete antiche
Roum. Sute de monede antice

Fr. Des centaines de monnaies anciennes

L'absence semble créer un désordre syntaxique, l'ordre canonique des informations Dét. + Nom n'est plus lisible ce qui perturbe le lecteur francophone. Par contre, les formes contractées de préposition + déterminant ne lui posent pas de problèmes pour la lecture, malgré l'hétérogénéité des informations portées par un seul mot :

Pt. *das* [de + as], *dos* [de + os], *da* [de + a], *no* [em + o];
 It. *delle* [di + le], *dei* [di + i], *della* [di + la], *nello* [in + lo] etc.

Dans le cas d'une contraction, il reste une marque et l'ordre syntaxique est respecté (Prép. + Dét. + Nom). D'une part, le système du français attribue un rôle primordial à la syntaxe du syntagme nominal et un rôle moindre à la morphologie de mot, ce qui le distingue des autres langues romanes ; d'autre part, il est possible que la même régression affecte le lecteur en intercompréhension aussi bien pour la syntaxe de phrase que pour le niveau syntagmatique, et que la lecture soit gênée quand le syntagme n'est pas canonique.

G. Guillaume explique dans ses *Leçons* que :

La création de la préposition est une réduction de l'inflexité du nom qui se décharge plus ou moins de la variation fonctionnelle et la défère à un mot chargé expressément de la signifier. Cette réduction de l'inflexité fonctionnelle qu'accompagne la création de la déflexité fonctionnelle, c'est la réduction de la déclinaison au bénéfice du système de la préposition. (Guillaume, 1982 : 218)

Guillaume a largement démontré que l'article est le signe de la transition du nom-en-puissance, relevant du plan de la langue, au nom-en-effet, relevant du plan du discours. L'article est également « un signe d'auto-réalisation, de réalisation de lui-même » (Guillaume, 1964 : 144, n. 10). Or, si l'on considère que l'article est un mot et que sa jeunesse fait que sa structure est encore celle d'un stade ancien de l'histoire des langues romanes, on constate que sa construction en langue intègre une inflexité comparable à celle du schéma du mot latin simplifié, car la sémantèse est ici au service de la mécanique morphologique : par exemple, la hiérarchie vocalique partielle en français (/a/, /ə/, /ε/, appliquée au mouvement de généralisation de la notion associée à la consonne /l-/ de l'article défini permet d'y opérer des saisies plus ou moins anticipées ([la] vs. [lə] vs. [le]).

Ces données théoriques associées au schéma de l'Acte de langage et à la mobilité de la saisie lexicale permettent de proposer aux étudiants une représentation dynamique du mouvement évolutif du latin aux langues romanes d'antéposition de la morphologie. Le mouvement général qui s'est opéré de l'indo-européen à nos langues romanes en passant par le latin, est un détachement de la saisie lexicale et son éloignement progressif de la saisie phrastique. Quand la saisie lexicale s'éloigne de la saisie phrastique en se rapprochant de la saisie radicale, l'espace de construction de discours augmente et celui de construction en langue diminue proportionnellement.

Mais surtout, cette schématisation permet aux francophones de visualiser et de prendre conscience analytiquement des raisons de leur trouble face à une perturbation syntaxique. Plus encore, elle leur montre l'existence de leur compétence à gérer également des constructions inflexives. Cette phase analytique est seconde, elle doit être précédée d'une pratique qu'elle vient éclairer, le retour à la pratique est alors facilité, peut-être par la compréhension des événements, sûrement par l'amointrissement du complexe d'infériorité et d'impuissance culturellement acquis par les francophones.

Pour Boone & Joly (1996), « En faisant de la déclinaison un morphème à double effet et en introduisant de nombreuses dichotomies (essentiellement fondées sur l'opposition langue/discours), Guillaume propose une analyse qui va bien au-delà des conceptions traditionnelles ». Nous ajoutons que la souplesse et la productivité de l'analyse guillaumienne sont particulièrement adaptées pour élucider la démarche contrastive liée à l'intercompréhension.

La psychosystématique du latin et des langues romanes permet de proposer des cohérences

inter et intra systémiques pour la variété des productions de surface, consolidant ainsi les constructions/représentations et facilitant l'acquisition des compétences d'inter-compréhension.

Références bibliographiques

- Berman, R. A., 1984, « Syntactic components of the foreign language process » in J.-CH. Alderson & A.-H. Urquhart (eds.), *Reading in a foreign Language*, London/ New York: Longman, 139-157.
- Blanche Benveniste, C., et al., 1997 (épuisé), *EuRom4 : Apprentissage simultané de quatre langues romanes : portugais, espagnol, italien, français*, Firenze, Nuova Italia.
- Blanche-Benveniste, C., 2008, « Comment retrouver l'expérience des anciens voyageurs en terres romanes ? » in V. Conti & F. Grin (dirs.), *S'entendre entre langues voisines : vers l'intercompréhension*, Georg éd., 33-52.
- Bonvino, E., Caddéo, S., Vilaginés Serra E., Pippa S., 2011, *EuRom5: lire et comprendre cinq langues romanes*, Milano, éd. Hoepli.
- Boone, A. & Joly, A., 1996, *Dictionnaire terminologique de la systématique du langage*, Paris/Montréal: L'Harmattan.
- Bouge, P. & Caillies, S., 2004, « Compréhension de textes inter-langues et activité inférentielle. Approche psychologique », In E. Castagne (Ed.), *Intercompréhension et Inférences*, Collection Intercompréhension Européenne. Presses Universitaire de Reims, 77-90.
- Caddéo, S., 2012, « (Se) former à l'intercompréhension des langues proches. Langues romanes et enseignement simultané », In: M.Causa (dir.), *Formation initiale et profils d'enseignants de langues. Enjeux et questionnements*, De Boeck Supérieur, 157-184.
- Caddéo, S. & Jamet, M.-C, 2013, *L'intercompréhension : une autre approche pour l'enseignement des langues*, Paris : Hachette F.
- Castagne, E., 2011, « Intercompréhension et dynamique des inférences : des langues voisines aux langues non voisines », In : E. Bonvino, S. Caddéo & S. Pippa (coord.), *redinter-Intercompreensão*, n°3, 81-93.
- Castagné, E., 2007, « L'intercompréhension : un concept qui demande une approche multidimensionnelle » in Capucho. F., Alves P. Martins, A., Degache, C., & Tost, M. (2007). *Diálogos em Intercompreensão* (Actes du Colloque organisé à Lisbonne du 6 au 8 septembre 2007), Lisboa: Universidade Catolica Editora, 461-473.
- Castagné, E., Chartier, J.-P., 2007, « Modélisation de la formation d'éducateurs à l'intercompréhension de plusieurs langues : réflexions et pistes », in *Le Français Dans Le Monde*, n° spécial R/A, Paris : Clé International, 66-75.
- Delsing, L.-O., & Lundin Åkesson, K., 2005, « Håller språket ihop Norden? En forskningsrapport om ungdomars förståelse av danska, norska och svenska. » [Does language keep the Nordic countries together? A research report about how young people understand Danish, Norwegian and Swedish.] in *TemaNord*, Copenhagen, 2005, 573.
- DGLFLF, 2006, *L'intercompréhension entre langues apparentées* (Disponible sur : <http://www.culture.gouv.fr/culture/dglf/publications/intercomprehension.pdf>)
- Gaonac'h, D., 2000, « La lecture en langue étrangère : un tour d'horizon d'une problématique de psychologie cognitive », *Aile*, n°13 (<http://aile.revues.org/970>)
- Garcia Castanyer, M. T., Vilagines Serra, E., 2010, « Romanicaintercom et le projet d'intercompréhension en 8 langues romanes », *Synergies Europe*, n° 5, (<http://ressources-cla.univ-fcomte.fr/gerflint/Europe5/europe5.html>, consulté le 5 janvier 2011).
- Guillaume, G., 1919, *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*, Paris, Hachette.
- Guillaume, G., 1964, *Langage et science du langage*, Paris/Québec, Librairie A.-G. Nizet/Les Presses de l'Université Laval.
- Guillaume, G., 1971, *Leçons de linguistique 1948-1949*, série B, vol. 2, « Psychosystématique du Langage. Principes, méthodes et applications I », Paris/Québec, Klincksieck/Les Presses de

l'Université Laval.

Guillaume, G., 1982, *Leçons de linguistique 1956-1957*, vol. 5, « Systèmes linguistiques et successivité historique des systèmes II », Lille/Québec, Presses Universitaires de Lille/Les Presses de l'Université Laval.

Jamet, M.-C., 2010, « L'intercompréhension: de la définition d'un concept à la délimitation d'un champ de recherche ou vice versa ? », *Autour de la définition, Publifarum*, n°11, [publié le 2010, consulté le 23/02/2011

(url: http://publifarum.farum.it/ezone_articles.php?id=144)

Kichenassamy, S., 2004, « La compréhension inter-linguistique en Inde », in Castagne & Tyvaert (eds.), 2004, *L'avenir du patrimoine linguistique et culturel de l'Europe*. Actes du colloque international organisé le 3 juillet 2003 à Reims. Disponible sur : <http://logatom.free.fr/aplce2003.pdf>

McKoonand, G. & Ratcliff, R., 1992, "Inference during reading", *Psychological Review*, Vol.99, No 3,440-466

Mesdjian-Charlet, B. & Caddéo, S. (à par.), « Latin et intercompréhension : historique et perspectives », In : P. Escudé & P. Sauzet (coord.), Actes du colloque *Ronjat-2013*, 21-22 novembre 2013, IUFM Midi-Pyrénées.

Rousseau, J., 1997, « L'escalier dérobé de Babel » in *Le français dans le monde*, n° spécial « L'intercompréhension : le cas des langues romanes », coordonné par C. Blanche-Benveniste & A. Valli, janvier 1997, 38-45.

Saffi, S., 2010, *La personne et son espace en italien*, Limoges, Lambert & Lucas.

Teyssier, P., 2004, *Comprendre les langues romanes. Du français à l'espagnol, au portugais, à l'italien & au roumain. Méthode d'intercompréhension*, Paris : Chandeigne.

Tournadre, N., 2014, *Le prisme des langues*, Paris : L'Asiathèque.

UNESCO, 2005, *Vers les sociétés de savoir* (rapport mondial de l'UNESCO), Paris, éditions UNESCO.

Valli, A. & Blanche-Benveniste, C., 1997, « L'expérience EuRom4 : comment négocier les difficultés ? » in *Le français dans le monde*, n° spécial, janvier 1997, 110-115.

Systemic Coherence of Portuguese Gender and Portuguese Sign Language Classifiers

Cohérences systémiques des genres dans la langue portugaise (LP) et des classificateurs dans la langue gestuelle portugaise (LGP)

Coerențe sistemice ale genurilor în limba portugheză (LP) și clasificatorilor în limba gestuală portugheză (LGP)

José Manuel Catarino SOARES

Instituto Politécnico de Setúbal. Portugal
jocatsoares@gmail.com

José Humberto Medeiros BETTENCOURT

Instituto Politécnico de Setúbal. Portugal
josehmbett@gmail.com

Abstract

Gender in Portuguese is a grammatical category that has been poorly understood so far, despite four centuries of study. Classifier roots in portuguese sign language (LGP) are a topic that has not yet been studied. These shortcomings from linguistics are but one of many obstacles which teachers of deaf children and youngsters deal with on a daily basis in order to make work successfully a bilingual program of education. We hope that our contribution to solving these two grammatical problems might be of interest to both linguists and teachers of the deaf.

Résumé

Nous examinons la catégorie du genre dans la LP et la catégorie du classificateur dans la LGP, deux langues indigènes au Portugal, mais typologiquement et sémioplastiquement différentes. Notre analyse des classificateurs de la LGP n'a pas de devanciers. Notre analyse du genre portugais s'éloigne de celle proposée par les grammaires portugaises, mais elle rejoint, sur une question importante (celle du genre que nous appelons configurationnel), l'analyse de R.A. Lawton (1997). Cependant, notre analyse du genre dans son ensemble n'est pas la même que celle de notre regretté collègue de l'AIPL. Nous espérons que notre article pourra intéresser les linguistes, mais aussi les enseignants des enfants et des jeunes sourds dans leur difficile métier.

Rezumat

Examinăm categoria genului în LP și categoria clasificatorului în LGP, două limbi indigene din Portugalia, însă diferite din punct de vedere tipologic și semioplastic. Întreprindem o analiză fără precedent a clasificatorilor din LGP cu privire la genul din limba portugheză. Poziția noastră este diferită în raport cu gramaticile portugheze. Perspectiva noastră se întâlnește în abordarea unei probleme importante (cea a genului, pe care-l numim configurațional) cu analiza lui R.A. Lawton (1997). Cu toate acestea, analiza noastră privitoare la gen, în ansamblu, nu se aseamănă cu cea a regretatului nostru coleg de la AIPL. Avem speranța că articolul nostru îi va interesa pe lingviști și pe profesorii care au dificila misiune de a lucra cu copiii și tinerii surzi.

Key words: gender, classifier root, semioplasty, ideogenesis, morphogenesis.

Mots-clés : genre, racine classificatrice, sémioplastie, idéogénèse, morphogénèse.

Cuvinte cheie: *gen, rădăcină clasificatoare, semioplastie, ideogeneză, morfogeneză.*

1. Introduction

Le thème de ce colloque de l'A IPL étant *Perspectives psychomécaniques sur le langage et son acquisition*, nous avons pensé qu'il pourrait être intéressant d'examiner la catégorie du genre dans la langue portugaise (LP) et la catégorie du classificateur dans la *língua gestual portuguesa* (LGP), c'est-à-dire la langue des signes portugaise. En voici les raisons.

La constitution de la République Portugaise incorpore, depuis 1997, la reconnaissance officielle de la LGP, l'idiome indigène, longtemps méprisé, de la communauté sourde du Portugal. Cela a permis, entre autres, l'essor de plusieurs projets dans le domaine de l'éducation bilingue (LGP+LP) des enfants et des jeunes sourds. Cependant, il ne faut pas se dissimuler les difficultés de cette entreprise. Les deux langues sont non seulement fort différentes au point de vue de leur structure sémiogénique (c'est-à-dire en ce qui concerne l'organisation interne de leurs signes puissanciers dont dépend la dicibilité corporelle du pensé), mais aussi, et cela est le plus important, des langues typologiquement différentes du point de vue de leur structure noogénique (c'est-à-dire en ce qui concerne l'organisation interne de leurs signifiés puissanciers, résultat de la représentation de l'univers pensable dont dépend la dicibilité mentale du pensé). Par exemple, la langue portugaise (LP) est, comme toute autre langue romane (et plus généralement indo-européenne), une langue à genres nominaux, tandis que la LGP est une langue à classificateurs verbo-nominaux. Bien qu'ayant certaines affinités, que l'on essaiera de mettre en évidence, ces catégories appartiennent néanmoins à des systèmes de représentation du pensable différents.

On conçoit dès lors que, faute d'une analyse satisfaisante de sa cohérence systémique dans les grammaires disponibles, la catégorie du genre portugais puisse poser de redoutables problèmes de compréhension aux étudiants sourds portugais. Il en va de même, d'ailleurs, pour les entendants étrangers adultes qui veulent apprendre le portugais, surtout si leurs langues n'appartiennent pas au domaine roman. Pour les enfants et jeunes sourds, ces difficultés sont augmentées encore par l'inexistence, jusqu'à ce jour, d'une grammaire de la LGP fondée sur les principes de la psychomécanique/psychosystématique du langage. Heureusement, les systèmes partiels intégrés dont se recompose le système global intégrant d'une langue constituent des entiers distincts qui bénéficient d'une relative autonomie dans l'entier total qu'est «la langue». Cela explique qu'il soit possible, croyons-nous, de proposer d'ores et déjà une analyse psychosystématique des affinités et des différences entre la division grammaticale des genres nominaux dans la LP et la division grammaticale des classificateurs verbo-nominaux dans la LGP. Ce sera là l'objectif de notre communication. On peut espérer que ses résultats permettront de développer une démarche didactique capable de faciliter l'acquisition des compétences d'intercompréhension dans ces deux domaines aux étudiants sourds. Mais avant d'entrer dans le vif du sujet, il nous faut faire un petit détour sur la dicibilité corporelle, «la langue» et l'acte de langage, afin de bien asseoir l'analyse du genre et du classificateur.

2. La dicibilité corporelle

Deux individus qui s'entretiennent face à face dans une langue donnée, se fondent, pour ce faire, sur une base sensorimotrice d'articulation-perception et sur un canal physique congruent avec la base choisie. Ce sont là les moyens dont la langue en question s'est pourvue pour assurer la dicibilité corporelle de ses signes puissanciers. Nous proposons d'appeler *sémioplastie* la qualité spécifique impartie aux signes puissanciers d'une langue lorsqu'ils sont rendus par les moyens sensorimoteurs et physiques de la dicibilité corporelle, et *canal sémioplastique* la transmission

spécifique dont ils sont l'agent physique. On dira donc que la structure *semiogénique* (au plan de puissance des signes d'une langue) se résout, lors de l'effection du discours extérieur (au plan de l'effet des signes d'une langue), au moyen d'un canal (voire de plusieurs canaux) *sémioplastique(s)*. La distinction *sémiogénie* vs *sémioplastie* n'est en définitif qu'une façon de rendre l'opposition que Gustave Guillaume (LL3:31-38) a dressé entre la «sémiologie mentale» (ou «psychique» ou «psychisée» ou «de puissance») et la «sémiologie physique» (ou «effective» ou «d'effet»).

Dans cet ordre d'idées, on peut distinguer utilement le *premier canal sémioplastique* de dicibilité corporelle d'une langue (celui dont leurs usagers font emploi, pour l'ordinaire, dans la conversation face-à-face et d'autres contextes du même ordre) et les canaux sémioplastiques secondaires (ceux qu'ils emploient dans d'autres contextes).

Partout où habite l'homme la parole est dominante. Mais la parole n'est pas «la langue». Elle n'est pour l'homme qu'une sémioplastie particulièrement commode, la plus commode de toutes, de représentation physique de son contenu. Lorsque l'homme est privé, par déficit d'audition, du canal sémioplastique de dicibilité corporelle qu'est la voix articulée, il lui est possible de recourir à un autre canal sémioplastique de représentation du contenu de la langue: celui du geste. C'est la raison pour laquelle, partout dans le monde, les gens sourds de naissance ou qui ont perdu la capacité auditive à un âge tendre, ont créé spontanément des langues gestuelles. À supposer encore que l'homme se prive volontairement de la parole, comme dans certains ordres monastiques (Umiker-Sebeok & Sebeok 2011; Kendon 1990), ou se trouve momentanément empêché de l'utiliser pour d'autres raisons (tabou, méconnaissance mutuelle des interlocuteurs de la langue parlée de l'autre), c'est aussi à la gestualité qu'il doit recourir.¹ Et lorsque l'homme est privé à la fois, par déficit d'audition et de vision, et de la parole et de la gestualité, il lui est possible encore de recourir à un autre sémioplastie, la sémioplastie *haptique*. C'est ce qui a lieu chez les personnes sourdes-aveugles.

Il y aurait donc deux sémioplasties fondamentales pour les langues du monde: la *sémioplastie bruyante, non silencieuse*, celle de la parole mais aussi (plus rarement) celle du sifflement (Busnel & Classe 1976), dont le canal est vocal-auditif et labio-acoustico-auditif respectivement, et la *sémioplastie silencieuse*, celle de la gestualité, dont le canal est gestuel-visuel, mais aussi celles de l'écriture et de l'haptique, parmi d'autres. Il n'en reste pas moins que la parole et la gestualité sont les deux formes de sémioplastie langagière les plus riches en termes d'expressivité et aussi les plus aisées et naturelles, car elles ne demandent pas d'autres moyens de mise en œuvre que ceux dont le corps humain est naturellement pourvu (contrairement à l'écriture), sans que les interlocuteurs soient en contact physique direct, épidermique (contrairement à l'haptique). Il y a du reste dans la parole même, comme l'a fait remarquer Gustave Guillaume, «dans les intonations, les articulations de la parole, une part qui est de la nature du geste» (LL3:17).

Ainsi, la parole est le premier canal sémioplastique de dicibilité corporelle des langues comme la langue française et la langue portugaise. La gestualité est le premier canal sémioplastique de dicibilité corporelle des langues comme la LGP et la LSF (langue des signes française).

¹ . Comme l'a déjà remarqué Gustave Guillaume, chez certaines tribus de chasseurs-cueilleurs, «les veuves, pendant la durée de leur veuvage, doivent renoncer à l'expression parlée et lui substituer une expression gestuelle. Les mêmes peuplades chez lesquelles cet usage s'est institué ont du reste, en raison de leurs conditions de vie, développé à côté du langage parlé — qui a le défaut d'être bruyant — un langage gestuel échappant à cet inconvénient. Et la co-existence des deux langages, la substitution socialement possible de l'un à l'autre, montre que ces deux langages — pour mieux dire ces deux discours — le gestuel et le parlé, renvoient à une même langue» (Leçon du 26 Novembre 1948. LL3:17). Depuis lors, cela a été attesté avec beaucoup de détail (Kendon 1988; Umiker-Sebeok & Sebeok 1978).

3. Langue et langage

Ceci établi, il y a lieu de considérer que «la langue» (nous préférons dire l'*archilecte* ²) totalise en elle deux psychismes : le psychisme original de «la langue», celui de la dicibilité mentale, de la représentation du pensable en parties distinctes, qui est en quelque sorte un psychisme pur, inapte par lui-même à sortir du plan de puissance, et un psychisme de sémioplastie, de la dicibilité corporelle, apte à sortir du plan de puissance pour apporter au psychisme pur de la représentation du pensable le moyen, psychique aussi, de se traduire en signes physiques convenants par le biais d'un canal sémioplastique. Et l'on peut écrire en formule (le symbole \cap signifiant ici «retenant par énexie le/la» ³):

$$(1) \text{ archilecte} = \text{structure noogénique} \cap \text{structure sémiogénique}$$

ou, ce qui revient au même,

$$\text{langue} = \text{psychisme de représentation du pensable} \cap \text{psychisme de sémioplastie}$$

«La langue», relevant toute entière du psychisme, est un système de systèmes. Elle comprend le psychisme original (la division du pensable en parties distinctes et en signifiés puissanciers distincts) et intègre en elle, l'ayant retenue par énexie, la sémiogénie, le psychisme secondaire des signes puissanciers qui permet et commande la production d'une sémioplastie effective (bruyante ou silencieuse). L'équation de Saussure dans le *Cours de Linguistique Générale* (1995:112,139):

$$(2) \text{ langage} = \text{langue} + \text{parole}$$

est donc susceptible d'une généralisation qui en ferait ceci (le symbole \longrightarrow signifiant ici «effection»):

$$(3) \text{ acte de langage} = \text{langue} (+ \text{visée de discours}) \longrightarrow (\cap \text{ sémioplastie [bruyante ou silencieuse]}) \text{ discours}$$

La formule de Saussure (2) se présente alors comme un cas particulier de la formule 3, tout à fait générale. Dès lors, l'acte de langage, sur le plan de puissance, comprend :

$$\text{la langue (signifiés de puissance} \cap \text{signes de puissance)} + \text{une visée de discours}$$

et, sur le plan de l'effet, il devient :

$$\text{le discours} \cap \text{la sémioplastie (vocale ou gestuelle ou scripturale ou haptique)}$$

Le discours se recomposant d'unités de langue (signifiés puissanciers emportant avec eux des signes puissanciers, appelés «signifiants» par Saussure), il en découle que, partout dans l'acte de langage, l'équation fondamentale (2) de Saussure est satisfaite.

Le schéma guillaumien (3), qui diffère, par plus de précision dans la description du phénomène, du schéma saussurien (2) trop réduit, présente des traits de supériorité que nous ne

². Mot forgé par nous pour désigner le système psychique global et intégrant de tout idiome, de toute langue du monde. Son équivalent, dans le CLG de Saussure, est «(la) langue».

³. Mot forgé par G. Guillaume à partir du verbe *eveksô* (garder, détenir), pour désigner un phénomène de rétention (A.Boone & A. Joly, 2004 :156).

pouvons nous dispenser de signaler. Il distingue le langage (l'acte de langage), susceptible d'exister là même où la langue n'existe pas, du discours dont l'existence n'est possible que là où «la langue» existe. Sans architecte (sans «langue») pas de discours possible: il ne peut sans «langue» se produire plus que les tentatives d'expression, pénibles et quasi vaines, du langage improvisé au moment du besoin.

Le développement du discours est corrélatif de l'institution de «la langue». Il faut posséder en soi, dans de bonnes conditions d'institution, une langue bien faite et étendue pour pouvoir, dans le moment du besoin d'expression d'un vécu expérientiel quelconque (désigné en psychomécanique du langage (PML) sous les termes de *visée de discours* ou *visée d'expression*), construire avec les unités de puissance qu'elle apporte un discours suivi, clair, voire agréable, élégant, beau.

«On ne saurait donc marquer (...) avec trop de soin la différence existant entre discours et langage. Le langage est un acte, le discours un résultat, atteint ou non atteint par cet acte, et qui n'est atteint que là où existe une langue, et proportionnellement à son état de définition» (LL3:20). On voudra bien remarquer qu'on dit toujours, en PML, de par sa conception même des choses, *acte de langage* et jamais acte de langue ou acte de discours. Quant il s'agit du discours ou de «la langue» on dit : *fait de langue, fait de discours* (Guillaume LL3, *ib.*). La séparation du discours, sur le plan d'effet, et de «la langue», sur le plan de puissance, sont des résultats de l'acte de langage réitéré des millions de fois à une époque lointaine et obscure de l'humanité et dont l'enfant, des dizaines de milliers d'années après, fait en quelque sorte l'expérience ultra-abrégée et pour l'ordinaire réussie dans son milieu social.

4. Le genre en portugais

Les grammaires portugaises déclarent toutes que les noms portugais ont deux genres: le genre masculin et le genre féminin. C'est aller trop vite en besogne. Cela n'est vrai (et tout de même avec de fortes restrictions, comme nous le verrons) que sur le plan morphosémique, des marques sémioplastiques qui se destinent à faire reconnaître le genre des noms dans le discours.

L'un de nous a présenté ailleurs (Soares 2011) une analyse du genre portugais. Nous résumerons ici l'essentiel de cette analyse.

Il y a une première division du genre en portugais: celle qui oppose le *genre unitaire* ou *fictif* et le *genre binaire* ou *véridique*. Le premier terme de cette distinction fait référence au signe, le deuxième au signifié. Les noms de genre unitaire n'ont qu'une forme sémioplastique, tandis que les noms de genre binaire, ont deux formes alternantes. Le genre binaire se divise à son tour en deux genres: le genre que nous avons proposé d'appeler *sexuel*, et le genre que nous avons proposé d'appeler *configurationnel*. Les deux formes du genre sexuel sont celles que la tradition grammaticale appelle, à juste titre, genre *masculin* et genre *féminin*. Mais ces appellations ne peuvent pas être retenues, comme le font les grammaires portugaises, pour les deux formes du genre configurationnel (que ces grammaires, et pour cause, n'ont pas discerné). Nous avons proposé de les appeler genre *diffluent* et genre *anti-diffluent*. Avant de poursuivre, résumons ce qui vient d'être dit sous la forme d'un tableau.

Genre unitaire ou fictif	Genre binaire ou véridique			
	<i>sexuel</i>		<i>configurationnel</i>	
	féminin	masculin	anti-diffluent	diffluent

Tableau 1

Nous examinerons d'abord de plus près le genre binaire ou véridique, car il sera plus facile ainsi de faire comprendre les particularités du genre unitaire ou fictif.

4.1. Le genre sexuel

Le genre sexuel s'applique exclusivement à des noms dont le sémantème signifie quelque aspect d'un organisme animal, humain ou non humain, quelle que soit la teneur idéogénique du sémantème en cause. Mais il ne recouvre pas tous les noms dont le *significataire*⁴ est un animal, et il ne recouvre pas non plus (tant s'en faut)

toutes les espèces d'organismes comprises dans le royaume *Animalia* en biologie.⁵

Un nom du genre sexuel présente deux formes sémioplastiques: l'une marquant son appartenance au sous-genre féminin, l'autre marquant son appartenance au sous-genre masculin. Ces appellations sont justifiées du fait qu'elles distinguent, au plan du signifié, une caractéristique différentielle des significataires des noms, selon que les uns correspondent à des organismes femelles et les autres à des organismes mâles. D'où le qualificatif de *véridique* pour ce genre.

Les marques signifiantes (les morphosèmes) de chaque sous-genre sont très diverses. Elles intéressent la terminaison du mot (désinence et/ou suffixe) en tandem parfois avec l'allomorphie partielle du radical. Nous avons dénombré plusieurs types, dont on donnera ici un aperçu. Type 1: par alternance vocalique de la désinence (e.g. *gato/gata* [chat/chatte], *mestre/mestra* [maître/maîtresse]). Type 2: par l'opposition -ø/-a *hétérosyllabique* (e.g. *peru/perua* [dindon/dinde], *grou/grua* [grou/grue]). Type 3: par l'opposition (voyelle *thématique*)*semi-voyelle tautosyllabique*/(voyelle *thématique*)ø dans la désinence (e.g. *réu/ré* [accusé/accusée], *irmão/irmã* [frère/sœur]).⁶ Type 4: par allomorphie dans le suffixe (e.g. *plebeu/plebeia* [plébéen/plébéienne], *judeu/judia* [juif/ juive]). Type 5: par l'opposition *désinence*¹/*affixe+désinence*² (*duque/duquesa* [duc/duchesse], *maestro/maestrina* [homme chef d'orchestre/femme chef d'orchestre]). Type 6: par l'alternance vocalique de la désinence, renforcée par l'allomorphie partielle du radical (e.g. *padrinho/madrinha* [parrain/marraine], *padrasto/madrasta* [parâtre/marâtre]). Type 7: par l'alternance du timbre dans la désinence (e.g. *avô/avó* [grand-père/grand-mère], *bisavô/bisavó* [arrière-grand-père/arrière-grand-mère]). Il y a encore un petit nombre de noms-substantifs dont le mot présente une seule forme, mais dont le genre sexuel est marqué sur l'article ou sur d'autres déterminants de l'extensité du nom (e.g. *o/a* [le/la], *um/uma* [un/une], *este/esta* [ce(t)/cette] *intérprete, cliente, diplomata, jovem* [interprète, client, diplomate, jeune]).

⁴. Mot forgé par nous pour désigner le référent mental d'un mot ou d'un syntagme nominal.

⁵. Le royaume *Animalia* est seulement l'un des six royaumes de la vie. Les autres royaumes sont: *Bacteria, Protozoa, Fungi, Plantae* et *Chromista*. Nous adoptons ici la taxonomie de Thomas Cavalier-Smith (2004). Il n'est pas sans intérêt de remarquer que le nom-substantif de maints organismes du royaume *Animalia* et de tous les organismes des autres cinq royaumes sont du genre unitaire.

⁶. Par «semi-voyelle» il faut entendre ici des voyelles qui n'occupent pas la position propre des voyelles, c'est-à-dire celle de noyau syllabique. Elles produisent alors l'effet de consonnantes.

4.2. Genre configurationnel

Le genre configurationnel est bien curieux. Il s'agit également d'un genre binaire et véridique comme le genre sexuel. Ce qui veut dire que les noms porteurs du genre configurationnel sont des mots à deux formes qui ne se distinguent l'une de l'autre que par la désinence et cela veut dire aussi que ces deux formes renvoient à des conceptions distinctes du sémantème que le radical est censé représenter sémioplastiquement.

Tous les noms à genre configurationnel sont marqués par l'alternance désinentielle *-o/-a*. Par exemple, *fruto/fruta*, *carreiro/carreira*, *rio/ria*, *vinho/vinha*. Les grammaires portugaises appellent «genre masculin» les formes qui se terminent par *-o* et «genre féminin» les formes terminées par *-a*. La raison en est apparemment l'analogie que ces noms présentent avec des noms du genre sexuel du type 1, comme *gato/gata* (chat/ chatte), *lobo/loba* (loup/louve), *coelho/coelha* (lapin/ lapine), *menino/menina* ([petit] garçon/[petite] fille), *senhor/senhora* (monsieur/ madame).

Mais on fait fausse route en appliquant le raisonnement analogique à ces faits. D'une part, le genre que nous avons nommé configurationnel s'applique à des noms dont le significataire correspond, pour l'ordinaire, soit à des êtres non vivants, soit à des objets naturels, soit à des artefacts. D'autre part, l'alternance *-o/-a* de ces noms n'a rien à voir avec la différenciation sexuelle attribuée à leurs significataires, même dans les cas, très rares, où le significataire renvoie à un organisme vivant. C'est le cas de *testemunha* (témoin) dont le significataire peut être, bien entendu, de n'importe quel sexe.

En d'autres termes, les mêmes morphosèmes (désinences en l'occurrence) peuvent signifier des choses tout à fait différentes. On a ici une manifestation éclatante du principe de la *suffisance expressive* qui règne en sémiogénie/sémioplastie. Il incombe aux signes de distinguer leurs signifiés d'une manière suffisante. Il ne leur est pas demandé plus. Les signes désinentiels *-o/-a* ne notent ici que le fait que le nom est de genre binaire. Quant à savoir ce à quoi, dans le plan du signifié, renvoie ladite binarité, ils n'en disent rien. Pour le découvrir, il faut d'abord examiner les sémantèmes (les signifiés) dont les radicaux des noms sont le signe, puis, examiner comment ils interagissent avec les désinences de genre.

Revenons donc aux exemples comme *fruto/fruta* (fruit/ensemble de fruits), *carreiro/carreira* (sentier/carrière), *rio/ria* (fleuve/bras de mer en forme de baie qui pénètre dans un val fluvial), *vinho/vinha* (vin/vigne), *mato/mata* (brousse/forêt), *poço/poça* (puits/flaque d'eau), *lenho/lenha* (tronc d'arbre/bois de chauffage), *testemunho/testemunha* (témoin/témoignage). Ces exemples, que l'on pourrait multiplier, doivent suffire à montrer que ces mots, de par leur radicaux, partagent un signifié commun, mais que la désinence introduit un contraste assez marqué dans la signification globale des mots dont ils sont porteurs. Dans tous les cas, le mot à désinence *-a*, garde en partie le signifié du mot à désinence *-o*, mais il en élargit la signification d'une manière qui le rend apte à évoquer des significataires qui possèdent des caractéristiques plus nombreuses et/ou plus variables que celles du mot à désinence *-o*. *A carreira* (la carrière) d'une personne c'est une sorte de *carreiro* (sentier), parfois tortueux, qu'elle parcourt au long de sa vie professionnelle. *Uma testemunha* (un témoin) est quelqu'un apte à rendre *um testemunho* (un témoignage); *a lenha* (le bois à chauffer) se recompose de plusieurs *lenhos* (troncs d'arbre); *o vinho* (le vin) est un des produits de *uma vinha* (une vigne); *uma ria* est un hybride de rivière (*rio*) et de mer, *uma mata* (une forêt) est un ensemble d'arbres et de *mato* (brousse); *uma poça* (un flaque d'eau) ressemble par certains côtés à *um poço* (un puits).

Tout se passe donc comme si le signifié d'un nom à désinence *-o* constituait en quelque sorte la condition de concevabilité ou la limite inférieure du signifié du nom à désinence *-a*. Nous

avons en conséquence appelé ce contraste *genre configurationnel*, en distinguant deux états : celui du genre *anti-diffluent* (marqué par la désinence -o) et celui du genre diffluent (marqué par la désinence -a).

4.3. Genre unitaire

Les noms du genre unitaire sont ceux dont le mot (le vocable) ne présente qu'une seule forme, invariable. Leurs significataires recouvrent toutes sortes d'êtres, aussi bien des êtres inanimés naturels (e.g. *montanha* [montagne], *estrela* [étoile], *ilhéu* [ilôt], *mar* [mer]), des artefacts (e.g. *casa* [maison], *viatura* [voiture], *lápiz* [crayon], *cinzeiro* [cendrier]) que des organismes humains et non humains (*criança* [enfant], *mulher* [femme], *girafa* [giraffe], *homem* [homme], *insecto* (insecte), *tigre* [tigre]).

Comme tous les autres noms, ils prennent, lors de leur actualisation en discours, des articles (ou d'autres déterminants d'extensité plus spécialisés). Or les articles portugais ont deux formes (*o/a*; *um/uma*), qui s'accordent avec les noms de genre binaire: *o* et *um* avec les noms à sous-genre masculin (dans le genre sexuel) ou avec les noms à sous-genre anti-diffluent (dans le genre configurationnel); *a* et *uma* avec les noms à sous-genre féminin (dans le genre sexuel) ou avec les noms à sous-genre diffluent (dans le genre configurationnel). Il s'ensuit que les noms à genre unitaire se voient forcés de choisir l'une de ces deux formes de l'article, toujours la même, dont ils ne sortent pas. C'est la raison pour laquelle le genre unitaire peut être appelé également *genre fictif*, cette appellation servant à indiquer que la forme de l'article dont le nom à genre unitaire est accompagné ne correspond à aucune différence de signifié dans la sémantèse (i.e. dans l'univers pensable).

C'est ainsi que, par exemple, les noms *montanha*, *estrela*, *casa*, *viatura*, *criança*, *mulher*, *girafa*, et des milliers d'autres sont toujours accompagnés, le cas échéant, des articles *a* et *uma*, tandis que les noms *ilhéu*, *mar*, *lápiz*, *cinzeiro*, *insecto*, *tigre* et des milliers d'autres sont toujours accompagnés, le cas échéant, par les articles *o* et *um*. Ce choix de l'article convenant a été fait depuis longtemps, à une époque de la langue portugaise très ancienne. Sa motivation n'est pas noogénique (c'est-à-dire qu'elle n'a rien à voir avec la représentation du pensable), mais exclusivement sémiogénique (c'est-à-dire qu'elle consiste dans un ensemble de règles fondées sur l'analogie des terminaisons des noms de genre unitaire avec celles des noms de genre binaire et motivé par un souci de congruence interne).⁷ Il suit de là qu'il faut apprendre par cœur les règles qui régissent la forme de l'article qui doit accompagner ces mots. Cela pose sans doute des difficultés à ceux qui veulent apprendre (ou enseigner) le portugais comme langue étrangère aux enfants et aux jeunes sourds portugais dont la langue maternelle ou favorite est la LGP.

5. Le sémantème dans la LGP

Un nom en portugais (et il en va de même pour les idiomes romans et plus généralement indo-européens) est un sémantème qui se catégorise par l'intermédiaire de formes vectrices (de morphèmes d'appréhension), comme celles du genre et du nombre, parmi d'autres. Un verbe, dans les mêmes idiomes, est un sémantème qui se catégorise par l'intermédiaire de formes vectrices, de morphèmes d'appréhension, comme l'aspect et le mode, parmi d'autres. Le sémantème est le produit d'une opération mentale d'idéation notionnelle dénommée *idéogénèse* en PML. La catégorisation d'un sémantème soit comme nom soit comme verbe (soit encore comme adverbe) est le produit d'une opération d'idéation structurale, transnotionnelle, dénommée *morphogénèse* en PML.

⁷. Par manque d'espace nous ne pouvons pas expliciter ici ces règles.

Ces deux opérations sont aussi à l'œuvre dans la LGP. Mais elles n'y ont pas le même contenu, la même allure, le même rapport et les mêmes résultats. Nous nous occuperons ici de l'idéogénèse, car c'est elle qui implique les classificateurs.

5.1. Idéogénèse dans la LGP

L'idéogénèse dans la LP (et il en va de même pour tous les autres idiomes indo-européens) a comme aboutissant une notion «fermée», si l'on peut dire ainsi : un sémantème intégrable comme tel soit dans la catégorie du nom (au moyen des morphèmes de genre, nombre, etc), soit comme verbe (au moyen des morphèmes d'aspect, mode, etc). Cela se traduit, dans le plan sémiogénique, par la construction d'un *radical intégré* (i.e. impénétrable), auquel viennent s'ajouter, le cas échéant, des affixes, y compris les suffixes spéciaux qu'on appelle **désinences**. C'est le cas, par exemple, des noms à genre fictif comme *linhas* (*lignes*), *alinhamento* (*alignement*), *deratizações* (*dératisations*), ou des verbes *alinhar* (*aligner*), *desratizar* (*dératiser*).

Il n'en va de même dans la LGP, où un sémantème, avant de se catégoriser comme nom ou comme verbe, doit se catégoriser lui-même comme membre d'une classe formelle. C'est là la tâche que l'idéogénèse est censée accomplir. Ce n'est qu'après, au cours de la morphogénèse, que le sémantème peut devenir, moyennant certaines formes vectrices, un nom ou un verbe. Il découle de là qu'un sémantème dans la LGP n'est pas du tout la même chose qu'un sémantème dans la LP. La différence essentielle c'est que le sémantème de la LGP est une notion «ouverte», diffluent, capable d'intégrer des morphèmes d'appréhension, au lieu d'être intégrée par eux.

5.2. Racine et classificateurs

Cela se traduit, dans le plan sémiogénique, par la construction d'une *racine intégrante* — i.e. capable de subsumer d'autres morphosèmes représentatifs des morphèmes d'appréhension dont la tâche est, elle, de mettre un terme à la diffluence du sémantème, en lui assignant des limites conceptuelles. En conséquence, nous proposons de qualifier la racine de la LGP de *racine classificatrice*, vu que son rôle est celui de représenter, dans le plan d'effet du discours, les différentes classes sémantémiques du nom et du verbe. Bref, et pour le dire autrement, les racines de la LGP sont des morphosèmes, des éléments formateurs dont le rôle principal est de rendre explicites les divers *classificateurs* de la matière notionnelle de l'unité lexicale en question.

Étant donné, d'une part, les différences entre l'unité de puissance du discours, l'*unité lexicale* (Guillaume LL5:123) de la LP (et des langues du même type), l'unité lexicale à radical intégré, celle qu'on désigne traditionnellement sous le terme de *mot* (port. *palavra*, ang. *word*, etc), et d'autre part l'unité lexicale à racine intégrante de la LGP (et des langues du même type), le terme de *mot* ne convient pas pour la LGP. Nous proposons d'appeler *lexie* l'unité lexicale de toute langue quelle qu'elle soit, une fois passé le stade de l'holophrase. On peut dire alors que l'unité lexicale de la LP (et des langues du même type) — le mot —, est une *lexie radicalisée*, tandis que l'unité lexicale de la LGP (et des langues du même type) est une *lexie racinée*.

Tout ceci, nous en sommes conscients, est fort abstrait. On peut, peut-être, faire sentir plus concrètement à un usager natif d'un idiome indo-européen (roman ou germanique ou slave, etc) ce qu'est une racine classificatrice de la LGP au moyen d'une expérience de pensée (*Gedankenexperiment*).

5.3. Les paramètres des classificateurs

Si c'est votre cas, imaginez alors que, pour former le sémantème d'un nom-substantif (ou d'un verbe), il vous faudrait déterminer d'abord si son significataire dans l'univers pensable est un genre de choses dont on peut spécifier soit : (C1) la *forme-et-la-taille* ; soit (C2) le *mode de saisie manuelle-et/ou-de-maniement* ; soit (C3) à la fois (c1) et (c2), soit (C4) quelque chose qui ne s'inscrit aisément dans aucune des catégories antérieures, y compris par métaphore ou métonymie — (C4) étant en quelque sorte une catégorie résiduelle. Cela vous donnerait les quatre catégories (ou classes ou «genres») de sémantèmes de la LGP.

Imaginez qu'il vous faudrait encore, en s'agissant des cas (C1), (C2) et (C3), affiner votre critère en spécifiant la *zone active* de la main choisie (droite ou gauche selon que vous êtes droitier ou gaucher) ou, le cas échéant, des deux mains employée(s) — e.g. la paume entière tendue ; la face palmaire des doigts (y compris le pouce) joints (ou écartés) mais courbés sur la paume de manière à laisser un creux dans la(les) main(s) ainsi configurée(s) ; les phalanges de l'index et du pouce plus ou moins écartées (ou en contact) l'une avec l'autre ; le rebord de l'ongle du pouce ; et ainsi de suite (nous ne développons pas par manque d'espace) — soit A) dans l'ébauche schématique de la forme-et-taille des choses représentées dans l'espace volumétrique devant votre corps — un espace ayant pour limites la distance maximale que vos bras tendus peuvent atteindre dans toutes les directions — ou sur la surface de votre corps, de la tête au milieu des cuisses (si vous êtes debout) ; soit B) dans l'ébauche schématique, au sein du même espace et la même surface corporelle, du mode de saisie manuelle et/ou de maniement (manipulation) des choses en cause.

Si vous réussissez à le faire, vous auriez obtenu quelque chose ressemblant à la grille des sous-paramètres de représentation des quatre classes ou catégories formelles de sémantèmes de la LGP dans le plan de l'idéogénèse. Comme vous voyez, c'est une opération mentale de représentation de l'univers pensable qui interfère, qui empiète sur la morphogénèse, c'est-à-dire qu'elle est déjà en partie à caractère morphogénétique.

Il ne vous reste qu'à accomplir une dernière tâche, cette fois-ci dans le plan de la sémiogénie. Elle consiste à déterminer et à fixer les différentes configurations de la main (des mains) qui vous permettront, au moment du besoin d'expression, de rendre visible, aux yeux de votre interlocuteur (et à vos propres yeux), les différentes catégories et sous-catégories de sémantèmes que vous avez mis en place dans la partition notionnelle de l'univers pensable. Les configurations manuelles choisies sont, chacune, dans la LGP, une racine, un morphosème (un élément formateur signifiant) indispensable dans la formation sémioplastique de toute lexie de cette langue — où interviennent d'autres morphosèmes : l'attitude de la main (des mains) et de l'avant-bras (des avant-bras), le mouvement du bras (des bras), la position de la main (des mains) dans l'espace gestuel ou sur le corps, et d'autres encore. Dans le cas des lexies nominales et verbales, elles sont investies, en outre, du rôle de racine classificatrice, ou, pour abrégé, du rôle de classificateur.

6. Les classificateurs de la LGP

Il y a, selon nous, 48 configurations manuelles dans la LGP. Parmi celles-ci, il y en a : (C1) 2 qui sont des classificateurs de saisie-et/ou-maniement (ou manipulation) seulement ; (C2) 12 qui sont des classificateurs de forme-et-taille seulement ; et (C3) 24 qui sont des classificateurs à double emploi, de forme-et-taille et de saisie-et/ou-maniement. Nous appelons les membres des catégories (C1) et (C2), *classificateurs unitaires*, et les membres de la catégorie (C3), *classificateurs binaires*. Cela fait 38 configurations manuelles à fort pouvoir classificateur, c'est-à-dire subsumant des centaines de sémantèmes distincts déjà existants (et, partant, des milliers de lexies) et

susceptibles en outre de subsumer un nombre indéterminable de sémantèmes que la langue pourra créer dans l'avenir, au gré des besoins de ces usagers, pour augmenter ses ressources lexicales. Les 10 configurations manuelles restantes (C4) sont des racines à faible ou nul pouvoir classificateur, c'est-à-dire subsumant, à l'état actuel de la LGP, un nombre très petit de sémantèmes.

Il n'est pas possible, par manque d'espace, de faire ici l'analyse des cénèmes (unités distinctives) et des mérésmes (traits distinctifs) des 48 configurations manuelles de la LGP ni, faute de talent et de moyens, d'en faire le dessin. Nous en donnerons seulement une description informelle car donner simplement la liste de leurs noms n'apporterait pas grand chose à ceux qui ne connaissent pas cette langue. Lors de notre communication au colloque, nous avons fait la démonstration signée d'un certain nombre de lexies, pour faire voir le pouvoir classificateur de leurs racines. Ici, nous choisirons aussi un certain nombre d'exemples des trois catégories (C1, C2, C3), pour en faire de même, autant que possible. Les exemples plus nombreux sont extraits de la catégorie (C3), la plus versatile. Ils comprennent pour l'essentiel des exemples de lexies nominales, avec, parfois, des exemples de lexies verbales à racine identique.

Il faut encore ajouter que les noms des configurations manuelles sont une sorte de mnémonique destinée à évoquer rapidement une lexie (parmi beaucoup d'autres) représentative de leur pouvoir classificateur. Dans le tableau ci-dessous, CM= configuration manuelle, CLA= classificateur, 1^e articulation=art. métacarpo-phalangienne, 2^e articulation=art. inter-phalangienne proximale, 3^e articulation=art.inter-phalangienne distale.

7. Quelques exemples de classificateurs

CM <i>qua</i> CLA	Lexies à CLA. de forme-et-taille	Lexies à CLA. de saisie-et/ou-maniement
C3 :Tubo («tuyau») Doigts unis, fléchis à toutes les articulations, pulpes des phalangettes en contact avec la pulpe du pouce	Lampe (au néon, à vapeur de mercure, etc) tubulaire Tuyau de canalisation Tuyau de poêle etc	(Regarder avec un) binocle (Braquer une) lunette de Galilée, une longue-vue (Saisir/lancer une) balle de ping-pong, balle de golf etc
C3 :Garrote («garrotte») Doigts unis et fléchis à la 2 ^e et 3 ^e articulations ; pouce rabattu sur la paume et fléchi à la 2 ^e articulation	Autobus Bouteille Bouée Verre Forme et épaisseur d'un pneu etc	(Jouer avec le) cube de Rubik (Boire un) verre/une bouteille) (Saisir ou porter ou déplacer une) rame de papier (Saisir ou porter ou déplacer un) dictionnaire Étrangler etc
C3 : Garra aberta («griffe ouverte») Doigts écartés et fléchis à la 2 ^e et 3 ^e articulation	Cerf (bois d'un) Couronne Gros piliers Taches de rousseur etc	Dactylographier Jouer le piano Jouer l'accordéon Tambouriner Balle de basket-ball, de

articulation ; pouce rabattu sur la paume et fléchi à la 2 ^e articulation		volley-ball, de football etc
C3 : Garra fechada («griffe fermée») Doigts fléchis à la 2 ^e et 3 ^e articulations; pouce rabattu sur la paume et fléchi à la 2 ^e articulation	Araignée Photo, gravure, bas-relief faisant partie d'un texte, d'une page, d'un mur, etc Logotype d'une boîte de conserve, d'une T-shirt, etc Manchette de journal Immeubles agglomér. Pluie etc	Calotte (tiare du pape, des évêques) Kippa juif Petit béret traditionnel de l'île de Madère Balle de tennis Poignée d'une porte Robinet Dévisser le couvercle d'un flacon etc
C3 : Mão fechada («main fermée») Doigts et pouce fléchis à toutes les articulations	Pattes cornées des animaux de grand gabarit (cheval, éléphant, hippopotame, etc) Tête d'une personne Pédal de bicyclette Battant de cloche etc	Machine à raser Laver à la main Poignée de bicyclette/moto Ramer Marteler Travailler etc
C3: Gancho duplo («crochet double») Indicateur (index) et moyen (médius) écartés et fléchis à la 2 ^e et 3 ^e articulations	Sanglier Les grès du sanglier Pince cintrée Agrafeuse Vampire Mouton Chèvre Trapèze (cirque) Métro(politain) etc	Fil élastique Décapsuleur Pied-de-biche etc
C2 : Mão aberta («main ouverte») Doigts et pouce étendus et écartés	Fontaine jaillissante Cataracte Chute d'eau Cascade Eau qui se répand sur le sol dans toutes les directions Foule en mouvement (ex : dans une manif) Texte long Liste longue Structure(s) Motte ou pelouse de gazon	

	Forêt Etc	
C2 :concha («coquille») Doigts unis fléchis à la 1 ^e articulation	Cuiller Bêcheton Rigole Écheneau Seins d'une femme Courbes du corps d'une femme etc	
C1 : chave («clé») Pouce tendu avec la pulpe en contact avec la face palmaire de la phalangine de l'indicateur, celui-ci étant fléchi à la 2 ^e et 3 ^e articulations		Clé (ouvrir avec une) Carte bancaire (insérer une) Mois Loupe (voir avec une) Rênes (saisir les) Jouer aux cartes Sucette (sucrer une) Escrimer Éventail Payer etc

Tableau 2

Bibliographie

- Boone, Annie & Joly, André (2004). *Dictionnaire Terminologique de la Systématique du Langage*. L'Harmattan. Paris.
- Busnel, R.-G. & Classe, A. (1976). *Whistled Languages*. New York: Springer-Verlag.
- Cavalier-Smith, Thomas (2004). «Only six kingdoms of life». *Proc. R. Soc. London*. 271, 1251-1262.
- Guillaume, Gustave (1973). *Leçons de Linguistique*. Vol. 3. Les Presses de l'Université Laval. Québec.
- Guillaume, Gustave (1982). *Leçons de Linguistique*. Vol 5. Les Presses de l'Université de Lille; Les Presses de l'Université Laval. Québec.
- Kendon, Adam (1988). *Sign Languages of Aboriginal Australia: Cultural, Semiotic and Communicative Perspectives*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Kendon, Adam (1990). «Signs in the cloister and elsewhere». *Semiotica*. 79:3/4, pp. 307–329.
- Lawton, R.A. «La Théorie du Genre des Noms en Portugais» (1997). *Actes du 7^e Colloque Internationale de Psychomécanique du Langage*. Honoré Champion. Paris.
- Saussure, Ferdinand de ([1916]1995). *Cours de Linguistique Générale*. Éditions Payot & Rivages. Paris.
- Soares, J.M. Catarino (2011). «A Categoria gramatical do género em português. Uma análise psicossistémática» [La Catégorie Grammaticale du Genre en Portugais : approche psychosystématique]. Communication présentée au congrès *Zilelor Studiilor Romanice –Editia a II-a*. Bratislava.
- Umiker-Sebeok, Jean & Sebeok, Thomas A., (Editors) (1978). *Aboriginal Sign Languages of the Americas and Australia*. Volumes 1 et 2. Springer.
- Umiker-Sebeok, Jean & Sebeok, Thomas A., (Editors) (1987/2011). *Monastic Sign Language*. Berlin, New York, Amsterdam: Mouton de Gruyter.

**Gustave Guillaume Revisited by Maurice Toussaint :
Claiming Filiation while Critically Reevaluating
and Originally Exploiting the Theory**

**Gustave Guillaume relu par Maurice Toussaint :
filiation revendiquée, réévaluation critique
et exploitation originale**

**Gustave Guillaume reinterprété de Maurice Toussaint :
filiatie revendicată, reevaluare critică și analiză originală**

Francis TOLLIS

Professeur émérite en sciences du langage
Université de Pau et des Pays de l'Adour
(Centre de recherche en poétique, littérature et linguistique)
2, allée Sansarriq 64320 Bizanós
francis.tollis@wanadoo.fr

Abstract

For a long time Maurice Toussaint's (analytic then epistemic) neurosemantics met with little response from the followers of Guillaume's psychomechanics. Fortunately, things seem to be changing, and at least his parallel commitment against the principle of the arbitrary nature of the sign arouses some interest in the new generation. Admittedly, this original theory has developed along lines that were little explored when it was first laid out. Moreover its corticocerebral materialism together with its oscillatory perspective have much to puzzle a structuralist linguist. Yet there is no denying that it derives straight from Gustave Guillaume's tenets: if Maurice Toussaint did criticize and reject some of them, if he confronted or combined them with other propositions to come up with personal interpretations or extrapolations, globally he never stopped paying him high tribute. He should therefore deservedly be considered as one of the best scientific supports and one of the most efficient champions of Guillaume's cause.

Résumé

Longtemps la neurosémantique (analytique puis épistémique) de Maurice Toussaint est demeurée sans véritable écho parmi les psychomécaniciens. Fort heureusement, les choses semblent désormais changer, et son engagement parallèle contre l'arbitraire du signe au moins soulève l'intérêt de la génération montante. Certes, cette théorie originale s'est engagée et s'engage sur des chemins encore peu pratiqués au moment de sa création ; certes, son matérialisme corticocérébral et son optique oscillatoire ont de quoi dépayser le linguiste formé au structuralisme. Elle n'en procède pas moins directement des propositions de Gustave Guillaume, et si M. Toussaint en a critiqué et rejeté certaines, s'il les a confrontées ou combinées à d'autres avant d'en offrir des réinterprétations ou des extrapolations personnelles, globalement il n'a jamais cessé de lui rendre un hommage soutenu. On peut donc estimer qu'il mériterait d'être reconnu comme l'un des meilleurs défenseurs scientifiques et des plus percutants champions de la cause guillaumienne.

Rezumat

Multă vreme, neurosemantica (analitică și, după aceea, epistemică) propusă de Maurice Toussaint nu a avut un real ecou printre lingviștii din domeniul psihomecanicii. Dar, din fericire, lucrurile au început să se schimbe și poziționarea sa, în cercetare, contra arbitrariului semnului a suscitât interesul noii generații. Cu siguranță, această teorie originală își asumă și continuă să își asume căi încă puțin abordate în momentul creării sale; desigur, materialismul său corticocerebral și optica sa oscilatorie au capacitatea să-l dezorienteze pe lingvistul format în domeniul structuralismului. Totuși, această teorie își găsește originea în concepțiile lui Gustave Guillaume și, dacă M. Toussaint i-a criticat și respins unele concepții, dacă le-a confruntat sau combinat cu altele, înainte să formuleze reinterprețări sau extrapolări personale, în ansamblu, el n-a încetat să exprime respectul său față de Guillaume. Prin urmare, considerăm că M. Toussaint ar merita să fie recunoscut, în plan științific, drept unul dintre cei mai importanți apărători ai psihomecanicii și ai cauzei guillaumiene.

Keywords: *Gustave Guillaume, psychomechanics of language, Maurice Toussaint, epistemic neurosemantics*

Mots clés : *Gustave Guillaume, psychomécanique du langage, Maurice Toussaint, neurosémantique épistémique*

Cuvinte cheie: *Gustave Guillaume, psihomecanica limbajului, Maurice Toussaint, neurosemantica epistemică*

[...] il n'y a pas et ne saurait y avoir d'orthodoxie guillaumienne. La psychomécanique est une science et non une foi ou une idéologie

(Valin 1971 : « Avertissement », 64)

Il faut laisser à une théorie sa chance, sa chance d'une rencontre heureuse des faits par ses moyens propres
(Guillaume [7-II-57] 1982 : 87/6)

1 Un départ fondamentalement pris aux propositions de Guillaume, tantôt systématisées, tantôt réinterprétées

Maurice Toussaint (dorénavant : MT) n'a pas cessé de faire de Gustave Guillaume (dorénavant : GG) son principal et son plus efficace inspirateur (voir les intitulés de 1967, 1972 et 1990¹ ; voir encore 1995c : 149) :

Je ne présentais pour ma part que l'itinéraire d'un linguiste guillaumien [= psychomécanicien] ; une lecture de G. Guillaume. A vrai dire, il ne s'agit pas de lecture [...] mais d'une « écoute » qui [...] s'est faite à travers Maurice Molho (1983a : 13).

Il a même présenté sa propre approche, qui « ne doit rien aux autres démarches² » (1970 : 145), comme un « dépassement dialectique » (1972 : 75), l'une des extrapolations dont elle a fait l'objet (1983a : 107), « l'un des prolongements critiques » de la psychomécanique (1994 : 433³). Mais, a-t-il martelé, si cela a été possible, c'est que la psychomécanique s'est révélée « véritablement une théorie linguistique et par là même capable d'en engendrer une autre » (1967 : 95, § 2.2).

Il n'en a pas seulement adopté le credo sémantique. Préoccupé de la « *formation des formes linguistiques* » (2004b : trad. 111), comme GG il a tendu vers une « modélisation topologique » (110⁴). Ainsi, il a totalement adhéré au type de *constructivisme* qui, de la psychomécanique comme

¹ Sauf lorsque le cotexte suffit à indiquer clairement le contraire, les références sans précision d'auteur renvoient aux écrits de MT. Les textes publiés en espagnol, traduits par nos soins, sont signalés par la mention *trad.*

² « Ceci est capital sur le plan épistémologique », car pour lui les « liens de parenté » avec d'autres courants linguistiques ne sont que des « points de convergence » (1970 : 145).

³ Voir encore 1972 : 74, 1995c : 149.

⁴ Voir encore 1975 : 745, 1992 : 116.

de sa théorie personnelle, fait non des « théories objectivistes telles que la linguistique *cognitiviste* », mais des « linguistiques cognitives *phénoménologiques* » (2004b : trad. 113 ; voir encore 106) dans lesquelles le global domine le local (110 et 119).

Faisant du principe d'opérativité le grand principe guillaumien, à l'œuvre aussi bien dans la production que dans la réception-interprétation (110⁵), il a constamment cherché à en étendre l'application (1967 : 97, § 4.2 ; 1970 : 144, § IV ; 1972 : 84 et sv.). Il a également dénoncé, exemples à l'appui, les faiblesses issues de sa suspension, voire de son abandon, que ce soit par GG lui-même (par exemple, 1967 : 98, § 5.1, 1972 : 71) ou, ultérieurement, parmi les psychomécaniciens⁶.

D'un autre côté, il a récusé la « variété d'immatérialisme » qui se laisse détecter dans les écrits de GG (1983a : 19⁷) comme de ses successeurs, à laquelle il reproche de masquer l'essentiel des acquis de la psychomécanique (1983b : 113-115 ; voir encore 1973 : 221). Avec la caution furtive ou implicite du maître (1967 : 99, § 6.2), il lui a préféré un matérialisme généralisé et exclusif⁸ qui l'a conduit à poser que la réalité sémantique (qui constitue ce qu'on a coutume de nommer la pensée) n'est autre chose qu'une réalité physique d'ordre corticocérébral (1972 : 75⁹), et à voir dans le signifiant comme dans le signifié un ensemble d'« opérations (des modifications, des déplacements) » (1983a : 110).

Au total, si MT se sépare par endroits de quelques-uns des exégètes et successeurs de GG, dont Moignet et Stéfanini, Molho et Valin¹⁰, Joly et Roulland, le trio Molho, Launay, Chevalier, il a toujours voulu inscrire ses suggestions théoriques personnelles, sinon dans le droit fil de la psychomécanique, du moins dans les perspectives qu'elle a ouvertes. Aussi les critiques qu'il lui a adressées et les reformulations qu'il en a tirées ne l'ont-elles jamais empêché d'estimer très tôt que « la psychomécanique du langage a partie liée avec l'avenir de la linguistique », de penser que GG « fut peut-être le premier à poser, avec précision, les problèmes linguistiques en termes dynamiques » (1967 : 93, § 1.2 et 95, § 3.1 ; voir encore 1983a : 15, 18 et 23) et de trouver que sa linguistique « s'ouvre sur une sémiologie et une anthropologie générales ». Il y a également trouvé « une vue éclairante pour toute épistémologie génétique, un approfondissement dialectique de l'homme et des sciences » (1973 : 221). De même, il estime que, dès le début du XXe siècle, sans probablement le savoir, avec sa théorie génétique GG s'est révélé très proche de la pensée philosophique allemande à laquelle on doit d'avoir « ouvert un espace dans lequel, avant même l'installation des sciences cognitives, s'est engagée la *Gestalttheorie* » (2004b : trad. 122-123).

2 Un modèle explicatif singulier, mais directement issu de la psychomécanique

La *neurosémanique épistémique*, l'ancienne « neurolinguistique analytique postguillaumienne » des débuts (1997a : 423, 2004b : 105 et 106 ; voir encore 2007b : 129) a rapidement misé sur un modèle oscillatoire¹¹. Ce dernier est issu d'un postulat qui intronise la « quantité comme élément de définition interne des unités de signification », dans un premier temps les unités grammémiques¹² (1970 : 145), car statistiquement elles sont les mieux représentées (1975 : 745-746). Le voici : un élément d'une structure sémantique ne peut être autre chose qu'un moment d'une opération neuronique qui, de part et d'autre, met en correspondance *élément* et *moment*, *structure* et *opération*, *sémantique* et *neuronique* (1970 : 135).

⁵ Voir 1967 : 98, notamment, et Tollis 1991 : § II.2d, 87-94.

⁶ 1967 : 99, § 6.2 ; 1972 : 68-69 ; 1983b : 114 ; 1994 : 433.

⁷ Voir encore 1972 : 72 ; 1983a : 16, 2010 : 38-41.

⁸ 1972 : 74-75 ; 1973 : 221 ; 1983b : 113, 2010 : 41b.

⁹ Voir encore 1972 : 73, 1973 : 226, 1981b : 40, 1983a : 24, 1983b : 112, 2009 : 181, 2010 : 38-41.

¹⁰ Par exemple, Toussaint 1967 : 99, § 6.2, 1972 : 69, 72 et 74, 1983a : 16, 1983b : 107, 112, 113 et 115).

¹¹ 1967 : 99, § 6.2 ; 1972 : 71 ; 1994 : 434 ; 1997a : 433 ; 2004b : 114 ; 2009 : 181.

¹² « En neurosémanique le grammatical est toujours du sémantique, au même titre que le lexical » (1989 : 49). On trouvera déjà quelques réflexions sur le domaine lexical dans 1980 (257 et sv.) et 1981a.

Le système guillaumien de la chronogenèse fait voir un premier état où une ordination – *prendre, prenant, pris* – donne sens à chacun de ces éléments. En fin de système on observe les « mêmes » éléments mais dans un état de plus grande différenciation (*je pris, (je) prends, (je) prendrai* [qui] discriminent alors trois époques, ce qu'ils ne faisaient pas à l'état initial (2007b : 125).

En opposant *prendre* à *prenant* (et à *pris*), puis *pris* à *prends* (et à *prendrai*), et les extrémités du premier couple à celles du second, cette morphogenèse différenciatrice livre finalement l'inversion d'un couple d'inverses, dans un parcours où chaque élément tire son sens de sa position (*ibidem* ; voir aussi 2004b : 114).

Ainsi redistribuées autour d'un basculement qui structure leur genèse, aux yeux de MT ces formes témoignent d'une « évolution ». Parce qu'elles correspondent au « maximum de différenciation atteint par le système », les dernières sont devenues des « formes *stricto sensu* ». Avec les premières, en revanche, qui correspondent à l'état des « protoformes », « se définit un minimum de différenciation » puisqu'elles ne distinguent pas « trois époques, mais seulement trois moments ou positions : on est ou avant, ou pendant ou après le procès, à quelque époque que ce soit » (2003 : 332 et n. 4 ; 2007b : 125 ¹³).

Dès lors, en généralisant et en « maintenant les vues dynamiques continuistes » de GG, à son modèle chronogénétique ternaire MT préférera définitivement opter,

en première approximation, [pour] des processus cycliques, l'un des couples d'inverses se formant à un pôle, et l'autre au pôle diamétralement opposé (1995c : 149 ; 2004b : 114).

À cette analyse – comme aussi à celle qu'il a proposée pour l'article – il trouvait plus de « cohérence » qu'au schéma guillaumien ¹⁴ (1972 : 80 ; 2004b : 123), auquel il a reproché « un taux de cognitivité » moindre (2007b : 127) : seule une vibration, siège de deux inversions de direction, pourra donner naissance à cette double opposition sémantique au sein du système verbo-temporel ¹⁵ (1973 : 227).

Certes, remarquait-il, GG a nommé *pôles* les deux bornes entre lesquels se déploient la lexigenèse et les positions repères qui scandent le trajet du tenseur binaire. Cependant, contre la perspective pendulaire un temps mise en avant (Tollis 1996 : § 2, 93-100), ce dernier en est venu à en occulter la configuration oscillatoire et nous livre finalement un cinétisme plutôt qu'un authentique dynamisme, une mécanique plutôt qu'un « processus dialectique » (1997b : 194).

Dans cette « opération chiasmatique » (2004b : *trad.* 114 ¹⁶), MT voit la forme « linéarisée d'un processus oscillatoire » (2007a : 416, n. 12) représentable sous l'espèce d'une courbe sinusoïdale éventuellement à complexifier (2005 : 345). Il y place donc « deux lieux polaires (inverses) qui produisent généralement deux couples sémantiques *inversement orientés* » (1997a : 425 ¹⁷). Bref, « les signifiés ne forment plus dans l'abstrait seulement, une *opposition*, mais sont concrètement définis par leur *position* au sein d'une opération » (1997a : 425 ¹⁸). Initialement et directement développé sur la théorie de la chronogenèse guillaumienne, relue et reconsidérée dans une optique moniste et neuronique, ce modèle pourrait être présenté en termes strictement guillaumiens. On dirait alors, justifie MT, qu'il est fait de « deux tenseurs non radicaux mais formant un chiasme compris comme les pôles d'une oscillation » (2003 : 337, § 1.4.2) – le dernier étant « en germe » dans la psychomécanique (2005 : 342). Un peu comme GG a dû partout chercher le sien (1967 : 97, § 4.2), peu à peu MT a tenté de retrouver son modèle personnel dans d'autres secteurs de la langue ¹⁹.

¹³ Voir encore 2003 : 331-332, 2007a : 415, n. 7 et 2009 : 179.

¹⁴ « Le système verbo-temporel guillaumien est une schématisation morphogénétique. Le bitenseur de l'article n'en est pas une » (2007b : 126).

¹⁵ Pour une autre des critiques qu'il lui a adressées, voir 1967 : 97, § 4.2.

¹⁶ Voir encore 2003 : 347, 2004b : 105.

¹⁷ Voir encore 1987 : 110 et sv., 1994 : 438, 2005 : 345, 2007a : 417, n. 12.

¹⁸ Voir encore 1983a : 107, 1983b : notamment 125, et 1987 : 110.

¹⁹ 1983a : 107, 1983b : notamment 125, et 1987 : 110, 2003 : 336-338, 2004b : 115.

Tel quel, il tourne le dos à toute conception statique du signifié, y compris celles que l'on trouve parfois chez certains psychomécaniciens :

[...] le sens n'a pas de sens en dehors d'un contexte, en dehors des réseaux sémantiques (2007a : *trad.* 416)

[...] un signifié est quelque chose qui ne se définit que lors de l'emploi et [...] ses emplois sont enregistrés en mémoire, non un à un, mais sous une forme dynamique *déformable* qui les rend tous possibles (2005 : 341 ; voir encore 1972 : 76, 83 et 89 « Résumé »)

Bien avant d'autres, Toussaint avait décelé dans les conférences du GG des années 1959-1960, le principe de « l'isologie » entre les mouvements impliqués par chaque patron d'articulation phonique et les mouvements de pensée (Valette 2006 [2001] : 241). Convaincu qu'il existe des « connexions entre les aires sensorielles, les aires motrices, et l'engrammation des signifiés » (1983a : 120), il a fait des mouvements physiques le soubassement de sa propre théorie. Par ailleurs, dans chaque opération sémantique MT voit « un système dont la forme oscillatoire réédite les deux pôles diamétralement opposés de la cognition » selon Piaget (1997b : 185), et « par conséquent de toute activité d'apprentissage » (1997a : 424²⁰), « de l'adaptation à la maîtrise intellectuelle » (1973 : 223²¹). Cette motivation « des formes linguistiques par les formes épistémiques » (2002 : 433) est du reste ce qui l'a finalement incité à accoler l'adjectif *épistémique* à sa neurosémantique, essentiellement par souci d'éviter celui de *cognitif*, qu'il craignait de voir confondre avec celui de *cognitivist* (1995c : 159 ; 2004b : 118 ; 2007b : 129).

Pour ce qui est de la relation du signifiant au signifié, on sait que GG a adopté une position d'une grande souplesse qui ne confie guère au premier d'autre impératif que celui d'une « suffisance expressive » (1983a : 88, 93, 94 et 106 ; Tollis 2006). Sur ce point, MT s'est montré beaucoup plus radical (1983a : 110). En effet, en posant la « parfaite adéquation » du signifiant au signifié (1975 : 741), autrement dit l'identité mécanique des modalités concrètes de leur engendrement (1997a : 433), il a admis leur « proportionnalité » (1975 : 746), et tenu leur relation pour strictement analogique, donc pour absolument réciproque (2003 : 346). Ainsi donc, le rapport entre signifiants traduit le rapport entre les signifiés correspondants, rapport qui peut souvent s'explicitier en termes d'ordre entre des positions antérieure ou ultérieure – anticipation ou dépassement – (1975 : 742-743 ; voir encore 1981b).

Car, suggère-t-il, c'est l'espace laryngo-pharyngo-buccal qui servirait de scène à la « représentation chorégraphique de ce qui se passe dans notre tête » (1983a : 44 et 109). Encore convient-il, précise-t-il, de ne pas « penser le signe en termes de phonème », parce que, étant « un élément terminal », ce dernier en tant que tel ne saurait rien dévoiler que du résultatif. Seule l'approche « infraphonématique » du signifiant (2005 : 348 ; voir encore 2003 : 343), au niveau « submorphémique », est susceptible d'informer sur sa genèse et ses différents moments : en deçà « des phonèmes il y a toujours un monde kinesthésique d'articulations buccales » (2007a : *trad.* 420).

3 Une théorie linguistique originale et novatrice, mais fidèle aux grands principes guillaumiens

Y compris sur ce dernier point, MT a considéré que le principe qui lui a « permis de pousser plus avant (?) l'aventure sémiologique de G. Guillaume est indéniablement un principe guillaumien », même si, par endroits, celui-ci semble contredit dans ses écrits (1983a : 107).

Curieusement, les trajectoires scientifiques de MT et de son principal inspirateur linguistique convergent sur plusieurs points. Comme lui, il a poursuivi sa recherche sur près de cinquante ans. Comme lui, il s'est constamment intéressé aux disciplines dites scientifiques, qu'il a régulièrement sollicitées. Comme lui, quoique de manière beaucoup plus condensée, il n'a pas cessé de remettre sur le métier et de peaufiner ses propositions, rebondissant sur chacun des apports

²⁰ Voir encore 1989 : 37, 1990 : 11.

²¹ Voir encore 1989 : 45-46, 1990 : 11, 2003 : 346.

extérieurs qui pouvait les confirmer ou amener à les infléchir ²², ce qui, dans son cas aussi mais à une moindre échelle, a forcément entraîné des redites et des reformulations qui ne lui ont pas échappé (1983a : 20).

Compte tenu de sa portée et de son niveau théoriques, de ses préoccupations épistémologiques aussi, son œuvre, étalée entre 1957 et 2010 ²³, est relativement réduite ²⁴. Sous le titre de *Contre l'arbitraire du signe* ²⁵, en 1983 il a publié un livre issu de sa thèse de troisième cycle de 1977, elle-même tirée d'une thèse d'État inachevée (1983a : 25-26). En dehors de cet ouvrage, pour l'essentiel le reste de ses réflexions – en français ou en espagnol – a paru dans des périodiques divers, dont quelques-uns difficiles à trouver.

Sans l'expliquer entièrement, cela n'est probablement pas sans rapport avec le faible écho qu'ont recueilli ses propositions. D'une part, leur divulgation a longtemps été entravée par son statut professionnel (Pottier 1980 : 61), de loin bien pire que celui de GG, qui bénéficia au moins d'une nomination à l'École pratique des hautes études. D'autre part, leur aridité, leur originalité, ajoutées à leur fréquente ouverture transdisciplinaire ²⁶, en rendent l'approche délicate (1994 : 433 et 434 ; Valette 2006 [2001] : 242). Ces facteurs conjugués, qui ont pu décourager les esprits les plus pressés ou les moins curieux, ont fait de MT un linguiste passablement isolé, très (trop) peu lu, peu étudié, peu commenté et, finalement, peu critiqué aussi. Il rendait sa théorie responsable de ses « vingt ans d'«exil» dans les universités étrangères », et de l'obligation où il s'est pratiquement trouvé de l'enseigner « presque clandestinement » (1987 : 106). Valette l'a souligné, elle l'a confiné dans une certaine « marginalité scientifique et institutionnelle ²⁷ » (2006 [2001] : 213 ; voir aussi, par exemple, Toussaint 1992 : 108).

4 Conclusions

De l'extérieur, tout en l'estimant « relativement atypique dans le guillaumisme », Valette a compté MT « parmi les héritiers les plus fidèles à l'*esprit* de Guillaume », (2006 [2001] : 239 ; voir aussi 213). D'un côté, comme psychomécanicien il a évidemment suscité la méfiance, voire la suspicion ; de l'autre, son esprit critique et sa dissidence intellectuelle, sévèrement jugés dès son mémoire de 1964 (2010 : 37b), se sont aussi retournés contre lui, puisque, globalement, sa « tentative de rationalisation [...] a été mal accueillie » par les psychomécaniciens dans leur ensemble ²⁸ (Valette 2006 [2001] : 239 et 240 ; voir encore Arrivé 1983 : 6). MT n'a pas seulement rejeté la notion d'image-temps, et le recours aux saisies à la manière guillaumienne : au bout du compte, c'est avant tout sur le plan des « présupposés philosophiques » qu'il s'écarte le plus de GG (2004b : *trad.* 113-114), ne serait-ce que par son rejet de tout dualisme.

Certes, la linguistique qu'il nous livre peut être décrite sous six rubriques.

- 1) Elle est cognitive et antisubjectiviste ²⁹.
- 2) Elle est naturaliste et sociale à la fois ³⁰.

²² Comme il l'a parfois dit lui-même, il est arrivé que d'autres chercheurs l'aient aidé « à mieux comprendre » ce qu'il faisait (par exemple, 2007a : 413).

²³ C'est à 1957, en effet, qu'il fait lui-même remonter l'établissement personnel d'« un nouveau système guillaumien » [psychomécanique], celui de la personne que j'avais transformé la même année en modèle sinusoïdal généralisé » (1983a : 13).

²⁴ « J'ai peu publié », disait-il à Ilya Prigogine en 1987 (p. 107).

²⁵ Selon Toussaint lui-même (1983a : 12-13, puis 20), son contenu correspond à la partie terminale d'un travail qu'il situe entre les années 1957 et 1972.

²⁶ En effet, après s'être félicité du « remembrement progressif du langage » (1983a : 22), MT n'a pas seulement appelé « au décloisonnement des disciplines universitaires » (1994 : 433). Il s'est déclaré favorable à des « collaborations interdisciplinaires durables » (2004b : *tr.* 108) et a même rêvé, malgré les difficultés de l'entreprise, « à la création d'instituts de recherche cognitive, par "nature" transdisciplinaires » (1994 : 434).

²⁷ On pourrait du coup lui appliquer pratiquement ce que Wilmet a dit de GG : « On ne peut manquer d'être frappé par le petit nombre de réactions directes aux travaux de Gustave Guillaume » (1978 : 79).

²⁸ MT a eu une conscience claire de ce double handicap (1987 : 107).

²⁹ 1997b : 186-187, 2004b : 118, 119, 188, 191, 2010 : 39.

– 3) Continuiste et moniste, en vertu de la vocation même du postulat du temps opératif (1983b : 109 et 112, 1995b : 518, 2004b : 113), sa véritable pierre angulaire, condition même de son développement (1967 : 99, § 6.2), elle ne s'accommode d'aucune fracture entre amont et aval du langage, entre représentations et expressions³¹, entre paradigmatic et syntagmatic (1989 : 40). Car, étant « radicalement énonciative », comme l'est à son tour la neurosémantique épistémique, et proposant des « modèles morphogénétiques continuistes » (1995c : 160), aux yeux de MT la psychomécanique devrait logiquement abolir « la dichotomie dualiste *langue / discours* »³² (1983b : 108).

– 4) En outre, sa théorie reste finalement économique, puisque « l'appareil théorique et la terminologie » dont elle s'accompagne sont « extrêmement réduits » (1989 : 44) et que tout se ramène finalement à « un phénomène périodique et deux fois deux termes fondamentaux » (p. 49).

– 5) Si elle se réclame des constructivismes de GG d'abord, de Piaget ensuite, elle est également en grande affinité avec l'enactionnisme³³.

– 6) Enfin, elle est en prise sur certaines recherches contemporaines, notamment sur la théorie des formes sémantiques (2004a, 2004b : 126)³⁴. Certes, il lui est arrivé de considérer que de la psychomécanique à sa théorie – parfois présentée comme « une épistémologie génétique des microsystemes linguistiques » (2007b : 130) –, s'est amorcé un changement de paradigme, « un changement radical », pour l'essentiel dû à l'abandon de tout dualisme spiritualiste (2007b : 128 et 129). Il n'empêche, MT, qui en 1989 (p. 49) tenait encore sa théorie pour « programmatique », n'a jamais cessé de se replonger dans GG, de chercher à mieux le comprendre, de traquer les éventuelles faiblesses de ses analyses, parfois attribuables à l'oubli de ses propres principes³⁵, et de voir ce qui, grâce à plus d'homogénéité théorique (1983b : 122), pouvait en être amélioré.

Non par vain souci de sortir des sentiers déjà battus par le maître, mais par désir de les reparcourir pour aller plus loin, « faire un pas de plus » (2007c : 2). D'une part, « le remembrement de nos croyances » rend parfois salutaire de « remettre en question l'acquis définitif, les principes immuables et [de] rechercher de nouvelles hypothèses »³⁶ (1975 : 741) ; d'autre part, pour lui GG est bien de ceux qui peuvent « conduire ailleurs » (1983b : 125).

Contrairement à d'autres, sa critique de GG ou de ses successeurs n'a jamais été ni gratuite ni stérile, et il s'est constamment montré soucieux d'en tirer quelque réflexion nouvelle ou renouvelée. Ainsi, dans certains « des points de controverse guillaumienne », il lui arrive de voir des occasions de « rendre hommage contradictoirement » à GG (2003 : 336, § 1.4).

Du reste, dans les éventuels manquements de ce dernier à une totale rigueur théorique, dans ses possibles incohérences (voir par exemple 1997b : 194-195), très tôt relevés, MT ne voyait rien de franchement négatif. « Ces contradictions, estimait-il au contraire, par leur netteté même, offrent un terrain propice à la réflexion des jeunes chercheurs [...] », et « peuvent être facilement résolues dans une optique post-guillaumienne » (1967 : 95, § 2.2 ; voir encore 98, §. 5.1). D'un autre côté, il a toujours préféré les « problèmes de modélisation » aux analyses de détail, persuadé que « les désaccords sur l'interprétation des faits sont souvent vains » (1972 : 78). Néanmoins, s'il a régulièrement salué en GG « un marginal à contre-courant » (2009 : 185) mais un défricheur

³⁰ 1973 : 223, 1981a : 273, 1987 : 106, 1990 : 13, 1995a : 21, 2007a : 412, 1997a : 430, § 4.

³¹ « [...] la représentation est le résultat d'une pulsion discursive » (1983b : 114).

³² « [...] quand on rejette la dichotomie langue / parole, la puissance est dans l'acte » (2007c : 5).

³³ 1997a : 425 ; 2004b : 105 ; 2007a : 415, n. 6.

³⁴ « Il me semble que les recherches morphogénétiques sont en train de construire une langue commune (avec des dialectes, certes) qui compense la babélisation inhérente au premier essor de la linguistique » (2002 : 439 ; voir Tollis 1991 : § 0.1a, 1-3).

³⁵ Par exemple, GG « a été le premier à ne pas respecter le principe du temps opératif, lors de l'établissement du système verbo-temporel » (1972 : 71).

³⁶ « Si les relectures s'imposent c'est sûrement parce que nos horizons de lecteurs se déplacent avec les cadres conceptuels dans lesquels nos lectures s'inscrivent que parce que, par eux-mêmes, les textes fondateurs bougeraient, fussent-ils amplifiés par des publications posthumes au demeurant non dépourvues d'intérêt » (1997b : 185).

précoce, il l'a généralement fait sur le tas et en situation, autrement dit à l'occasion de chantiers analytiques particuliers. Certes, son « appropriation » de « la pensée de GG » s'est accompagnée d'un certain nombre de « rejets », mais il a régulièrement insisté sur l'importance de ce qu'il lui devait (1973 : 225).

Comme lui, il a ainsi prôné l'audace là où d'autres après lui suggéraient la prudence. Cette prudence, il l'a notamment repérée et dénoncée dans le sort réservé au tenseur binaire radical, parfois tenu pour un simple schéma pédagogique³⁷ et non pour le « modèle d'une réalité mentale », neurolinguistique, physique. Parfois, a-t-il dit, la communauté en vient apparemment à se réjouir de voir se réduire « l'écart qui sépare la psychosystématique de la linguistique classique » ; mais MT nous a avertis : cela résulte souvent d'un appauvrissement de la théorie du maître (1972 : 82).

Hostile à toute célébration dévote et incantatoire de son mentor attitré, Maurice Toussaint s'est toujours détourné de tout esprit de chapelle. Pour son propre compte, il a sérieusement concouru à installer GG, avec ses remarquables innovations et leurs limites, à la juste place qui devrait lui revenir dans l'historiographie linguistique du XX^e siècle³⁸. À ce titre, pour la lucidité dont il a fait montre comme pour ses exigences méthodologiques et épistémologiques³⁹, contre vents et marées il mériterait d'être reconnu comme l'un des meilleurs défenseurs scientifiques et des plus percutants champions de la cause guillaumienne⁴⁰.

Références bibliographiques

Arrivé, Michel 1983. « Lettre-Préface ». in Toussaint 1983a : 5-9.

Guillaume, Gustave 1971. *Leçons de linguistique de —. 1948-1949 Série A. Structure sémiologique et structure psychique de la langue française I*. 1, Québec : Les Presses de l'université Laval et Paris : Klincksieck, 271 p.

— 1982. *Leçons de linguistique de —. 1956-1957. Systèmes linguistiques et successivité historique des systèmes (II)*, 5. Québec : Les Presses de l'université Laval et Lille : Presses universitaires (« Linguistique »), 309 p.

Pottier, Bernard 1980. « Guillaume et le tao : l'avant et l'après, le yang et le yin », in JOLY A., HIRTLE Walter H., eds. *Langage et psychomécanique du langage : Études dédiées à R. Valin*. Lille : Presses universitaires de Lille et Québec : Les Presses de l'université Laval, 594 p.

Tollis, Francis 1991. *La Parole et le sens. le guillaumisme et l'approche contemporaine du langage*, Préface de R. Lafont. Paris : A. Colin (« Linguistique »), x-XII-495 p.

— 1996. « La genèse du vocable indo-européen chez Gustave Guillaume. De la matière et de la forme ». *Kalimat Al-Balamand* [Tripoli, Liban] 3 : 83-126.

— 2006. « Le grammème comme signe chez Gustave Guillaume : une biunivocité idéale souvent prise en défaut (sémiologie / systématique linguistiques et analogie) ». *Cahiers de linguistique analogique* [Dijon] 2 : 5-40.

Toussaint, Maurice 1964. « Esquisse d'une théorie linguistique des mouvements corticocérébraux issus de la psychomécanique de Gustave Guillaume. Mémoire d'étude, sous la direction de B. Pottier, 131 p., inédit.

— 1967. « Gustave Guillaume et l'actualité linguistique ». *Langages* 7, (*Linguistique française. Théories grammaticales*, M. Arrivé, J.-Cl. Chevalier, eds) : 93-100.

³⁷ Il est vrai, enchaînait alors MT, que, avec son « halo métaphysique », le terme même de *mental* est de ceux qui ont pu y pousser (1972 : 70).

³⁸ « [...] mon sujet est : "Comment Gustave Guillaume mène à tous les chemins" (me pardonnerait-il ici ?) » (1983a : 78).

³⁹ La hauteur de son débat avec Rastier (2007c) en donne une bonne idée.

⁴⁰ Sa vie durant, il n'a eu de cesse de montrer « combien était fausse l'opinion alors très courante [dans les années 1960] selon laquelle le guillaumisme était un langage ésotérique à l'usage des membres d'une petite chapelle très à l'écart, à tout jamais, des grands courants de la recherche linguistique » (1983a : 13).

- 1970. « Analyse neurolinguistique des cinq temps de l'indicatif français : passé simple, imparfait, présent, conditionnel, futur » (1969). *Kalbotyra* [Vilnius] 22.3 : 135-145.
- 1972. « Vingt ans après ou Gustave Guillaume et la neurolinguistique analytique ». *Revue romane* 7.1 : 68-89.
- 1973. « Linguistique et épistémologie » (1971) [à propos de *Les Exigences théoriques de la linguistique selon Gustave Guillaume*, d'André Jacob, 1970]. *Kalbotyra* [Vilnius] 24.3 : 220-230.
- 1975. « Étude roumaine à verser au dossier de la non-arbitrarité du signe ». *Revue roumaine de linguistique* 20.6 = *Cahiers de linguistique théorique et appliquée* 12.1-2 : 741-746.
- 1977. « Gustave Guillaume et l'actualité linguistique. Du signe ». Thèse de 3^e cycle sous la direction de B. Pottier, 265 p., inédit.
- 1978. « Arbitraire et transcendentement substantiel ». *Anuario de estudios filológicos* [Cáceres] I : 3-12.
- 1980. « Exemplaires » (I). *Anuario de estudios filológicos* [Cáceres] III : 255-263.
- 1981a. « Exemplaires » (II). *Anuario de estudios filológicos* [Cáceres] IV : 265-273.
- 1981b. « Pièce d'identité. À la mémoire de Gustave Guillaume ». *Le Bulletin du Groupe de Recherches sémio-linguistiques* (École des hautes études en sciences sociales) 19 (*Les Universaux du langage*, 2^e partie) : 38-49.
- 1983a. *Contre l'arbitraire du signe*, Préface de M. Arrivé. Paris : Didier-Érudition (« Linguistique » 13), 141 p.
- 1983b. « Du temps et de l'énonciation ». *Langages* 70 (*La Mise en discours*, H. Parret, éd. [contributions au colloque « Langage et signification » d'Albi de juillet 1982]) : 107-126.
- 1987. « Lettre au professeur Ilya Prigogine ». *Romanesque* [Louvain] 2 : 106-114.
- 1989. « Un modèle neurosémantique pour l'enseignement et l'apprentissage de la grammaire ». *Études de linguistique appliquée* 74 : 37-50.
- 1990. « Éléments d'épistémologie linguistique à la lumière d'une neurolinguistique issue de la psychomécanique du langage ». *Bulletin de l'Association internationale de psychomécanique du langage* 10 : 10-13.
- 1992. « Reflexiones parafileológicas sobre lo cíclico ». *Glosa* [Anuario del departamento de filología española y sus didácticas, Córdoba] 3 : 93-120.
- 1994. « Théorie linguistique et opérativité ». *Anuario de estudios filológicos* [Cáceres] 17 : 433-442.
- <<http://www.google.fr/#hl=fr&xhr=t&q=Th%C3%A9orie+linguistique+et+op%C3%A9rativité%C3%A9&cp=36&pf=p&sclient=psy&site=&source=hp&aq=f&aql=&aql=&oq=Th%C3%A9orie+linguistique+et+op%C3%A9rativité%C3%A9+&pbx=1&fp=6e86bac78a2b4152>>
- 1995a. « De quelques lieux de l'écriture » [communication au Colloque international sur « La escritura y su espacio », Dossier Michaux, Cáceres, 3-5 mai 1990]. *Correspondance* [Revista hispano-belga, Cáceres - Bruxelles] 4 : 9-22.
- 1995b. « Universalisme et universalité : pour une physique des cas ». *Anuario de estudios filológicos* [Cáceres] 18 : 507-522.
- 1995c. « Vers une théorie (critique) du sujet : une neurolinguistique cognitive anticognitiviste » [annoncé à paraître en 1997 dans 1997a (n. 2)]. *Cuadernos de filología francesa* [Cáceres] 9 : 149-162.
- 1997a. « Pour une neurosémantique épistémique ». *Anuario de estudios filológicos* [Cáceres] 20 : 423-435.
- 1997b. « Le sujet du temps ». *Cahiers de praxématique* 29 (*Le Système verbal selon G. Guillaume. Lectures critiques*, J. Bres, éd.) : 185-203.
- 2002. « Lettre à Michel Arrivé ». in Jacques ANIS, André ESKENAZI, Jean-François JEANDILLOU, eds. *Le Signe et la lettre. Hommage à Michel Arrivé*. Paris : L'Harmattan, p. 431-439.
- 2003. « Analogiques ». *Cahiers de linguistique analogique* [Dijon] 1 (*Le Mot comme signe et comme image : lieux et enjeux de l'iconicité linguistique*) : 331-350.

- <<http://docs.google.com/viewer?a=v&pid=sites&srcid=ZGVmYXVsdGRvbWFpbnxjYWhpZXJzbGluZ3Vpc3RpcXVIYW5hbG9naXF1ZXxneDoxNGEwZDUwYzg1NmQ1Y2Rj>>
- 2004a. « Psychomécanique du langage et théorie des formes sémantiques », Séminaire « Formes symboliques », ENS Ulm, 19 octobre 2004.
- <http://formes-symboliques.org/article.php3?id_article=78>
- 2004b. « Cultura y Naturaleza en neurosemántica epistémica ». *Cuadernos de filología francesa* [Cáceres] 16 (2004-2005) : 105-131.
- 2005. « Notes en vue d'une neurosémiologie ». *Cahiers de linguistique analogique* [Dijon] 2 (*Un Signifiant : un signifié. Débat*) : 339-350.
- <<http://docs.google.com/viewer?a=v&pid=sites&srcid=ZGVmYXVsdGRvbWFpbnxjYWhpZXJzbGluZ3Vpc3RpcXVIYW5hbG9naXF1ZXxneDo3MjU3ZDg0NzNiNjZlOThi>>
- 2007a. « ¿Qué puede aportar la neurosemántica epistémica a la cuestión de la metáfora? ». *Anuario de estudios filológicos* [Cáceres] 30 : 411-422.
- <<http://dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=2597696>>
- 2007b. « Vers plus de cognition », in Jacques BRES et alii, eds. *Psychomécanique du langage et linguistiques cognitives. Actes du XIe colloque international de l'AIPL, Association internationale de psychomécanique du langage (Montpellier, 8-10 juin 2006)*. Limoges : Lambert-Lucas, p. 125-132.
- 2007c. « Réductions vertueuses et sciences de la culture. Dialogue entre Maurice Toussaint et François Rastier ».
- <http://www.revue-texto.net/1996-2007/Dialogues/FR_Toussaint.pdf>
- 2009. « Quand paradoxe de la frontière et temps opératif guillaumien conduisent à des convergences », in Montserrat VEYRAT RIGAT, Enrique SERRA ALEGRE, eds. *Lingüística como reto epistemológico y como acción social. Estudios dedicados al Profesor Ángel López García con ocasión de su sexagésimo aniversario*. Valencia, Arco/Libros, I, p. 175-186.
- 2010. « Quand l'idéalisme ouvre des portes que ne peut apercevoir le matérialisme ». *L'Information grammaticale* 126 (*Vitalité de la psychomécanique du langage*, O. Soutet, Ph. Monneret, eds) : 37-41.
- Valette, Mathieu 2006. *Linguistiques énonciatives et cognitives françaises. Gustave Guillaume, Bernard Pottier, Maurice Toussaint, Antoine Culioli* (2001). Paris : H. Champion (« Bibliothèque de grammaire et linguistique » 24), 316 p.
- Valin, Roch 1971. « Introduction » et « Avertissement » (1970), in Guillaume 1971 : 9-58 et 59-67.
- Wilmet, Marc 1978. *Gustave Guillaume et son école linguistique*, Édition revue et augmentée. Paris : Nathan – Bruxelles : Labor (« Langues et cultures »), 181 p.

Time and Spatial Representation

Représentation du temps et spatialisation

Reprezentarea timpului și spațializarea

Renée TREMBLAY

Université Laval

E-mail : renee.tremblay@outlook.com

Abstract

In geometry, the space occupied by an object is represented in three dimensions. Time can be represented as a dimension. In Guillaume's interpretation, the dimension reserved to the mental representation of time is a borrowed dimension. Linguistically, verbal systems from Greek, Latin and French are constructed in three dimensions. The representation of time in the framework of these systems offers the speaker a complete structure of verbal forms ordered in relation to one another.

Résumé

En observant le vocabulaire utilisé par Gustave Guillaume et en nous arrêtant sur des mots comme grandeur, dimension, hauteur, largeur, profondeur, point, ligne, plan, nous tenterons de montrer pour quelle raison il a eu recours à des notions spatiales et même géométrales pour expliquer ce qu'est la représentation du temps. La représentation du temps est le résultat d'une spatialisation impliquant minimalement une dimension. Le système verbal d'une langue indo-européenne a pour condition une spatialisation plus complexe, mettant en jeu deux ou trois dimensions. L'analyse proposée par Guillaume des systèmes verbaux du latin, du grec et du français montre que leur architecture repose sur un tel jeu de n dimensions.

Rezumat

În geometrie, spațiul ocupat de un obiect este reprezentat în trei dimensiuni. Timpul poate fi reprezentat ca o dimensiune. În interpretarea lui Guillaume, dimensiunea rezervată reprezentării mintale a timpului este o dimensiune împrumutată. Din punct de vedere lingvistic, sistemele verbale din greacă, latină și franceză sunt construite în trei dimensiuni. Reprezentarea timpului în cadrul acestor sisteme oferă vorbitorului o structură completă de forme verbale ordonate unele în funcție de celelalte.

Key-words: Psychomecanic, Representation, Time, Space, Morphogenesis

Mots-clés : psychomécanique, représentation, temps, espace, morphogénèse

Cuvinte cheie : psihomecanică, reprezentare, timp, spațiu, morfogeneză

1.1 Spatialisation et morphogénèse

Il convient, avant d'aborder la spatialisation du temps, de se demander ce qu'est une spatialisation de façon générale. La représentation de l'espace est-elle une spatialisation ? Que se passe-t-il dans le plan du nom ?

Gustave Guillaume a d'abord regardé du côté de la déclinaison, surtout de la déclinaison latine, afin de voir ce qu'est la représentation de l'espace, mais il reconnaît, en pointant directement la cause de son échec dans sa leçon du 16 février 1950, que ses efforts n'ont pas abouti :

Et là on échoue : on ne réussit pas à représenter l'espace sub-nominal retenu sous la catégorie du nom en termes formels d'espace. Lorsqu'il s'agit du temps, le problème ne se pose pas de le représenter sous des termes qui seraient de sa nature. Car on se le représente sous des termes d'espace — d'un espace qui n'est pas ici matière mais forme saisissante. Le mécanisme de saisie est :

Temps (matière) sous Espace (forme)

Dans le cas du nom, le mécanisme de saisie devrait être :

Espace (matière) sous Espace (forme)

Or on ne dispose pas, en face de l'espace-matière, d'un espace formel constructif comme c'est le cas lorsqu'on a affaire matériellement au temps. (Manuscrit du 16.2.1950 B, f. 12-14)

Les formes vectrices appartenant à la morphogénèse nominale transportent l'idée particulière résultant de l'interception de la genèse de la matière notionnelle jusqu'à une universalisation d'entendement finale atteinte lorsque le mot est versé à l'univers-forme, et plus précisément, dans le plan du nom, à l'univers-espace. Les formes généralisantes appartenant en français à la morphogénèse de la partie du discours substantif sont le genre (masculin ou féminin), le nombre (singulier ou pluriel), le cas synthétique (synapse sémiologique des fonctions non prépositionnelles du substantif) et le régime d'incidence interne.

Aux formes appartenant à la morphogénèse du nom-substantif, il faut ajouter la personne troisième de rang fixe. Guillaume l'a nommée *personne cardinale* pour la distinguer de la personne ordinale variant en rang que l'on retrouve dans le plan verbal. La personne cardinale est le réceptacle de la notion particulière obtenue en tension I de discernement. La personne cardinale est aussi l'assiette des formes vectrices généralisantes qui conduisent le substantif jusqu'à son entendement dans l'univers-espace formel :

Dans le substantif français, c'est la personne extra-ordinale, de rang toujours troisième — que nous nommerons dorénavant la personne cardinale — qui porte le cas synthétique, le genre, le nombre. (1999, p. 128)

Gustave Guillaume, dans l'étude qu'il a faite des pronoms personnels du français, a mis en évidence le caractère sténonome de la représentation de la personne ordinale dans le plan verbal. Du côté du nom, la tendance à la sténonomie n'exclut pas toute grandeur pour ce qui est de la personne cardinale du substantif. Elle implique cependant que la grandeur n'y est pas conçue en accroissement. La représentation de la personne tend à l'étroit. Tout ce qui est apporté à la personne, aussi bien le contenu matériel du mot que les formes vectrices dont elle est le support, contribue à en faire un être singulier, que ses qualités rendent unique et que ses comportements caractérisent.

Le problème qui est à l'origine de la représentation de la personne est celui, humain, du rapport entre le sujet parlant¹, observateur de l'univers, et l'univers qui est par lui observé :

Je terminais la dernière fois sur l'idée, évidente, que l'homme, être d'exception, ne cesse, en toutes ses démarches spirituelles, d'opposer sa singularité à l'univers. On voudra bien remarquer que l'homme tout entier, toute la qualité humaine, est là. Nous ne sommes spirituellement rien d'autre, rien de moins et rien de plus, que ce que nous éprouvons, grossièrement ou finement, quant à notre opposition, à partir de notre personne singulière, à l'univers enveloppant et intégrant. (1987, p. 178)

Gustave Guillaume voyait dans la personne un problème dominant de haut toute l'histoire structurale du langage :

La question de la personne domine de haut, historiquement et systématiquement, l'histoire du langage, l'histoire de sa structure. On la sent présente partout dans la structure qu'a prise la langue aux différents âges de l'humanité. (1987, p. 177)

¹ André Jacob précise que les structures linguistiques contribuent à former la personne humaine en inversant le rapport de l'homme à l'univers : « Les régulations qui accompagnent et rendent possible cette organisation normative de l'activité du langage façonnent du même coup le sujet où elle se noue, le transformant en *personne*. Opposée à un univers qui nous englobe, elle signifie l'inversion, rationnellement décisive, à la faveur de laquelle l'univers devient objet de notre visée : avec la pensée qui la spécifie, elle nous fait comprendre une réalité dans laquelle nous étions primitivement pris. » (1967, p. 248).

1.2 Idéogénèse et espace-matière

Le mot auquel nous porterons attention pour réfléchir avec Guillaume au problème de la représentation de l'espace-matière est le mot *grandeur*. C'est par la mise en rapport de la grandeur appartenant à une notion objectivement vue en pensée et de la grandeur infinie de l'univers-matière d'où sont tirées toutes les notions particulières que Guillaume aborde la représentation de l'espace du côté de l'idéogénèse du substantif.

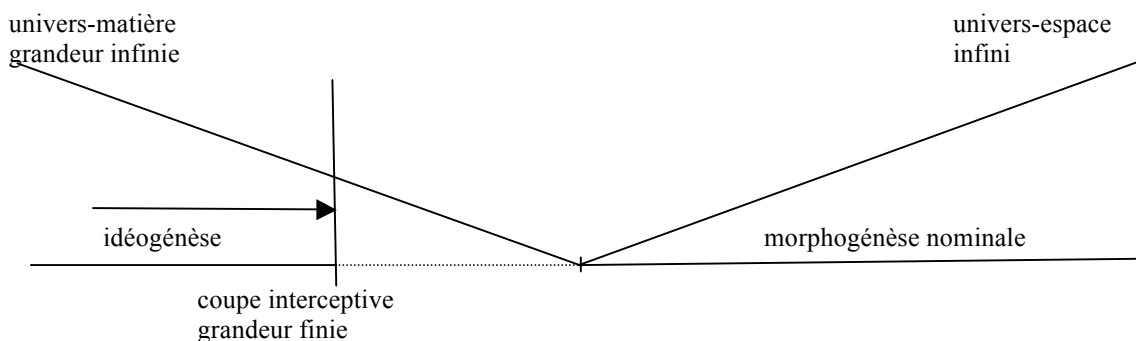
L'espace-matière est l'espace qui est associé à la matière notionnelle. C'est dire qu'il ne s'agit pas de l'espace infini, mais de l'espace découpé en finitudes. L'espace qui est occupé par la matière peut être plus ou moins grand.

Il faut se garder de confondre l'espace-matière et l'univers-espace. En français et dans les langues indo-européennes en général, l'univers auquel s'achève l'universalisation finale d'entendement est contrasté en univers-espace et en univers-temps. L'univers final ainsi contrasté est un univers formellement construit, divisé en deux plans, le plan du nom et le plan du verbe, eux-mêmes subdivisés en plusieurs sections dans lesquelles se répartit le système des parties du discours.

Dans la leçon du 22 décembre 1949, Guillaume emploie le mot *grandeur* lorsqu'il donne la définition de l'opération par laquelle est obtenue l'image d'espace :

Un être a une grandeur ; la vision qu'on en a procède d'un mouvement selon lequel cette grandeur sienne, appartenante, est soustraite à la vision d'univers. Cette grandeur soustraite d'une grandeur illimitée, si on fait l'être de plus en plus petit, va en décroissant. Il n'en reste pas moins que l'être apparaît toujours pourvu de grandeur, et appartient, en conséquence, au mouvement qui prélève la grandeur de l'être considéré sur la grandeur appartenant à l'univers. C'est à ce prélèvement que correspond dans l'esprit l'image d'espace. (Manuscrit du 22.12.1949 B, f. 4)

Gustave Guillaume nous parle d'un prélèvement, d'une opération d'extraction de la grandeur finie d'un être sur le fond de la grandeur infinie de l'univers. L'univers qui est au départ de la tension I est l'univers-matière ; c'est un univers dont le contenu est intériorité indifférenciée. À partir de cet univers, s'engage une genèse notionnelle particularisante, laquelle consiste en une opération différenciatrice qui aboutit au discernement d'une idée singulière. En figure :



L'opération de particularisation prenant son départ à l'univers-matière et menant à la détermination d'une notion particulière a pour vecteur la tension I du mécanisme appelé *tenseur binaire radical*. La position où intervient la saisie interceptant le mouvement d'idéogénèse a son importance. Seule une coupe interceptant la tension I au milieu de sa progression livre des notions apportant avec elles l'image d'une grandeur finie. Une coupe transversale portée plus tardivement, au moment ultime où la tension I s'achève, pose le problème de la non-grandeur. Nous reviendrons au problème posé par le refus de la grandeur par lequel s'achève la tension I, ainsi qu'à celui lié d'amorphie, en observant l'analyse que fait Guillaume de la notion d'*existence*.

Il faut, pour conclure, souligner que, dans le plan du nom, l'image d'espace résulte du rapport entre deux grandeurs, celle infinie de l'univers-matière qui est au départ de l'idéogénèse et celle finie de la notion extraite de cet univers :

La catégorie nominale ne se rapporte donc pas expressément dans la langue aux êtres d'espace, mais à tout ce qui reçoit son être, d'où qu'il soit pris, d'une opération dont le mécanisme est l'émergence, sur le

fond d'une étendue, d'une partie limitée d'elle-même. (*Essai de mécanique intuitionnelle*, Document inédit archivé : Boîte 11, dossier II, liasse D, p. 8-9)

1.3 L'extension

Lorsqu'ils veulent parler de l'ensemble des objets qui peuvent être désignés par un concept, les philosophes utilisent le terme d'*extension*. Guillaume a repris dans ses écrits et dans son enseignement ce terme. Il y a un rapprochement à faire entre le sens du mot *extension* et celui du mot *grandeur*. Toute extension est une grandeur, mais il faut cependant noter qu'une extension est une grandeur nécessairement finie parce qu'elle est liée à une compréhension, alors que la grandeur peut en elle-même être conçue infinie. Pour cela, la grandeur doit cependant être détachée de toute matière, aussi peu particularisée soit-elle, autrement dit, la substance doit être réduite à zéro :

Dans ma dernière leçon, j'ai fait ressortir l'importance dans la structure des langues de la condition satisfaite : substance = zéro. Elle est à l'origine de la définition de l'article. Lorsqu'il s'agit du nom — d'un nom quelconque, *univers* ou *moucheron* — la substance est un déterminant de grandeur et chaque substantif emporte avec soi une idée de grandeur. On compte donc ainsi, en principe, autant de grandeurs que de substances. Cette variation de grandeur correspond à la variation <mutuellement> corrélatrice de la compréhension et de l'extension. Un nom de peu de grandeur est très compréhensif ; si la grandeur en est considérable, il est peu compréhensif et très extensif.

En tout état de cause, la compréhension restreint l'extension. Elle est, à cet égard, un réducteur. Or, restreindre l'extension, c'est diminuer la grandeur. Pour qu'il n'y ait plus de diminution de grandeur, il faut faire nulle la substance, c'est-à-dire la compréhension. (Manuscrit du 6.5.1954, f. 1)

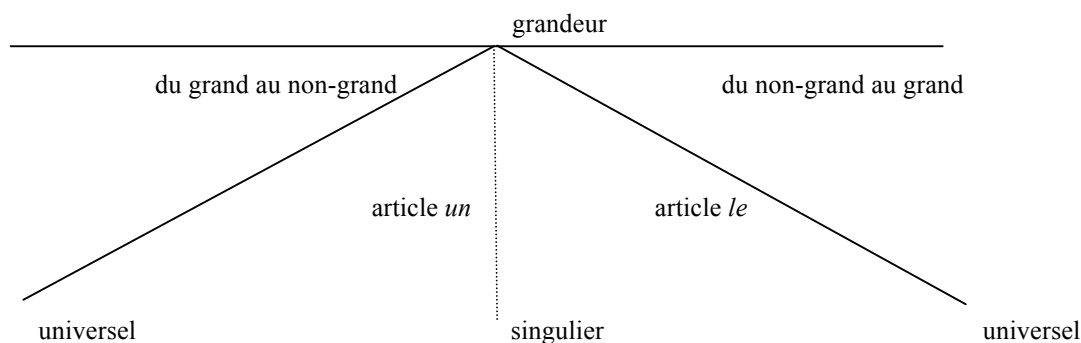
Si l'extension est de plus en plus grande lorsque la compréhension diminue et qu'à l'inverse, l'extension est plus petite lorsque la compréhension augmente, que se passe-t-il dans le cas où il n'y a plus de compréhension du tout ? Restreindre l'extension, c'est diminuer la grandeur. Comme la compréhension restreint l'extension, pour ne pas diminuer la grandeur, il faut faire nulle la compréhension. Lorsque la substance est réduite à zéro, lorsqu'il n'y a pas de compréhension, la grandeur est conçue sans limitation aucune. On se trouve devant la grandeur en soi, que rien ne restreint.

1.4 La représentation de la grandeur en soi : le système de l'article

Pour être pensable, la grandeur en soi doit être contrastée. Le système de l'article permet de parcourir le rapport de la grandeur dans son entier, du grand au petit, puis du petit au grand. Voyons ce que Guillaume a écrit à propos de l'article dans la leçon du 29 avril 1954 :

Le nom qui s'universalise au point de n'exprimer la grandeur d'aucune substance en <vient> ainsi à exprimer la grandeur en soi et avoir pour substance la possibilité de sa variation dans les deux sens, du grand au petit et du petit au grand. Il suit de là que si je dis : *L'homme est mortel*, je saisis la grandeur particulière « homme » et la rapporte au mouvement extensif qui va du très petit au très grand et qui appartient à la grandeur en soi. L'opération d'entendement dont procède l'article est d'entendre la grandeur, abstraction faite <de> toute substance particulière, dans l'universel. (Manuscrit du 29.4.1954, f. 15-16)

Dans le substantif, la grandeur n'est pas déliée de la substance. La grandeur est toujours une grandeur appartenant à une notion en particulier. Par contre, l'article est une représentation de la variation de grandeur dans son entier. Les articles nous donnent en langue, avant tout emploi, la possibilité d'avoir la représentation de toutes les grandeurs concevables en pensée. L'article est un support qui est vide de substance. C'est une forme. Rien en lui ne fait obstacle à son rôle de support formel du substantif. Le schéma du système de l'article dessiné par Guillaume dans sa leçon du 29 avril 1954 donne la vision de l'entier du rapport de grandeur :



Déliée de la substance, la grandeur en soi est associée, dans le système de l'article, à deux formes de mouvement. Le mouvement allant du grand au petit occupe la première tension du système de l'article. Il a pour signifiant le mot *un*. C'est un mouvement qui va à la rencontre du centre d'inversion du tenseur binaire, la tension I étant une tension fermante. La forme anti-extensive de la tension I du système de l'article a été obtenue en ne conservant que la forme de mouvement de la tension I du système du nom-substantif après en avoir éliminé la substance matérielle.

L'article *le* est dans la langue le mot qui a pour contenu idéogénétique la représentation de la grandeur conçue en expansion, en direction d'une limite de fin qui fuit sans cesse. Il nous livre une représentation du mouvement allant du petit au grand, ayant pour forme la tension II. Cette forme de mouvement est celle-là même qui se trouve dans le système du nom en tension II de morphogénèse après qu'en ait été retirée la substance formelle complémentaire de la substance-matière. Les deux articles ont une morphogénèse nominale de genre et de nombre (*un/une, le/la/les*). Les articles appartiennent au plan du nom.

Le système de l'article représente en langue la grandeur en faisant abstraction de la substance des substantifs. Cette représentation de la grandeur en soi, qui n'avait pas encore été construite en latin, a été obtenue en français et dans d'autres langues romanes. La grandeur conçue de façon universelle, la grandeur en soi, même si elle peut être représentée en langue par le système de l'article, ne peut jamais être exprimée dans une phrase. En effet, lorsque l'article est employé en discours, il reçoit l'incidence d'un substantif emportant avec lui une notion dont la grandeur est finie.

1.5 Conclusion

Chaque substance notionnelle a sa grandeur à soi, grandeur qui lui est propre, qui lui appartient. Sans cette image de grandeur finie, la notion ne serait pas conçue par le sujet parlant comme un être existant dans sa pensée. Nous trouvons dans la grandeur qui est implicite dans l'idéogénèse du nom-substantif une première solution au problème de la représentation de l'espace. C'est la représentation de l'espace-matière. Cette représentation procède du prélèvement, en tension I, d'une grandeur finie sur le fond infini de l'univers-matière. Elle livre l'image d'un être conçu spatialement, possédant une grandeur qui peut être représentée par le même jeu de dimensions que l'infini d'où cet être est tiré.

En tension II, la personne cardinale, les formes vectrices de genre, de nombre, de cas fonctionnel synaptique et le régime d'incidence interne de la partie du discours substantif conduisent la notion à son entendement dans l'univers-espace. Enfin, le système de l'article peut intervenir, si besoin est, pour former avec le substantif un syntagme nominal dont l'extensité correspond à la visée de discours du sujet parlant.

2.1 Le problème du temps : l'absence des dimensions spatiales

Pour mieux voir le problème posé par la représentation du temps, le mot sur lequel nous nous arrêterons en lisant les textes de Guillaume est le mot *dimension*. Nous porterons aussi

attention au mot *existence* à travers lequel nous essaierons de définir le contraste entre le *dimensionnel* et l'*adimensionnel*, et enfin, nous verrons en quoi consiste la spatialisation *unidimensionnelle* du temps.

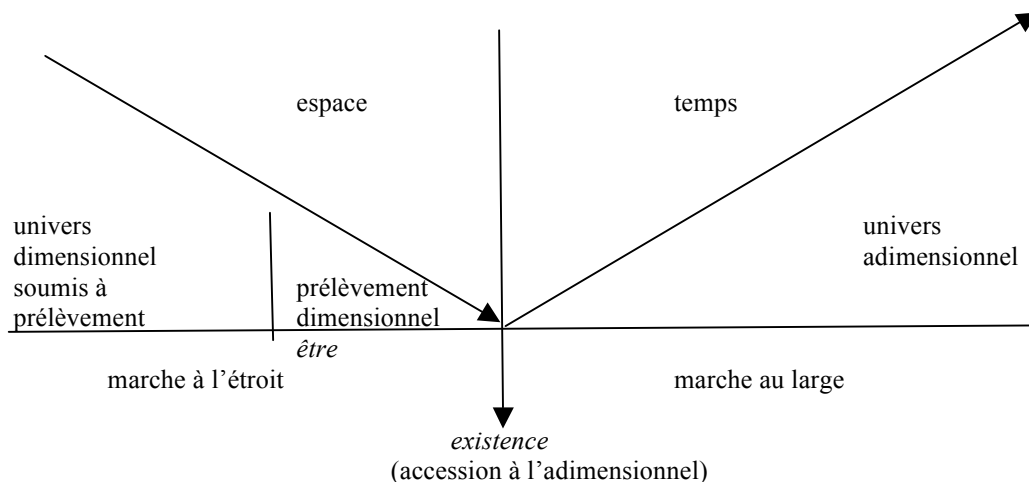
Voici un extrait tiré de la leçon du 29 avril 1954 dans lequel Gustave Guillaume s'interroge sur le lien entre la grandeur, la forme et les dimensions de l'espace :

C'est un lieu commun de la philosophie que la forme est indépendante de la grandeur. Ce qui revient à dire, en pensée très commune, qu'une très grande chose et une très petite chose peuvent avoir la même forme. Ceci est hors de discussion. Il faut toutefois prendre en considération que la forme, pour exister, suppose une grandeur et que si l'on supprime toute grandeur, l'idée de forme s'évanouit. On tombe dans l'informe. Il y a là une aperception continuellement présente à l'esprit, qui ne sait s'en abstraire. Et parce qu'il ne sait s'en abstraire, il en vient à concevoir l'idée d'une grandeur indifférente à ses dimensions ; c'est celle d'existence. (Manuscrit du 29.4.1954, f. 11)

Au refus des dimensions spatiales correspond la notion d'*existence*. La notion d'*existence* marque le moment capital, dans la langue, de la transition de l'espace au temps². Voici ce que Guillaume a écrit à propos de la notion d'*existence* dans sa leçon du 22 décembre 1949 :

Il est remarquable que le terme *existence* n'apporte avec soi aucune idée de grandeur. Une chose qui est grande existe. Une chose petite, très petite, existe ; elle existe en *étant* moins, non pas en existant moins. Du côté de l'existence, la grandeur est une condition dont on s'abstrait. Or si une chose est dans l'espace, elle existe dans le temps. Avec le mot *existence*, on sort donc de l'univers-espace pour entrer dans l'univers-temps. Il fait ligne de partage entre les deux. Et le point de sortie est celui où le rapport *grandeur* n'est plus retenu par l'esprit — autrement dit, et plus exactement, celui où l'on sort du dimensionnel pour entrer dans l'adimensionnel. (Manuscrit du 22.12.1949, B, f. 5)

Un schéma dessiné par Guillaume dans cette même leçon nous fait voir le mécanisme qui conduit à accéder à l'adimensionnel. Ce schéma situe la notion d'*existence* à la toute fin de la tension I, au point central où le renversement du mouvement se produit et où commence la tension II :



Le commentaire que fait Guillaume de ce schéma souligne le pas accompli dans la conduite de ses recherches. C'est une étape importante. Voici ce qu'il dit :

Le terme d'existence, qui fait abstraction de la grandeur, marque le moment où au dimensionnel — maintenu, par prélèvement, dans la marche du large à l'étroit — succède l'adimensionnel, qui est une version de l'existence (sans dimension) à un univers également sans dimension : qui est le temps.

Parce qu'il est adimensionnel, le temps n'est pas représentable à partir de lui-même, et doit, en conséquence, emprunter sa représentation à son opposé, l'espace. De là, dans les langues, une architecture spatialisée du temps — la simple représentation linéaire du temps qui fuit est déjà une ébauche de spatialisation du temps.

² Denise Sadek-Khalil a parlé de « désatialisation » pour décrire le traitement psychique qui permet de passer de l'être à l'existence : « La désatialisation est un phénomène psychique : qu'un être soit petit ou grand, il n'en existe ni plus ni moins. On peut donc poser que la notion d'existence marque dans l'esprit le moment où, passant du spatial au temporel, il y a refus de dimensions. » (1989, p. 618)

J'ai souvent dit, et fait constater expérimentalement, sans en produire la raison, que le temps n'est pas représentable à partir de lui-même. La raison en est, nous la connaissons maintenant, que le temps est adimensionnel. Le temps se dessine dans l'esprit à l'instant où celui-ci s'abstrait du dimensionnel. (Manuscrit du 22.12.1949, B, f. 6-8)

Le temps est adimensionnel. Sa représentation fait donc problème. Elle ne peut être obtenue directement à partir de l'expérience que le sujet parlant a du temps. Les moyens de représenter le temps sont des moyens abstraits, très formels, ceux de la géométrie spatiale. Ce sont ces moyens qui permettent de construire une représentation architecturale du temps.

Guillaume précise, par ailleurs, que la représentation de l'espace est elle aussi obtenue par les moyens formels de la géométrie dans sa leçon du 12 février 1948 :

Pour être préhensive à l'égard d'une autre, une forme générale d'entendement doit être représentable à partir d'elle-même : elle doit d'elle-même échapper à l'état amorphe. C'est le cas de l'espace, représentable par des moyens spatiaux tirés de lui-même, ceux de la géométrie spatiale. (Manuscrit du 12.2.1948, B, f. 25)

Les moyens représentatifs de la géométrie spatiale, tirés de l'espace et utilisés pour sa représentation, font appel aux dimensions spatiales. Ce sont ces mêmes moyens qui seront utilisés, nous le verrons plus loin, dans la spatialisation géométrale du temps. Avant d'aborder la représentation sub-verbale du temps, qui est une spatialisation pluridimensionnelle, nous essaierons toutefois de mieux voir ce qu'est la représentation unidimensionnelle du temps.

2.2 La spatialisation unidimensionnelle du temps

Les mots auxquels nous porterons attention en lisant les textes de Guillaume sont les mots *ligne*, *linéaire*, *unidimensionnel*. Nous verrons aussi que la *ligne du temps* est un prolongement cinétique du *point*.

La représentation du temps par une ligne est une spatialisation élémentaire du temps. C'est la solution apportée au problème posé par l'adimensionnalité du temps. La question pour nous est de savoir où cette représentation linéaire est obtenue. Et plus précisément, il s'agit de savoir si cette spatialisation unidimensionnelle du temps est obtenue pendant la chronogénèse ou si elle est le résultat d'une opération de pensée préalable à la chronogénèse.

Dans *Temps et Verbe*, publié en 1929, Guillaume situe l'obtention de la représentation linéaire du temps à la toute fin de la chronogénèse, au mode indicatif, alors que le temps se divise en trois époques :

Le trait caractéristique du temps *in esse* est de se diviser en trois époques : futur, présent, passé. Cette division résulte du recoupement du temps par la visée au moment où, sous l'action réalisatrice de celle-ci, l'image-temps, jusque-là amorphe, prend dans l'esprit la forme linéaire. (1929, p. 51)

En ce qui concerne la représentation des trois époques, il n'y a pas de doute que c'est au mode indicatif que ce partage est obtenu, comme Guillaume l'a expliqué dans *Temps et Verbe*. Mais la forme linéaire que prend le temps dans la pensée ne coïncide pas avec le moment du partage du temps en époques, passé, présent et futur. Guillaume reviendra sur cette question, dans son enseignement et dans les études postérieures à *Temps et Verbe*, et modifiera l'explication proposée en 1929.

Dans la leçon du 16 avril 1948, la définition que Guillaume a donnée du verbe implique que la spatialisation unidimensionnelle du temps doit être distinguée de la spatialisation pluridimensionnelle obtenue dans le système verbal :

On voit par là que le verbe naît dans la langue de ce que, à une spatialisation élémentaire du temps, exclusivement unidimensionnelle, s'oppose, dans le cadre de la finitude notionnelle considérée, une spatialisation plus développée intéressant n dimensions. Là est la cause psychique profonde du verbe. (Manuscrit du 16.4.1948, B, f. 26)

Dans le plan du verbe, on trouve une spatialisation systématisée du temps comportant plusieurs positions marquées par les modes et les temps verbaux :

Les principaux déterminants de la catégorie verbale — les modes et les temps — se rapportent à la spatialisation systématisée du temps. Ils indiquent la position occupée par le verbe au sein de cette spatialisation. Il n'y a donc verbe que pour autant que cette spatialisation intervient. (Manuscrit du 18.3.1948, B, f. 30)

Beaucoup plus complexe qu'une simple évocation, la représentation spatialisée du temps que nous donne le système du verbe est, dans les langues indo-européennes, une représentation développée sur deux ou trois dimensions. La représentation unidimensionnelle du temps est cependant une nécessité dont l'obtention est préalable à la représentation plus complexe du temps obtenue dans le plan verbal. Le temps dont la représentabilité n'est pas intrinsèque mais extrinsèque — elle provient de la représentabilité obvie de l'espace — doit d'une quelconque façon pouvoir être évoqué en pensée avant de pouvoir être représenté par le système du verbe. La spatialisation unidimensionnelle du temps est acquise du moment que le temps est évocable :

Le temps n'est pas directement évocable. Il n'est évocable qu'à travers une spatialisation. La simple représentation linéaire du temps, totale ou partielle, est déjà une spatialisation. (1964/1941, p. 121, note 2)

La représentation unidimensionnelle du temps est la réponse apportée au problème posé par la non-représentabilité du temps. Elle n'a pas pour lieu d'obtention le système du verbe. Elle en est un préalable. C'est une opération qui a des conséquences très grandes. Malgré son importance, rien ne la révèle ; elle n'a pas de signe. Cette opération est psychique et elle appartient à ce que Guillaume appelle la *mécanique intuitionnelle* :

Le temps linguistique ressortit à une mécanique intuitionnelle qui est, dans l'esprit humain, une mécanique de puissance préexistante à toute mécanique de connaissance et de science. Et c'est en vain, je crois, que l'on voudrait, par les plus hardies spéculations, échapper aux conditions de puissance que représente pour l'esprit humain l'antinomie intuitionnelle étrangère à toute mécanique qui ne serait pas d'intuition de l'univers-espace et de l'univers-temps. (Manuscrit du 19.2.1948, B, f. 29-30)

Gustave Guillaume a expliqué comment la spatialisation unidimensionnelle du temps est obtenue dans sa leçon du 26 février 1948. Cette leçon est tout entière consacrée à l'étude du mécanisme génétique de l'espace et du temps. Elle nous fait voir la genèse de la représentation linéaire et cinétique du temps. À la toute fin de sa leçon, soulignant le pas accompli, Guillaume s'étonne d'avoir retrouvé, sous la genèse de l'espace et du temps, le schème accoutumé des deux tensions déjà découvert sous le système du nombre, sous celui de l'article et sous celui du vocable des langues indo-européennes. C'est par ces mots qu'il conclut :

J'ai l'impression d'avoir réussi aujourd'hui à voir dans une plus grande profondeur des questions cependant déjà approfondies. Quand j'ai, il y a plus de trente ans, commencé des études de linguistique, je n'entrevois pas la découverte, aujourd'hui faite, que le schème intellectif de base sur lequel repose la définition des catégories du nombre et de l'article, ainsi du reste que celle du système du mot, était celui aussi auquel la pensée, décidément bien monotone en ses moyens primordiaux de puissance, avait recouru pour se donner, dans le subjectivisme universel, la vision antinomique de deux univers : l'univers-espace et l'univers-temps, catégorisés respectivement en langue sous les espèces grammaticales du nom et du verbe. (Manuscrit du 26.2.1948, B, f. 29-30)

Refaisons, en lisant cette leçon de Guillaume, le pas-à-pas qui a conduit à cette découverte :

Afin de bien voir ce qui a lieu dans le cas particulier de la séparation de l'espace et du temps, reprenons, dans le cadre cinétique de la marche du large à l'étroit, la marche de l'infinitude originelle à la finitude. Le spectacle que nous offre ce mouvement, premier dans le schème intellectif auquel on se réfère, le spectacle que nous offre ce mouvement est celui d'une finitude délimitée, de plus en plus étroitement, au sein d'une infinitude au préjudice de laquelle elle est obtenue. Il y a réduction dans l'ordre de la grandeur — on va à l'étroit — mais intérieurement, la finitude garde le jeu dimensionnel de l'infinitude de départ. De sorte que le jeu dimensionnel de l'infinitude originelle étant N dimensions, au sein de la finitude obtenue, on aura un même jeu dimensionnel contenu seulement dans des limites plus étroites. Cette égalité du jeu dimensionnel entre le dedans de la finitude et l'infinitude enveloppante constitue l'espace. L'espace n'est pas autre chose qu'un certain état de relation entre l'infini et le fini, relation selon laquelle le fini garde en soi, sous limitation plus étroite, le jeu dimensionnel de l'infini. Que la pensée s'évade de cette relation, et nous allons voir qu'elle y est mécaniquement conduite, et l'espace aura vécu et fait place à une universalisation d'une autre espèce qui est le temps. (Manuscrit du 26.2.1948, B, f. 8-10)

C'est dans le cadre du mécanisme de la tension I que Gustave Guillaume situe l'opération livrant la représentation de l'espace tel qu'il est conçu dans le plan nominal. À partir de l'univers-matière originel, un mouvement de particularisation s'engage et progresse jusqu'à ce que son interception corresponde à la saisie d'une notion finie émergeant de l'infinitude originelle. La

définition de l'espace procède de la relation entre l'infini et le fini telle qu'elle s'établit au moment où le mouvement de la tension I est intercepté. La condition d'égalité dimensionnelle entre le fini et l'infini peut être satisfaite (espace) ou ne pas être satisfaite (temps). L'espace est une infinitude qui satisfait à la condition d'égalité dimensionnelle entre le fini et l'infini. Il en va autrement du temps, qui est adimensionnel, et ne devient représentable que par emprunt de la représentabilité de l'espace.

Par ailleurs, la mécanique de la tension I conduit par elle-même, s'il n'y a pas d'interception, à sortir de la relation d'égalité dimensionnelle entre le fini et l'infini et à séparer catégoriquement la finitude de l'infinitude :

La séparation catégorique de la finitude d'avec l'infinitude requiert l'abandon par la finitude du jeu dimensionnel de l'infinitude originelle : autrement dit, l'abolition au sein de toute finitude considérée du jeu dimensionnel appartenant à l'infinitude d'origine. (Manuscrit du 26.2.1948, B, f. 12)

Laisser jouer le mécanisme de la tension I sans l'intercepter au milieu de sa progression, c'est quitter l'espace. Mécaniquement, la tension I est alors emportée jusqu'au bout d'elle-même, et s'achève par un resserrement qui livre l'image du point, négation de tout jeu dimensionnel interne :

Cette abolition est l'effet d'un resserrement qui substitue à une finitude intériorisant un jeu dimensionnel de n dimensions, une finitude qui a abandonné à l'univers d'origine quitté le jeu dimensionnel en question et ne garde en elle que son annulation, sa négation — ou, si l'on veut, sa répudiation. C'est-à-dire une image de point. Le point symbolisant la répudiation de tout jeu dimensionnel interne. (Manuscrit du 26.2.1948, B, f. 12-13)

L'image du point n'intériorise pas la représentation du jeu dimensionnel de l'espace. L'image du point répudie tout jeu dimensionnel interne. Cette image du point est quelque chose d'unique, que Guillaume s'efforce de distinguer de toute finitude spatiale, en lui donnant le nom de *définitude* :

Pour une intelligence facilitée des choses, il conviendrait, me semble-t-il, de faire distinction de deux états consécutifs dénommés différemment : *l'état de finitude*, selon lequel la finitude garde en soi le jeu dimensionnel de l'infinitude d'origine et par là continue de lui appartenir ; et *l'état de définitude*, selon lequel la finitude, aux fins de séparation catégorique d'avec l'infinitude originelle, répudie le jeu dimensionnel qu'elle avait jusque-là conservé. (Manuscrit du 26.2.1948, B, f. 13-14)

L'image du point est obtenue de façon mécanique lorsque la tension I va jusqu'au bout d'elle-même. Or, le mouvement ne s'arrête pas là et la pensée est conduite à s'engager en tension II, donc à dépasser l'image du point et à poursuivre sa course vers un au-delà qui est lui aussi adimensionnel et donc non représentable, et qui est mécaniquement une extensivité du point. De sorte que la pensée retrouve, par-delà l'adimensionnalité, une unidimensionnalité formelle, dont la forme d'extensivité est un prolongement cinétique du point :

Or la définitude ayant pour *proprium* la forme ponctuelle, l'univers de finalité auquel échoit, aussitôt créée, la définitude, aura pour forme propre une extensivité du point, c'est-à-dire une extensivité étrangère à tout jeu de n dimensions. La pluralité dimensionnelle ainsi révoquée, on se trouve en présence de la non pluralité dimensionnelle, c'est-à-dire d'une absence de dimension qui, si l'on veut en avoir une représentation, revêt une figure unidimensionnelle, l'adimensionnel ne se laissant pas représenter. (Manuscrit du 26.2.1948, B, f. 15)

Et le temps prend forme dans la pensée ; il reçoit sa représentation unidimensionnelle cinétique :

En soi, intrinsèquement, le temps est adimensionnel, car il procède de ce que dans la définitude ponctuelle, le jeu dimensionnel est aboli. La dimension propre au temps, c'est zéro dimension. L'<unité> dimensionnelle, sous laquelle il est d'abord représenté, est déjà un effet de spatialisation. (Manuscrit du 26.2.1948, B, f. 17)

2.3 Conclusion

Nous espérons avoir pu montrer que la représentation de l'espace et du temps résulte non pas seulement de l'expérience que le sujet parlant a de l'univers qui l'entoure, mais aussi de l'usage qu'il fait de la mécanique intuitionnelle de sa langue. Il faut, pour expliquer la représentation linéaire et cinétique du temps, prendre en considération le mécanisme des deux tensions sur lequel repose l'opérativité de la pensée humaine.

3.1 La spatialisation du temps dans *Temps et Verbe* (1929)

Nous aborderons maintenant la représentation sub-verbale du temps. Les mots sur lesquels portera notre attention sont les mots *hauteur*, *largeur* et *profondeur*, de même que le mot *plan*.

Gustave Guillaume, lorsqu'il fait, dans sa leçon du 27 novembre 1952 (1973, p. 17-28), le bilan de ses recherches concernant la représentation du temps, souligne que, dès la publication de *Temps et Verbe*, il en était arrivé à l'idée que le temps sub-verbal est construit à l'aide de n dimensions :

Déjà dans *Temps et Verbe* s'exprime l'idée que le temps est construit à l'image de l'espace sur n dimensions, qu'il a sa profondeur, représentée par la successivité des modes, et sa largeur et sa hauteur, représentées par le système temporel. (1973, p. 22)

L'auteur en est, en effet, arrivé à la conclusion, et il le précise dans les dernières pages de *Temps et Verbe*, que le temps sub-verbal est du temps à n dimensions, construit comme l'espace :

Ainsi chaque forme de langue doit être considérée comme l'expression de la commune relativité de ses emplois aux emplois des autres formes de la langue et l'ensemble des formes d'une langue comme un système de relativités réciproques, c'est-à-dire comme une construction à décrire analytiquement au moyen d'une notation appropriée dont la plus simple et la plus précise est sans doute la *figuration schématique* dont on s'est servi dans cet ouvrage pour représenter le système des formes modales et temporelles du verbe et qui a permis de mettre en lumière le fait inattendu, auquel se ramène en définitive toute l'étude, que le temps sub-verbal est du temps à n dimensions construit comme de l'espace. (1929, p. 124)

Dans la description du système verbal du français proposée dans *Temps et Verbe*, Gustave Guillaume signale, d'entrée de jeu, l'importance du temps chronogénétique. L'axe du temps chronogénétique correspond à la durée de temps nécessaire à la figuration mentale du temps :

Pour être une opération mentale extrêmement brève, la formation de l'image-temps dans l'esprit n'en demande pas moins un temps, très court sans doute, mais non pas infiniment court, et par conséquent réel. Il s'ensuit que cette formation peut être rapportée à un axe, — une certaine durée de temps que l'on représente linéairement, — qui est le lieu de tout ce qui a trait à la figuration mentale du temps. Nous nommerons cet axe, l'axe du temps *chronogénétique*, et l'opération de pensée qui s'y développe, la *chronogénèse*. (1929, p. 8)

L'axe du temps chronogénétique est, comme l'a bien précisé l'auteur : « une certaine durée de temps que l'on se représente linéairement ». Cet axe est sectionné transversalement, livrant les trois profils successifs de la formation de l'image-temps :

Soit au total trois profils caractéristiques de la formation de l'image-temps : en puissance, en devenir, en réalité, profils qui représentent, dans la formation mentale de l'image-temps, les *axes chronothétiques*. Considérée dans son ensemble, l'opération de pensée qui se développe sur ces axes est la *chronothèse*. Elle fixe dans l'esprit l'image-temps que la chronogénèse vient de créer. (1929, p. 10)

La formation mentale du temps est, au mode indicatif, réalisée, c'est-à-dire que le temps, jusque-là amorphe, prend la forme d'une ligne partagée par la coupure du présent en trois époques : époque future, époque présente et époque passée :

Le trait caractéristique du temps *in esse* est de se diviser en époques : *futur*, *présent*, *passé*. Cette division résulte du recoupement du temps par la visée au moment où, sous l'action réalisatrice de celle-ci, l'image-temps, jusque-là amorphe, prend dans l'esprit la forme linéaire. (1929, p. 51)

En 1929, Guillaume considère cette linéarité comme une réussite à atteindre et y voit le motif de la transformation du système verbal latin en système verbal français :

Historiquement, le système plan du latin n'a pas cessé d'enfermer en lui la cause de tension qui, à un moment donné, à la faveur de circonstances agissant comme causes de déclenchement et d'impulsion, devait en amener la transformation en système linéaire français. (1929, p. 88)

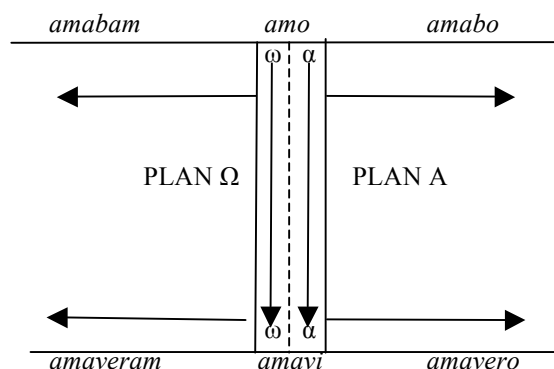
Le système verbal du français comporte, selon la description qui en est faite dans *Temps et Verbe*, deux dimensions, l'axe du temps chronogénétique et la ligne représentant le temps *in esse* au mode indicatif. Le système verbal du latin, quant à lui, comporte au total trois dimensions, car en plus de l'axe du temps chronogénétique, il faut tenir compte des deux dimensions du mode indicatif :

Devant l'impossibilité d'obtenir sur une seule dimension le temps divisé en époques, on a eu recours à un développement de la forme étendue du présent sur une deuxième dimension. (1929, p. 78)

Cette idée nouvelle, d'une représentation plane du temps, s'est imposée à Guillaume, mais elle ne correspondait pas à l'idée que le temps est une ligne, couramment admise en grammaire traditionnelle :

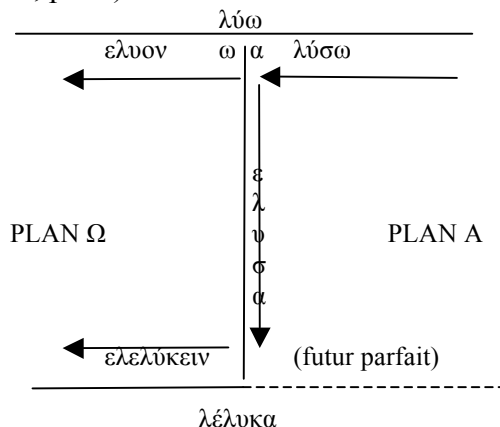
La grammaire traditionnelle, lorsqu'elle traite du temps, ce à quoi elle est tenue au chapitre du verbe, vu que le propre du verbe est d'être sous-tendu de temps, le considère invariablement comme une ligne infinie, recomposée de deux segments dans le prolongement l'un de l'autre, le passé et le futur, que distingue la coupure, insérée entre eux, du présent. (1929, p. 7)

Seule l'idée que le temps linguistique est construit comme l'espace, sur plus d'une dimension, permet de rendre compte de l'ensemble des formes du mode indicatif. Le schéma (1929, p. 79) du système des temps du mode indicatif latin comporte deux horizons, l'horizon du présent et l'horizon du parfait, et est partagé verticalement en deux plans, le plan du passé Ω et le plan du futur A :



Pour décrire l'architecture de la représentation sub-verbale du temps en latin, il faut donc, si l'on tient compte de l'axe chronogénétique et des deux dimensions planes du mode indicatif, utiliser un jeu de trois dimensions.

La chronogénèse du grec ancien est, comme celle du latin, une construction tridimensionnelle (1929, p. 91) :



Le cadre géométral du mode indicatif grec ressemble à celui du mode indicatif latin, car il comporte lui aussi deux horizons et deux plans. Mais le mouvement du temps n'est pas le même en grec et en latin. En effet, le futur grec est afférent au présent, alors que le futur latin est efférent du présent. De plus, le grec a une forme d'aoriste qui est obtenue par un glissement du mouvement du temps le long de l'axe vertical de partage du système des temps de l'indicatif. Enfin, il n'y a pas, en grec, sur l'horizon de parfait, dans le plan A, de forme de futur parfait qui corresponde au latin *amavero*. Notons, de plus, qu'en grec, la représentation du temps est partagée en deux plans non seulement au mode indicatif, mais aussi au mode subjonctif et au mode optatif.

On peut donc conclure que Gustave Guillaume avait, dès 1929, nettement vu la nécessité de recourir à trois dimensions pour décrire le système verbal du latin et du grec : l'axe chronogénétique et les deux dimensions horizontale et verticale du mode indicatif. Quant au français, la théorie

proposée par Guillaume est que la représentation du temps est linéaire au mode indicatif, ce qui fait que le système verbal est construit à l'aide de deux dimensions.

Cependant, dans son enseignement et dans les articles qu'il publiera après *Temps et Verbe*, la disposition verticale des chronotypes α et ω qui composent le présent prendra toute son importance. Guillaume verra alors dans le mode indicatif du français une construction qui comporte deux dimensions : l'une correspondant au partage du temps par la position du présent en époque passée et époque future, et l'autre correspondant au partage, par la composition du présent, de chacune de ces époques en deux niveaux, le niveau A d'incidence et le niveau Ω de décadence. La chronogénèse du français comporte donc, au total, trois dimensions.

3.2 La spatialisation du temps en 1945/1942-1943

L'Architectonique du temps dans les langues classiques approfondit la théorie proposée dans *Temps et Verbe* en ce qui concerne la représentation du temps en latin et en grec ancien. Au début de son exposé, Guillaume formule le principe sur lequel s'appuie toute la théorie du système verbo-temporel ; il pose la nécessité pour l'esprit humain de référer un système construit au temps opératif de sa construction :

On est conduit ainsi, en se fondant sur l'observation historique attentive des faits et la perception, abstraitement acquise, qu'il n'existe pour l'esprit d'autres moyens de s'introduire à une connaissance analytique de ses propres démarches que de référer celles-ci au temps qu'elles mettent à s'accomplir en lui, à poser le principe, dont l'importance pour la linguistique générale ne saurait échapper, que la structure entière des langues, dans sa partie formelle, procède d'une référence du construit au temps opératif de sa construction, analytiquement divisé en moments différents que leur position dans l'entier caractérise. (1945, p. 18)

L'auteur avait déjà expliqué, en 1929, que le système de la représentation du temps linguistique fait appel à deux opérations psychiques, d'une part, la chronogénèse, et d'autre part, la chronothèse, qui sont chacune portées sur des dimensions hétérogènes : la chronogénèse longitudinale et la chronothèse transversale :

On surprend là, si l'on va au fond des choses, le jeu délicat d'une loi d'accord entre les deux opérations psychiques, portées sur des dimensions hétérogènes, qui président à l'architecture du temps : la chronogénèse longitudinale et la chronothèse transversale. (1929, p. 63)

La construction de la représentation linguistique du temps doit être référée à chaque coupe transversale qui permet de saisir le temps opératif dans sa progression. Les coupes transversales segmentent l'axe de l'opération et obligent l'opération constructive à se profiler sur un plan d'interception. Chacune des coupes interceptives livre une image plane du temps linguistique :

Les profils résultatifs obtenus de cette manière, d'autant plus complets qu'ils émanent de coupes transversales plus tardivement survenues dans l'opération de pensée constructive qu'elles interceptent, sont autant d'*images planes* du temps pourvues d'une hauteur et d'une largeur qui sont celles, au moment considéré, de l'édifice entier du temps linguistique. (1945, p. 19)

C'est en rapportant le système de la représentation du temps linguistique au temps opératif de sa construction que Guillaume explique pourquoi le système verbal a une architecture tridimensionnelle :

Tel est, ramené à ce qu'il a d'essentiel, le mécanisme constructeur auquel le temps linguistique doit d'avoir les mêmes trois dimensions qu'un ouvrage édifié dans l'espace : profondeur, hauteur et largeur. Ces dimensions proviennent de ce que la construction même du système du temps linguistique est référée au temps qu'elle exige pour s'opérer, saisi d'abord en long puis par le travers. Le temps opératif saisi dans le sens longitudinal constitue la profondeur du système édifié. Saisi dans le sens transversal, il donne du système des profils pourvus seulement de hauteur et de largeur. Ces profils sont des images planes du temps exprimant en résultat sur leurs deux dimensions transversales ce qui s'est accompli antérieurement avec le concours d'une troisième dimension longitudinale jouant, réduite à son axe, le rôle qui est, en termes de pratique dans l'art de l'ingénieur, celui de la *ligne magistrale ou d'opération* des profils en travers. (1945, p. 19)

3.3 Le problème de la forme

Le problème du temps est un problème de forme. Le temps est « amorphe » :

Le trait caractéristique du temps *in esse* est de se diviser en époques : *futur, présent, passé*. Cette division résulte du recoupement du temps par la visée au moment où, sous l'action réalisatrice de celle-ci, l'image-temps, jusque-là amorphe, prend dans l'esprit la forme linéaire. (1929, p. 51)

C'est ce qui fait qu'il échappe à la représentabilité. Il faut voir dans la spatialisation du temps une construction morphogénétique. La genèse de forme du temps fait appel à la « synergie morphogénétique » (1945, p. 27) des dimensions de l'espace. La chronogénèse est une opération dont le résultat combine profondeur, largeur et hauteur.

Conclusion

Nous espérons avoir montré l'importance du recours aux trois dimensions de l'espace pour la représentation linguistique systématisée du temps. Toujours, les systèmes verbaux décrits par Guillaume procèdent des moyens représentatifs de l'espace, c'est-à-dire des dimensions de la géométrie. Il est très intéressant de comparer entre eux les systèmes verbaux de diverses langues pour voir comment est construit le cadre géométral dans lequel le mouvement du temps s'inscrit.

Bibliographie

- Boone, Annie et Joly, André (1996), *Dictionnaire terminologique de la systématique du langage*, deuxième édition revue, corrigée et augmentée par André Joly, Paris, L'Harmattan, 2004.
- Guillaume, Gustave (1919), *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*, Paris, Hachette. Réédition : Paris - Québec, A.-G. Nizet - Presses de l'Université Laval, 1975. Réédition : Limoges, Lambert-Lucas, 2010.
- Guillaume, Gustave (1929), *Temps et Verbe. Théorie des aspects, des modes et des temps*, Paris, Champion.
- Guillaume, Gustave (1945), *L'Architectonique du temps dans les langues classiques*, Copenhague, Munksgaard. Première publication : *Acta Linguistica*, III, 2-3, 1942-1943, p. 69-118. Réédition avec *Temps et Verbe*, Paris, Champion, 1965.
- Guillaume, Gustave (1964), *Langage et science du langage*, Québec - Paris, Presses de l'Université Laval - Nizet. [Recueil regroupant les articles publiés de 1933 à 1958.]
- Guillaume, Gustave (1973), *Principes de linguistique théorique de Gustave Guillaume*. Recueil de textes inédits préparé en collaboration sous la direction de R. Valin, Québec, Presses de l'Université Laval, et Paris, Klincksieck.
- Guillaume, Gustave (1982), *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume 1956-1957, Systèmes linguistiques et successivité historique des systèmes II*, Québec - Lille, Presses de l'Université Laval - Presses Universitaires de Lille, vol. 5.
- Guillaume, Gustave (1990), *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume 1943-1944, série A Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française (II)*, Québec - Lille, Presses de l'Université Laval - Presses Universitaires de Lille, vol. 10.
- Guillaume, Gustave (1999), *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume 1942-1943, série B, Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française (I)*, Québec - Paris, Presses de l'Université Laval - Klincksieck, vol. 16.
- Guillaume, Gustave (2003), *Prolégomènes à la linguistique structurale I*, Québec, Presses de l'Université Laval.
- Guillaume, Gustave (2004), *Prolégomènes à la linguistique structurale II. Discussion et continuation psychomécanique de la théorie saussurienne de la diachronie et de la synchronie*, Québec, Presses de l'Université Laval.
- Guillaume, Gustave (2007), *Essai de mécanique intuitionnelle I. Espace et temps en pensée commune et dans les structures de langue*, Québec, Presses de l'Université Laval.
- Guillaume, Gustave, Manuscrits des conférences données à l'École Pratique des Hautes Études : 1942-1943, série A ; 1947-1948, série B ; 1949-1950, série B ; 1953-1954, Fonds Gustave Guillaume, Université Laval.

Guillaume, Gustave, *Essai de mécanique intuitionnelle*, document inédit archivé : Boîte 11, dossier II, liasse G, Fonds Gustave Guillaume, Université Laval.

Jacob, André (1967), *Temps et Langage. Essai sur les structures du sujet parlant*, Paris, A. Colin. Réédition : 1992.

Sadek-Khalil, Denise (1989), *Quatre livres cours sur le langage VII*, Paris, ISOSCEL, p. 531-634.

Tremblay, Renée (2007), Aux sources cognitives des catégories grammaticales nom et verbe : la représentation de l'espace et du temps, in : BRES, J., ARABYAN, M., PONCHON, T., ROSIER, L., TREMBLAY, R. et VACHON-L'HEUREUX, P. (dirs), *Actes du XI^e Colloque international de l'Association Internationale de Psychomécanique du Langage, Montpellier, 8-10 juin 2006*, Limoges, Lambert-Lucas, p. 117-123.